CAMPAGNES

DE

LOUIS XV.

BIBLIOTECA PROVINCIALE di NAPOLI

Digitized by Google

LOUIS XV,

ROI DE FRANCE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

646449

CAMPAGNES

DE

LOUIS XV,

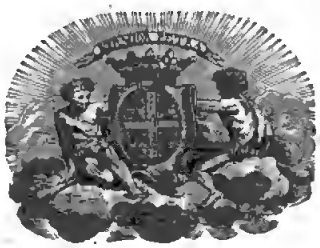
OU

TABLEAU des Expéditions militaires des Français ſous le dernier regne; précédé de l'état de la France à la mort de LOUIS *XIV; Ouvrage enrichi de Cartes, de la vue des Villes aſſiégées, du plan des batailles & du Portrait des Généraux célebres, & deſtiné à faire ſuite aux* Campagnes de Condé, de Luxembourg, de Turenne, *&c.*

PARTIE HISTORIQUE.

PRIX, 36 liv. *broché.*

BIBLIOTECA PROVINCIALE DI NAPOLI



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

A PARIS;

Chez { L'Auteur; rue Garanciere, N°. 28.
MOUREAU, Libraire, Quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXXVIII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

ГОЛОВА

СУЩЕСТВО

BIBLIOTECA PROVINCIALE NAPOLI

INTRODUCTION.

Le regne de Louis XV, preſqu'auſſi fécond en grands événements que celui de Louis XIV, ſon biſaïeul, doit être diviſé en quatre époques principales. La premiere a pour objet les événements arrivés ſous ſa minorité juſqu'à la mort du Duc d'Orléans; Régent, arrivée en 1723; la ſeconde comprend l'hiſtoire du Miniſtere du Cardinal de Fleury, qui, ayant pris le timon des affaires; après la retraite du Duc de Bourbon, en 1726, ceſſa de gouverner & de vivre en 1743; la troiſieme commence à ce moment où Louis XV prit lui-même les rênes du Gouvernement juſqu'en 1748, que fut ſignée la paix d'Aix-la-Chapelle; enfin la quatrieme comprend un eſpace de vingt-ſix ans qui s'eſt écoulé depuis ce traité juſqu'à la mort de ce Monarque; arrivée en 1774.

La minorité de Louis XV ne fut ni agitée par des guerres civiles, ni troublée par des ſéditions, ni enſanglantée par des meurtres, comme celle de Louis XIII & de Louis XIV; mais elle fut remarquable par ſon adminiſtration politique, par les révolutions ſurprenantes qui ſe firent dans les finances, & par le bouleverſement funeſte que le ſyſtême du trop célebre Law leur occaſionna dans les fortunes. Pendant cet intervalle, les armes Françaiſes n'acquirent d'autre gloire que celle de combattre Philippe V qu'elles avaient placé ſur le trône d'Eſpagne.

Le Miniſtere du Cardinal de Fleury, auſſi paiſible que celui du Cardinal Mazarin avait été orageux, offre un ſpectacle plus agréable & plus flatteur pour la Nation. On y voit Louis XV, guidé par un Miniſtre ſage, économe, circonſpect, devenir l'arbitre de l'Europe & le dépoſitaire des intérêts de ſes rivaux, faire admirer ſa juſtice, faire aimer la France, autant haïe que redoutée ſous le précédent regne, & profiter de la paix pour rétablir le commerce & les finances du Royaume. Si l'élection de Staniſlas, beau-pere de Louis XV, à la couronne de Pologne, vient troubler cette aimable harmonie, cet événement met la France à portée de développer toutes ſes reſſources & de ſe couvrir de gloire. Cette guerre, dans laquelle les étendards Français ſont toujours victorieux, procure à un Prince de la Maiſon de Bourbon les deux Royaumes de Naples & de Sicile, & on ajoute à la couronne de France une riche province, les Duchés de Lorraine & de Bar, après laquelle elle ſoupirait inutilement depuis long-tems.

La guerre de 1741 fut l'époque la plus brillante de la France. Les

faſtes de cette Monarchie nous offrent alors des proſpérités continuelles, des victoires répétées, les conquêtes les plus rapides, couronnées par une paix glorieuſe, dictée par la modération & le déſintéreſſement. Un voiſin, jaloux de la gloire du Monarque, l'attaque ſur mer, inſulte ſon pavillon, veut porter atteinte au commerce de ſes ſujets; en moins de deux ans, il rétablit ſa Marine, & ſe rend formidable à ſon agreſſeur dans la Méditerranée; il lui enleve une île, une forteresſe, un point d'appui néceſſaire à ſon commerce; il détruit ſes établiſſements dans l'Afrique; il balance pendant long-tems ſa puiſſance en Amérique; il le chaſſe de ſes Etats héréditaires en Allemagne, & il l'oblige à demander grace & à déſarmer dans le détroit de Cloſter-Seven.

Un autre Prince, redoutable par ſes talents militaires, Roi, Electeur & Membre de l'Empire, offenſe tout le Corps Germanique par ſon invaſion dans les Etats du Roi de Pologne, Electeur de Saxe, & en déclarant la guerre à l'Impératrice, Reine de Hongrie. Louis XV, garant du traité de Weſtphalie, uni par les liens du ſang au Roi de Pologne, Electeur de Saxe, & réuni à la Maiſon d'Autriche après trois ſiecles de guerres & de rivalités, envoie de grandes forces à ſes amis opprimés; & par de puiſſantes diverſions, il leur donne le moyen de rétablir leurs affaires, & même de vaincre en pluſieurs batailles un ennemi d'autant plus dangereux, qu'il était actif, infatigable, & à la tête d'une armée bien diſciplinée.

Si cette guerre eût été la derniere du regne de Louis XV, l'adminiſtration de ce Prince n'eût été qu'une ſuite de triomphes & de victoires; mais la gloire dont la Nation s'était couverte depuis un demi-ſiecle, fut bien ternie par les événements déſaſtreux qui ſignalerent la guerre de 1755. Tant que nous n'eûmes à combattre qu'en Europe, nous conſervâmes toujours la ſupériorité que les dernieres expéditions nous avaient acquiſes ſur l'Angleterre & la Pruſſe. La journée d'Haſtimbeck, la bataille de Lutzelberg, celle de Berghen, pluſieurs autres événements mémorables dépoſerent en faveur de la bravoure Françaiſe; mais nos pertes étaient auſſi conſidérables dans les trois autres parties du Monde, que nos triomphes étaient éclatans ſur les terres de nos voiſins. Malgré le courage & les lumieres des Généraux que nous envoyâmes au nouveau Monde, nous perdîmes pour jamais le vaſte territoire que nous poſſédions au Canada: nos Colonies nous furent enlevées, nos flottes diſperſées, détruites ou conduites dans les ports d'Angleterre. La France n'avait qu'un ſeul établiſſement convenable en Afrique; c'était Gorée: il fut obligé de ſe rendre à diſcrétion. Tous les petits forts qu'ils avaient bâtis le long du Sénégal, furent démolis; & les

marchandiſes qu'ils y avaient dépoſées, devinrent la proie des Anglais. Il y en avait alors pour plus de trois millions.

Le génie de Dupleix ne veillait plus à nos établiſſements en Aſie. Ce grand homme, rappelé en 1753, vint mourir à Paris du chagrin que lui occaſionnait l'ingratitude de ceux qu'il avait ſi puiſſamment ſervis dans la preſqu'île de l'Inde. Les Anglais acquirent par ſa retraite la ſupériorité qu'il leur avait enlevée; & tout le courage de M. de Lally ne put les empêcher de ſe rendre maîtres de Chandernagor, de Pondichéry & de toutes nos poſſeſſions dans l'Inde; en nous enlevant les différents comptoirs que nous poſſédions dans ces contrées, ils nous privèrent du commerce immenſe que, ſous M. Dupleix, nous faiſions le long du Gange, & dans toutes les terres ſoumiſes à l'empire du Mogol. Jamais l'Angleterre ne développa plus d'énergie, ne montra plus de reſſources; ne fit valoir plus de moyens que dans cette guerre, dont les préliminaires firent ſi peu d'honneur à ſa délicateſſe.

Cette guerre trop mémorable ne nuiſit pas ſeulement à la France; elle épuiſa l'Allemagne, la Pruſſe, la Ruſſie. La Saxe ſur-tout ſe rappellera long-tems les déprédations qu'elle éprouva alors de la part des Pruſſiens. L'Angleterre ſeule parut gagner à ces grands mouvements: ce fut pour elle ſeule que l'on vit couler des torrents de ſang dans les quatre parties du Monde: elle fut alors au comble de la proſpérité; & ſi elle eût ſu profiter des faveurs de la fortune, & qu'au lieu de vexer ſes Colonies (1), elle ſe fût étudiée à les ménager, cette Couronne fût devenue la plus puiſſante & la plus formidable de toute l'Europe. La paix de 1762, qui devrait être rayée pour jamais de nos faſtes, eſt le monument le plus glorieux que puiſſe offrir l'hiſtoire des guerres Britanniques.

Cet Ouvrage eſt diſtribué en deux parties abſolument indépendantes l'une de l'autre. La premiere, purement hiſtorique, offre le tableau des divers événements militaires qui ont ſignalé le regne de Louis XV; le ſecond n'eſt que ſymbolique, & comprend une ſuite d'allégories relatives aux différentes victoires remportées par les Français ſous le dernier regne. Cette derniere ne va pas au-delà de la paix d'Aix-la-Chapelle, ſignée en 1748; c'eſt que la guerre de 1755, ſi funeſte à la France, n'offre pas une carriere bien avantageuſe à l'imagination

(1) Quoique l'Angleterre ait perdu par la derniere guerre ſes principales Colonies d'Amérique, elle peut encore, avec de la prudence, réparer cette perte, en peuplant peu à peu les vaſtes deſerts du Canada.

de l'Artiſte, dont l'objet eſt de célébrer la gloire militaire de Louis XV; d'ailleurs, ſon intention n'étant que de repréſenter en médaillons les différentes campagnes où ce Prince s'eſt trouvé en perſonne, il n'a dû s'occuper que de la guerre de Flandres où Louis XV a moiſſonné tant de lauriers dans les champs de Fontenoi, de Lawfeldt, de Raucoux, & ſous les murs de tant de villes priſes par les Français.

En tête de cette ſeconde partie, eſt un *Eſſai ſur la vie de Louis XV*. Ce morceau était eſſentiel pour un ouvrage qui comprend le tableau des expéditions militaires qui ont illuſtré ce Prince. Les médaillons qui enrichiſſent cet Ouvrage, ſortis du pinceau de l'un des plus grands Artiſtes de notre ſiecle, rendent cette production extrêmement intéreſſante.

Ces deux Volumes ſe vendent ſéparément, en faveur de ceux qui ne veulent ſe procurer que l'un ou l'autre de ces deux Ouvrages.

CAMPAGNES

CAMPAGNES DE LOUIS XV.

ARTICLE PREMIER.

Tableau rapide de l'état de la France, depuis Henri IV juſqu'à la mort de Louis XIV.

Henri IV regnait (1); la ligue n'avait plus de chefs ; le ſerment d'obéiſſance avait été prêté par tous les Ordres de l'Etat ; mais rien n'était plus équivoque que cette même obéiſſance. Chaque Gouverneur de Province, dépoſſédé de ſa place, croyait perdre ſon patrimoine ; & tous ceux qui les avaient gardées, étaient remplis de ces rêves de la féodalité, qui avait rendu la ſeconde race de nos Rois malheureuſe, & jeté la France dans un état ſi déplorable.

Mais Henri IV était sûr par ſa bonté de déſarmer le courroux des uns, & de s'attacher le cœur des autres. Sa réputation guerriere en impoſait ; & quand la Nobleſſe voit à ſa tête un Roi intrépide & tou-

(1) Henri IV naquit à Pau, le 13 Décembre 1553, d'Antoine de Bourbon, Duc de Vendôme, & de Jeanne d'Albret, Reine de Navarre. Henri III ayant été aſſaſſiné le premier Août 1583, ce prince lui ſuccéda. On connoît tous les troubles qui agiterent ſon regne, & les guerres qu'il eut à ſoutenir pour ſe mettre en poſſeſſion du trône. Il fut tué le 14 Mai 1610, âgé de 57 ans. En lui commença le regne des Bourbons.

jours prêt à s'armer, alors elle oſe moins, ou plutôt elle s'accoutume à un joug qu'il n'eſt point humiliant de porter. Tous ceux qui, par mépris, s'étaient ligués contre le faible Henri III, revenaient vers Henri IV, dont l'amitié les honorait.

Toutes les Cours de l'Europe commencerent à devenir plus circonſpectes; l'Eſpagne perdit l'aſcendant qu'elle avait dans notre cabinet, & Henri IV la regarda comme la puiſſance ennemie dont il avoit à ſe défier. L'Autriche ne fut pas mieux accueillie. L'Angleterre était la ſeule Cour avec laquelle Henri IV traita ſans orgueil, ſans crainte & ſans jalouſie. Elizabeth, comme Reine, avoit tant de rapprochements avec Henri IV.

La France, à peine ſortie des troubles de la guerre civile, en proie aux Banquiers Italiens, & ſurchargée d'étrangers qui achevaient ſa ruine en corrompant ſes mœurs alors trop dépravées, ſans commerce, ſans manufactures, preſque ſans agriculture, affligée par des années déſaſtreuſes & des ſaiſons arides, avait beſoin du repos & de la paix. Elle demandait un Roi ami du peuple, qui l'aidât à fermer toutes ſes plaies & à prendre une nouvelle forme. Henri IV & Sully en avaient ſans doute le projet. Que n'a point fait ce ſage Miniſtre! Heureux d'avoir un Roi qui ſentait le bien qu'il voulait faire, & qui le ſeconda de ſon autorité; & plus encore par ſon amitié.

Nous n'aurions point cédé à la louable envie de rappeler ici le ſouvenir d'Henri IV, ſi ce Roi n'avait aimé que la paix; nos travaux ont un but bien différent, celui de repréſenter le tableau rapide des conquêtes de la France. Henri IV aima donc la guerre; il avait donc la ferme réſolution de la faire; il faut le croire, puiſque nous parlons de lui.

Ce Roi, plus ſenſible qu'il n'aurait dû l'être, était épris de Marguerite de Montmorency, Princeſſe de Condé. Ses deſirs éclaterent; ce Prince crut devoir emmener ſon épouſe, & ſe retira à Bruxelles. Henri IV engage l'Archiduc à renvoyer ces illuſtres réfugiés. Sur ſon refus, la guerre fut projetée; mais le haſard offroit un prétexte trop léger à la vérité pour juſtifier une priſe d'armes auſſi imprévue, & qui, par les prétentions qu'Henri IV avait à la monarchie univerſelle, ne tendait à rien moins qu'à embraſer l'Europe entiere. Cette prétention ſecrete avait été mûrie pendant quelques années, & les armes & l'argent étaient dépoſés dans la Baſtille; toutes les meſures étoient priſes.

La ſucceſſion de Cleves & de Juliers était le prétexte de ces futurs mouvements, & allait ſervir d'occaſion à la formation d'une nouvelle démarcation des Etats, qui, ſous la dénomination de République chrétienne, aurait préſenté une fédération de quinze membres, leſquels

auraient diviſé l'Europe en autant de portions. Comme l'exiſtence de ce projet a été conteſtée par pluſieurs Ecrivains, nous ne nous y arrêterons point. Il nous ſuffit de dire que Henri dirigeait les hoſtilités contre l'Eſpagne & l'Allemagne. Dans le même temps, Philippe III chaſſait de l'Eſpagne neuf cents mille Moriſques, qui demandaient à Henri IV un aſyle & des landes à défricher.

On doit lui reprocher de ne les avoir point accueillis. C'eût été procurer à la France, ſans avoir livré le moindre combat, tous les avantages de la plus précieuſe victoire. Il écouta les Prêtres, & les landes reſterent en friches, & il allait former un régicide horrible qui mit un terme aux jours de ce Roi, qui, par ſes bienfaiſances, par ſes réglemens & ſes réformes, rendait ſes ſujets heureux & rétabliſſait la diſcipline en France.

La hardieſſe du Duc d'Epernon avait fait accorder la régence de l'Etat à Marie de Médicis. Elle commença par terminer la querelle de la ſucceſſion de Cleves & de Juliers, en ſignant un traité proviſionnel. Le Prince de Condé revint à la Cour; mais Sully n'y reparut plus, & ſa retraite était déja une infortune publique. La politique de l'Etat fut changée. La Reine rechercha l'alliance de l'Eſpagne. Les troubles des Huguenots recommencerent. Le Duc de Rohan était à leur tête. Concini & ſa femme gouvernaient la régence. On les rendit reſponſables de tous les déſordres, & la haine fut cruelle, preſqu'autant qu'elle était injuſte. On s'étonnera toujours de lire un arrêt qui tranche la tête à la Maréchale d'Ancre pour ſortiléges & accuſation de Judaïſme. Puiſſions-nous être encore long-temps à une grande diſtance de pareilles époques! & puiſſent-elles jamais ne ſe reproduire!

Les cabales, les intrigues fomentaient des troubles renaiſſans que le traité de Sainte-Menehould n'avait point éteints.

L'âge de la majorité du Roi arriva enfin (1), & l'aſſemblée des Etats de la Nation fut convoquée. Cette aſſemblée n'avait point été appelée pour reconnaître le Roi; il n'en était pas beſoin. Mais les déprédations étaient ſi criantes, le déſordre était ſi public, que la Cour ne trouva

(1) Louis XIII, né à Fontainebleau le 27 Septembre 1601, monta ſur le trône le 15 Mai 1610, à l'âge de huit ans & demi. Ce Prince, fils d'Henri IV, n'eut ni le courage, ni la vigueur d'ame de ſon pere. Pendant la plus grande partie de ſon regne, la France fut gouvernée par le Cardinal de Richelieu, ſon premier Miniſtre. Il eut pour épouſe Anne d'Autriche, fille aînée de Philippe III. Ce Prince mourut le 14 Mai 1643. « La Providence, dit » le Préſident Hénault, l'avait fait naître dans le moment qui lui était propre: plus tôt, il » aurait été trop faible; plus tard, trop circonſpect. Fils & pere de nos deux plus grands Rois, » il affermit le trône encore chancelant de Henri IV, & prépara les merveilles de Louis XIV. »

pas de meilleur expédient que d'expoſer la ſituation des finances à la Nation, & de recevoir de ſes députés des conſeils ſages & des moyens de ſubvenir aux beſoins urgents. L'aſſemblée écouta les propoſitions du Roi, & répondit; ſes obſervations ne furent point prépondérantes; le Roi les modifia à ſon gré, en paſſa un grand nombre ſous ſilence; car, dit le Préſident Hénault, d'après un Ecrivain qu'il cite, ſi le Roi était obligé d'accorder aux députés des Etats toutes leurs demandes, il ceſſerait d'être Roi. Ainſi cette aſſemblée fut à peu près nulle pour le bonheur des Français.

Le traité de Loudun, fait en 1616 entre la Reine & le Prince de Condé, chef des mécontens, aurait tout terminé, ſi la Reine n'eût fait arrêter & conduire à la Baſtille le Prince de Condé. Les Princes ſe retirerent de la Cour & ſe préparerent à la guerre. La Reine mit trois armées ſur pied. Richelieu venait d'être nommé Secrétaire d'Etat. Ce fut à-peu-près l'époque de la diſgrace de la Reine, qui, après l'aſſaſſinat de Concini, ne jouît d'aucune autorité, & fut enfin contrainte de prendre la fuite. Richelieu avait trahi ſa bienfaitrice, par la promeſſe que Luynes, favori du Roi, lui avait faite du chapeau de Cardinal.

Les Huguenots continuaient leurs hoſtilités. Ils avaient à leur tête le Duc de Rohan & le Prince de Soubiſe; leur point était de faire revivre celui des ligueurs, en formant une république de la France; ils l'avaient même diviſée en huit Gouvernemens, dont les Généraux de leur parti devaient avoir le commandement. La priſe de Montpellier enfla leur orgueil & les affermit dans la rebellion.

La mort de Philippe III occaſionna les guerres de la Valteline, en donnant de nouvelles forces aux Huguenots, qui avaient le prétexte d'y vouloir maintenir leur religion. Les Eſpagnols, excités par un motif tout auſſi faux, s'étaient rendus maîtres de tous les paſſages, & voulaient, diſaient-ils, conſerver la véritable religion. Les Pays-Bas prirent part à ces querelles, & le théâtre de la guerre s'étendit dans la Flandre, en Allemagne, dans le Milanès & dans l'intérieur de la France. La reddition de Montpellier, la ſoumiſſion du Duc de Rohan, la priſe de la Rochelle pacifierent les troubles inteſtins.

Richelieu, devenu tout-puiſſant dans le Conſeil, faiſait déja changer la politique de l'Etat. Le ſecret du cabinet était mieux gardé. Les opérations ſe combinaient avec plus de meſure, & la ſubordination parmi les Généraux commença à être obſervée avec une rigueur ſinguliere. L'Europe était en feu. La France n'était pas tranquille intérieurement. Richelieu était obligé de veiller au dedans & au dehors. Trois jeunes Rois rempliſſaient alors les trônes les plus importans, & tous les trois avaient

avaient donné leur confiance à des Miniſtres dont l'hiſtoire a annoncé les talents. Richelieu gouvernait en France, Olivarès en Eſpagne, Bouhinghan dans la Grande-Bretagne. Le Miniſtre Français, plus habile qu'eux, ſut procurer à la France cette prépondérance que les autres Cours voulaient lui enlever.

Nous dépouillons Richelieu de la plus grande partie de ſa gloire, en nous renfermant à l'hiſtorique des conquêtes; mais auſſi nous faiſons grace à nos lecteurs d'un portrait qui pourrait effacer bien des qualités. Richelieu pouvait procurer à l'Etat plus de grandeur encore, ſans être cruel, ſanguinaire & intrigant. Que ne fit-il pas, que n'oſa-t-il pas pour conſerver ſon autorité? Que n'a-t-il point ſacrifié? Ses vengeances ſont atroces, ſes haines furent implacables, ſes moyens honteux, ſon ingratitude auſſi grande que ſa dureté. La Famille Royale fut la premiere victime de ſon ambition. Il la diviſa & arma la mere & le fils, ſépara les freres, & brouilla la Reine avec le Roi. Eh! combien les cauſes n'en furent-elles pas affreuſes ou légeres! Avec quelle adreſſe ne ſe ſervit-il pas de tous les expédients! Comme il ſut accroître ſon crédit dans cette même aſſemblée de Notables qui devaient le lui enlever.

Nous ne ſuivrons point les opérations de ſon miniſtere, mais nous obſerverons que, depuis 1628 juſqu'en 1640, elles furent brillantes au dehors. Les victoires & les combats, les conquêtes & les traités ſemblaient ſe multiplier avec une rapidité étonnante; les armes Françaiſes ſe portaient vers tous les points, & par-tout elles menaçaient & ſe rendaient maîtreſſes des pays voiſins. On voyait à-la-fois ſix armées ſur pied. La meilleure attaquait les Pays-Bas; Feuquieres marchait vers le Luxembourg; le Maréchal de Châtillon couvrait les frontieres de Champagne; M. le Prince de Condé, le Languedoc; le Duc de Longueville était en Italie; le Cardinal de la Valette entrait en Piémont; le Comte de Guébriant ſurprenait la Franche-Comté, & le Maréchal de Chaulnes faiſait lever aux Eſpagnols le ſiége de Cateau-Cambreſis; le Duc de Savoie, dépouillé de ſes Etats, tremblait que la France ne refuſât de les lui reſtituer. Le royaume ne s'était pas montré avec tant de gloire depuis Henri II. Il reprenait ſon ancien éclat & toute ſa prépondérance.

Mais le réſultat de toutes ces guerres fut, à proprement parler, la conquête du Rouſſillon, l'envahiſſement futur & préparé de l'Alſace & de la Lorraine, & la paix intérieure. La diſcipline militaire fut maintenue dans le même état où Henri IV l'avait laiſſée, à l'exception des places de Lieutenans-Généraux, que Louis XIII créa, & des différents grades

d'Officiers de Marine que Richelieu promut auſſi-tôt qu'il eut encouragé la navigation, le commerce maritime des vaiſſeaux de Roi.

On va voir comment Louis XIV (1) ſut faire uſage des reſſources que Richelieu avait multipliées, & à quelle élévation les conquêtes de ce Roi porterent la Nation. Il eut un tort ſans doute, c'était de faire & d'aimer trop la guerre. Ce ſyſtême troubla ſon repos & ruina la France. Il fit tout pour enorgueillir ſes ſujets, & pour donner de l'éclat à ſon regne. Il ne fit rien pour réparer les maux qu'il cauſait; en un mot, il oubliait trop la Nation quand il ſignait les traités de paix. Une fauſſe idée de grandeur ſemblait le ſéparer de l'Etat dont il diſpoſait comme d'un patrimoine. Il cédait, par un motif de généroſité perſonnelle, des conquêtes qui avaient coûté du ſang & des hommes. François I eut auſſi le même tort; ſans doute il faut en accuſer ceux qui éleverent leur enfance. Ils avaient donné à ces Rois des notions criminelles ſur la meſure du pouvoir. Ils auraient dû ne pas les tromper, & voir combien un principe auſſi deſpotique pouvait devenir funeſte. Nous ne dirons plus rien de ce Roi; nous nous contenterons de parler de ſes conquêtes. Les troubles de la minorité, occaſionnés par la haine que les Parlements avaient conçue contre le Cardinal Mazarin, par l'ambition du Coadjuteur de Retz, & par les intrigues de quelques femmes qui s'étaient emparées de l'eſprit des Princes, donnerent lieu aux Eſpagnols de s'armer & d'aſſiéger Rocroi; mais ils virent ce qu'on avait vu ſous Louis VII, toute la Nobleſſe ſe réunir & faire des prodiges. Ce ſiége, auquel les Hiſtoriens ne ſe ſont point aſſez arrêtés, eſt remarquable par une époque qui ne doit pas être paſſée ſous ſilence. C'eſt que depuis ce ſiége, l'infanterie Eſpagnole n'a pas pu ſe remettre ni reprendre ſon ancienne confiance; cependant elle ne manque ni de courage ni d'énergie. La priſe de Thionville préluda celle de Fribourg, dont le Maréchal de Turenne, alors rentré ſous l'obéiſſance du Roi, ſe rendit maître dans la même année (1644). Philipsbourg fut pris, Mayence ouvrit ſes portes; Worms, Oppenheim capitulerent. Le Maréchal de Turenne, pourſuivant ſes conquêtes, ſoumit Benghem, Creutznac, Landau. Le Duc d'Orléans, ayant ſous ſes ordres les Maréchaux de la Meilleraie & de Gaſſion,

(1) Louis XIV naquit à S. Germain-en-Laye le 5 Septembre 1638, monta ſur le trône le 14 Mai 1643, dans la cinquieme année de ſon âge. Ce fut Anne d'Autriche ſa mere, qui, pendant ſa minorité, gouverna le Royaume. Ce Prince eut pour épouſe Marie-Thérèſe d'Autriche, dont il eut Louis, Dauphin, mort le 14 Avril 1711, deux autres fils & trois filles morts jeunes. Il mourut le premier Septembre 1715, dans la ſoixante-dix-ſeptieme année de ſon âge, après un regne de ſoixante-treize ans, le plus long qu'il y ait eu dans notre monarchie.

prit Gravelines, défendu vaillamment pendant deux mois par Don Fernandès de Solis. Ce ſiége a été fameux par le concours de la premiere Nobleſſe de France ; qui s'y était rendue, & qui s'y diſtingua. On ne parla pendant long-temps que du ſiége de Gravelines. Là, fut de nouveau décidé que le Régiment des Gardes-Françaiſes avait le droit d'entrer dans les places conquiſes. Le Maréchal de Turenne termina cette année glorieuſe par la priſe de Trèves, où il rétablit l'Electeur, devenu libre par la médiation du Roi. La Flandre, qui avait été également le théâtre de la guerre, était preſqu'entiérement conquiſe.

L'année 1648 fut malheureuſement troublée par les partis qui attaquaient indirectement l'autorité, ſous le nom de Frondeurs & de Mazarins. Rien d'auſſi puérile que le motif de cette guerre, qui ne fait point d'honneur à ceux qui l'exciterent, & qui oſerent la ſoutenir. Ce qu'on n'aurait pu croire, ſi l'hiſtoire ne l'affirmait, c'eſt que dans le même temps que le traité de Munſter faiſait reſpecter la puiſſance royale dans toute l'Europe, le Roi était obligé, par ces Frondeurs, de ſortir de la capitale (1649). Qu'on s'arrête à ce premier point ; & qu'on meſure la diſtance immenſe que, dans le cours de ſon regne, Louis XIV mit de ce point de faibleſſe à celui où il parvint, & où le pouvoir abſolu fut ſi deſpotique, il en réſultera une grande vérité ; c'eſt que dans tout Etat la conſtitution eſt peu de choſe. Le caractere de celui ou de ceux qui gouvernent eſt tout. Charlemagne ajouta au trône de Pépin le bref des pays éloignés ; & au pouvoir des Rois une autorité nouvelle & généralement reſpectée. Charlemagne mourut ; & quatre-vingts années après ſa mort, ſes deſcendans avaient preſque tout perdu. Louis le Débonnaire, ſon fils, était devenu le jouet des Evêques, de ſes enfans, du Pape, & était mépriſé des étrangers. Ce rapprochement devrait être plus connu : il préſente une grande lueur, & l'application s'en fait naturellement aux premieres années du regne de Louis XIV. Tout tremblait ſous le miniſtere de Richelieu. A peine il avait ceſſé de vivre, qu'on vit l'autorité du fils de Louis XIII compromiſe par une régence faible & trop confiante.

Revenons aux campagnes du Roi. Ce fut en 1654 que ce Monarque parut au milieu de ſes armées pour la premiere fois. Il commanda le ſiége de Stenai, ayant ſous lui Fabert, depuis Maréchal de France. Il ſe montra en 1655 au ſiége de Saint-Guillain, où commandait le Maréchal de la Ferté. La victoire ſemblait ſuivre la volonté de ce Prince, qui faiſait tout pour elle. L'année 1659 a été conſacrée dans les faſtes de ce Prince. Par-tout il était vainqueur ; aucune place ne lui réſiſtait. Les obſtacles s'applaniſſaient, les triomphes ſe multipliaient. La paix fut

ſollicitée par les vaincus, & le Roi ne ſut jamais la refuſer; c'eſt une des qualités de Louis XIV qu'on n'a point fait aſſez remarquer. Ce Roi généreux accordait volontiers la paix, & ne la vendit jamais. Jamais il ne fit traîner en longueur les négociations; jamais il ne leva la moindre difficulté; jamais même il ne ſut tirer parti de la victoire. Les Romains, avant d'entamer aucune médiation pacifique, exigeaient le rembourſement des frais de la guerre. Si Louis XIV avait ſuivi cet exemple, nous n'aurions point à l'accuſer d'avoir ruiné la France par les guerres. Il eut tort ſans doute de ne s'être pas aſſez occupé du ſoin de remplir ſon tréſor royal, plutôt aux dépens de l'ennemi qu'au détriment de ſes ſujets vexés par des impôts, par des corvées, par des ſervices de tous les genres.

Le Roi, par le traité des Pyrénées, garda la ville de Perpignan, & le Rouſſillon: du côté des Pays-Bas, il s'étendit davantage; la plus grande partie de l'Artois lui reſtait ainſi que l'Alſace. Son mariage avec l'Infante d'Eſpagne, qui aurait dû réhabiliter Mazarin dans la conſidération publique, ne fut pas ſenti ni apperçu du côté politique. Mazarin avait lu cependant dans l'avenir, & il ſavait que par cet hymen, la Maiſon de Bourbon ne pouvait pas manquer de régner bientôt en Eſpagne.

La paix ne durait pas plus d'un luſtre ſous ce Roi. En 1661, il était entré en guerre contre le Duc de Lorraine, qui fut obligé de lui céder Moyenvic, le Comté de Clermont, Stenay: Janetz, qui fit hommage de la Duché de Bar, remit Sarbourg & Phalsbourg, & rendit le Roi maître des portes néceſſaires pour conſerver une communication libre de Metz en Alſace. Le Cardinal Mazarin mourut plus doux & plus conciliant que le Cardinal de Richelieu. Il prouva qu'il connaiſſait mieux les hommes. Il pardonna toujours, rit des ſatyres, ne connut point la haine, & aurait été plus conſidéré peut-être, s'il avait ſu ſe faire un maintien de dignité, & s'il avait employé, au lieu de ces circonlocutions Italiennes & adulatrices qui déplaiſaient à la Nobleſſe Françaiſe, ce ton impératif & abſolu que le premier Miniſtre de Louis XIV pouvait prendre ſans inconvénient. Le Cardinal de Richelieu avait toujours ordonné, & on avait obéi. La Nobleſſe croyait encore que tout Miniſtre, pour être grand, devait être impérieux. Ce principe rendit Louvois odieux. Mazarin était regardé comme un premier Commis, & on cherchait le grand Miniſtre. C'eſt ainſi qu'on ſe trompe dans les Cours, où on ne retrouve gueres les grandes baſes du juſte & de l'injuſte, ſur leſquelles l'opinion de la poſtérité répéte éternellement; mais il n'eſt que trop vrai que le ſuffrage des contemporains eſt rarement celui des ſiecles qui vont ſuivre.

C'eſt dans la même année que la charge de Colonel général de l'Infanterie

fanterie fut ſupprimée, à la mort du Duc d'Epernon ſecond ; c'eſt alors que les Meſtres-de-Camp des régimens d'Infanterie prirent la qualité de Colonel.

Dunkerque fut rendu à la France en 1662 par Charles II, qui avait des obligations infinies à cette Cour, moyennant cinq millions. L'année 1667 mérite d'être conſacrée par tous les bons réglemens qui ont honoré Louis XIV. Nous allons tranſcrire le tableau rapide qu'un Ecrivain bien connu en a fait. M. Colbert, dit-il, avait rétabli les finances, & porté ſes vues plus loin. Juſtice, commerce, Marine, police, tout ſe reſſentait de l'eſprit, de l'ordre qui a fait le principal caractere de ce Miniſtre, & des vues ſupérieures dont il enviſageait chaque partie du Gouvernement. Il avait formé à ce ſujet un Conſeil où toutes ces matieres ſeraient diſcutées, & d'où l'on vit ſortir des réglemens & tant de belles ordonnances qui ſont aujourd'hui les fondemens les plus ſolides de notre Gouvernement, & dont on ne s'eſt point écarté depuis. Les noms de ceux qui compoſerent ce Conſeil doivent être conſervés : c'était M. le Chancelier Séguier, M. le Maréchal de Villeroi, pour qui avait été créée la place de chefs du Conſeil. MM. Colbert, d'Aligre, d'Ormeſſon, de Lezeau, de Machault, de Seve, Menardeau, de Morangis, Poncet, Boucherat, de la Marguerie, Puſſort, oncle de M. Colbert, Voiſin, Hotman & Marin. Les ſéances en commencerent le Jeudi 28 Octobre 1666, & continuerent toutes les ſemaines, quelquefois pluſieurs jours juſqu'au 10 Février de cette année. Pendant que M. Colbert s'occupait à rendre le royaume floriſſant, M. de Louvois ſongeait à faire triompher les armes du Roi, en faiſant valoir les droits acquis, par la mort de Philippe IV, à la Reine Marie-Thereſe, ſa fille du premier lit, à l'excluſion de Charles II, fils du deuxieme lit. Les droits de cette Princeſſe étaient fondés ſur celui de dévolution qui a lieu dans quelques provinces des Pays-Bas, par lequel les enfans du ſecond lit ſont exclus de la ſucceſſion par les enfans du premier, ſans que les mâles du ſecond excluent les filles du premier. Telle fut la cauſe de la guerre. Le Roi marcha en Flandre, ayant ſous lui le Maréchal de Turenne. La Franche-Comté fut conquiſe en hiver en moins d'un mois, par le Roi en perſonne : on devait s'attendre que les Puiſſances voiſines verraient avec jalouſie les prétentions du Roi. Elles firent un Traité, connu ſous le nom de triple alliance, entre l'Angleterre, la Suede, la Hollande. Le Roi ſe hâta de faire la paix avec l'Eſpagne ; mais il garda les conquêtes des Pays-Bas. Charleroi, Binch, Ath, Douai, le Fort de Scarp, Lille, Oudenarde, Armentieres, Courtrai, Bergues, Furnes, lui reſterent. La Franche-Comté fut rendue. Le Duc de Lorraine venait de ſe voir enlever Longwy & Epinal.

L'année 1671 offre une époque curieuſe, qui diſtingue deux temps dans le ſervice des Suiſſes en France; l'un depuis 1477, où ils ne ſervaient que le temps de la guerre, pendant lequel ils étaient employés; l'autre, depuis cette année 1671 juſqu'à préſent, que leur ſervice devint ſtable en paix comme en guerre.

L'année 1672 devint glorieuſe pour le Roi & pour ſes armées. Il s'empara des provinces de Gueldres, d'Utrecht, d'Overiſſel, & de plus de quarante villes fortifiées. Cette campagne fit l'admiration de toute l'Europe. Nous aurons à parler de celle de 1746, qui a immortaliſé le regne de Louis XV, & qui l'emporte certainement ſur celle de 1672.

Louis XIV venait de perdre (1674) tous ſes alliés; il reſtait ſeul contre tous. Il ſe rendit maître de la Franche-Comté, qui enfin eſt demeurée à la France. La guerre fut pouſſée avec animoſité, il faut bien le croire; car, ſans un motif de haine, ou plutôt de rage, le miniſtre de ce Roi ne ſe ſerait point flétri, en ordonnant les ravages affreux du Palatinat. Turenne en gémit, & ne put qu'obéir au cruel Louvois. L'Electeur, indigné de ces incendies, & des ſuites meurtrieres qui les rendaient déſaſtreuſes, propoſa un cartel à Turenne qu'il croyait complice de pareils ordres. Turenne plaignit l'Electeur, pleura ſur ces peuples, refuſa le cartel, & dénonça la cruauté de Louvois à ſon maître; qui ne la punit point; mais ce Général allait être ravi à la France. Il fut tué l'année ſuivante, dans ſon camp auprès de Strasbourg. Sa derniere campagne peut être comparée à ce que nous avons de plus beau dans l'antiquité; c'eſt une choſe digne de remarque, dit le Préſident Hénault, que cette année vit finir la carriere des trois plus grands Généraux de l'Europe. M. de Turenne fut tué; M. le Prince ſe retira, & Montécuculli en fit de même, diſant qu'un homme qui avait eu l'honneur de combattre contre Mahomet Coprogli, contre M. le Prince & contre M. de Turenne, ne devait pas compromettre ſa gloire contre des gens qui ne faiſaient que commander des armées.

Le Congrès de Nimegue (1676) n'empêcha pas la continuation de la guerre qui fut ſanglante ſur mer. La France y obtint quelques triomphes, malgré la valeur & l'adreſſe du célebre Ruyter, qui y perdit la vie. Le Marquis Duqueſne ſe ſignala dans toutes ces campagnes. Nos ſuccès ſur terre continuaient de ſe ſoutenir. Cambrai fut pris; Gand fut emporté d'aſſaut par le Maréchal de Luxembourg. La paix mit un terme à ſes conquêtes. Le Roi, comme nous l'avons dit, garda la Franche-Comté, les villes de Valenciennes, Condé, Bouchain, Cambrai, Aire, Saint-Omer, Ypres, Warvick, Varneton, Poperingue, Bailleul, Caſſel, Menin, Bavai, Maubeuge, Charlemont. La ville de Strasbourg ſe rendit au Roi en 1681.

La ligue d'Ausbourg n'intimida point le Roi qui était devenu la terreur de l'Allemagne. Le Prince d'Orange détermina Louvois à saccager de nouveau le Palatinat ; mais le Roi ne le pardonna point à son Ministre, ainsi que le bombardement de Liége. Le Maréchal de Luxembourg s'immortalisa par le gain de la bataille de Fleurus contre le Prince de Valdec. Les ennemis y laissèrent plus de six mille morts sur la place.

Le Duc de Savoie vengeait en même temps les alliés, & prenait dans le Dauphiné des affreuses représailles des massacres du Palatinat ; mais la défaite totale du Prince d'Orange à la bataille de Nervinde, par le Maréchal de Luxembourg, découragea le Duc de Savoie & les alliés, & hâta le Traité de Rifwick, qui donna la paix à l'Europe. Le Roi abandonna par ce Traité une quantité considérable de villes qu'il avait conquises, & réduisit à presque rien le fruit de ces glorieuses campagnes. Il avait institué en 1693 l'Ordre Militaire de S. Louis, qui fut un grand objet d'émulation pour tous les Officiers qui désormais ont été enchaînés au service pendant une longue suite d'années, par le seul espoir de mériter cette considération honorable.

La mort du Roi d'Espagne donna lieu à la guerre. Le commencement du dix-huitieme siecle fut marqué par les combats ; car ce fut en 1701 que se forma la grande alliance contre la France. L'Italie fut le théâtre de la guerre.

C'est en 1704 que les revers de la France commencerent. Les armes du Roi cessèrent d'être par-tout victorieuses. M. de Vandôme en Espagne ; en Italie, M. le Maréchal de Villars sur le Rhin soutenaient cependant l'ancienne réputation de nos troupes ; mais toutes les puissances étaient liguées contre la France, & semblaient devoir l'accabler. Le Duc de Savoie & le Prince Eugene entreprirent le siége de Toulon, & furent heureusement repoussés par le Maréchal de Tessé qui commandait en Provence. Cette défaite rappela au souvenir tous les efforts que la Maison d'Autriche avait faits vainement pour conquérir cette province. En effet, Charles-Quint avait échoué en 1536, & le Duc de Savoie l'avait fait à plusieurs reprises ; & depuis l'époque dont nous parlons, nous pouvons ajouter que l'armée de la Reine de Hongrie en a été chassée en 1747.

La France desirait la paix. Ruinée d'hommes & d'argent, obligée de tirer de faibles secours de la caisse des emprunts, qui n'était qu'un impôt de plus sous un autre nom, une plus longue guerre ne pouvait que la réduire dans la plus déplorable situation. Le Roi, touché de tant de malheurs, offrait dans le Congrès de Gertruidensberg de fournir de l'argent aux alliés pour les aider à ôter la couronne à son petit-fils. Ils voulaient plus ; ils exigeaient qu'il se chargeât seul de le détrôner. Cette

rigueur indigna Louis XIV, & les alliés perdirent tous les avantages qu'ils pouvaient recueillir ſans peine de la ſituation où ſe trouvait le Roi. Le Congrès d'Utrecht lui fut plus favorable. La trop fameuſe bataille de Malplaquet, dont le théâtre fut jonché de morts & de bleſſés qu'y laiſſerent les alliés (1); le combat de Denain, où le Maréchal de Villars battit le Prince Eugene; la diſgrace ſur-tout du Duc de Marlborough, dont l'épouſe imprudente & hautaine indiſpoſa contre lui la Reine Anne; tout cela changea la face des affaires, & hâta la ſignature de la paix. Le traité de Raſtadt, conclu le 6 Mars 1714, entre Louis XIV & l'Empereur Charles III, alla plus loin, & remit l'Allemagne dans le même état où elle ſe trouvait à la paix de Riſwick.

C'eſt par cette paix que Louis XIV termina ſa carriere politique & guerriere. Il ne ſurvécut qu'une année à ce Traité, & mourut le premier Septembre 1715: on lui a donné le ſurnom de Grand. Nous croyons ſuperflu d'examiner ici la véritable grandeur, & ſi Louis XIV l'a réellement connue. L'Hiſtoire a réſolu ſans doute ce problême; malheur à

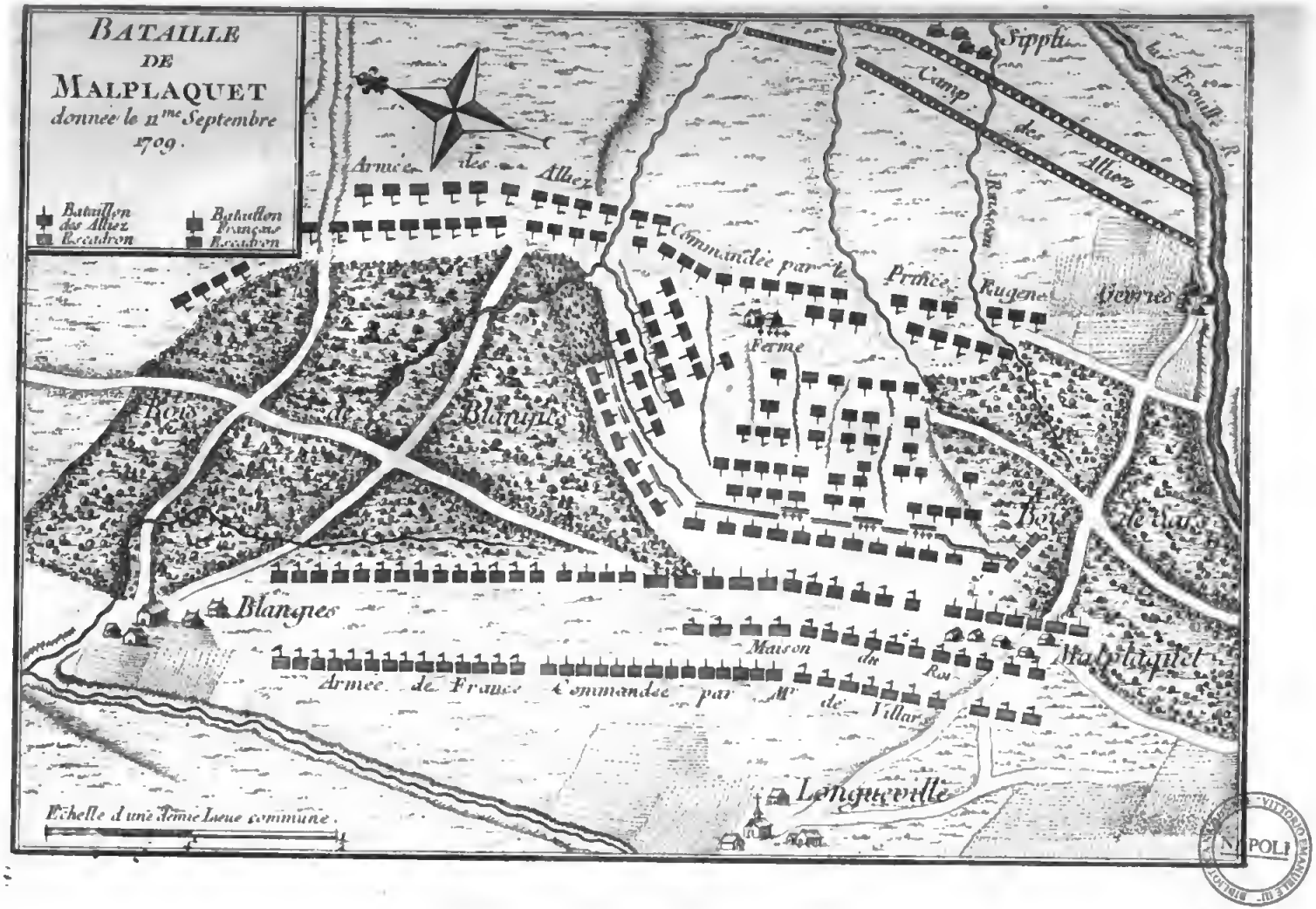
(1) Le Marquis de Surville, Gouverneur de Lille, ayant été obligé, le 3 Septembre 1709, de rendre cette place aux alliés, le Prince de Heſſe-Caſſel, l'un de leurs Généraux, fut auſſi-tôt détaché avec environ dix mille hommes pour aller ſe ſaiſir des lignes que les Français avaient conſtruites le long de la Haine, paſſer cette riviere, & inveſtir la ville de Mons. Dès que le Maréchal de Villars eut été inſtruit de ce projet, il paſſa en diligence l'Eſcaut, & s'avança juſqu'à Kivrain, où il traverſa le Hooneau, petite riviere qui va ſe jetter dans la Haine, près de Condé. Il vint enſuite ſe poſter, le 18 Septembre, à Malplaquet, village devenu célebre dans notre hiſtoire par la bataille que les deux partis ſe livrerent dans les environs quelques jours après.

Pendant la marche des Français, les alliés avaient exécuté en partie leur projet. Ils s'étaient emparé facilement des lignes de le Haine; & le gros de leur armée ayant paſſé cette riviere, ainſi que la Trouille, s'était avancée juſqu'à Blaregnies. Dans cette poſition, le Prince Eugene tenait Mons bloqué, & fermait les approches de cette ville au Maréchal de Villars. Les armées reſterent en préſence; celle de France employa deux journées à ſe retrancher, tandis que celle des alliés ſe renforçait par la jonction des différents corps qui n'avaient pu encore s'y réunir.

Enfin, le 11 Septembre, ſur les huit heures du matin, s'engagea l'action la plus ſanglante qui ſe ſoit donnée en Europe depuis pluſieurs ſiecles. Les deux partis combattirent pendant ſept heures avec un acharnement inconcevable. Quoique les alliés fuſſent ſupérieurs en infanterie & en artillerie, les Français, qui avaient en revanche l'avantage du terrein, les repouſſerent à différentes repriſes avec un carnage horrible. Selon l'opinion commune, ils ſeraient reſtés maîtres du champ de bataille, ſans une bleſſure conſidérable que le Maréchal de Villars reçut à la cuiſſe, un peu au-deſſus du genou, & qui le mit hors de combat.

« On doit cependant, dit M. le Comte de G...., rendre juſtice au Maréchal de Boufflers, » qui prit alors le commandement. Il fit tout ce qui dépendait de lui pour décider la victoire » en ſa faveur. Malheureuſement les ennemis ayant trouvé moyen de ſe faire jour dans le » centre, & de gagner du terrein entre les deux ailes, le Général Français crut qu'il était » temps, pour ne pas s'expoſer à une défaite entiere, de faire ſonner la retraite. Elle s'exécuta dans le meilleur ordre. La gauche ſe replia ſur Valenciennes, & le droite ſur le Queſnoi. » On ſait que les vainqueurs ne firent qu'un très-petit nombre de priſonniers; & que leur perte » en tués ou bleſſés ſurpaſſa de beaucoup celle des vaincus, qui prirent cependant la ville de Mons » le 20 Octobre ſuivant. » *Hiſt. de la Maiſon d'Autriche, tom. VI, p. 74.*

l'Ecrivain


BATAILLE
DE
MALPLAQUET
donnee le 11me Septembre
1709.
Bataillon des Alliez
Escadron
Bataillon Françoise
Escadron
Armee des Alliez
Commandee par le Prince Eugene
Camp des Alliez
Sippli
la Trouille R.
Ruisseau
Gennes
Ferme
Bois de Blangies
Blangies
Bois de Lau
Maison du Roi
Malplaquet
Armee de France Commandee par Mr de Villars
Longueville
Echelle d'une demie Lieue commune.

PHILIPPE D'ORLEANS
REGENT.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

l'Ecrivain qui vient ſemer le doute à travers une opinion reçue & preſque conſacrée, il court les riſques de ſe voir accuſé de paradoxe. Nous dirons donc que Louis XIV fut un grand Roi, & qu'il en eſt peu qui aient autant aimé la guerre & tous les genres de gloire. Peut-être connut-il mal la Nation & la meſure de ſa puiſſance, mais il fut abſolu. Il reconnut enfin qu'il s'était trompé. Ses derniers ſentimens doivent racheter ſes erreurs; c'eſt à lui que la France doit cette conſidération qu'elle n'a point encore perdue, & qu'elle conſervera long-temps.

ARTICLE II.

Etat de la France ſous la Minorité de LOUIS *XV. Guerre élevée en Europe à l'occaſion de l'élection de* STANISLAS *au trône de Pologne.*

LOUIS XV monta ſur le trône dans un âge tendre, à peu près comme un orphelin dont on adminiſtre le patrimoine. Le Parlement avait déféré la régence de l'Etat à Louis-Philippe, Duc d'Orléans (1), malgré le teſtament de Louis XIV, qui appelait à cette fonction le Duc du Maine. Le Duc d'Orléans avait pour lui les droits de ſa naiſſance. La légitimation du Duc du Maine n'effaçait point la tache originelle qui l'excluait de la régence. Cette conſidération détermina le Parlement de Paris à ne point obtempérer aux dernieres volontés d'un Roi qui ſuivait plutôt les mouvemens de ſon cœur que la loi de l'Etat. Nous ne nous ſommes point propoſé de rendre compte des qualités du Duc d'Orléans. On ne vit dans lui que le premier Prince du ſang, & cela ſuffiſait au Parlement. Le Peuple aurait deſiré trouver d'autres talents, d'autres mœurs, un génie autrement organiſé pour le bien public. Ce n'eſt pas qu'il fût médiocre & inepte. La poſtérité ne lui fera que des reproches d'un autre genre; nous ſavons même qu'il pourra préſenter

(1) Philippe II, Duc d'Orléans, naquit à Saint-Cloud le 2 Août 1674, de Monſieur, frere de Louis XIV, & de Charlotte-Elizabeth de Baviere, fille de l'Electeur Palatin. A la mort de Louis XIV, arrivée en 1715, le Parlement, aſſemblé avec les Pairs & les grands Officiers de la Couronne, déféra au Duc d'Orleans la Régence du Royaume: elle lui appartenait par ſa naiſſance; mais Louis XIV l'avait limitée par ſon teſtament, & il avait mis le jeune Roi ſous la tutele d'un conſeil dont le Duc d'Orléans était le chef. Ce Prince eut pour favori le fameux Cardinal Dubois, fils d'un Apothicaire de Brive-la-Gaillarde, qui fut premier Miniſtre de Louis XV à l'époque de ſa majorité. Le Duc d'Orléans avait épouſé, le 18 Février 1692, Mademoiſelle de Blois, fille de Louis XIV & de la Marquiſe de Monteſpan, dont il n'eut qu'un fils. Ce Prince mourut le 2 Décembre 1723, dans la cinquantieme année de ſon âge.

quelques traits dignes d'une ſorte de conſidération. Il pouvait être tout ce qu'il voulait, & certainement il ne tenait qu'à lui de s'élever aux plus hautes deſtinées. Les déſordres de ſa Régence ne doivent point lui être uniquement imputés. Louis XIV avait ruiné la France; il fallait remplir les déficit énormes. Ce tems était preſſant : on céda à la néceſſité; on ſe permit des leurres publics & des vexations privées. Le Conſeil des Finances, que le Régent avait établi, travaillait à réparer les maux. Le Maréchal de Noailles s'y diſtinguait par des vues inſpirées pour le bien de l'Etat. Ceux qui liront les Mémoires manuſcrits de M. de la Bliniere, verront avec joie tout ce qu'on a tenté pour ramener l'ordre & la régularité dans les départemens de l'adminiſtration publique. Les bons conſeils n'ont jamais manqué en France. Pourquoi n'a-t-on pas toujours tenu des routes droites? Ce problême eſt peut-être plus inexplicable qu'on ne le penſe.

Le Duc d'Orléans changea entiérement la politique du Cabinet de Verſailles : il ſe lia avec l'Angleterre, & rompit avec la branche de Bourbon qui régnait à Madrid. Ainſi l'oncle attaquait un neveu que la France avait eu tant de peine à placer ſur le trône. La premiere guerre que la France entreprit, fut déclarée à l'Eſpagne. En 1718, l'armée françaiſe ſe porta vers Fontarabie, qui fut priſe avec Saint-Sébaſtien. Le Maréchal de Berwick prit Urgel en Catalogne; une flotte Anglaiſe battit celle d'Eſpagne auprès de Meſſine. Philippe V ſe vit obligé de demander la paix; mais le Duc d'Orléans ne voulut y conſentir qu'à condition que ce Prince renverrait le Cardinal Alberoni, ſon Miniſtre; ce qui fut exécuté. La Sicile, dont les Eſpagnols s'étaient emparés, fut cédée à l'Empereur, & la Sardaigne donnée en échange au Duc de Savoie. Le bruit des armes ceſſa, & la mort du Régent vint à propos pour ſceller la réconciliation. Nous pouvons achever le portrait de ce Prince, en nous ſervant des expreſſions de M. de Mayer. « Peut-être, dit-il, il faudrait peindre ce Régent dont le génie était » au-deſſus des embarras du trône, qui rapprochait dans ſa tête tous » les contraires, bouleverſait toute l'Europe, méconnaiſſait toutes les » loix, riait de tout, bravait les clameurs, le verre à la main, gar- » dait ſon ſecret dans le tems qu'il ſemblait ſe donner tout entier à » ſes ardentes maîtreſſes; qui menaçait, frappait, ſe vengeait d'une » noirceur par une plaiſanterie, ne connaiſſait point la haine, pardon- » nait volontiers; & en faiſant le bien, ſemblait ſe jouer de l'eſtime, » de l'amour, de l'amitié. Beau, aimable, ingénieux, fier & brave, » portant le plus méchant & le meilleur des cœurs, la tête la plus folle » & la plus ſage, voluptueux comme un Sybarite, dur & ſobre comme

Graben
Saltz R.
Brettheim
Lauffen
Dasland
Mühlberg
Carlsruhe
Durlach
Ettlingen
Pforzheim
Vayhingen
Bessigheim
Ralt
Kuppenheim
DUCHE
Marpach
Bemund
Scherndorff
Eichelberg
Liebenzell
STUGARD
Canstatt
Weissenstein
Weil
DE
Eslingen
Göppingen
Heydenheim
Calw
Böblingen
Bulach
Kirchheim
Geislingen
Wildberg
Nürtingen
Tubingen
Wiesensteig
Amstadt
Bönnstadt
WURTEMBERG
Ehingen
Urach
Herb
Schelklingen
ULM
Munsingen
Schiltach
Hechingen
Ehingen
Hegerloch
Hangen
Danube Fl
Hohenzollern
Sultz
Hornberg
Rothweil
Riedlingen
Bahlingen
Ebingen
Sigmaringen
48
Frulingen
Dona Eschingen
Tuttlingen
Ach
Engen
NAPOLI
SUD
27

» un Spartiate, il laiſſa à ſa mort une énigme à tous les Hiſtoriens qui » auraient à prononcer ſur ſa mémoire. On peut, ſans crainte de man- » quer de preuves, faire ſon éloge & ſa ſatyre. »

ARTICLE III

Guerre de 1733.

Le Cardinal de Fleury, Evêque de Fréjus, qui avait rempli l'importante fonction de Précepteur du Roi, s'était attiré, dans cette place, toute la confiance de ſon auguſte Eleve; & par ſes qualités aimables, il s'était ouvert le chemin à la plus haute fortune. Ce Prélat parvint au Miniſtere en 1726 : il était alors âgé de ſoixante-treize ans ; & quoiqu'à cet âge on ſoit rarement propre aux grandes affaires, il porta dans le Gouvernement toute la ſageſſe & toute la vigueur dont l'adminiſtration avait alors beſoin. Il fut le conſeil perpétuel du Roi, & il conſerva juſqu'au tombeau la haute faveur dont il avait joui auprès de ce Prince. Simple dans ſes mœurs, ami de l'économie, ſon caractere ne s'altéra pas dans la plus haute proſpérité. Il mit de l'ordre par-tout, & ſon eſprit bientôt ſe concilia ceux même dont les intérêts étaient contrariés par ſes vues d'économie. Il ne prit pas le titre de premier Miniſtre; il ſe contenta d'en avoir l'autorité. Il ne fit aucune innovation dans le Gouvernement : il laiſſa tranquillement la France réparer ſes pertes & s'enrichir par le Commerce. Ainſi, les premieres années du regne de Louis XV ſe paſſerent dans le repos, & la Nation eut le bonheur de jouir d'une paix de vingt ans. Depuis le Traité d'Utrecht, conclu en 1713, juſqu'en 1733, la paix ne fut troublée que par la guerre paſſagere de 1718, que l'ambition du Cardinal Alberoni avait occaſionnée.

Un événement qu'on ne pouvait prévoir, vint enfin troubler cette profonde tranquillité; & la diſcorde, ſecouant çà & là ſes flambeaux, porta la guerre dans la plupart des Etats de l'Europe. Charles XII, Roi de Suede, avait appris, par ſes courſes & ſes combats, à pluſieurs Puiſſances du Nord, juſqu'alors inconnues, de ſe montrer avantageuſement ſur le théâtre de l'Univers. La Ruſſie & la Pruſſe venaient de paraître comme deux nouvelles Puiſſances qui devaient peſer un jour, & peut-être bientôt, dans la balance politique; il était important de les ménager. La mort d'Auguſte, Roi de Pologne, arrivée en 1733, fit ceſſer ces conſidérations, & il fallut en venir aux armes.

Le Roi Staniſlas (1), beau-pere de Louis XV, avait été nommé Roi de Pologne en 1704. Ce Prince, que ſes grandes qualités euſſent appelé au premier trône de l'Univers, ne devait cependant ſon élévation qu'au caprice de Charles XII (2), qui, ſinge d'Alexandre, dont il n'avait ni les talens ni les lumieres, ſe jouait, au fond du Nord, & de la vie des Peuples & des Loix des Nations. La fortune de Staniſlas diſparut avec celui auquel elle devait ſa naiſſance. Charles XII, tué au ſiége de Frédéric-Hall, laiſſa ſon protégé au pouvoir d'une cabale puiſſante, qui s'était attachée à Auguſte, Electeur de Saxe; & ce Prince infortuné, obligé d'abandonner ſes poſſeſſions en Pologne, vint ſe jeter entre les bras de la France, qui lui fournit un aſyle analogue à ſa naiſſance. Staniſlas qui, pendant la très-courte durée de ſon regne, s'était fait adorer des Polonais, fut élu de nouveau, après la mort d'Auguſte II, de la maniere la plus ſolemnelle; mais l'Empereur Charles VI s'oppoſa à cette élection, & fit proclamer l'Electeur de Saxe, fils du précédent Monarque. Ses armes & la protection de la Ruſſie lui procurerent l'avantage. La France fut obligée de ſortir du repos qu'elle avait voulu s'impoſer, & s'unit avec l'Eſpagne & la Sardaigne. L'Angleterre & la Hollande abandonnerent l'Autriche. Les troupes auxiliaires de France parurent ſur le Rhin & en Italie. Par-tout où elles ſe montrerent, les

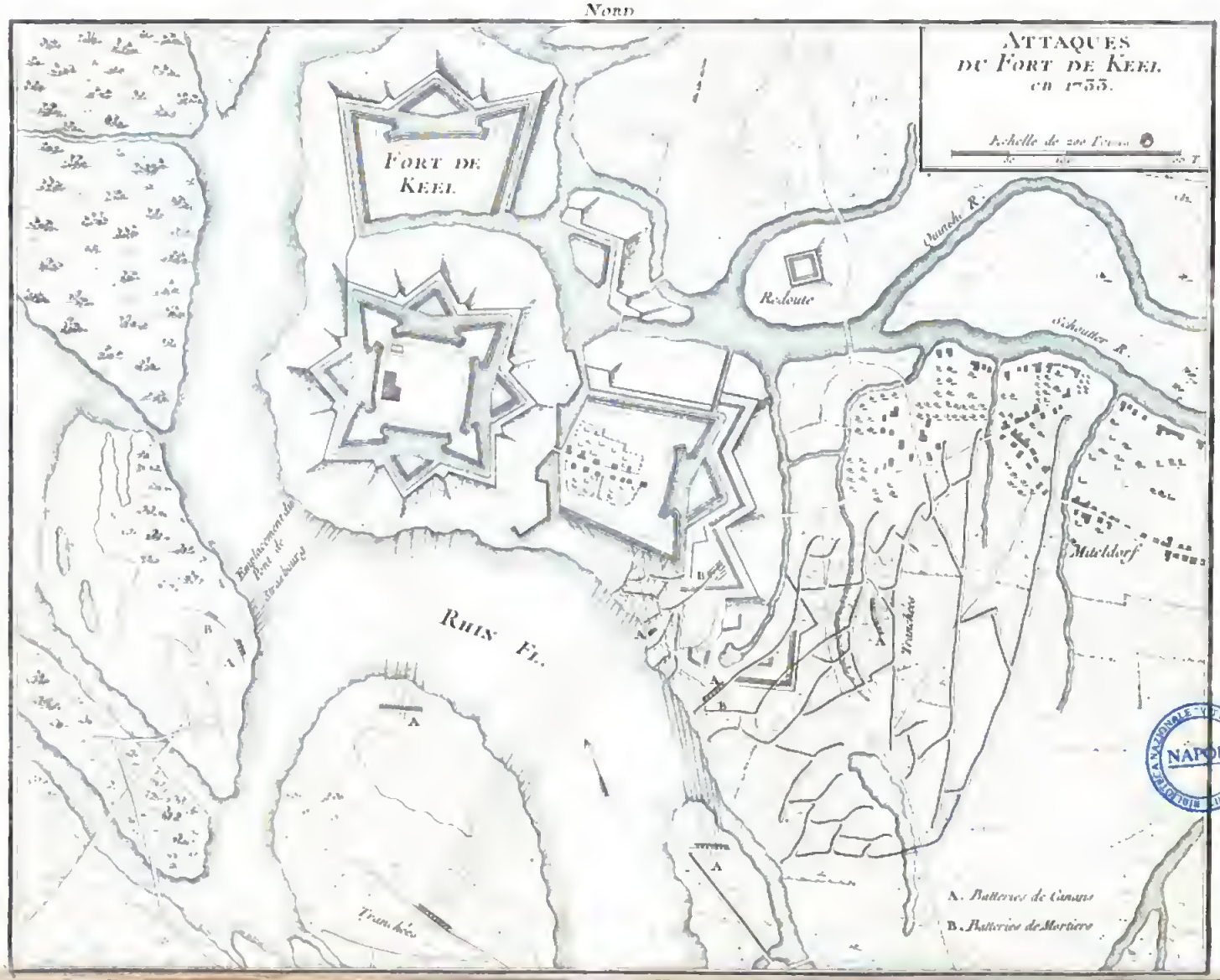
(1) Staniſlas Leczinski, Roi de Pologne, naquit à Léopold le 20 Octobre 1677, de Raphaël Leczinski, Palatin de Ruſſie, & d'Anne Jablonowska, fille de l'un des plus grands hommes qu'ait eu la Pologne. A la mort du Roi Sobieski, les différents partis qui voulaient donner un Monarque à la Pologne, firent éclater leurs prétentions. Les qualités brillantes du Prince de Conti, ſoutenues par l'éloquence du Cardinal de Polignac, fixerent les vœux de preſque toute la Nation, que le Cardinal Radjooski, Primat du Royaume, lui diſputait en faveur du Prince Jacques Sobieski; mais Auguſte, Electeur de Saxe, écarta bientôt ces deux concurrents. Ses largeſſes, ſes qualités aimables lui gagnerent la moitié des Polonais, & la préſence d'une armée força les autres au ſilence. Ce Prince fut élu Roi de Pologne & Grand-Duc de Lithuanie. Cette élection déplut au Roi de Suede, qui était alors le terreur du Nord; & ayant fait déclarer Auguſte incapable de régner, dans l'aſſemblée de Warſovie, il fit élire à ſa place le jeune Staniſlas, Palatin de Poſnanie. Ce Prince & Catherine Opaliska, ſon épouſe, furent ſacrés Roi & Reine de Pologne, par l'Evêque de Poſnanie, le 4 Octobre 1705.

Cette proſpérité de Staniſlas fut de peu de durée. Charles XII ayant été tué au ſiége de Frédéric-Hall, le nouveau Roi de Pologne fut obligé de quitter ſes Etats pour ſe retirer à Weiſſembourg, ville d'Alſace. C'eſt dans cette retraite que fut conclu le mariage de la Princeſſe Leczinska ſa fille, & le Roi de France. Il vint enſuite, avec la Reine ſon épouſe, habiter le château de Chambord.

Auguſte II étant mort, Staniſlas fut encore élu Roi de Pologne; mais le Prince Royal l'emporta ſur ſon compétiteur. Tous les efforts du Monarque détrôné, joints à ceux de la France, furent inutiles. Il fallut revenir en France, où la paix, conclue le 31 Octobre 1735, entre ce Royaume, l'Empire, l'Eſpagne & la Sardaigne, le mit en poſſeſſion paiſible des Duchés de Lorraine & de Bar, qu'il gouverna en pere juſqu'au 23 Février 1766, époque de ſa mort.

(2) Voyez à la fin de cet Ouvrage quelques réflexions du feu Roi de Pruſſe ſur les expéditions militaires de Charles XII.

conquêtes


Nord
Attaques
du Fort de Keel
en 1733.
Echelle de 200 Toises
Fort de Keel
Redoute
Chunchi R.
Schutter R.
Mühldorf
Rhin Fl.
Tranchée
Emplacement du Pont de Strasbourg
A. Batteries de Canons
B. Batteries de Mortiers
NAPOLI

conquêtes ſe ſuccéderent avec la plus grande rapidité. Le Maréchal de Berwick, qui commandait l'armée du Rhin, paſſa ce fleuve, aſſiégea le fort de Kell & le prit (1). Une autre armée, commandée par le Maréchal de Villars, Généraliſſime des armées Françaiſes, Piémontaiſes & Eſpagnoles, entra dans le Milanez. Le Roi de Sardaigne y joignit ſes troupes, prit la ville de Pavie & celle de Milan. Ce Prince s'étant joint enſuite au vieux Maréchal, il prit Pizzighitone; & de ſon côté, M. de Contades prit Crémone. Le Maréchal de Villars finit ſa brillante carriere par la priſe de Milan, de Tortone & de Novarre. Ce Général, ſi précieux à la France, alla mourir à Turin, âgé de quatre-vingt-deux ans.

ARTICLE IV.

Campagne de 1734. Paix de Vienne.

TANDIS que les alliés moiſſonnaient ainſi des lauriers en Italie, le Général Laſcy arrivait à Warſovie avec trente mille Moſcovites, pour favoriſer l'élection de l'Electeur de Saxe. La Diete, qui avait élu Staniſlas, s'était diſſipée, & ce Prince infortuné s'était retiré à Dantzick avec une partie de ceux qui lui étaient attachés. Le Cardinal de Fleury ne voulut pas avoir la honte d'abandonner entierement le Roi Staniſlas; & ſon intention n'était pourtant pas de haſarder de grandes forces pour le ſoutenir: d'ailleurs l'éloignement des lieux ne permettait pas qu'on ſe portât ſur les Moſcovites. Il fit partir une eſcadre avec quinze cents hommes commandés par un Brigadier. Cet Officier qui jugea, lorſqu'il fut près de Dantzick, qu'il ſacrifierait inutilement ſes ſoldats, alla relâcher en Danemarck. Le Comte de Plelo était alors Ambaſſadeur de France à Stockolm. Ce jeune Miniſtre, plein de valeur, vit avec indignation la retraite de l'Officier Français. Il réſolut de ſecourir Dantzick contre une armée entiere avec ſa petite troupe. Avant de s'embarquer, il écrivit une lettre à l'un des Secrétaires d'Etat, qui finiſſait par ces mots: « Je ſuis sûr que je n'en reviendrai pas; je vous recom-

(1) Ce fut le 14 Octobre 1733, que le Fort de Kell fut inveſti. Tout étant diſpoſé pour le ſiége de cette place, on ouvrit la tranchée la nuit du 19 au 20. Les Impériaux ne s'attendaient pas à être attaqués. Ils ne purent d'abord ſe ſervir de leur artillerie: la nuit du 21 au 22 leur feu fut très-vif; il continua de même la nuit ſuivante: le 26 au ſoir, on bruſqua l'aſſaut; mais les travaux n'étant pas perfectionnés, on remit l'attaque du 28 au 30. Le Commandant de Kell ne l'attendit pas, il arbora le drapeau; & la garniſon, compoſée de douze cents hommes de troupes, ſortit avec les honneurs de la guerre & deux pieces de canon.

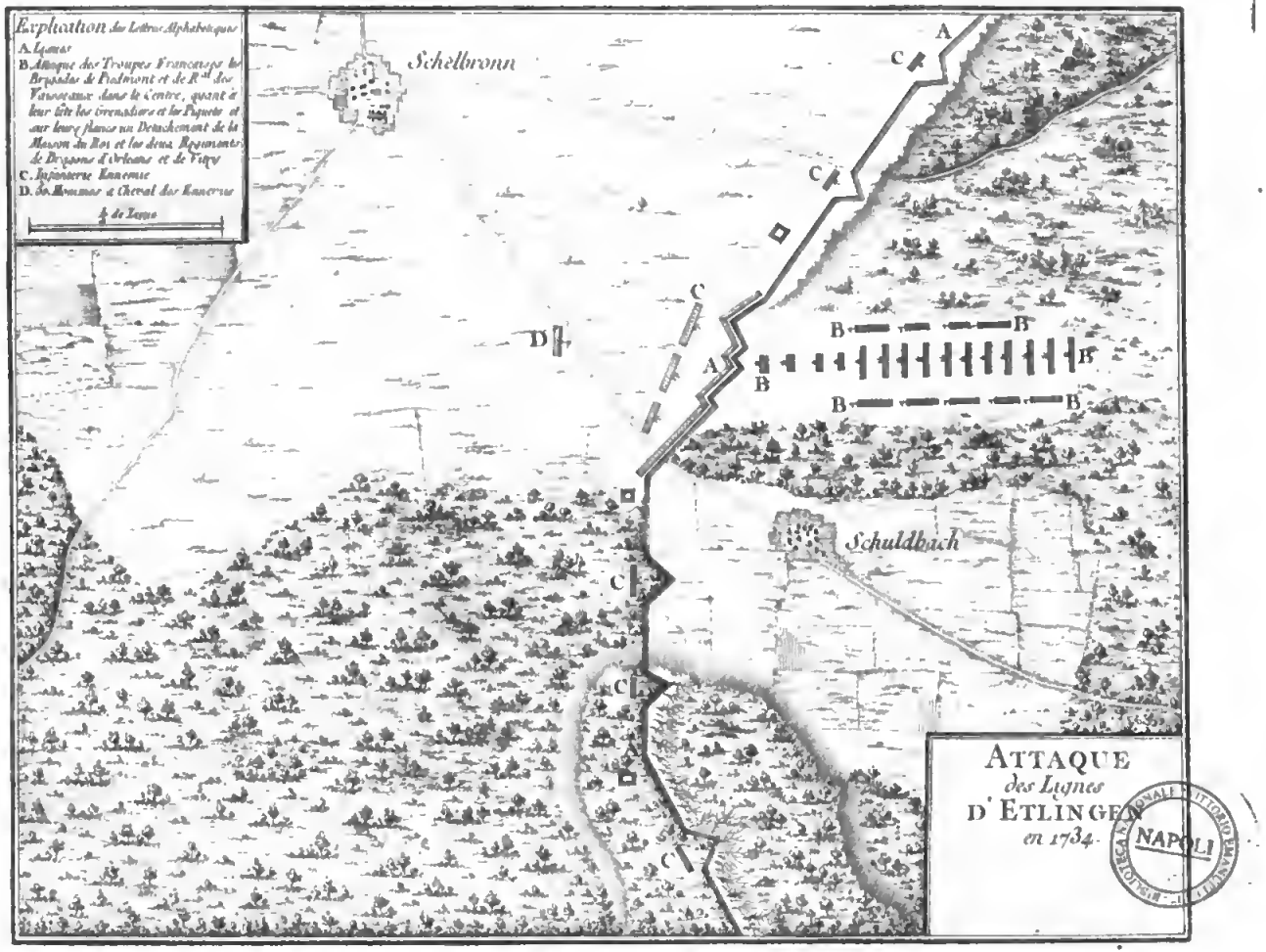
» mande ma femme & mes enfans. » Il arrive à la rade de cette ville, y débarque, attaque l'armée Ruſſe, & y périt comme il l'avait prévu. Dantzick fut pris; & le Roi Staniſlas, dont la tête fut miſe à prix par le Comte de Munich, fut obligé de ſe déguiſer en matelot, & n'échappa qu'à travers les plus grands dangers. Là, quinze cents Français furent faits priſonniers & tranſportés près de Pétersbourg; mais l'Impératrice Anne, qui occupait alors le trône de Pierre-le-Grand, voulut qu'ils fuſſent traités avec la plus grande humanité.

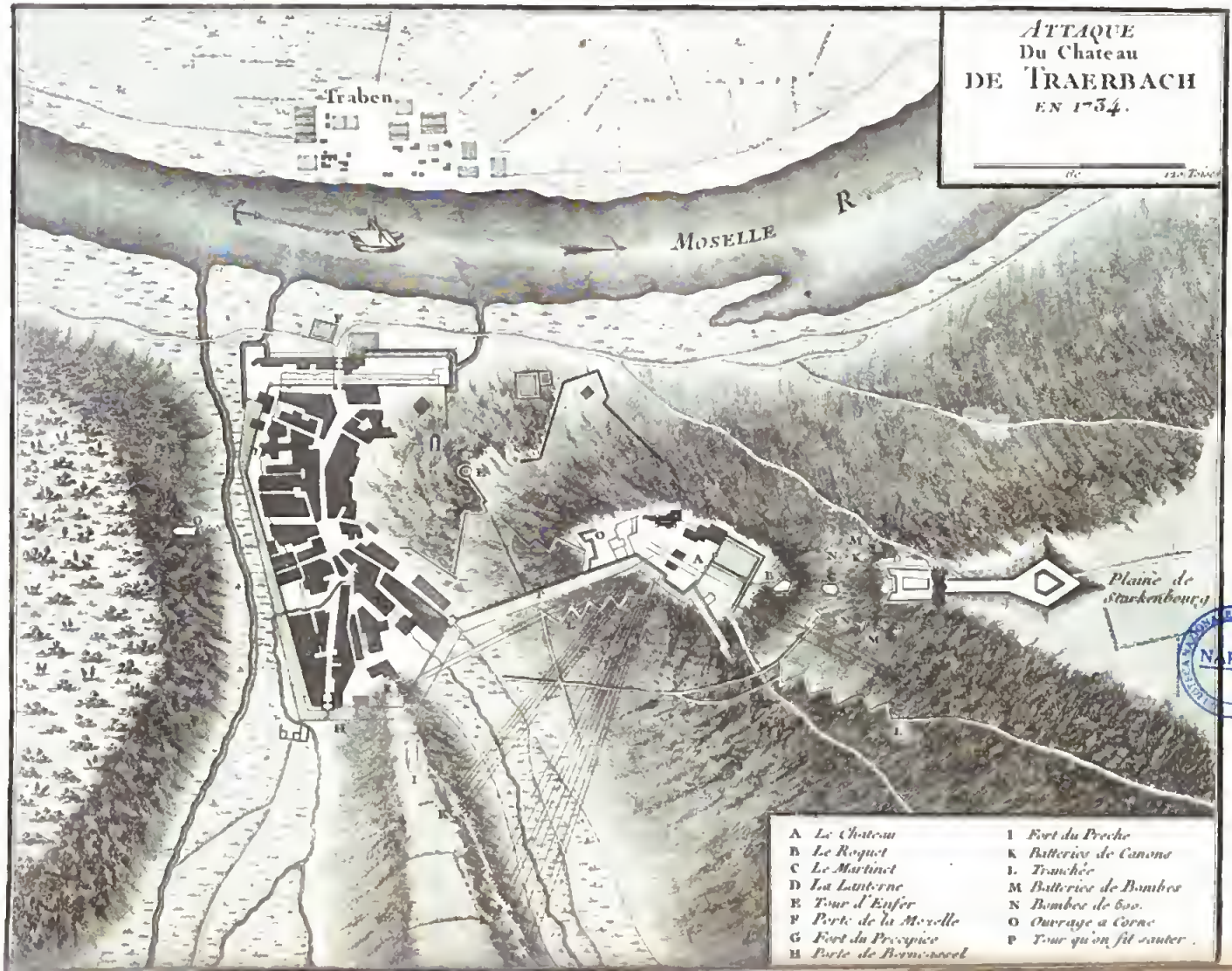
D'un autre côté, les armées des trois Puiſſances continuaient de faire les plus grands progrès en Italie. La ville de Novarre ſe rendit au Marquis de Coigny, & M. de Maillebois prit le Château de Serravalle. Le Maréchal de Coigny, qui avait ſuccédé au Maréchal de Villars, gagna la bataille de Parme contre les Impériaux qui y perdirent huit mille hommes avec leur Général Mercy. La priſe de Modene fut une des ſuites de cette victoire. Cependant, un mois après, ces mêmes Impériaux eurent quelqu'avantage ſur l'armée combinée des trois Puiſſances. S'étant approchés de Guaſtalla, ils paſſerent la Secchia pendant la nuit, & ſe jeterent ſur le quartier du Maréchal de Broglio, qui n'eut que le tems de ſortir de ſa tente; mais ce Général s'étant mis auſſi-tôt à la tête de ſes brigades, il fit ſa retraite avec beaucoup d'ordre, & il ne perdit que ſes bagages.

Toutes ces expéditions ſe firent pendant la campagne de 1734. Au mois de Septembre de la même année, ſe donna la bataille de Guaſtalla, dans laquelle les Impériaux, après s'être vaillamment défendus pendant huit heures, furent forcés de ſe retirer au-delà du Pô, d'abandonner leurs morts & le champ de bataille aux vainqueurs; néanmoins ceux-ci acheterent cher la victoire: ils y perdirent plus de douze cents hommes & pluſieurs Officiers de diſtinction.

Les affaires de l'Empereur étaient encore en plus mauvais état dans le Royaume de Naples. La bataille de Bitonto, gagnée par le Duc de Mortemar, & qui valut à ce Général le ſurnom qu'il a porté toute ſa vie, mit Dom Carlos en poſſeſſion des Deux Siciles. Le Roi d'Eſpagne lui avait cédé ſes droits ſur cet Etat. L'Infant y entra avec l'armée Eſpagnole ſans trouver de réſiſtance. La Capitale lui ouvrit ſes portes: il reçut le ſerment & l'hommage des Magiſtrats de la ville; tous les habitans du pays ſe déclarerent pour lui.

Cette guerre d'Italie, dit un Ecrivain célebre, eſt la ſeule qui ſe ſoit terminée avec un ſuccès ſolide par les Français depuis Charlemagne. La raiſon en eſt, qu'ils avaient pour eux le gardien des Alpes, devenu le plus puiſſant Prince de ces contrées; qu'ils étaient ſecondés des


Explication des Lettres Alphabétiques
A. Lignes
B. Attaque des Troupes Françaises par les Brigades de Piedmont et de Rl des Vaisseaux dans le Centre, ayant à leur tête les Grenadiers et les Piquets et sur leurs flancs un Detachement de la Maison du Roi et les deux Regimens de Dragons d'Orleans et de Virgy
C. Infanterie Ennemie
D. Dragons à Cheval des Ennemis
Schellbronn
Schuldbach
ATTAQUE
des Lignes
D'ETLINGEN
en 1734.
NAPOLI


ATTAQUE
Du Chateau
DE TRAERBACH
EN 1734.
Traben
MOSELLE R.
Plaine de Starkenbourg
A Le Chateau
B Le Roquet
C Le Martinet
D La Lanterne
E Tour d'Enfer
F Porte de la Moselle
G Fort du Precipice
H Porte de Bernkassel
I Fort du Peche
K Batterie de Canons
L Tranchée
M Batteries de Bombes
N Bombes de 600.
O Ouvrage a Corne
P Tour qu'on fit sauter.

meilleures troupes d'Eſpagne, & que les armées furent toujours dans l'abondance.

En Allemagne, le Maréchal de Berwick ſoutenait avec gloire les armes de la France. Le Comte de Belle-Iſle s'empara de Treves. Le château de Traerbach (1), à huit mille de Coblentz, & à neuf de Treves, ſubit le même ſort; & le Comte de Belle-Iſle, malgré le feu de l'artillerie qui foudroyait les Français du haut de la montagne, prit cette fortereſſe importante le 2 Mai de cette année 1734. Le Duc de Noailles força les lignes d'Etlingen, formées par un corps d'environ onze mille hommes (2).

(1) Le Comte de Belle-Iſle ayant marché, le 8 Avril 1734, vers Treves, avec trois Régimens de Dragons & quarante bataillons, il s'en empara ſans peine. Ce Commandant inveſtit enſuite Traerbach. Il était d'autant plus eſſentiel de s'en rendre maître, qu'on ôtait par-là aux Impériaux le moyen d'entrer en France par les trois Evêchés. Le Commandant de Traerbach abandonna la ville, & ſe retira dans le château. Ce fort, d'un difficile accès, ne pouvait être forcé que par un grand feu. On fit venir une artillerie nombreuſe, qui, le 2 Mai, obligea le Commandant à demander à capituler. Il obtint les honneurs de la guerre.

(2) Ces lignes etaient appuyées d'un côté à la montagne de Kepplemberg, d'où après avoir, pour ainſi dire, ſerpenté, tantôt ſur la crête, & tantôt ſur la croupe des montagnes, elles ſe fermaient au Rhin dans le voiſinage de Dachland; en comptant leurs ſinuoſités, elles avaient au moins dix lieues de longueur. La partie qui régnait depuis la montagne de Kepplemberg juſqu'au commencement de la plaine, était défendue par un retranchement à la Turque. Les ennemis donnaient à cet ouvrage le nom de palanque. C'étaient de gros arbres poſés en échiquier, & entrelacés les uns dans les autres. Ils formaient un rempart d'environ cinq toiſes d'épaiſſeur. L'autre partie, qui couvrait la plaine, conſiſtait en un parapet avec ſa banquette & ſon foſſé. On y avait pratiqué pluſieurs places d'eau qu'on tirait de la riviere d'Albe & d'un ruiſſeau qui baigne le village de Malsheim. Il y avait, le long de ce vaſte retranchement, des redoutes, des demi-lunes, une queue d'hirondelle & un ouvrage à cornes.

Le 4 Mai, le Duc de Noailles partit avec cent Carabiniers de la Maiſon du Roi, & deux Régimens de Dragons. Le Comte de Saxe conduiſait ſur la gauche la colonne d'Infanterie, compoſée de la brigade de Piémont & de celle des Vaiſſeaux. Dix Compagnies de Grenadiers, commandées par le Comte de Marcieux, & dix Piquets d'Infanterie, ſous les ordres du Marquis d'Hérouville, précédaient les deux colonnes. Les têtes de ces deux colonnes faiſaient des haltes de tems en tems, pour donner à la queue celui de le joindre, afin que toutes les forces ſe trouvaſſent réunies à la ſortie des défilés. Les deux colonnes étant arrivées ſur le ſommet de la montagne, on y trouva une petite plaine où l'on ſe mit en bataille. Il fallut y eſſuyer un orage qui dura plus de deux heures; il finit par un brouillard ſi épais, qu'à peine pouvait-on ſe voir à quatre pas. Dès qu'il fut diſſipé, le Duc de Noailles fit les diſpoſitions pour l'attaque des lignes; elles n'avaient pas de foſſé dans cette partie. Le Duc de Noailles mit cinq Compagnies de Grenadiers de front, ſoutenues par cinq autres; les dix Piquets ſuivaient dans le même ordre: les deux brigades venaient enſuite en colonne, en laiſſant entr'elles la diſtance convenable pour éviter la confuſion. Les cent Carabiniers & les Dragons furent placés ſur la droite & ſur la gauche de l'Infanterie. A l'approche des troupes Françaiſes, les Impériaux firent trois décharges preſqu'à bout touchant. Ce feu très-vif n'ayant pas empêché d'eſcalader les retranchemens, les Impériaux prirent la fuite. Les Français, maîtres des retranchemens, en abattirent les parapets, & donnerent un paſſage libre à la cavalerie.

Vis-à-vis Etlingen, il y avait un fort qui partageait les lignes de ce côté-là. Le Prince de Tingry l'attaqua & le prit avec des brigades des Gardes & de la Marine, ſoutenus de celle de Gondrin & de ſept eſcadrons que commandait le Marquis de la Billardie.

Le Marquis d'Asfeld, après avoir paſſé le Rhin, obligea le Prince Eugene à abandonner ſon camp. Le Maréchal de Berwick fit enſuite le ſiége de Philipsbourg; mais il n'eut pas le bonheur d'en voir la fin. Un coup de canon enleva aux Français un Général expérimenté, & dont la valeur guerriere lui faiſait pardonner ſa trop grande ſévérité. Le ſiége n'en fut pas moins continué par le Marquis d'Asfeld & le Duc de Noailles; &, après ſix ſemaines de tranchée ouverte, malgré les obſtacles que préſentaient des pluies continuelles, l'inondation, les tranchées & la préſence de l'armée Impériale, les aſſiégés capitulerent & rendirent la ville (1).

L'Empereur, harcelé alors de toutes parts, & voyant ſes troupes diſſipées par-tout où elles ſe montraient (2), fut trop heureux de recevoir des conditions de paix que lui offrait la France victorieuſe. Le Cardinal de Fleuri, qui avait eu la ſageſſe d'empêcher l'Angleterre & la Hollande de prendre part à cette guerre, eut auſſi celle de la terminer heureuſement ſans leur intervention.

Par le traité de paix, dont les préliminaires furent ſignés à Vienne en 1735, Dom Carlos fut reconnu Roi de Naples & de Sicile. Le Novarrois, le Tortonnois, les fiefs des Langhes furent donnés au Roi de Sardaigne, à qui l'on avait promis tout le Milanez, ſur lequel il avait des prétentions, comme deſcendant d'une fille de Philippe II, Roi d'Eſpagne. La France avait auſſi des droits ſur cette riche Province; par Louis XII, héritier naturel de ce Duché. Philippe V avait les ſiennes; par les inféodations renouvelées à quatre Rois d'Eſpagne ſes prédéceſſeurs; mais toutes ces prétentions céderent à la convenance & au bien public. Parme & Plaiſance, que les droits du ſang donnaient à Don Carlos, furent cédés en propriété à l'Empereur, & ce Prince garda le Milanez. Ce dernier Duché n'eſt pas un fief dont le chef de l'Empire ſoit toujours obligé de donner l'inveſtiture; c'était originairement le Royaume de Lombardie, annexé à l'Empire, devenu enſuite un fief ſous les Viſcontis & les Sforzes; aujourd'hui il forme un Etat appartenant à l'Empereur, & qui, tout démembré qu'il ſoit, contribue, avec

(1) Les Français y entrerent le 18 Juillet 1734. Le Commandant de cette ville obtint les honneurs de la guerre.

(2) On vit ſur-tout dans l'affaire de Clauſen; en Octobre 1735, combien les troupes Impériales étaient inférieures aux nôtres. Le Comte de Seckendorf commandait alors les premieres & le Maréchal de Coigny était à la tête de l'armée Françaiſe. Il y eut pluſieurs actions entre les deux armées, où les Français eurent toujours l'avantage ſur les Impériaux. Dans la poſition où étaient les troupes, des deux côtés de la Salm, elles ne pouvaient ſe diſpenſer d'en venir à un combat général, lorſque, le 5 Novembre, la ſuſpenſion d'armes fut publiée dans les deux armées.

la

POSITION
des Troupes du Roy et de l'Armée Impériale au Siége de Philisbourg en 1734.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

Renvoy

A. *Tête de Pont.*

B. *Redoute*

C. *Attaques.*

D. *Batterie du Prince Eugene.*

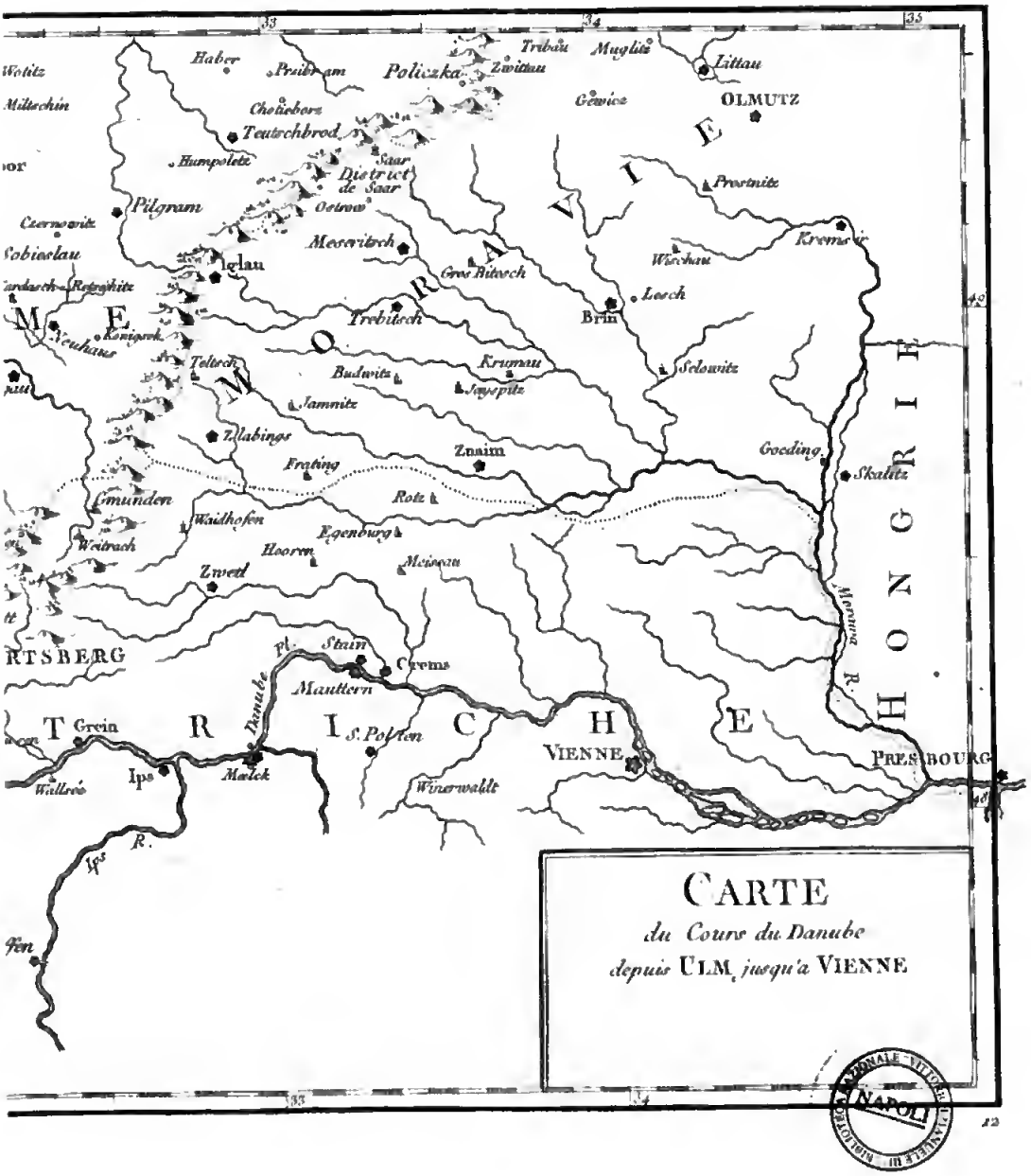
E. *Puits et avant fossé.*

F. *Hussards Impériaux.*

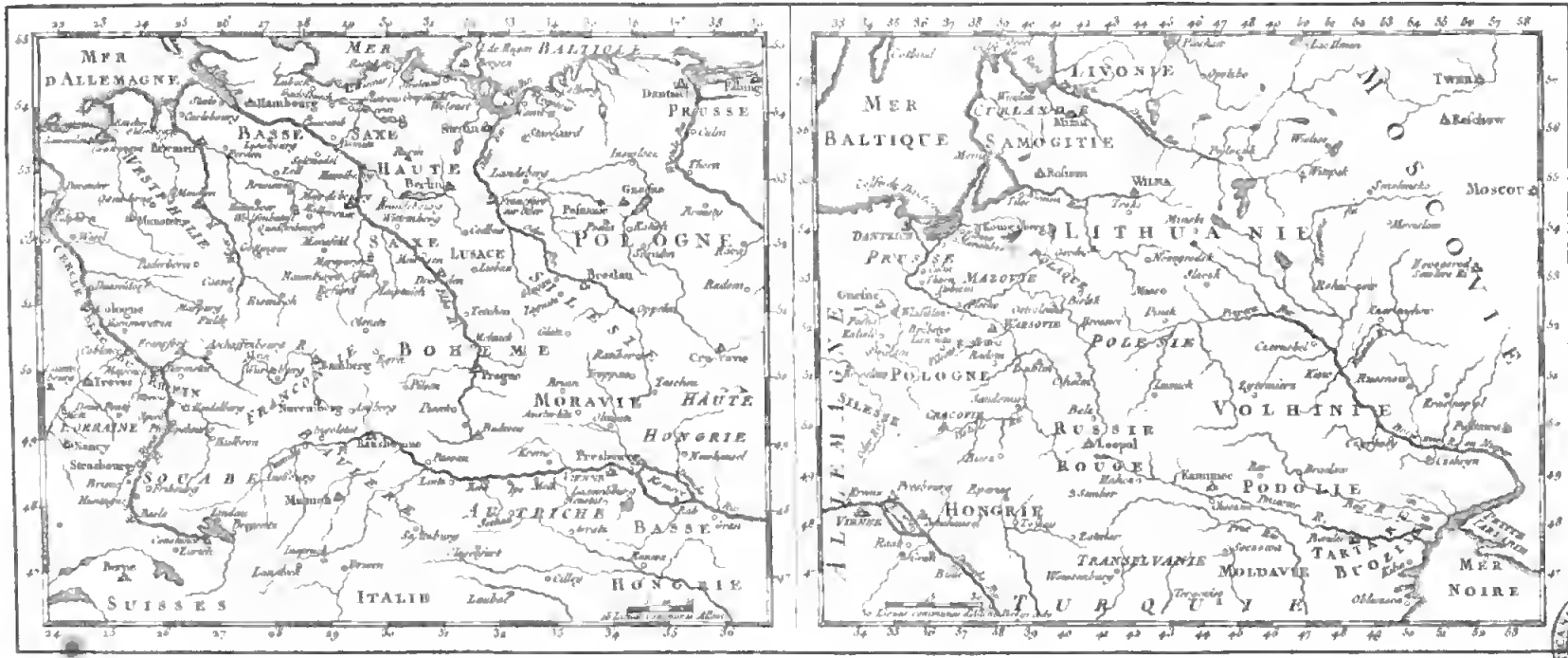
G. *Marais de Stirembery.*

Lieue

Abbaye de Clausen
Moselle R.
Pastorff
Trones
Yumagen
Salmen
Salm R.
Selheim
Ferres
Nider Clusenat
Durnbach
Esch
Ennemis
Armée
Rusenach
Armée du Roy
Kœnerich
Clusenat
Nivenich
Detzen
Heuzroth
Bintz
Buong
Fohren
AFFAIRE DE CLAUSEN
en Octobre 1735.
L'Armée Françoise Commandée par le Marechal de Coigny
L'Armée Imperiale par le Général Comte de Seckendorff.
une lieue


Haber
Policzka
Tribau
Muglitz
Littau
Wotitz
Miltschin
Gewice
OLMUTZ
Teutschbrod
Humpoletz
Prestnitz
Pilgram
Czernowitz
Iglau
Meseritsch
Wirchau
Kremsir
Brin
Leech
Trebitsch
Znaim
Goeding
Skalitz
Frating
Gmunden
Rotz
Weidhofen
Egenburg
Weitrach
Zwetl
Meissau
Stain
Crems
Mautern
Danube
Grein
Ips
Marck
S. Polten
VIENNE
PRESBOURG
Winerwalde
Wallsee
CARTE
du Cours du Danube
depuis ULM, jusqu'a VIENNE

CARTE d'une partie de L'ALLEMAGNE de la POLOGNE et des Côtes de la MER BALTIQUE



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

la Toſcane & Mantoue, à rendre la Maiſon Impériale très-puiſſante en Italie. Par ce même traité, on donna l'expectative de la Toſcane au Duc de Lorraine, gendre de l'Empereur Charles VI, & l'on deſtina le Parmeſan à Dom Philippe, frere puîné de Dom Carlos. Quant au Roi Staniſlas, on lui donna la Lorraine & le Barrois, pour être réunis, après ſa mort, à la Couronne de France. Indépendamment de quelqu'argent comptant qui fut donné au Duc de Lorraine, la France lui fit une penſion de deux millions cinq cents mille livres, juſqu'à ce que la Toſcane lui fût échue.

Par ce traité, Staniſlas renonça au trône de Pologne, en gardant le titre de Roi. Ce Prince alla s'établir en Lorraine, dont on lui avait ménagé la ſouveraineté uſufruitiere. Il fixa ſa Cour à Nancy : c'eſt-là que par ſa bienfaiſance & par ſes qualités eſtimables, il montra tout ce qu'il aurait pu être ſur un trône. Il ſe fit aimer, il multiplia les établiſſemens utiles, & mérita le ſurnom précieux de *Pere des Lorrains*. Il vécut en ſage, éloigné, par ſa ſituation, du théâtre des révolutions. Il cultiva les Lettres, protégea les Arts, & s'entoura d'Artiſtes, de Savans & d'une Nobleſſe qu'il comblait de ſes bienfaits. Il fit preſque oublier aux Lorrains leur bon Duc Léopold.

ARTICLE V.

Guerre de 1740, élevée à l'occaſion de la mort de l'Empereur CHARLES VI.

LA paix que la France avait procurée à tous les Etats de l'Europe, fut bientôt troublée par la querelle de l'Eſpagne & de l'Angleterre, pour le commerce d'Amérique. La mort de l'Empereur Charles VI, arrivée au mois d'Octobre 1740, acheva de tout brouiller. Il n'était aucun Souverain en Europe qui ne prétendît avoir des droits à la ſucceſſion de ce Prince. Marie-Thérèſe, ſa fille aînée, & épouſe du Grand-Duc de Toſcane, François de Lorraine, ſe fondait ſur le droit naturel qui l'appelait à l'héritage de ſon pere, & ſur la pragmatique-ſanction, par laquelle Charles VI avait ordonné l'indiviſibilité de toutes les Terres de ſa Maiſon ; diſpoſitions qui avaient été garanties par preſque toutes les Puiſſances de l'Europe. Charles-Albert, Electeur de Baviere ; Auguſte, Roi de Pologne, Electeur de Saxe, le Roi d'Eſpagne, Philippe V, ſe croyaient fondés à réclamer cette ſucceſſion en tout ou en partie. Le

Roi de Pruſſe, de ſon côté, Frédéric III, qui venait de monter ſur le trône, réclamait quatre Duchés en Siléſie. Louis XV aurait pu prétendre à cette ſucceſſion à auſſi juſte titre que perſonne, puiſqu'il deſcendait en droite ligne de la branche aînée maſculine d'Autriche, par la femme de Louis XIII & par celle de Louis XIV; mais ce Prince aima mieux être arbitre que protecteur ou concurrent. Déja la France, l'Eſpagne, la Baviere, la Saxe ſe remuaient pour faire un Empereur. La France voulait élever à l'Empire le Duc de Baviere, & l'enrichir des dépouilles d'une Maiſon puiſſante, ſi long-tems rivale de la France. Le Maréchal de Belle-Iſle fut envoyé en Allemagne pour ce ſujet; & il convint, avec le Roi de Pruſſe & la Cour de Saxe, des meſures à prendre pour faire réuſſir ce projet.

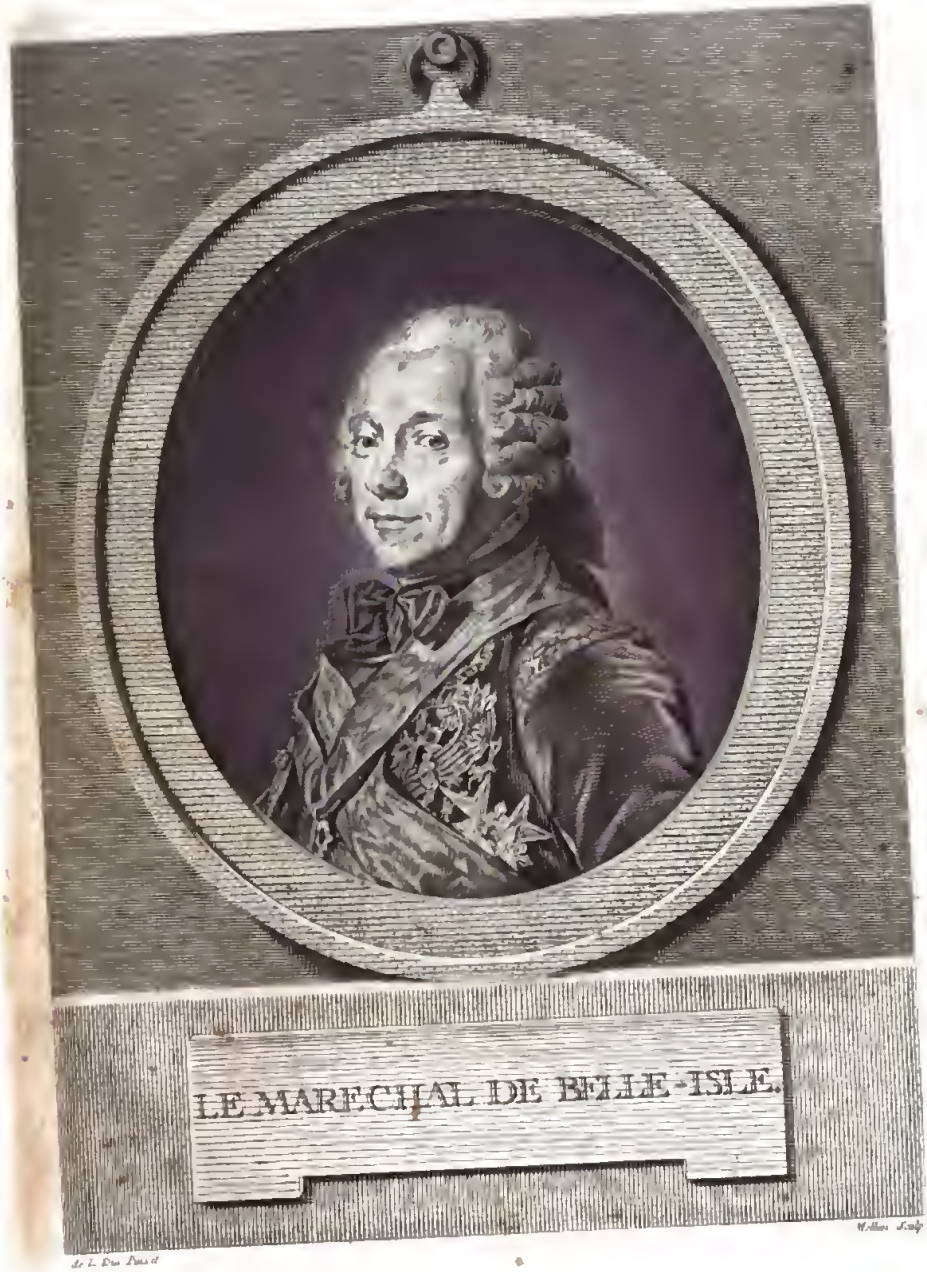
Nous nous ſervirons ici des expreſſions de Voltaire pour peindre le Comte de Belle-Iſle. Le Maréchal de Belle-Iſle (1), dit-il, ſans avoir fait de grandes choſes, avait une grande réputation. Il n'avait été ni Miniſtre, ni Général, & paſſa pour l'homme le plus capable de conduire un Etat & une armée; mais une ſanté très-faible détruiſait ſouvent en lui le fruit de tant de talens. Toujours en action, toujours plein de projets, ſon corps pliait ſous les efforts de ſon ame; on aimait en lui la politeſſe d'un Courtiſan aimable, & la franchiſe apparente d'un ſoldat. Il perſuadait ſans s'exprimer avec éloquence, parce qu'il paraiſſait toujours perſuadé.

---

(1) Charles-Louis-Auguſte Fouquet de Belle-Iſle, Duc de Giſors, Pair & Maréchal de France, Chevalier des Ordres du Roi & de la Toiſon d'or, Miniſtre & Secrétaire d'Etat au département de la Guerre, naquit en 1684 à Villefranche, petite ville de la province de Rouergue. Il était petit-fils du Surintendant Fouquet, ſi connu par ſa diſgrace. Le Régent, flatté de s'attacher un guerrier du mérite de Comte de Belle-Iſle, le créa Maréchal-de-Camp avant ſon départ pour l'Eſpagne, où il allait ſervir dans l'armée du Maréchal de Berwick. A la mort de ce Prince, il fut enveloppé dans la diſgrace du Miniſtre le Blanc, & enfermé à la Baſtille, d'où il ne ſortit que pour être exilé dans ſes Terres. On le vit cependant bientôt reparaître à la Cour; & en 1731, il obtint le grade de Lieutenant-Général. Deux ans après, il fut nommé Gouverneur de Metz & du Pays Meſſin. En 1741, il fut honoré du Bâton de Maréchal de France. Lorſqu'il vint prêter, entre les mains du Roi, le ſerment que ſa nouvelle dignité exigeait de lui, le Miniſtre, pour donner encore plus d'éclat aux bienfaits du Souverain, lui dit, en préſence de toute la Cour: « M. le Maréchal, le Bâton que le Roi vous a remis aujourd'hui, ne ſera pas dans vos mains un ornement » inutile. »

Créé Duc de Giſors en 1742, il fut fait Pair en 1747. Dix ans après, il fut créé premier Miniſtre, avec le département de la Guerre. Il ne conſerva cette derniere place que pendant trois ans; & le 26 Janvier 1761, il mourut âgé de ſoixante-dix-ſept ans. Le Roi honora ce Miniſtre de ſes regrets, & voulut qu'on lui élevât un ſuperbe catafalque dans l'Egliſe des Invalides.

Le Maréchal de Belle-Iſle avait été marié deux fois. Il avait épouſé en premieres noces, le 21 Mai 1711, Henriette-Françoiſe de Durfort-Civrac, fille du Marquis de Civrac. Il ſe remaria le 15 Octobre 1729 avec la fille du Comte de Béthune. C'eſt de ce mariage qu'il eut un fils unique, né le 27 Mai 1732, appelé Comte de Giſors, tué en 1758 à la malheureuſe journée de Crevelt.



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"
NAPOLI

Son frere, le Chevalier de Belle-Iſle, avait la même ambition, les mêmes vues, mais encore plus approfondies, parce qu'une ſanté plus robuſte lui permettait un travail plus infatigable. Son air plus ſombre était moins engageant; mais il ſubjuguait, lorſque ſon frere inſinuait. Son éloquence reſſemblait à ſon courage; on y ſentait, ſous un air froid & profondément occupé, quelque choſe de violent; il était capable de tout imaginer, de tout arranger, de tout faire.

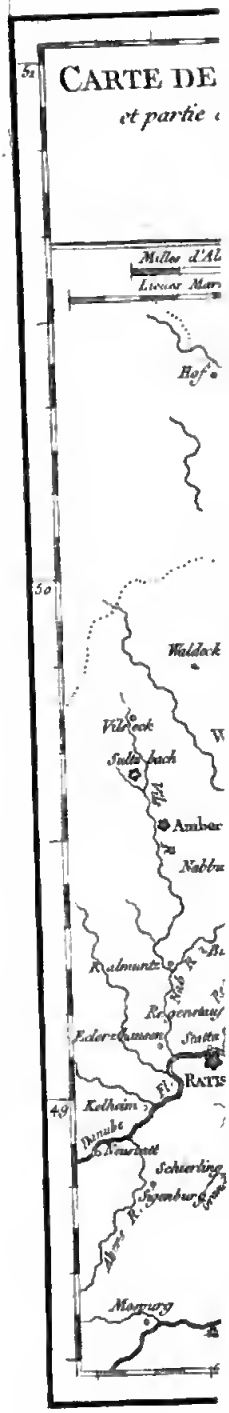
Ces deux freres étroitement unis, plus encore par la conformité des idées que par le ſang, entreprirent donc de changer la face de l'Europe, aidés, dans ce grand deſſein, par une Dame d'un eſprit ſupérieur.

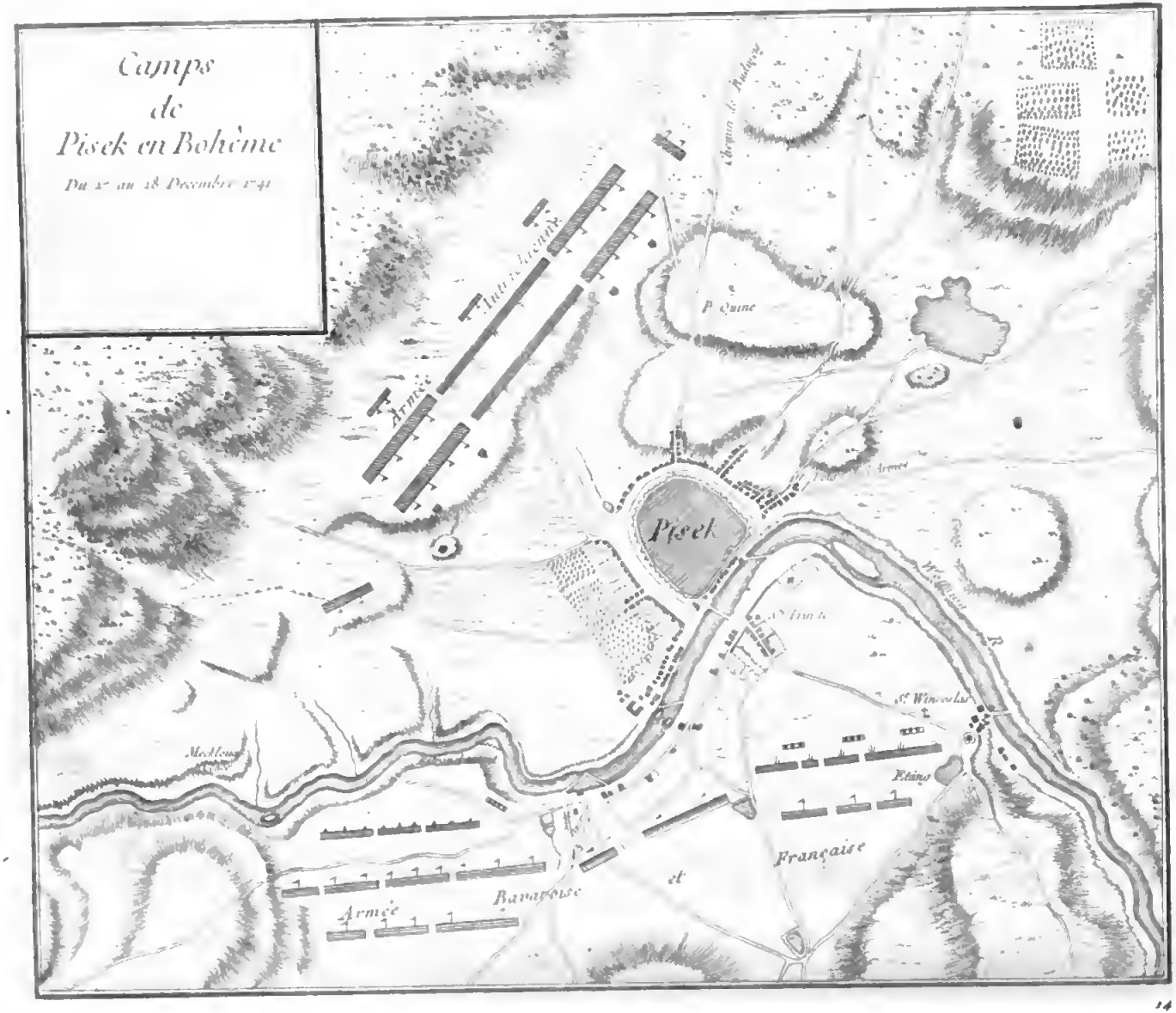
Tout ſembla d'abord favorable. Le Maréchal de Belle-Iſle fut envoyé à Francfort au camp du Roi de Pruſſe & à Dreſde, pour concerter les vaſtes projets que le concours de tant de Princes ſemblait rendre infaillibles. Il fut d'accord de tout avec le Roi de Pruſſe & le Roi de Pologne, Electeur de Saxe. Il négociait dans toute l'Allemagne; il était l'ame du parti qui devait procurer l'Empire à un Prince qui pouvait peu par lui-même. La France donnait à-la-fois à l'Electeur de Baviere de l'argent, des alliés, des ſuffrages & des armées.

Cependant Marie-Thereſe ne s'endormait pas ſur ſes intérêts. Cette Princeſſe ſe mit d'abord en poſſeſſion de tout le domaine qu'avait laiſſé ſon pere, & elle reçut l'hommage des Etats d'Autriche à Vienne. Les provinces d'Italie & la Bohême lui firent ſerment de fidélité par la bouche de ſes Députés. Elle gagna ſur-tout l'eſprit des Hongrois, en ſe ſoumettant à prêter l'ancien ſerment du Roi André II, fait l'an 1222. « Si » moi, ou quelques-uns de mes ſucceſſeurs, en quelque tems que ce » ſoit, veut enfreindre vos priviléges, qu'il vous ſoit permis, en vertu » de cette promeſſe, à vous & à vos deſcendans, de vous défendre ſans » pouvoir être traités de rebelles. » D'un autre côté, le Roi de Pruſſe lui fit propoſer de lui abandonner la baſſe Siléſie; il lui offrit même ſon crédit & ſes armes, pour porter ſon époux ſur le trône de l'Empire; mais cette Princeſſe, éloignée de conſentir au démembrement de ſon patrimoine, refuſa les offres du Monarque. Celui-ci marcha auſſi-tôt en Siléſie, & s'empara de preſque toute la province. Le Général Neuperg, à la tête d'environ vingt-quatre mille Autrichiens, ſe préſenta pour la ſecourir. Les deux armées ſe rencontrerent à Molvitz, près de la riviere de Miſſ, où elles ſe livrerent bataille. On vit alors ce que valait l'Infanterie Pruſſienne. La Cavalerie du Roi, moins forte de près de moitié que l'Autrichienne, fut entierement rompue. La premiere ligne de ſon Infanterie fut priſe en flanc; on crut la bataille perdue: tout le bagage du Roi fut pillé; & ce Prince, en danger d'être pris, fut entraîné

loin du champ de bataille par tous ceux qui l'environnaient. La ſeconde ligne de l'Infanterie rétablit tout par la diſcipline inébranlable à laquelle les ſoldats Pruſſiens ſont accoutumés, par le feu continuel qu'ils font, en tirant cinq coups au moins par minute, & chargeant leur fuſil en un moment. La bataille fut gagnée, & cet événement devint le ſignal de l'embraſement univerſel.

Le Roi de France s'unit alors au Roi de Pruſſe pour faire élire un Empereur. Marie-Théreſe, toujours pleine de courage, ſe retira de Vienne, & ſe rendit à Presbourg pour implorer le ſecours des Hongrois. Elle ſe préſenta à ces peuples, tenant entre ſes bras ſon fils, aujourd'hui Joſeph II, qui n'était alors âgé que de ſix mois. Cette Princeſſe ne fut pas trompée dans ſon attente. La Nation jura de nouveau à la Reine & à ſon fils une fidélité éternelle, en s'écriant: *Moriamur pro Rege noſtro Mariâ Thereſiâ;* &, en exécution de ces ſermens, elle s'arma pour ſa défenſe. Trois mille Nobles formerent un petit corps d'armée qui groſſit bientôt, chacun d'eux appelant auprès de lui ſes parens, ſes amis & ſes vaſſaux. Douze mille Croates, autant de Waradins & d'habitans du Bannat de Temeſwar, formerent un ſecond corps; enfin on vit accourir du fond de l'Eſclavonie & de la Boſnie ces Pandours & ces Tolpaches qui ſe rendirent ſi redoutables même aux troupes Françaiſes. D'un autre côté, Marie-Théreſe, cherchant à ſe faire des alliés, animait l'Angleterre & la Hollande, qui lui fournirent des ſecours d'argent. La France ne s'oubliait pas non plus. Cette Couronne, qui avait conclu une ligue offenſive avec l'Electeur de Baviere, envoya en Allemagne une armée de quarante mille hommes, qui devait ſe joindre aux troupes de cet Electeur; & une autre armée de quarante mille hommes paſſa la Meuſe, ſe porta à Oſnabruck pour être à portée de ſe jeter ſur l'Electorat de Hanovre, au moindre mouvement que ferait l'Angleterre en faveur de la Reine de Hongrie. Cette précaution obligea les Anglais à garder la neutralité. Cependant l'Electeur de Baviere prit la ville de Paſſaw, où il fut joint par l'armée Françaiſe. Ce Prince s'empara enſuite de Lintz, s'approcha même de Vienne, où il cauſa le plus grand effroi, & s'avança en Bohême. Les deux armées, fortifiées par vingt mille Saxons, ſe porterent vers Prague. Le Comte Maurice de Saxe, frere naturel du Roi de Pologne, attaqua cette capitale de la Bohême. Ce Général, dit Voltaire, qui avait la force du corps ſinguliere du Roi ſon pere, avec la douceur de ſon eſprit & la même valeur, poſſédait les plus grands talens pour la guerre. Sa réputation l'avait fait élire, d'une commune voix, Duc de Courlande; mais la Ruſſie qui donnait des loix au Nord, lui avait enlevé ce que le ſuffrage de tout un peuple lui avait accordé.


CARTE DE
et partie
Hof
Waldeck
Amber
Ratis
Kelheim
Donaue
Magurg


Camps
de
Pisek en Bohême
Du 27 au 28 Decembre 1741
Armée
Autrichienne
P. Quine
Pisek
Armée
Française
et
Bavaroise
Armée

accordé. Il s'en conſolait dans le ſervice des Français & dans les agrémens de la ſociété de cette Nation qui ne le connaiſſait pas encore aſſez.

Il fallait, ou prendre Prague en peu de jours, ou abandonner l'entrepriſe. La ſaiſon était avancée, & l'armée manquait de vivres. Cette grande ville, quoique mal fortifiée, pouvait ſoutenir les premieres attaques. Le Général Ogilvi, Irlandais de naiſſance, qui commandait dans la place, avait trois mille hommes de garniſon, & le Grand-Duc marchait au ſecours avec une armée de trente mille hommes. Il était déja arrivé à cinq lieues de Prague, le 25 Novembre 1741; mais la nuit même, les Français & les Saxons donnerent l'aſſaut.

Ils firent deux attaques avec un grand fracas d'artillerie qui attira toute la garniſon de leur côté. Pendant que tous les eſprits ſe portaient de ce côté-là, le Comte de Saxe fit préparer en ſilence une ſeule échelle vers les remparts de la ville neuve, à un endroit très-éloigné de l'attaque. M. de Chevert, alors Lieutenant-Colonel du Régiment de Beauce, monte le premier; le fils aîné du Maréchal de Broglie le ſuit: on arrive au rempart, où l'on ne trouve qu'une ſentinelle; on monte en foule, & l'on ſe rend maître de la ville. Toute la garniſon met bas les armes. Ogilvi ſe rend priſonnier de guerre avec ſes trois mille hommes. Le Comte de Saxe préſerva la ville du pillage (1); &, ce qu'il y eut d'étrange, c'eſt que les conquérans & le peuple conquis demeurerent confondus ſans qu'il y eût une goutte de ſang répandu.

L'Electeur de Baviere fit alors ſon entrée à Prague, le jour même de la priſe de cette capitale de la Bohême, & s'y fit couronner au mois de Décembre. L'armée Françaiſe & Bavaroiſe alla enſuite camper à Piſſeck (2). Cette conquête & tous ſes triomphes ne le tromperent pas ſur

(1) Les Magiſtrats de Prague, pénétrés d'un ſervice auſſi eſſentiel, firent préſent au Comte de Saxe d'un diamant de quarante mille écus. Ils avaient fait graver ſur le chaton de ce diamant: « Que la ville de Prague lui avait offert cette marque de reconnaiſſance de la boone police » qu'il avait fait obſerver à la priſe de leur ville. »

(2) Le Maréchal de Broglie, devenu Commandant de l'armée, par la retraite du Maréchal de Belle-Iſle, nommé Miniſtre Plénipotentiaire pour l'élection d'un Empereur à Francfort, aſſembla, le 28 Décembre, toutes ſes troupes auprès de Piſſeck, pour défendre cette ville & la Wottawa contre l'armée du Grand-Duc. Les troupes Françaiſes & Bavaroiſes paſſerent pluſieurs nuits au bivac dans la neige, & ſouffrant un froid exceſſif par l'impoſſibilité de tendre des tentes. Voici quelle était leur poſition. Les Régiments d'infanterie de Piémont, Anjou, Rochechouart & Penthievre appuyaient la droite de l'armée à Saint-Vinceſlas; ils avaient devant eux la Wottawa avec un moulio gardé par cent cavaliers; & en ſeconde ligne, les Régiments de cavalerie du Colonel-Général, de Grammont & d'Egmont. Cette infanterie avait auſſi devant ſa gauche, & de l'autre côté de la riviere, la ville de Piſſeck, gardée par les Régiments d'infanterie de la Marine, d'Alſace, & de la Reine. Sur la gauche du Régiment de Penthievre, & ſur le même alignement étaient les Régiments de cavalerie d'Orléans, d'Aſfeld, de Chabrillant, du Roi, de Lévis & de

les malheurs dont il était menacé; & dès ce moment même il ſemblait appercevoir de loin les mortifications qu'il devait éprouver. Le Comte de Saxe l'ayant complimenté ſur ſon couronnement, ce Prince infortuné lui répondit : « Oui, me voilà Roi de Bohême, à-peu-près comme vous êtes Duc de Courlande ». Il n'y avait plus moyen de reculer, dit M. de Mayer (1); il devait remplir la deſtinée que le ſort des armes lui préparait. Dans peu il allait monter ſur le trône de l'Empire. Les nombreux revers de Marie-Thérèſe lui en applaniſſaient le chemin. L'Archiduché d'Autriche, & preſque toute la Bohême étaient au pouvoir des Français, la Siléſie à la merci du Roi de Pruſſe. Cette campagne de 1741 fut la plus malheureuſe que la Reine ait jamais faite.

Marie-Thérèſe trouva dans l'attachement de ſes ſujets des ſecours ineſpérés : du fond de l'Eſclavonie & des bords de la Drave ſortaient ſans ceſſe des troupes légeres, dont l'habillement ſingulier & l'air affreux jetaient l'épouvante. Elle ne négligeait point d'agir auprès des Cours étrangeres; elle cherchait à ébranler le Roi de Sardaigne, & à détacher le Roi de Pruſſe de la ligue; elle réveillait le zele des Anglais, tirait des ſecours & de l'argent des Hollandais : tant de zele devait être couronné de quelque ſuccès. Le ſiége de Prague fut le terme des victoires de l'armée des alliés. Ils ſe repentirent de n'avoir point continué le ſiége de Vienne. La bataille de Lintz, gagnée par le Comte de Kevenhuller, devint l'époque des déſaſtres de Charles VII. La priſe de Lintz dégarnit la Baviere. Les habitans du Tirol, qui avaient conjuré Marie-Thérèſe de leur permettre de ſe défendre eux-mêmes, commandés par le Général Steuz, s'étaient avancés dans la haute Baviere, & avaient pénétré juſqu'aux environs de Munich. Charles VII était demeuré à Francfort ſans troupes, ſans argent, ſans crédit. Sa capitale venait de tomber au pouvoir des Autrichiens. La priſe d'Egra (2), où

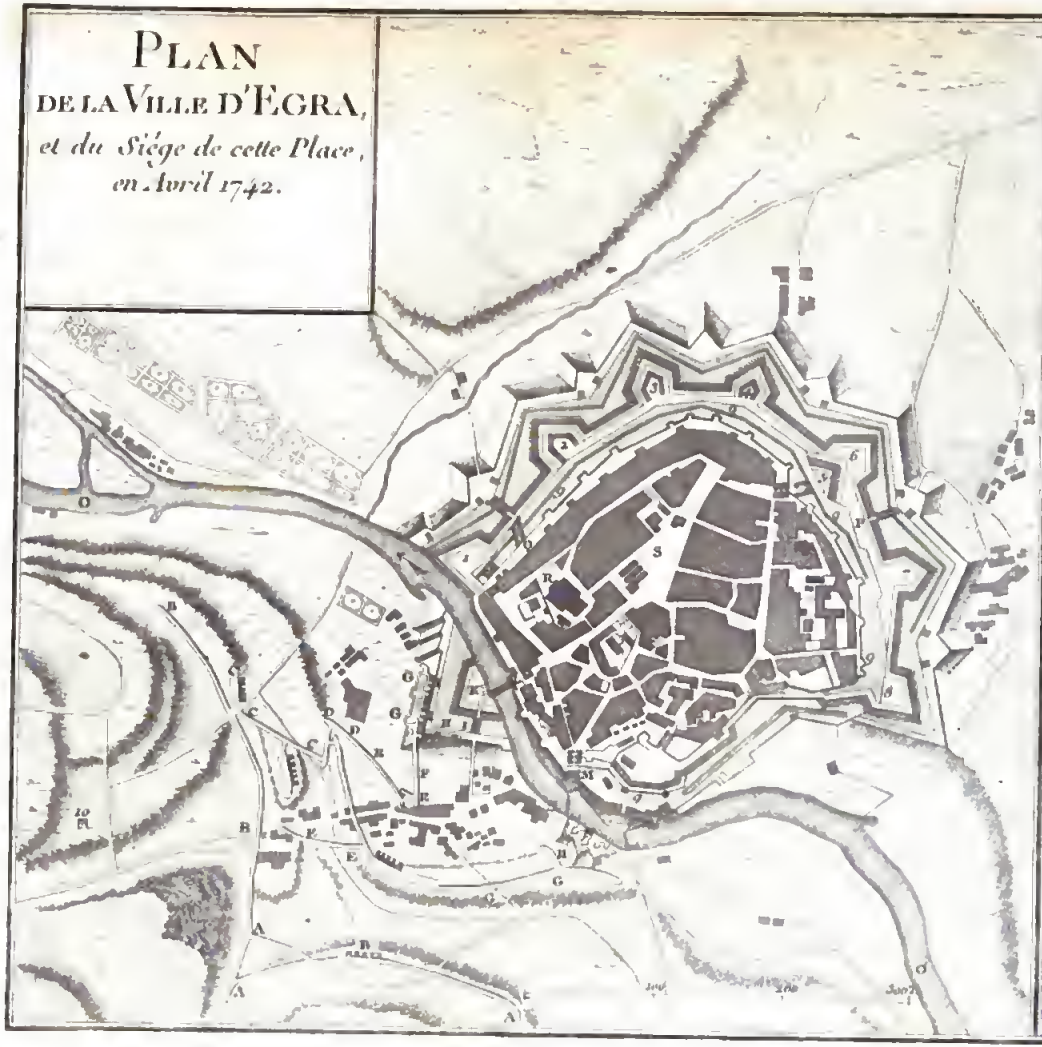
Briſſac. Cette gauche était fermée par les cinq eſcadrons du Régiment de cavalerie de Tæring-Bavarois, & par trois eſcadrons de Dragons de la même Nation. La riviere faiſant un angle, en rentrant devant cette gauche, il y avait en premiere ligne les Régiments d'infanterie Bavaroiſe de Morovisky, Holſtein & Minutzy, formant neuf bataillons, & ayant cent Grenadiers & deux pieces de canon dans un moulin ſur la Wottawa. Derriere cette gauche était une troiſieme ligne de cavalerie, compoſée des Régiments de cavalerie du Meſtre-de-Camp, de Vogué, de Clermont-Tonnerre, & de huit eſcadrons Bavarois, dont trois de Dragons, & cinq du Régiment de cavalerie de Raymont. Seize pieces de canon étaient placées devant la droite de la premiere ligne; il y en avait huit pieces à la gauche.

Le Grand Duc fit attaquer une des portes de Piſſeck; mais le Duc de Luxembourg le repouſſa avec perte de pluſieurs hommes; & le Prince, perſuadé qu'il ne pouvait prendre cette place, décampa dès le lendemain matin, & repaſſa la Moldaw.

(1) Regne de Marie-Thérèſe, Hiſt. des Hommes, tom. IX.

(2) Le Comte de Saxe arriva au camp devant Egra, le 2 Avril 1742; & le 19, le Com-

PLAN
DE LA VILLE D'EGRA,
et du Siége de cette Place, en Avril 1742.



EXPLICATION
des Lettres Alphabétiques, et des Chiffres.

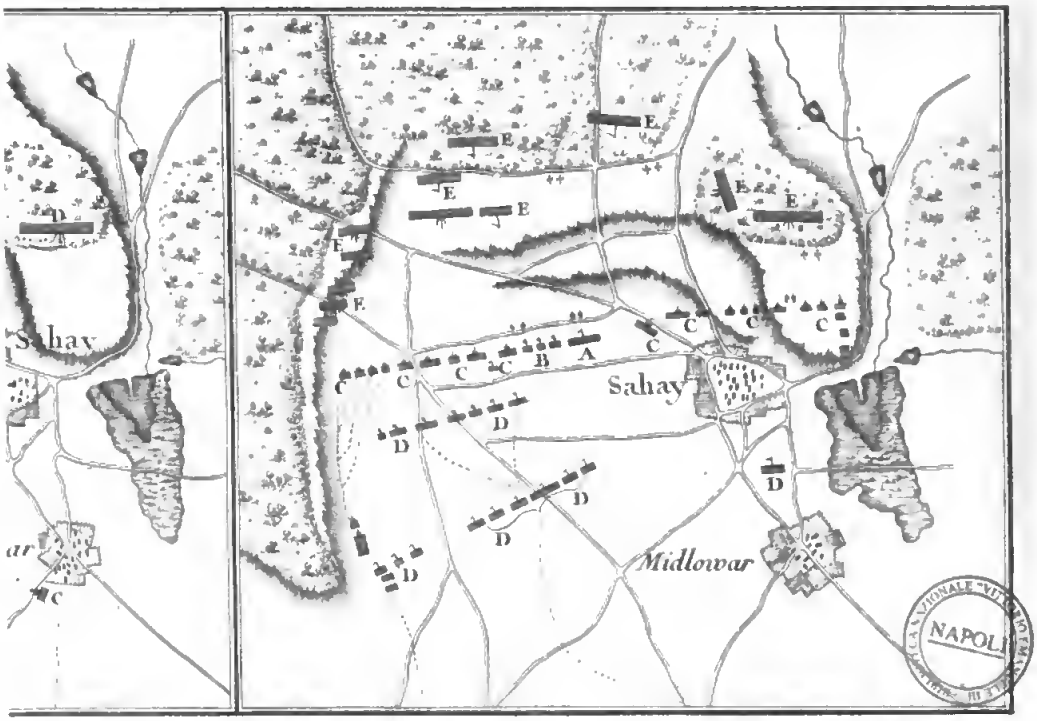
A. *Travail de la premiere nuit.*
B. *Travail de la 2de nuit.*
C. *Travail de la 3e nuit.*
D. *Travail de la 4e nuit.*
E. *Travail de la 5e nuit.*
F. *Travail de la 6e nuit.*
G. *Travail de la 7e et 8e nuit.*
H. *Travail de la 9e et 10e nuit et batterie en breche.*
I. *Travail de la 11e et 12e nuit.*
K. *Demie-Lune ou Ravelin de la tête du Pont qu'on attaquoit.*
L. *Porte du Pont.*
M. *Vieux Château.*
N. *Fort de Wenzelburg ou Bonnet à Prêtre.*
O. *la Riviere d'Eger.*
P. *Ober-Thor ou Porte haute.*
Q. *Porte du Bateau.*
R. *Eglise principale.*
S. *Grande Place.*
1. *Bastion de l'Eger*
2. *Bastion de Steinheim.*
3. *Petit Bastion*
4. *Bastion des Morts.*
5. *Nouveau Ravelin.*
6. *Bastion de la Porte haute.*
7. *Bastion du Cloître.*
8. *Bastion des Filles.*
9. *Ancienne enceinte de la Ville.*
10. *Justice.*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

du 25 May 1742.

ion.

Troisieme Disposition
Armée en Bataille pendant la nuit apres le Combat.



ttaquent et les battent
ne sur la droite des

protegeant la retraite

A *Carabiniers.*
B *Dragons.*
C *Infanterie Française en Bataille.*
D *Cavalerie en seconde et Troisieme Ligne.*
E *Troupes Ennemies dans les Bois jusqu'à la nuit qu'elles font leur retraite dont on ne s'apperçoit qu'au jour.*

Plan des Attaques de Prague,

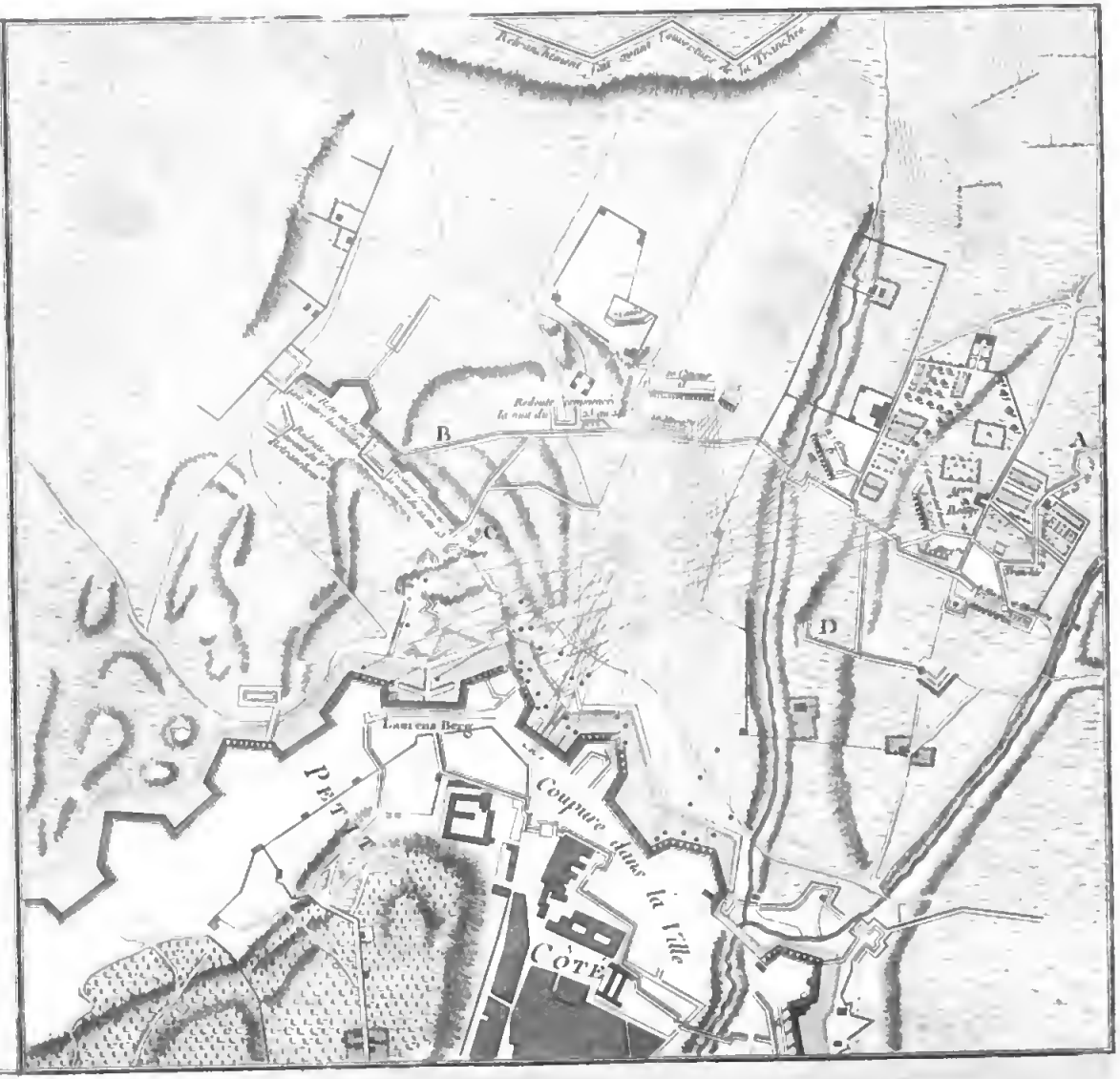
depuis le 28. Juillet 1742. jusqu'au 13. Septembre suivant :

A. *Retranchemens et Tranchées des Autrichiens du 13 au 16 Août.*

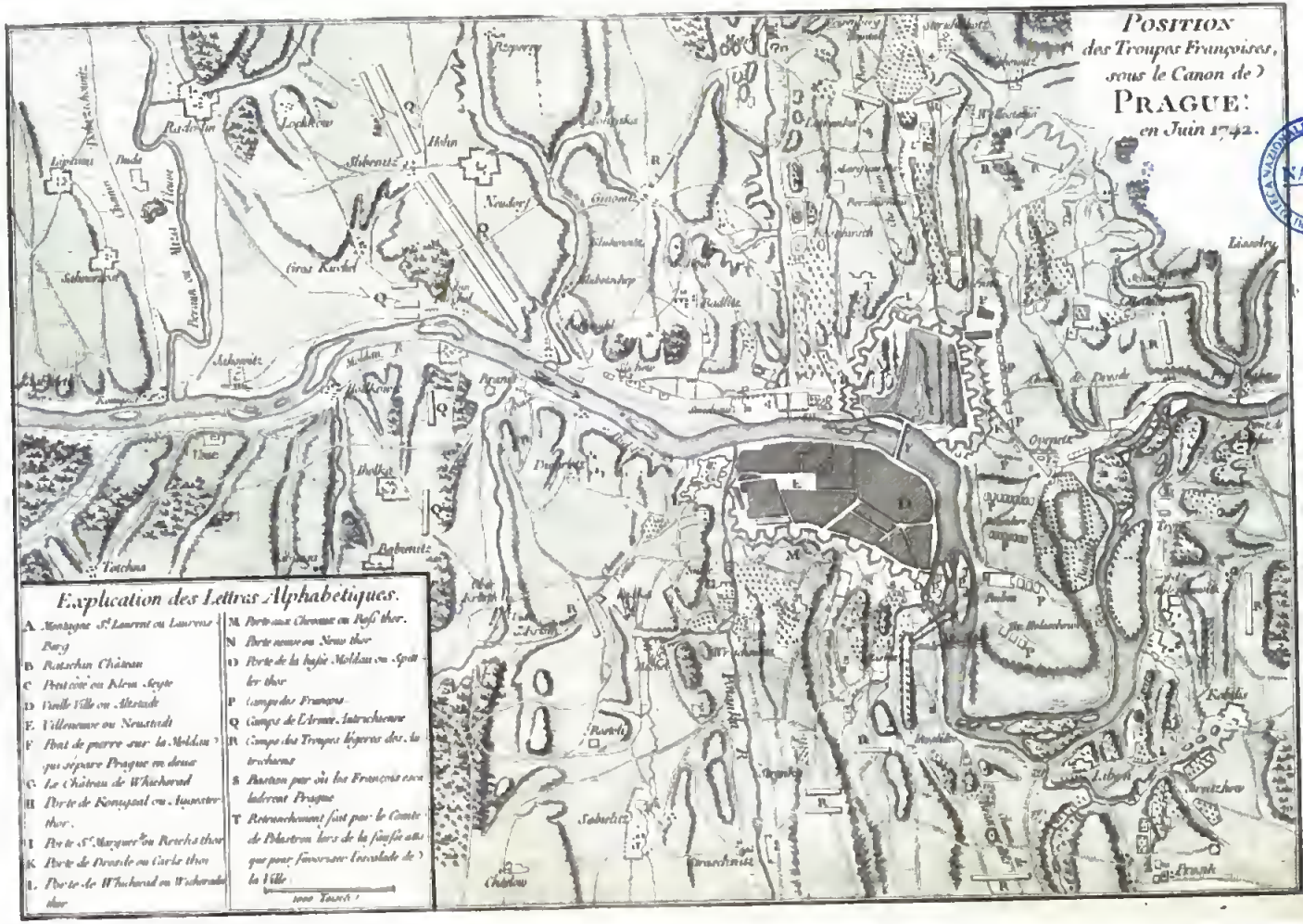
B. *Tranchées de la nuit du 16. au 17. Août. Les Batteries a et b. furent commencées la même nuit.*

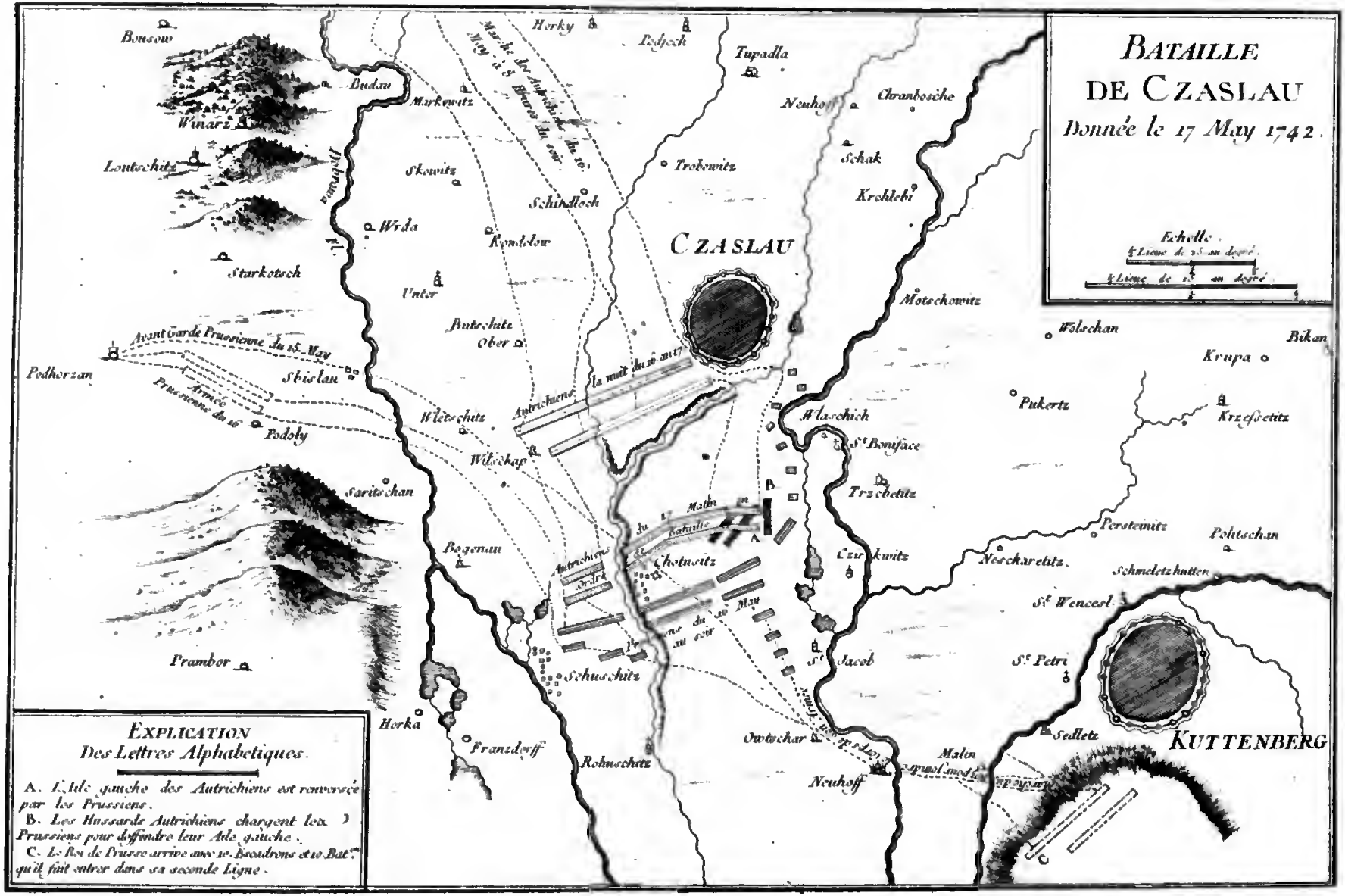
C. *Batteries commencées la nuit du 18. au 19. les Autrichiens ne purent les achever à cause des Retranchemens que les Francois firent dans les Carrieres et dans les environs.*

D. *Ouvrage du 29. Août au 4. Septembre. Les Autrichiens n'en firent point de nouveaux.*



REALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI


Position
des Troupes Françoises,
sous le Canon de
Prague:
en Juin 1742.
Explication des Lettres Alphabetiques.
A Montagne St Laurent ou Laurenz Berg
B Ratschin Château
C Petit côté ou Klein Seyte
D Vieille Ville ou Altstadt
E Villeneuve ou Neustadt
F Pont de pierre sur la Moldau qui sépare Prague en deux
G Le Château de Whicherad
H Porte de Konupal ou Jungfer thor.
I Porte St Marguerite ou Reichs thor
K Porte de Strade ou Carls thor
L Porte de Whicherad ou Wicherads thor
M Porte aux Chevaux ou Roß thor.
N Porte neuve ou Neus thor
O Porte de la basse Moldau ou Spitler thor
P Camps des Français
Q Camps de l'Armée, Intrincheure
R Camps des Troupes légeres des Intrincheures
S Bastion par où les Français entrerent Prague
T Retranchement fait par le Comte de Polastron lors de la fausse attaque pour favoriser l'evolade de la Ville
Toises
Prague
Leipnitz
Budz
Schwarzkow
Radotin
Jesdkow
Hlubin
Siberitz
Neudorf
Gunowitz
Giras Kuchel
Jahowitz
Motlau R.
Kunowitz
Troya
Dalleschitz
Tetschen
Babenitz
Bubna
Dubetzky
Ruzyn
Sabelitz
Tranchowitz
Chotkow
Lieskow
Oujezd
Kobilis
Libosch
Smichow
Neu Bolandrun
Ziska
Kapoli


BATAILLE
DE CZASLAU
Donnée le 17 May 1742.
Echelle
CZASLAU
KUTTENBERG
Herky
Tupadla
Neuhoff
Chranbosche
Schak
Krchlebi
Trebowitz
Motschowitz
Wolschan
Bikan
Krupa
Pukertz
Krzeschetitz
Persteinitz
Poletschan
Nescharetitz
Schmeletzhutten
Czaslawkitz
Malaschich
St Boniface
Trzebetitz
St Wencesl
St Petri
St Jacob
Sedletz
Owtschar
Neuhoff
Malin
Budau
Markowitz
Winarz
Loutschitz
Skowitz
Schindloch
Wrda
Kyndlow
Starkotsch
Unter
Butschitz
Ober
Podhorzan
Sbislau
Podoly
Wletschitz
Wlkschap
Saritschan
Prambor
Bogenau
Horka
Franzdorff
Schuschitz
Rohuschitz
Chotusitz
Malin
Autrichiens
Avant Garde Prussienne du 15. May
Armée Prussienne du 16
la nuit du 16 au 17
Marche des Autrichiens du 16 au 17 May à 8 Heures du soir
Explication
Des Lettres Alphabetiques.
A. L'Aile gauche des Autrichiens est renversée par les Prussiens.
B. Les Hussards Autrichiens chargent les Prussiens pour défendre leur Aile gauche.
C. Le Roi de Prusse arrive avec 10. Escadrons et 10 Bat.ons qu'il fait entrer dans sa seconde Ligne.

le Comte de Saxe développa toute l'étendue de ſes talents militaires, fit éprouver à Charles VII quelques mouvements de joie. Le Roi de Pruſſe ſe couvrait de gloire à Czaſlaw (1). La journée de Sahay ſemblait devoir enlever la Bohême aux Autrichiens (2). Ce péril ramena Marie-Thérèſe à des intentions pacifiques envers le Roi de Pruſſe. La crainte de perdre la Bohême l'engagea à céder la Siléſie, y compris le Comté de Glatz.

C'eſt alors que la Cour de France ouvrit les yeux, & qu'elle meſura avec effroi la ſanglante carriere qui lui reſtait à parcourir, & les Athletes qu'elle avait à combattre; c'eſt alors qu'elle ſentit l'inconſidération des conſeils du Duc de Belle-Iſle; c'eſt alors qu'elle connut le ſyſtême de Frédéric, qui, plus ſage qu'elle, n'avait pris les armes que dans des vues utiles. La France vit avec douleur qu'elle n'avait ni gloire ni profit à retirer de cette guerre: elle le vit, & ne ſe hâta point de ſigner un traité de paix avec l'Autriche.

L'armée Françoiſe, affaiblie par l'abandon du Roi de Pruſſe, eſt obligée de ſe replier vers Prague (3). Le Duc de Belle-Iſle fait des propo-

---

mandant de la ville arbora le drapeau. La garniſon, compoſée de 1072 hommes, ſortit trois jours après avec les honneurs de la guerre & deux pieces de canon, pour être conduite à Paſſaw; mais elle ne pouvait ſervir contre l'Empereor & ſes alliés, qu'elle n'eût été échangée & rançonée ſuivant le cattel.

(1) La bataille de Czaſlaw fut livrée, le 17 Mai 1742, entre les Pruſſiens, commandés par leur Roi Frédéric II, & les Autrichiens, qui avaient à leur tête le Prince Charles de Lorraine. Le Roi de Pruſſe demeura le maître du champ de bataille. Les Autrichiens y perdirent dix-ſept pieces de canon, un obuiz & quelques drapeaux; ce qu'il y eut de ſingulier dans cette journée, c'eſt que, quoique les Autrichiens euſſent été battus, ils firent plus de priſonniers que les Pruſſiens.

(2) Les Maréchaux de Belle-Iſle & de Broglie s'étant déterminés à forcer le Prince de Lobkowitz à lever le ſiége du château de Fravemberg, ſe mirent en route pour aller lui livrer bataille. Le Prince, inſtruit de leur marche, leva le ſiége pour ſe porter au-devant des Fraoçais. Le village de Sahay fut le lieu où les deux armées ſe rencontrerent. La cavalerie eonemie y fut miſe eo pieces, & pluſieurs détachements de Pandours furent brûlés avec la plus grande partie du village. Ce mauvais ſuccès obligea le Prince de Lobkowitz à profiter de l'obſcurité de la nuit pour paſſer la Moldaw. Le Chevalier de Broglie, aujourd'hui Maréchal de France, y fut bleſſé au bras. Le Duc de Chevreuſe & le Marquis de Surgeres le furent auſſi, mais légerement. Les Français firent, entr'autres priſonniers, le Général Du-Fin, un Major, & quelques Officiers d'un rang moins diſtingué.

(3) Ce fut le 13 Juin 1742, que le Maréchal de Broglie vint camper ſous les remparts de Prague. De ſon côté, le Prince Charles de Lorraioe arriva le 23 Juin à Horzelita, à deux lieues de Prague; & le 27, il alla camper à Ginonitz. Ce même jour, le Grand-Duc de Toſcaoe vint preodre le commandement de l'armée. Les troupes Françaiſes, tant du camp que de la ville, pouvaient être de vingt-quatre à vingt-cinq mille hommes; & l'armée du Grand-Duc était de quarante mille hommes de troupes réglées, & de vingt-ſix mille de troupes légeres. Malgré la ſupériorité de ſes forces, ce Prince ne voulot pas attaquer les retranchement du Maréchal de Broglie: il ſe conteota d'empêcher qu'il n'arrivât aucune ſorte de vivres aux troupes Françaiſes. Il y réuſſit ſi bien, que leurs malades & leurs bleſſés ſe trouverent bientôt réduits au bouillon de vache avec la moitié de chair de cheval. Cependant les aſſiégés firent pluſieurs ſorties qui firent repaodre beaucoup de ſang; celle du 24 Août ſera ſur-tout mémorable dans nos faſtes mili-

ſitions qui ſont rejetées. Déja ce Plénipotentiaire ſuperbe tenait un langage plus modeſte ; mais toujours hardi, toujours intrépide, il conduiſit ſon armée à Egra, & épuiſa dans cette longue marche toutes les combinaiſons que l'eſprit de détail peut imaginer. Cette belle retraite ne le ſauva point du blâme général (1) ; ſon armée était détruite ſans avoir donné une bataille. Il perdait la Bohême & l'Autriche, & livrait la Baviere à l'ennemi ; il abandonnait au mépris & à l'indigence un Empereur qu'il venait de faire, & attirait ſur les frontieres de France l'incendie qu'il avait allumé dans le Nord.

L'armée du Maréchal de Broglie était toujours campée ſur les montagnes de Deckendorf ; & un bataillon du Régiment de Champagne, avec cinq Compagnies de Grenadiers, commandés par le Prince de Conti, étaient en garniſon dans la ville. Inſtruit que les ennemis voulaient attaquer cette place, le Maréchal de Broglie fit marcher cinq bataillons à ſon ſecours ; mais une grande partie de la ville de Deckendorf n'étant revêtue que d'un ancien mur ſans terraſſe & peu élevé, c'eût été vouloir perdre des troupes, que de s'opiniâtrer à la défendre. Ces conſidérations déterminerent le Prince de Conti à l'abandonner. Les troupes qui la défendaient, en ſortirent ſous la conduite de M. de Florimont, Commandant du bataillon du Régiment de Champagne. Elles chaſſerent

---

taires. Le combat dura plus de deux heures, & les aſſiégés y firent des prodiges de valeur. Les Français eurent dans cette action environ 800 hommes tant tués que bleſſés, & les Autrichiens laiſſerent ſur le champ de bataille 600 hommes tués, & 6 à 700 bleſſés ; enfin, le 14 Septembre, l'armée Autrichienne ſe détermina à lever le ſiége, après avoir dévaſté tous les environs de Prague.

D'un autre côté, le Maréchal de Maillebois ; qui commandait en Weſtphalie, reçut ordre d'aller porter du ſecours à cette ville. Le Comte de Saxe, dont le camp était dans la plaine de Nider-Altaich, fut chargé de ſe réunir à lui ſur le Naab. Il ſe replia ſagement ſur Deckendorf ; & le 15 Août, cette ville, placée comme au fond d'un entonnoir, entre des montagnes, fut environnée de petits camps qui formaient autant de citadelles, par les redoutes & les abattis qui les couvraient. Cette diſpoſition donna lieu à différentes eſcarmouches entre les Français & les Autrichiens, où les deux partis eurent alternativement quelques avantages.

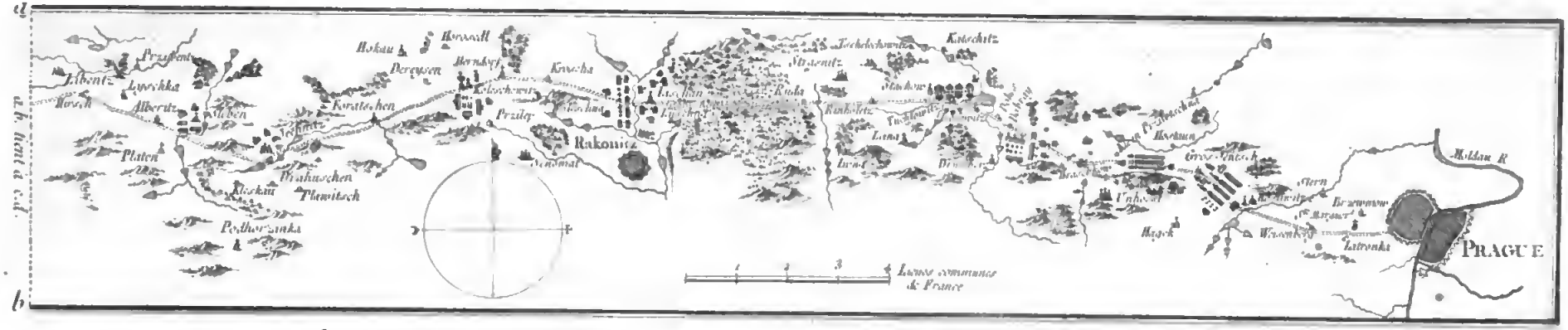
(1) La Cour de France, inſtruite de l'impoſſibilité de conſerver Prague, avait envoyé les ordres les plus précis au Maréchal de Belle-Iſle d'évacuer cette place, & de ramener en France les troupes qui y étaient renfermées. Ce Général ſortit de la ville le 16 Décembre 1742 ; & après avoir trompé le Prince de Lobkowitz ſur ſon deſſein, il exécuta effectivement ſa retraite, malgré des difficultés preſqu'inſurmontables. « On l'a, dit M. le Baron d'Eſpagnac, comparée à celle de dix » mille Grecs, que la plume de Xénophon a immortaliſée, avec cette différence remarquable, » que, de ces dix mille hommes, le froid n'en fit périr que deux, & qu'ils n'eurent pas de » grands combats à livrer ; au lieu que pluſieurs Français ſuccomberent à la rigueur du froid » bien autrement aigu en Bohême que dans la partie ſeptentrionale de la Perſe, & qu'ils furent » continuellement aux priſes avec des troupes bien plus aguerries & plus entreprenantes que les » ſoldats d'Artaxercès. »

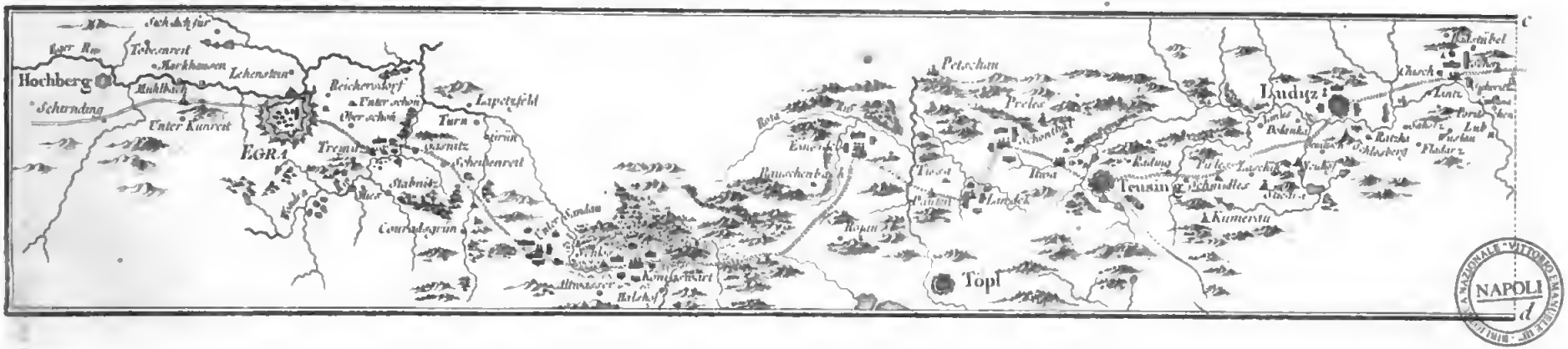
Le 26 Décembre, les troupes Françaiſes arriverent à Egra, après avoir éprouvé des peines inexprimables. Huit jours après le départ du Maréchal de Belle-Iſle, M. de Chevert, qu'il avait laiſſé dans Prague avec 1800 hommes, capitula, & obtint les honneurs de la guerre.

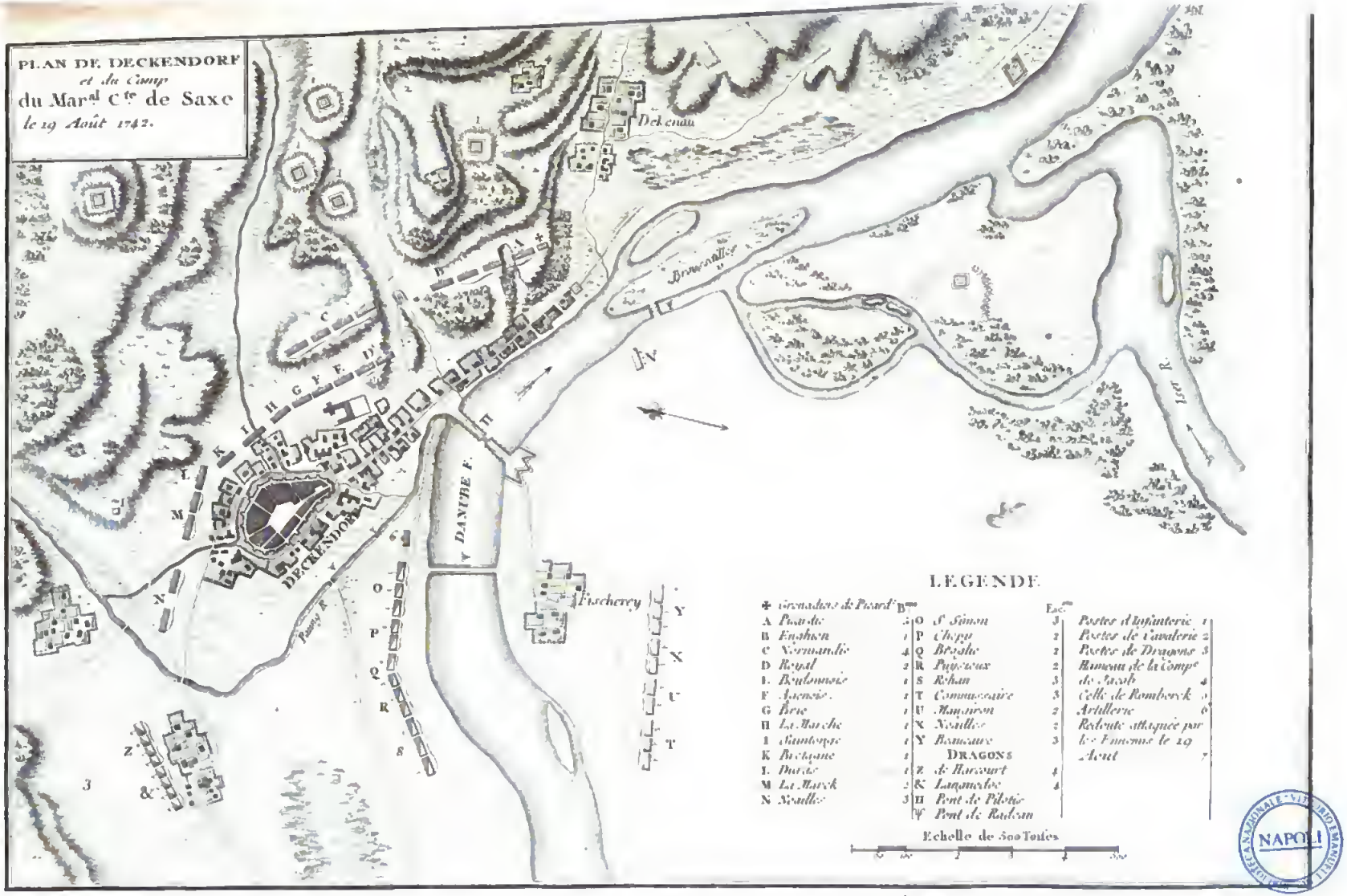
les

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

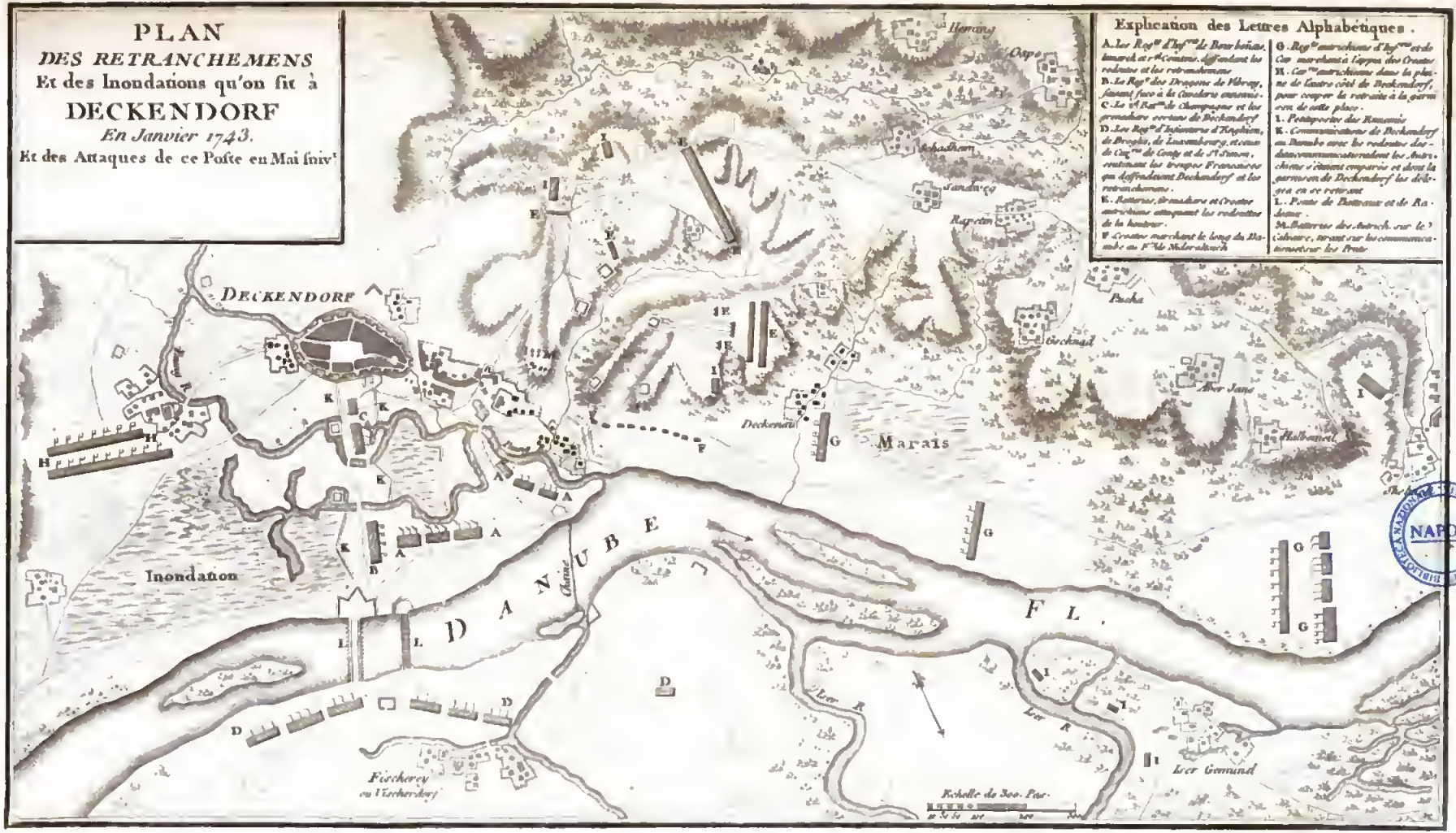
RETRAITE DE PRAGUE
en 1742






PLAN DE DECKENDORF
et du Camp
du Mar.al C.te de Saxe
le 19 Août 1742.
Dekenau
Brunnallee
Lust R.
DANUBE F.
DECKENDORF
Fischerey
Pons F.
LEGENDE
✚ Grenadiers de Picardie
A Picardie
B Enghien
C Normandie
D Royal
E Boulonnois
F Agenois
G Brie
H La Marche
I Santerre
K Bretagne
L Durfort
M La Marck
N Neuilly
O S.t Simon
P Chepy
Q Broglio
R Puyseux
S Rohan
T Commissaire
U Mazarin
V Noailles
X Beaucaire
Y Dragons
Z de Harcourt
& Laguarche
Ш Pont de Pilotis
Ψ Pont de Radeau
Postes d'Infanterie
Postes de Cavalerie
Postes de Dragons
Retranchemens de la Compe de Nassau
Celle de Romberck
Artillerie
Redoute attaquée par les Ennemis le 19 Août
Echelle de 300 Toises

PLAN
DES RETRANCHEMENS
Et des Inondations qu'on fit à
DECKENDORF
En Janvier 1743.
Et des Attaques de ce Poste en Mai suiv.t



les Autrichiens des redoutes de la communication dont ils s'étaient emparés, & gagnerent le pont du Danube.

Le feu Prince de Conti ſe conduiſit dans cette action vive & meurtriere avec cette valeur qu'il a toujours montrée par-tout où il s'eſt trouvé. Le pont de bois qui était ſur le foſſé de Deckendorf, vis-à-vis la communication, & par où la garniſon s'était retirée, s'étant rompu, les équipages de ce Prince furent pris. Le Prince Charles les lui renvoya le lendemain. Les troupes, aux ordres du Prince de Conti, ayant paſſé le Danube, allerent camper près de Wiſcherdorff, d'où elles ſe rendirent avec peine ſous les murs de Ratisbonne, où elles ſe réunirent à celles du Maréchal de Broglie, & au détachement commandé par le Comte de Saxe.

Les affaires de l'Empereur n'étaient pas en meilleur état en Italie. Le Roi de Sardaigne, qui continuait à réclamer ſes droits dans le Milanès, avait mis des troupes ſur pied pour s'emparer de ce Duché. Voyant que les Eſpagnols avaient les mêmes vues que lui, & qu'ils faiſaient paſſer des troupes en Italie, il changea tout-à-coup de parti. Il s'accommoda avec la Reine de Hongrie; &, ſans porter atteinte à ſes prétentions, il s'engagea à lui conſerver le Milanès, & à en éloigner les Eſpagnols. Ayant appris que l'Infant Dom Philippe s'était rendu par terre dans la Savoie, & qu'il s'était emparé de Chamberri, il accourut à la tête de vingt mille hommes, repouſſa les troupes de ce Prince, & les obligea de ſe retirer en Dauphiné. D'un autre côté, une eſcadre Anglaiſe ſe préſenta à la vue du port de Naples: le Commodore fit menacer Dom Carlos, Roi des Deux Siciles, de bombarder la ville, s'il ne s'engageait à garder une neutralité abſolue, & de rappeler les troupes qu'il avait jointes à celles d'Eſpagne. Ce Prince ſe vit obligé de promettre ce qu'on exigeait de lui, & il évita par-là le traitement dont il était menacé; enfin la guerre fut portée du fond de l'Autriche ſur les bords du Rhin.

ARTICLE VI.

Campagne de 1743. Bataille d'Ettingen.

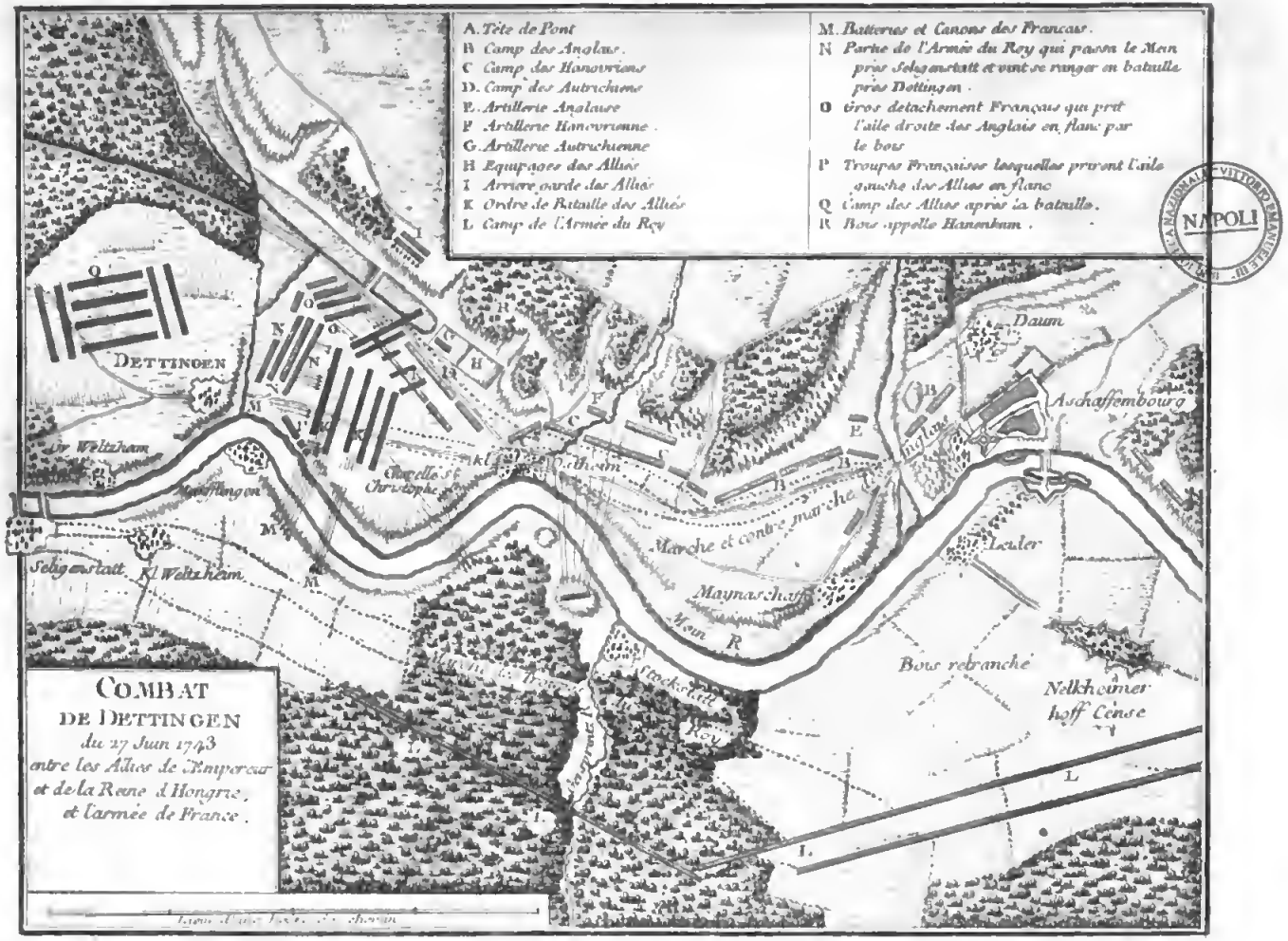
Le Cardinal de Fleury, parvenu à la plus grande vieilleſſe, avait vu avec regret prodiguer les tréſors de la France pour une guerre entrepriſe malgré lui, & dans laquelle le Royaume n'avait aucun intérêt.

Sentant que le fardeau qu'il portait était trop pesant pour son âge, ce Miniſtre vit arriver tranquillement la mort qui trancha le fil de ſes jours, le 29 Janvier 1743. Le Roi, âgé alors de 33 ans, réſolut de prendre lui-même en main les rênes de l'Etat, & de ſe mettre à la tête de ſes armées. Dès le mois de Mai, la guerre recommença en Allemagne avec plus d'activité que jamais. L'Empereur voyant ſon Electorat prêt à être envahi par les Autrichiens, ſe retira à Munich, où il n'était pas en sûreté, & ſe rendit à Francfort; mais le 27 Juin ſuivant, une armée de quarante mille hommes, compoſée d'Anglais, d'Hanovriens & d'Autrichiens, marcha vers cette ville, dans l'intention de l'y ſurprendre. D'un autre côté, le Maréchal de Noailles, qui commandait notre armée (1), côtoya celle des ennemis, & lui coupa les vivres, en ſe rendant maître des paſſages.

L'armée ennemie, commandée par le Comte de Staer, Ecoſſais, était ainſi placée entre Ettingen (2) & Aſchafenbourg. Le Maréchal de Noailles, qui l'avait obligée à traverſer un défilé, conçut le projet de la contraindre à ſe rendre priſonniere. Il occupa Aſchafenbourg, borda le Mein d'artillerie, mit le paſſage d'Ettingen ſous la garde de douze mille hommes, & il leur ordonna de demeurer poſtés dans ce village, en-deçà d'un ravin profond; malheureuſement ſon ordre ne fut point

(1) Adrien Maurice, Duc de Noailles, Pair & Maréchal de France, Grand-d'Eſpagne de la premiere claſſe, Chevalier des Ordres du Roi & de la Toiſon d'or, premier Capitaine des Gardes-du Corps, & Gouverneur de la province du Rouſſillon, naquit à Paris en 1678, d'Aone-Jules de Noailles, Maréchal de France, & de Marie-Françoiſe de Bournonville. Il était le cinquieme de vingt-un enfans. Né avec des talens pour la guerre, il ſervit de bonne heure, & ſe trouva à tous les ſieges que le Duc ſon pere fit dans la Catalogne en 1693 & 1694. Il ſe ſignala enſuite ſous le Duc de Vendôme dans la même province, paſſe en Flandres en 1696, & continua d'y montrer ſa valeur & ſa prudence. Ces deux qualités le firent choiſir, en 1710, pour accompagner Philippe V en Eſpagne. Nommé Général des armées Françaiſes en Rouſſillon, il y remporta, en 1708 & 1709, pluſieurs avantages ſur les ennemis. A la fin de 1710, & dans le cœur de l'hiver, il ſe rendit maître de Gironne, l'une des plus importantes places de la Catalogne. Ce ſervice ſignalé fut récompenſé, en 1711, par Philippe V, du titre de Grand-d'Eſpagne. Louis XIV, non moins ſenſible à ſon mérite que ne l'était ſon petit-fils, l'avait fait Brigadier en 1702, Maréchal-de-Camp en 1704, Lieutenant-Général en 1706, & il avait été reçu Duc & Pair en 1708. En 1715, il fut nommé Préſident du Conſeil des Finances; en 1718, Conſeiller au Conſeil de Régence; & en 1724, Chevalier des Ordres. En 1733, il reçut le Bâton de Maréchal, qu'il conſerva trente-trois ans. Il mourut à Paris le 24 Juin 1766, âgé de près de 88 ans. Il avait épouſé, en 1698, Françoiſe d'Aubigné, fille unique du Comte d'Aubigné, frere de Madame de Meintenon.

(2) Ettingen eſt un village ſitué ſur les bords du Mein. Il eſt partagé par un petit ruiſſeau qui va ſe perdre dans le Mein. Ce ruiſſeau traverſe un marais qui regne depuis la montagne juſqu'a Ettingen. Il forme à ſon entrée dans ce village un ravin profond ſur lequel il n'y a qu'un pont. On arrive à Ettingen par un chemin creux fort étroit, où l'armée des alliés était obligée de paſſer. C'était-là que le Maréchal de Noailles avait conçu le projet important de prendre toute l'armée priſonniere.


A. Tête de Pont
B Camp des Anglais.
C Camp des Hanovriens
D. Camp des Autrichiens
E. Artillerie Anglaise
F Artillerie Hanovrienne.
G. Artillerie Autrichienne
H Equipages des Alliés
I Arrière garde des Alliés
K Ordre de Bataille des Alliés
L Camp de l'Armée du Roy
M. Batteries et Canons des Français.
N Partie de l'Armée du Roy qui passa le Mein près Selgenstatt et vint se ranger en bataille près Dettingen.
O Gros detachement Français qui prit l'aile droite des Anglais en flanc par le bois
P Troupes Françoises lesquelles prirent l'aile gauche des Alliés en flanc
Q Camp des Alliés après la bataille.
R Bois appellé Hanenbusch.
COMBAT
DE DETTINGEN
du 27 Juin 1743
entre les Alliés de l'Empereur
et de la Reine d'Hongrie,
et l'armée de France.
Dettingen
Daum
Aschaffembourg
Leider
Maynaschaff
Main R
Bois retranché
Nellkheimer hoff Cense
Selgenstatt
Kl Welzheim
Gr Welzheim
Marche et contre marche
Chapelle St Christophe
Stockstadt
NAPOLI

exécuté. Le Duc de Grammont, neveu du Duc, Lieutenant-Général & Colonel des Gardes, crut que la premiere colonne ennemie était déja paſſée, & qu'il n'y avait qu'à fondre ſur une arriere-garde qui ne pouvait faire aucune réſiſtance; il fit paſſer le ravin à ſes troupes. Quittant ainſi un terrein avantageux où il devait reſter, il avança avec le Régiment des Gardes & celui de Noailles, Infanterie, dans une petite plaine qu'on appelle *Champ des Coqs*. Les Anglais qui défilaient en ordre de bataille, ſe formerent bientôt. Par-là les Français, qui avaient attiré les ennemis dans le piége, y tomberent eux-mêmes. Ils attaquerent les ennemis en déſordre & avec des forces inégales. Le canon, que M. de Valliere avait établi le long du Mein, & qui foudroyait les ennemis par le flanc, & ſur-tout les Hanovriens, ne fut plus d'aucun uſage, parce qu'il aurait tiré contre les Français mêmes. Le Maréchal de Noailles revint dans le moment même où l'on venait de faire cette faute.

La Maiſon du Roi à cheval, les Carabiniers enfoncerent d'abord par leur impétuoſité deux lignes entieres d'Infanterie; mais ces lignes ſe reformerent dans le moment, & envelopperent les Français. Les Officiers du Régiment des Gardes marcherent hardiment à la tête d'un Corps aſſez faible d'Infanterie. Vingt-un de ces Officiers furent tués ſur la place, & autant furent dangereuſement bleſſés. Le Régiment des Gardes fut mis dans une déroute entiere. Vingt-ſept Officiers de la Maiſon du Roi furent tués, & ſoixante-ſix furent bleſſés dangereuſement. Parmi les ſingularités qui ſignalerent cette triſte journée, on ne doit pas omettre la mort d'un Comte de Boufflers, de la branche de Remiancourt. C'était un enfant de dix ans & demi. Un coup de canon lui caſſa la jambe; il reçut le coup, ſe vit couper la jambe, & mourut avec un égal ſang-froid. Tant de courage dans un enfant attendrit tous ceux qui furent témoins de ſon malheur.

La perte n'était pas moins conſidérable parmi les Officiers Anglais, qu'elle ne l'était parmi les Français. Le Roi d'Angleterre, qui s'était trouvé à cette action, combattait à pied & à cheval, tantôt à la tête de la Cavalerie, tantôt à celle de l'Infanterie. Le Duc de Cumberland, ſon fils, fut bleſſé à ſes côtés. Le Duc d'Aremberg, qui commandait les Autrichiens, reçut une balle de fuſil dans la poitrine. Les Anglais perdirent pluſieurs Officiers Généraux. Le combat dura trois heures; mais il était trop inégal; le courage ſeul avait à combattre la valeur, le nombre & la diſcipline; enfin, le Maréchal de Noailles ordonna la retraite. Les alliés perdirent dans cette bataille 2230 hommes, tant tués que bleſſés; & la perte des Français fut à-peu-près la même.

ARTICLE VII.

Campagne de 1744. Priſe de Courtrai, d'Ypres & de Fribourg.

Ce fut dans ces fâcheuſes circonſtances, dans ce choc de tant d'Etats, dans ce mélange, ce chaos de guerre & de politique, que Louis XV commença ſa premiere campagne. L'Electeur de Saxe, Roi de Pologne, avait fait la paix avec l'Autriche; & la France qui, depuis quatre ans, faiſait la guerre à Marie-Thérese, ſans l'avoir déclarée, publia enfin ſon manifeſte, ainſi que l'Angleterre. Les Autrichiens arboraient de toutes parts leurs étendards victorieux. La France gardait à peine ſes frontieres du côté du Rhin. La Reine de Hongrie s'était fait prêter ſerment de fidélité par les habitans de la Baviere & du Haut-Palatinat. Cette Princeſſe fit préſenter dans Francfort même, où Charles VII s'était retiré, un Mémoire où l'élection de cet Empereur était qualifiée nulle. Il était enfin obligé de ſe déclarer neutre, tandis qu'on le dépouillait: on lui propoſait de ſe démettre & de réſigner l'Empire au Grand-Duc de Toſcane, époux de Marie-Thérese.

Le Prince Charles de Lorraine, frere du Grand-Duc, commençait à s'établir dans une île du Rhin auprès du vieux Briſack (1). Des partis Hongrois pénétraient juſqu'au-delà de la Saare, & entamaient les frontieres de la Lorraine. Le fameux partiſan Mentzel faiſait répandre dans l'Alſace, dans les trois Evêchés, dans la Franche-Comté, des manifeſtes, par leſquels il invitait les Peuples, au nom de la Reine de Hongrie, à retourner ſous l'obéiſſance de la Maiſon d'Autriche. Les armées Autrichiennes menaçaient Naples, tandis que les armées Françaiſes & Eſpagnoles demeuraient oiſives au pied des Alpes. Les Anglais, victorieux ſur terre, dominaient ſur les mers: les Hollandais allaient ſe déclarer, & promettaient de ſe joindre en Flandre aux Autrichiens & aux Anglais; tout paraiſſait contraire aux projets de la France.

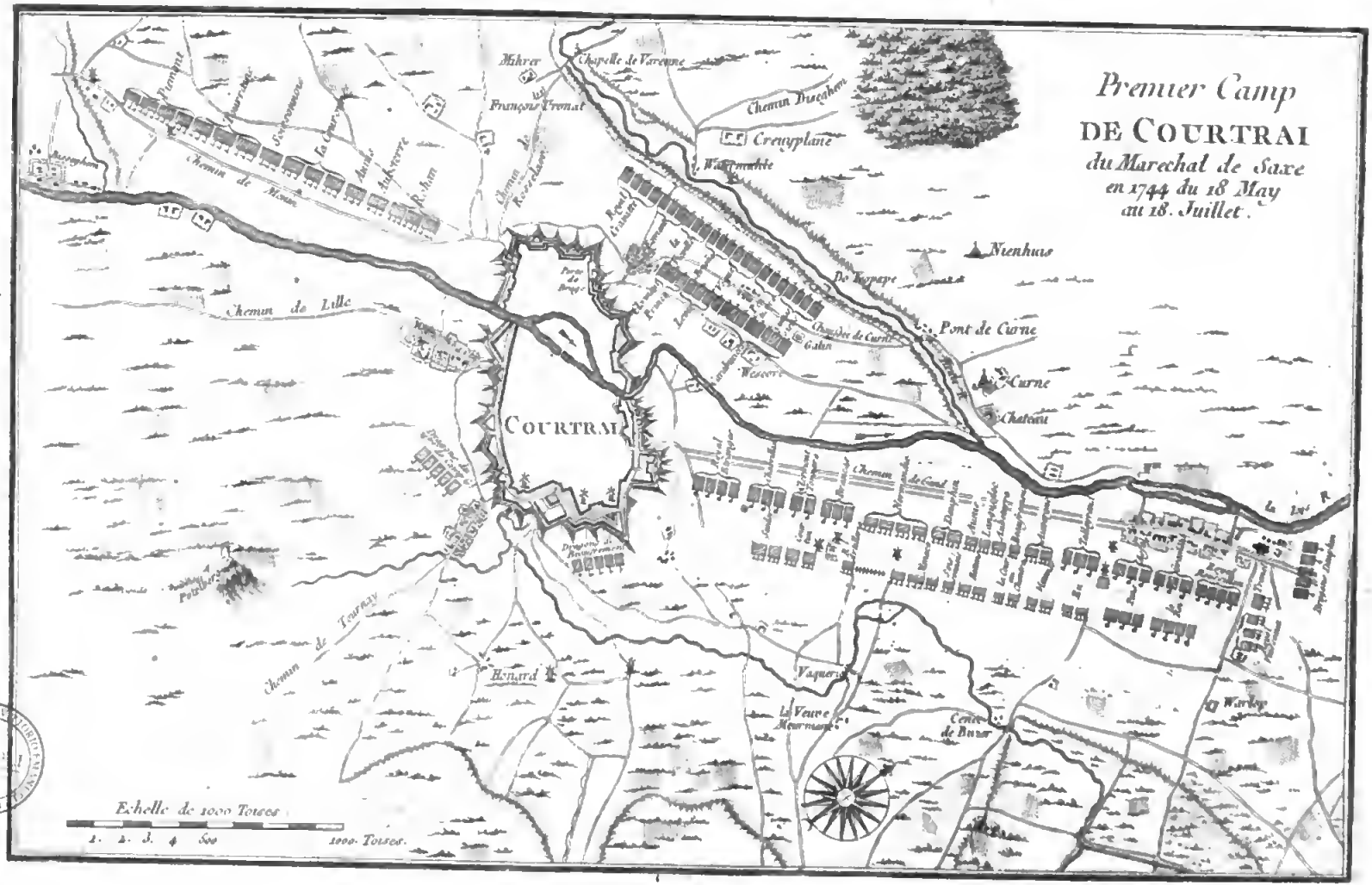
Le Maréchal de Noailles fut nommé pour commander l'armée que l'on deſtinait aux expéditions de Flandres. Le Comte de Saxe, nou-

(1) Ce fut au mois de Septembre 1743, que le Prince Charles s'empara de l'Île de Reinach, malgré une garniſon diſtribuée en trois poſtes que le Maréchal de Coigny y avait placée. De-là les Autrichiens faiſaient des courſes continuelles en Alſace, & enlevaient les différens partis de troupes Françaiſes qui ſe détachaient de l'armée.

vellement

Camp des
Hochstett
Redoute
Redoute
VIEUX-BRISAC
Pierre
Riv.
Rhin
Fort Mortier
Ville Neuve
Démolie
NEUF
Porte de Strasbourg

SECOND CAMP
Du Marechal Comte de Saxe
à Courtrai depuis le 18. Juillet
1744. jusqu'à la fin de cette
Campagne.
Hulst
Château d'Hulst
Dauphin Prussien
Dauphin Russe
les Carabiniers
Royal Deux Ponts
Corps de l'Hopital
Harlebeck
mal


Premier Camp
DE COURTRAI
du Marechal de Saxe
en 1744 du 18 May
au 18. Juillet.
COURTRAI
Chemin de Lille
Chemin de Tournay
Chemin de Gand
Pont de Cuerne
Cuerne
Château
Nienhuis
Chapelle de Varenne
Chemin Dreschen
Crenxplante
Wattemahle
Mahrer
François Cremat
Chemin de Roubaix
Chemin de Menin
Porte de Lille
Porte de Tournay
Porte de Gand
Porte de Bruges
Galan
Wasserie
Pottelberg
Renard
Vaquerie
La Veuve Mourmans
Centre de Buzar
Warlop
Echelle de 1000 Toises
1000. Toises.

vellement élevé à la dignité de Maréchal de France ; commanda un corps d'armée. Le Duc d'Harcourt & le Maréchal de Coigny eurent également des camps formidables. Le Roi quitta ſa capitale, & voulut par ſa préſence exciter l'émulation des Généraux & des ſoldats. Ceux qui prétendent qu'un Roi ne ſert qu'à embarraſſer une armée & à établir une Cour dans un camp où la ſubordination doit être rigoureuſe, ſe tromperaient, ſi tous les Souverains étaient ou Alexandre ou Frédéric II ; mais Louis XV n'y vint pas non plus gêner ſes Généraux & faire le Roi au milieu d'une armée ; il vint obſerver les mouvements ; apprendre un état qui avait couvert de gloire ſon prédéceſſeur.

Le Comte de Saxe s'était déja rendu maître de Courtrai (1). L'armée du Roi, diviſée en quatre colonnes, marchait ſous les ordres du Comte de la Motthe-Houdencourt, du Comte de Clermont, du Duc de Biron. Menin était inveſti : le Comte de Clermont fit ouvrir la tranchée, & força la ville de capituler, le 4 Juin 1744.

Le ſiége d'Ypres ſuivit de près : ce fut le Prince de Clermont, Abbé de S. Germain-des-Prés, qui commanda les principales attaques de ce ſiége. On vit les Français, aſſurés de la victoire, monter la tranchée avec leurs drapeaux ; l'inveſtiſſement avait été ordonné le 16 Juin ; la capitulation fut ſignée le 27 du même mois. Les troupes avaient cette confiance qu'inſpire le preſſentiment des ſuccès. Le Roi les encourageait ; & ſon attention à viſiter les hôpitaux les touchait & les attendriſſait. Que n'auraient-elles pas oſé ! Nous allons tranſcrire les réflexions d'un Ecrivain peu connu, qui annoncent la rapidité avec laquelle nous attaquions & gagnions des batailles. « Les victoires de Louis XV, dit-il, ſe ſuivirent de ſi près, qu'on les attribue autant à la main bienfaiſante de la Divinité qu'au courage de l'homme. Une ville avait à peine capitulé, que le lendemain on apprenait la défaite d'un parti d'ennemis ; & chaque jour éclairait de nouveaux triomphes. »

Le Prince Charles & les Autrichiens avaient repaſſé le Rhin. Le Maréchal de Coigny, qui les pourſuivit, s'arrêta à Veſſeimbourg qu'il emporta ſans avoir employé le canon ; l'épée & la baïonnette des Officiers & ſoldats avaient ſuffi. Trois mille Autrichiens y périrent : ſix cents furent faits priſonniers ; c'était le 15 Juillet 1744. Le Prince Charles s'était rangé dans l'Alſace que ſes troupes avaient ravagée, & dont les excès laiſſerent une impreſſion d'horreur qui dure encore.

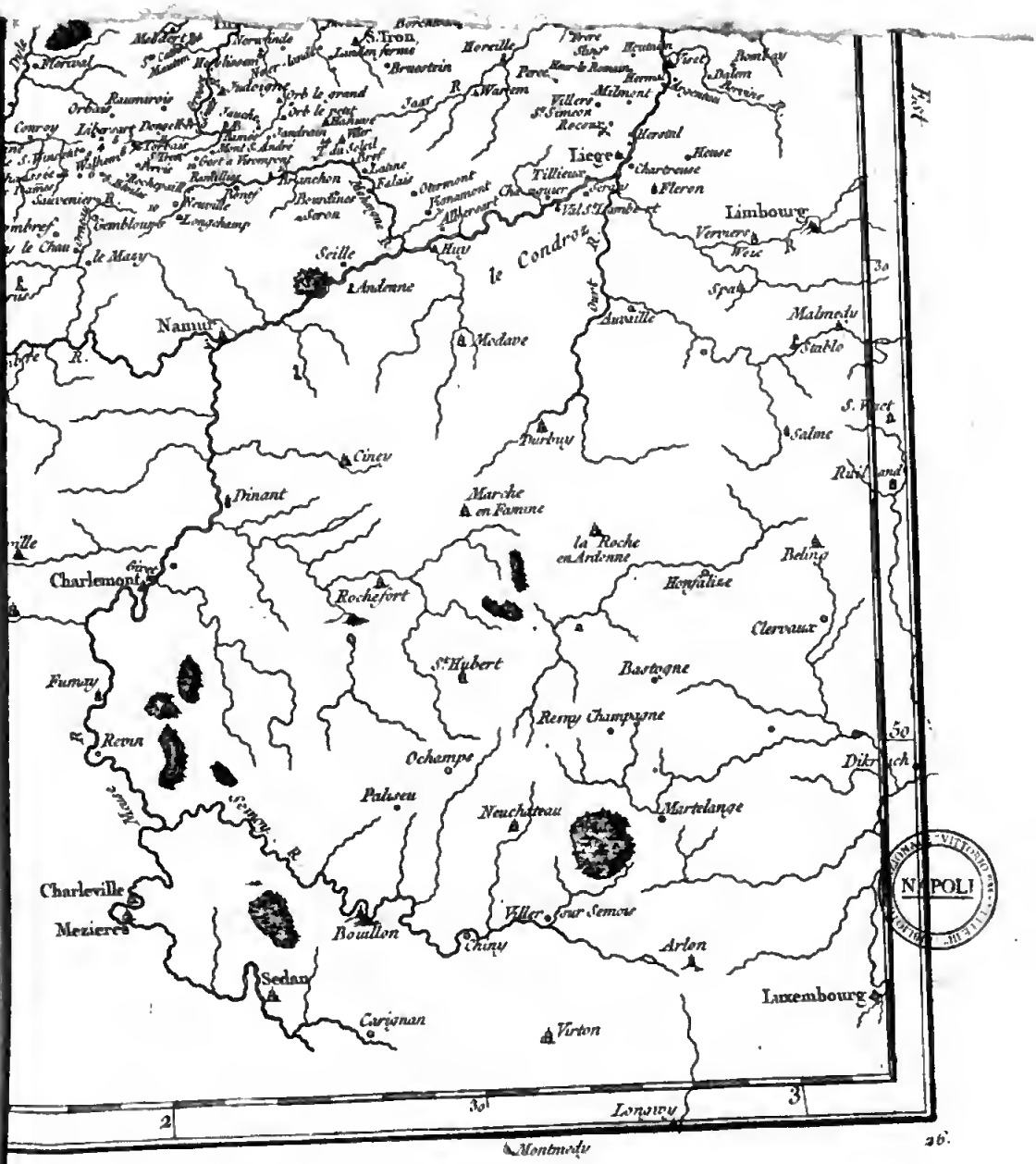
(1) Ce fut ſous les murs de cette ville que le Maréchal de Saxe établit ſon camp principal pendant toute cette campagne. On peut voir ici les deux Planches qui repréſentent la poſition de ſes troupes pendant cette année 1744.

Tandis que les Français entraient dans la ville d'Ypres, le Duc de Boufflers prenait la Knoque ; & pendant que le Roi allait, après ces expéditions, visiter les places frontieres, le Prince de Clermont faisait le siége de Furnes, qui, le 11 Juillet 1744, arbora le drapeau blanc au bout de cinq jours de tranchée ouverte ; mais pendant qu'on s'occupait à changer le théâtre de la guerre, & qu'on faisait avancer les troupes vers la Mozelle, le Roi tomba malade à Metz le 8 Août. Si nos Rois avaient le malheur de ne pas sentir la douceur d'être aimés de leur peuple, il suffirait de leur faire lire les expressions touchantes de notre douleur & celles de nos espérances & de nos craintes pendant la maladie du Roi. Quel amour ! quel délice ! quel dévouement ! comme sa convalescence fut célébrée ! on le nomma le *Bien-Aimé*. Que de devoirs cette épithete ne lui imposait-elle pas ? Il en conserva long-tems la mémoire.

Pendant qu'il était à l'extrémité, les Maréchaux de Coigny & de Noailles obligeaient les Impériaux de repasser le Rhin ; ils s'étaient postés dans Suffelheim & près d'Anghermein. Les retranchemens qu'ils s'y étaient faits, formés par des abattis de bois, étaient presque impénétrables. Le 22 Août, le Maréchal de Noailles les fit attaquer par deux gros détachemens. Nos Grenadiers sauterent dans les retranchemens des ennemis, franchirent leurs redoutes, les culbuterent de tous côtés & les mirent en désordre, après leur avoir tué ou pris plus de cinq mille hommes. La nuit suivante, les ennemis repasserent le Rhin avec tant de précipitation, que beaucoup se noyerent. Ils rompirent leurs ponts sans donner le tems à leur arriere-garde de passer ; & ceux-ci se disperserent dans les bois, où ils tomberent tous dans les mains des Français.

Le Roi commanda lui-même le siége de Fribourg. Le Maréchal de Coigny était sous ses ordres. Le Duc d'Harcourt s'était rendu maître du vieux Brisach. Le siége de Fribourg fut pénible par l'abondance des eaux du Treisan qu'il fallait assujettir & détourner. Les assiégés se défendaient avec opiniâtreté, & avaient reçu de nouveaux secours. La ville fut enfin forcée de se rendre, le 6 Novembre 1744, après deux mois de tranchée ouverte. Le Roi parut avoir dirigé le siége ; & c'est sous sa tente que les articles de la capitulation furent signés : après ce triomphe, il revint à Paris.

On ne doit pas oublier que toutes ces victoires avaient été rendues faciles par une division occasionnée par le Roi de Prusse, qui avait rappelé le Prince Charles en Bohême, & avait procuré par ce moyen aux Français leurs succès sur le Rhin. Une armée de vingt-deux mille


Liege
Limbourg
Namur
Andenne
Huy
le Condroz
Spa
Malmedy
Stable
Salme
Durbuy
Cinev
Dinant
Marche en Famine
la Roche en Ardenne
Beling
Charlemont
Rochefort
Houffalize
Clervaux
St Hubert
Bastogne
Fumay
Remy Champagne
Revin
Ochampe
Palseau
Neuchateau
Martelange
Charleville
Mezieres
Bouillon
Chiny
Arlon
Sedan
Carignan
Virton
Luxembourg
Longwy
Montmedy
NAPOLI

Prussiens était entrée en Moravie au mois de Juin 1744; une autre de quatre-vingt mille hommes avait marché vers Prague.

Au milieu de ces vicissitudes, l'Empereur mourut à Munich le 20 Janvier 1745, à l'âge de 47 ans; & réduit à l'indigence d'un Particulier malheureux. Ce Prince infortuné, exemple trop frappant des revers auxquels l'ambition expose, ébloui du luxe de puissance de ses alliés, ne connut pas assez toute sa faiblesse. Il se fût hâté de faire la paix avec Marie-Thérese, s'il avait su qu'un Prince, pour lequel on fait la guerre, & qui n'a de forces que par ses alliés, n'est qu'un Souverain de théâtre, dont la catastrophe est souvent honteuse. La moitié de l'Europe combattait pour lui, & on ne l'avait plus revu à la tête de ses troupes, depuis le moment qu'il avait réuni la Couronne de Bohême à celle de l'Empire.

ARTICLE VIII

Campagne d'Italie, en 1744. Bataille de Coni.

Avant de reprendre nos campagnes en Flandres & en Allemagne, nous allons parler très-rapidement de celles d'Italie. Le combat qui fut livré, en 1744, entre les flottes réunies de France & d'Espagne, dans la Méditerranée, contre l'escadre Anglaise commandée par l'Amiral Mathews, fut le prélude des hostilités sur terre; c'était le 22 Février 1744.

Le Prince de Conti fut envoyé avec une armée au secours de Dom Philippe; & ces deux Princes, dont la mission était de punir le Duc de Savoie, & d'écarter les ennemis des côtes de Provence, d'Italie & d'Espagne, passerent le Var, & se rendirent maîtres de Villefranche & de Montalban, le 20 Avril 1744. Ils forcerent avec la même intrépidité les retranchemens de Sture, de Mayre & du Château-Dauphin. Le Roi de Sardaigne, qui voulait chasser le Prince de Conti de l'Italie, lui livra bataille & fut vaincu. Ces victoires assurerent à l'armée combinée de France & d'Espagne, la libre communication avec le Dauphiné & la Provence. Nous n'oublierons point de transcrire la lettre que le Prince de Conti écrivit au Roi après la prise du Château-Dauphin. « C'est, dit ce Prince, une des plus brillantes & des plus vives actions » qui se soient passées. Les troupes y ont montré une valeur au-dessus » de l'humanité. La brigade de Poitou, ayant M. d'Agénois à sa tête, » s'est couverte de gloire. »

» La bravoure & la préſence d'eſprit de M. de Chevert (1) ont prin-
» cipalement décidé l'avantage. Je vous recommande M. de Solemi &
» le Chevalier de Modene. La Carte a été tué. Votre Majeſté, qui
» connaît le prix de l'amitié, ſent combien j'en ſuis touché. »

Les Français & les Eſpagnols combattirent en cette occaſion comme des alliés qui ſe ſecourent, & comme des rivaux qui veulent chacun donner l'exemple. Le Roi de Sardaigne perdit près de cinq mille hommes & le champ de bataille. Les Eſpagnols ne perdirent que neuf cents hommes, & les Français eurent onze cents hommes tués ou bleſſés. Le Prince de Conti, qui était Général & Soldat, eut ſa cuiraſſe percée de deux coups, & deux chevaux tués ſous lui. La priſe du fort de Démont coûta moins de fatigues, & fut hâtée par un incendie qui embraſa les magaſins, & fit craindre aux aſſiégés de voir la place ſauter en l'air. Ils ſe rendirent à diſcrétion le 17 Août, c'eſt-à-dire, le lendemain que les batteries avaient été établies.

La priſe de Coni fit beaucoup d'honneur au Prince de Conti & à Dom Philippe. Ils vainquirent le Duc de Savoie après une réſiſtance opiniâtre, & s'expoſerent ſans ménagement à tous les poſtes où il fallait donner l'exemple & braver les dangers. La ſaiſon étant avancée, les obligea de terminer la campagne par cette priſe.

---

(1) François de Chevert naquit à Verdun le 21 Février 1695. De ſimple ſoldat dans le Régiment de Beauce, il s'éleva au grade de Lieutenant-Général. Parmi une foule d'actions glorieuſes qui lui mériterent cet honneur, nous diſtinguerons ſur-tout celle qu'il fit à Prague. Laiſſé dans cette place par le Maréchal de Belle-Iſle avec 1800 hommes, il était preſſé par la famine, par les habitans & par l'armée des alliés. Il prend alors les ôtages, les enferme dans une cave avec des tonneaux de poudre, réſolu de ſe faire ſauter avec eux ſi les habitans veulent le forcer à ſe rendre. Cette réſolution terrible en impoſa : il obtint ce qu'il demandait, & ſortit avec les honneurs de la guerre & deux pieces de canon.

M. de Chevert fut décoré de l'Ordre de l'Aigle-Blanc de Pologne, & créé Commandeur Grand'-Croix de l'Ordre de S. Louis, Gouverneur de Givet & de Charlemont. A Paris, ſa table était ouverte à tous les Officiers qu'il accueillait avec cordialité, & avec leſquels il aimait à s'entretenir de leurs anciennes campagnes. Il mourut à Paris en 1769, âgé de 74 ans.

OFFICIERS

FRANÇOIS DE CHEVERT

Hirschbein Pinx

Pelmarck Sculp.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

OFFICIERS GENERAUX
FRANÇAIS ET ESPAGNOLS,

Qui ſervirent pendant la campagne de 1744, tant en Flandre, ſur le Rhin & ſur la Meuſe, qu'en Piémont & en Italie.

ARMÉE DU ROI EN FLANDRE.

LE ROI,

M. LE MARÉCHAL DE NOAILLES.

LIEUTENANS GÉNÉRAUX.

M. le Marquis de Ceberet,
M. de Valieré,
M. le Comte de la Mothe-Houdancourt,
M. le Comte de Clermont,
M. le Marquis de Maubourg,
M. de Cheriſey,
M. de Bulkley,
M. le Duc de Gramont,
M. le Marquis de Segur,
M. le Marquis de Fenelon,
M. le Chevalier de S. André,
M. de Godde de Varennes,
M. le Duc de Biron,
M. le Comte de Lowendal.

MARÉCHAUX DE CAMP.

M. le Comte d'Aulnay,
M. le Marquis de Balleroi,
M. le Comte de Chabannes,
M. le Duc de Richelieu,
M. le Prince de Pons,
M. le Duc de Luxembourg,
M. de Bercheni,
M. le Comte de Clare,
M. le Marquis de Chiffreville,
M. le Marquis de Marignanes,
M. de Mongibault,
M. le Marquis de S. Jal,
M. le Marquis de Pontchartrain,
M. le Prince de Soubiſe,
M. le Duc de Pecquigny,
M. le Duc de Chartres,
M. le Marquis d'Hautefort,
M. de Monnin,
M. le Comte de Courtomer,
M. le Comte de Treſmes,
M. le Duc de Boufflers,
M. de Contades,
M. le Marquis du Roure,
M. le Duc de Briſſac,
M. le Duc de Chevreuſe,
M. le Marquis de la Coſte,
M. le Marquis de Beauveau,
M. le Duc d'Aumont,
M. le Duc d'Ayen,
M. le Duc de Penthievre,
M. du Brocard.

SECONDE ARMÉE EN FLANDRE.

M. le Maréchal de SAXE, Commandant.

LIEUTENANS GÉNÉRAUX.

M. de Lutteaux,
M. le Marquis du Chayla,
M. Defgranges.

MARÉCHAUX DE CAMP.

M. le Comte de Beranger,
M. le Marquis de Brezé,
M. le Comte d'Eſtrées,
M. le Chevalier d'Apcher,
M. le Marquis de Langeron,
M. le Marquis d'Armentieres,
M. le Marquis de Souvré.

ARMÉE FRANÇAISE SUR LA MEUSE.

M. le Duc D'HARCOURT, Lieutenant Général, Commandant.

LIEUTENANS GÉNÉRAUX.

M. le Marquis de Creil,
M. le Chevalier de Belle-Iſle,
M. le Chevalier de la Roche-Aymon.

MARÉCHAUX DE CAMP.

M. de Bombelles,
M. le Marquis de Rennepont,
M. le Comte de Beuvron,
M. le Comte d'Harcourt,
M. le Comte d'Arros.

ARMÉE FRANÇAISE SUR LE RHIN.

M. le Maréchal de Coigny, Commandant.

LIEUTENANS GÉNÉRAUX.

M. le Marquis de Montal,
M. le Marquis de Balincourt,
M. le Marquis de la Farre,
M. le Comte de Clermont-Tonnerre,
M. de Louvigny,
M. le Marquis d'Epinay,
M. le Prince de Dombes,
M. le Comte d'Eu,
M. le Marquis de Genſac,
M. Phelippes,
M. le Marquis de Clermont-Gallerande,
M. le Comte de Baviere,
M. le Marquis de Puranges,
M. de Malezieu,
M. le Comte de Coigny,
M. le Prince de Montauban.

MARÉCHAUX DE CAMP.

M. le Marquis de Brun,
M. le Marquis de Refuges,
M. le Marquis de la Ravoye,
M. le Duc de Boutteville,
M. le Marquis de Chazeron,
M. le Marquis du Châtelet-Lomont,
M. le Comte de Rivin,
M. de Salieres,
M. le Chevalier de la Luzerne,
M. de Mauroy,
M. le Marquis de Monconſeil,
M. le Marquis de Clermont-d'Amboiſe,
M. de Queſneau,
M. le Marquis de Maupeou,
M. le Comte de Maulevrier,
M. le Marquis de Croiſſy,
M. le Comte de la Marck,
M. le Duc de Randan,
M. le Comte de Rupelmonde,
M. le Marquis du Châtelet,
M. le Comte de Rubempré,
M. le Prince des deux Ponts.

ARMÉE ESPAGNOLE EN ITALIE.

Dom PHILIPPE, Généraliſſime.

M. le Marquis de LAMINA, Capitaine Général.

LIEUTENANS GÉNÉRAUX.

D. Louis de Guendica,
D. Jean d'Aremburu,
Le Marquis de Caſtellar,
D. P. Garcia Arteaga,
Le Marquis de Campo Sancto,
D. F. Pignatelli.

MARÉCHAUX DE CAMP.

D. Th. de Corbolan,
Le Marquis de Magny,
D. Condé Candal,
Le Marquis de Caſtel Rios,
D. Fir. de Cagigal,
D. Fran. de Faudoas.

D. Joſ. Ant. Tinto. . . . . *Major Général.*
Le Marquis de Garantia. . . . . *Maréchal-des-logis.*
D. Michel. . . . . *Major Général des Dragons.*
D. Jeroſme Amici. . . . . *Quartier-Maître.*
M. Condé Baratiery . . . . . *Commandant de l'Artillerie.*

ARMÉE FRANÇAISE EN PIÉMONT.

M. le Prince de CONTI, Général.

LIEUTENANS GÉNÉRAUX.

M. le Marquis de Maulevrier-Langeron,
M. le Marquis de Sennectere,
M. le Comte de Lautrec,
M. le Bailli de Givry,
M. le Marquis de Cayla,
M. le Comte de Danois.

MARÉCHAUX DE CAMP.

M. le Marquis d'Argouges,
M. le Marquis du Chatel,
M. le Marquis de Mirepoix,
M. le Marquis de Villemur,
M. le Marquis de Biſſy,
M. le Chevalier de Courten,
M. de Larnage.

Maréchal Général des logis de l'Armée. M. le Comte de Maillebois.
Major Général de l'infanterie. M. de Chauvelin.
Maréchal Général des logis de la cavalerie. M. le Comte de Tirconnel.
Intendant de l'Armée. M. Bertier de Sauvigny.

ARTICLE

ARTICLE IX.

Campagne de 1745, en Flandre. Bataille de Fontenoi.

REPRENONS maintenant les guerres de Flandre. L'année 1745 n'eſt que trop mémorable par le ſiége de Tournai & par la bataille de Fontenoi. Le Comte de Saxe fut le ſauveur de la France à Fontenoi. Sans ſon génie & ſon activité, le Duc de Cumberland fixait la victoire ſous les drapeaux des alliés. Les mouvemens avantageux du Maréchal de Saxe tromperent les ennemis ſur le véritable but des diſpoſitions de l'armée Françaiſe. Tournai fut enfin inveſti. Le quartier du Général fut établi au château du village de Froyenne, & celui du Roi au château du Pontachin. Les troupes des alliés aſſemblées ſous Bruxelles vinrent camper à Lembeck. Leurs marches n'empêcherent point les Français d'ouvrir la tranchée au village d'Orcq, du côté de la porte des ſept Fontaines. Le Duc de Cumberland s'était poſté ſous Cambron; le Maréchal de Konigſeg, à Brugelette, le Prince de Valdeck à Lens. L'armée Françaiſe paſſa auſſi-tôt l'Eſcaut, & ſe rangea en bataille ſur le terrein qui avait été déſigné pour le combat. Les alliés, diſpoſés à combattre, ſe mirent également en marche, côtoyerent les bois de Barri & de Leuze, & camperent auprès du village de Maubray. Ils occupoient déja le village de Vezon, éloigné d'une demi-lieue de celui de Fontenoi. Le Roi ordonna aux troupes de ſe former ſur le champ de bataille, tandis que vingt-ſept bataillons & dix-ſept eſcadrons reſterent pour continuer les opérations du ſiége de Tournai, ſous les ordrés du Marquis de Brezé, Lieutenant Général.

Pendant toute la matinée qui précéda le combat, les ennemis ne furent occupés qu'à ſe faire des paſſages pour pouvoir s'avancer plus facilement ſur pluſieurs colonnes. Le même jour, les Français mirent le feu au village de Bourgeon, que le Roi avait ordonné de brûler pour le ſignal. Ce Prince était retourné au village de Calonne pour s'y repoſer.

Le lendemain, dès le point du jour, les alliés ſe formerent en ordre de bataille: les Anglais & les Hollandais déboucherent par le village de Vezon, les Hollandais par celui de Maubray. Les Anglais & les Hanovriens, rangés ſur deux lignes, étaient en-deçà du petit ruiſſeau, leur droite appuyée au bois de Barri, leur gauche à la hauteur de Fontenoi:

les Hollandais appuyaient leur droite ſur les Hanovriens, & étendirent leur gauche juſqu'au village de Pienone. Leur cavalerie ſe forma en bataille ſur le haut de la plaine d'Anthoin; le corps de réſerve des alliés avait ſa droite au bois de Barri, & était formé un peu en avant du village de Vezon.

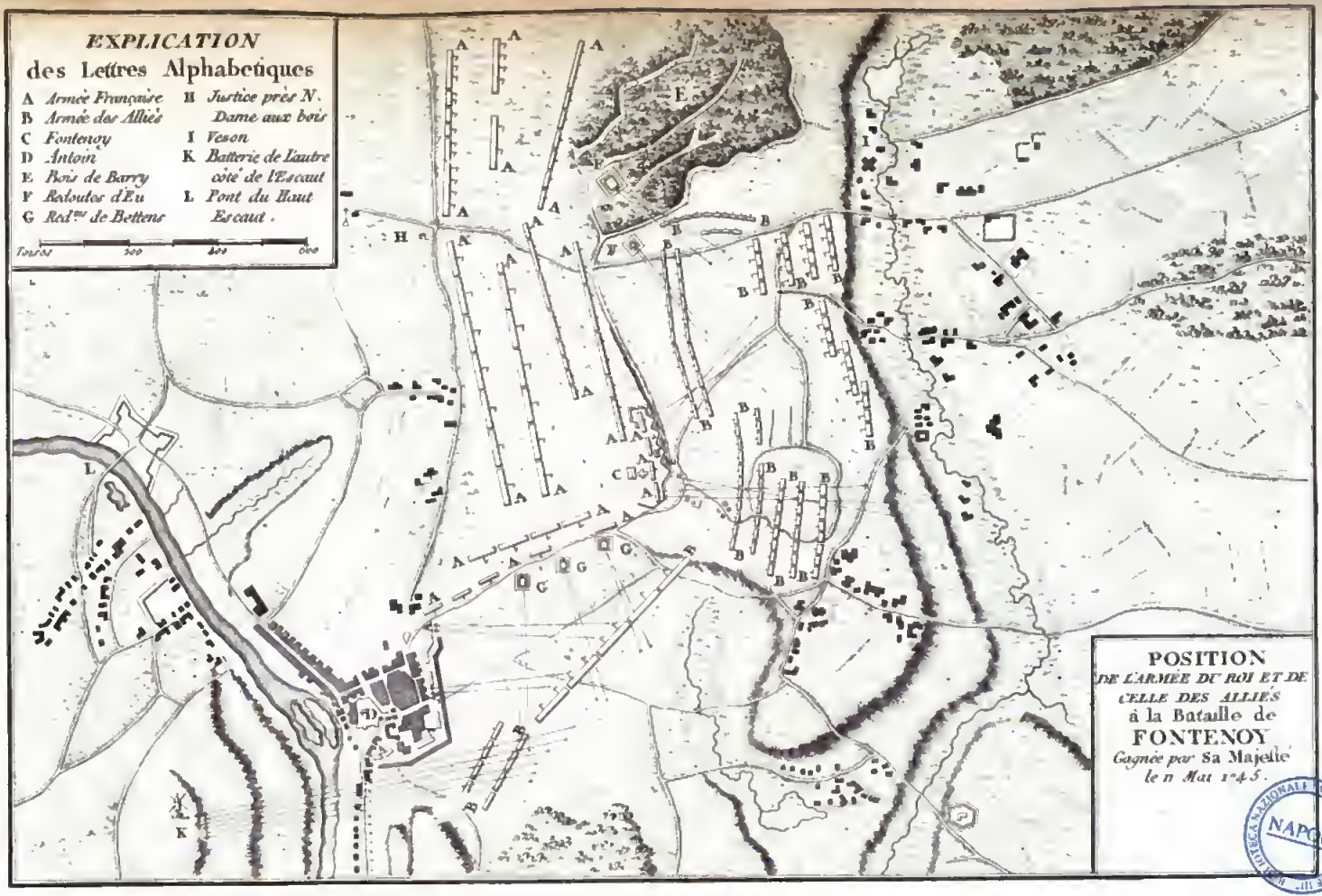
Les deux armées ſe canonerent pendant plus de trois heures; enfin les alliés ſe déterminerent à attaquer Fontenoi : leur infanterie avança ſur cinq colonnes. Deux colonnes Hollandaiſes tenterent deux fois de rompre les troupes qui étaient entre Anthoin & Fontenoi; deux autres voulurent emporter Fontenoi. Les attaques furent vives; une ſeconde attaque ſur Fontenoi & ſur la redoute de la gauche ne fut pas plus heureuſe. Ils formerent alors deux lignes d'infanterie fort épaiſſes, & marcherent en très-bon ordre pour attaquer le centre de l'armée du Roi. Ils firent un feu ſi vif & ſi terrible, qu'ils ébranlerent le front de l'armée Françaiſe qui fut obligée de céder quelque terrein.

La premiere ligne de cavalerie françaiſe donna, pour laiſſer à l'infanterie le tems de ſe reformer; mais le feu ſoutenu des alliés la força de plier & de ſe rallier derriere la ſeconde ligne qui la ſoutenait. Celle-ci fut également forcée de céder à l'épouvantable feu qu'elle eſſuya. La cavalerie Françaiſe ne perdit cependant point courage, & revint pluſieurs fois à la charge.

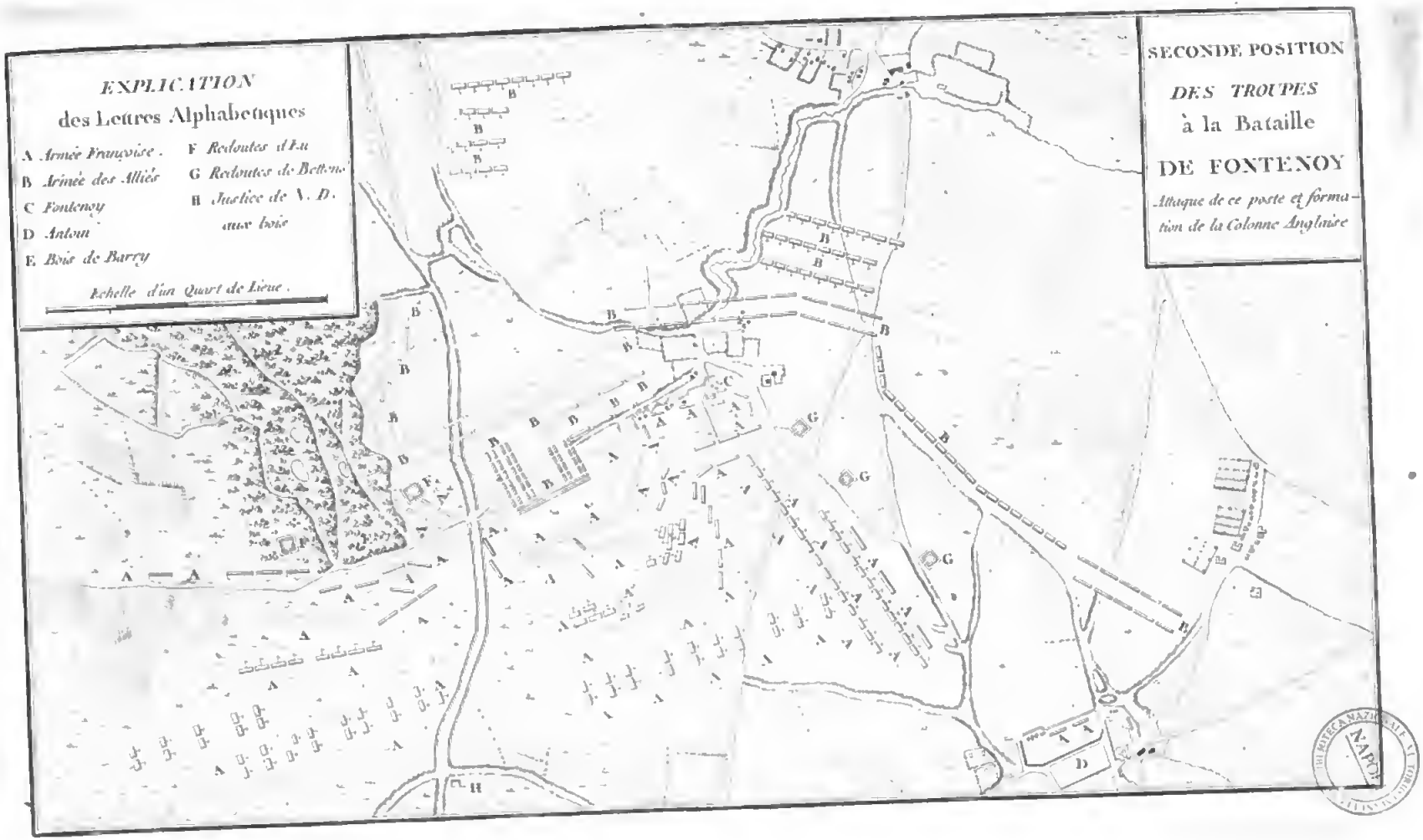
Les alliés, qu'on n'avait pu entamer, formerent ce bataillon carré qu'il ſerait inutile de figurer; il vomiſſait ſans intervalle des cartouches; des balles de fonte du poids de deux onces. Les rangs entiers de nos Régimens tombaient. Le Maréchal de Saxe vit celui *des Vaiſſeaux* qui ne ſe dérangeait point, & qui remplaçait par les lignes de derriere celles qui étaient tuées. M. de Guerchi le commandait : comment ſe peut-il faire, s'écria-t-il, que de telles troupes ne ſoient pas victorieuſes?

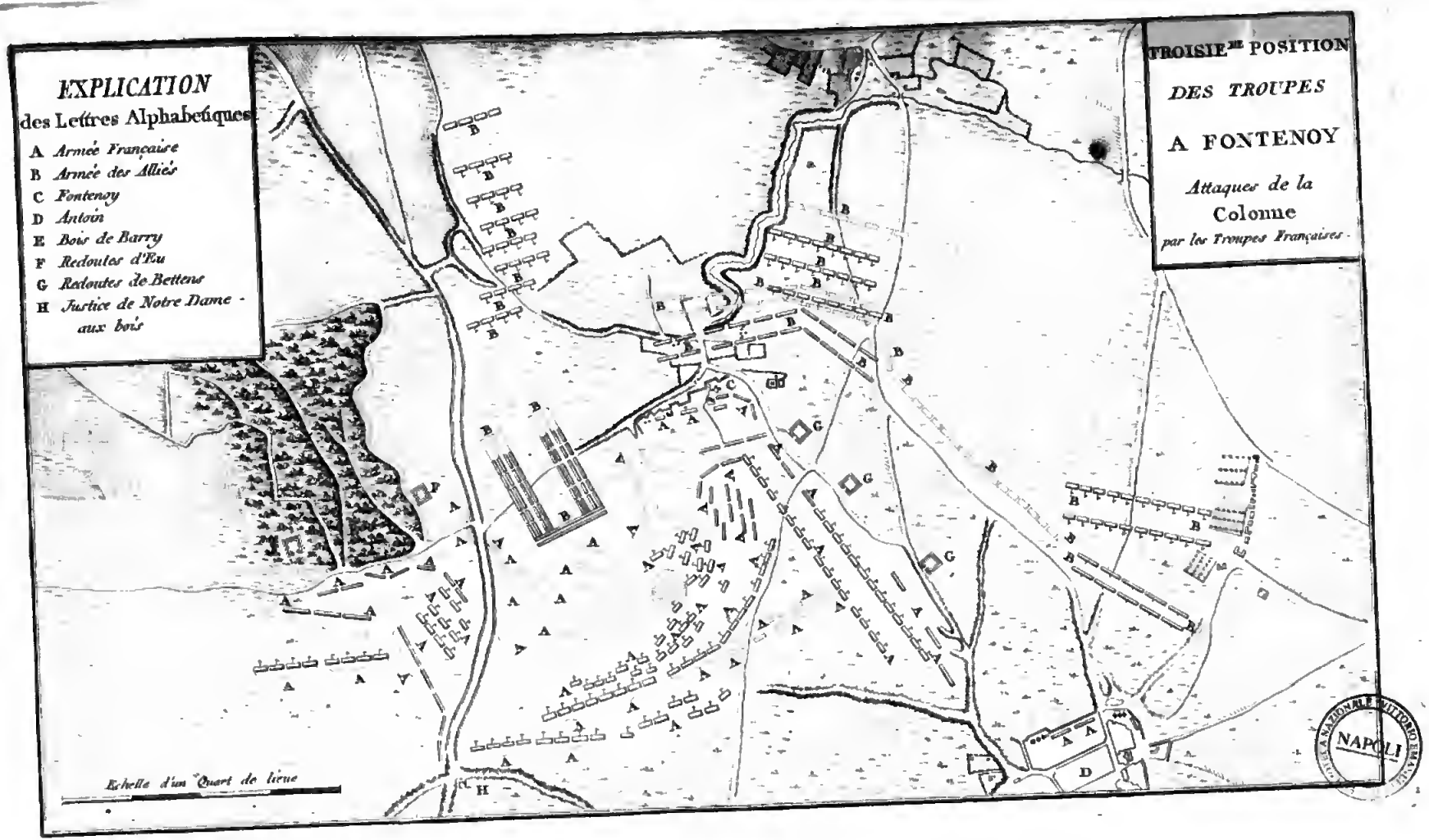
La victoire penchait pour les alliés. Le Maréchal de Saxe voulut faire un dernier effort contre cette formidable colonne; mais il ſentait que la défaite totale de l'armée Françaiſe dépendait de cette derniere attaque; il prévit tout pour la retraite qui eût été impraticable, ſi les Hollandais avaient paſſé entre les redoutes qui étaient vers Fontenoi & Anthoin, & s'ils étaient venus donner la main aux Anglais; on déſeſpérait en un mot du ſuccès de la journée.

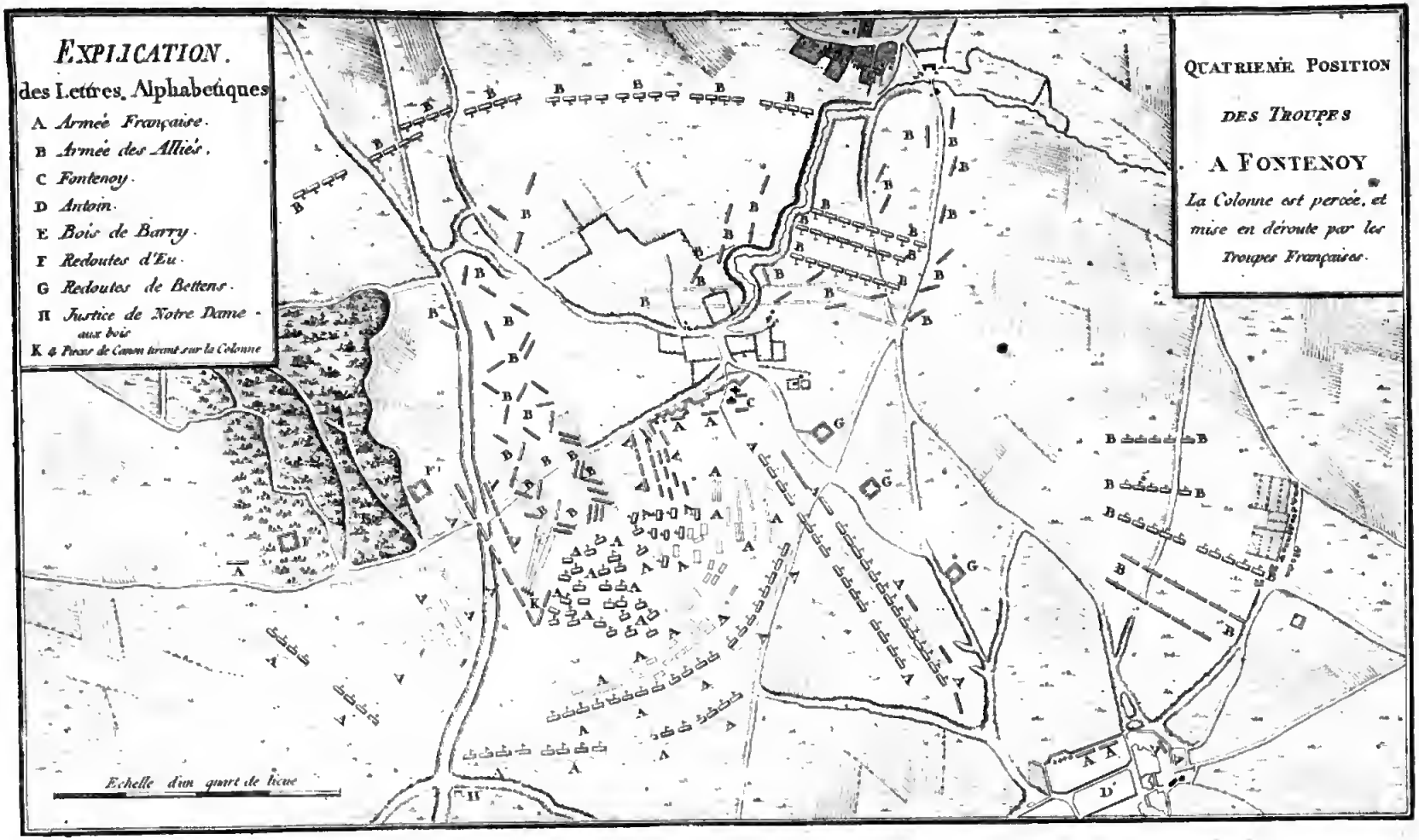
On nous ſaura gré de citer Voltaire, pour déterminer la cauſe qui décida du gain de la bataille. « Le Duc de Richelieu, Lieutenant-Gé-» néral, & qui ſervait en qualité d'Aide-du-camp du Roi, arriva en » ce moment. Il venait de reconnaître la colonne près de Fontenoi. » Ayant ainſi couru de tous ces côtés, ſans être bleſſé, il ſe préſente



BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI


EXPLICATION
des Lettres Alphabetiques
A Armée Françoise.
B Armée des Alliés
C Fontenoy
D Antoin
E Bois de Barry
F Redoutes d'Eu
G Redoutes de Bettem
H Justice de V. D.
aux Isnie
Echelle d'un Quart de Lieue.
SECONDE POSITION
DES TROUPES
à la Bataille
DE FONTENOY
Attaque de ce poste et formation de la Colonne Angloise


EXPLICATION
des Lettres Alphabetiques
A Armée Française
B Armée des Alliés
C Fontenoy
D Antoin
E Bois de Barry
F Redoutes d'Eu
G Redoutes de Bettens
H Justice de Notre Dame aux bois
TROISIE^ME POSITION
DES TROUPES
A FONTENOY
Attaques de la
Colonne
par les Troupes Françaises
Echelle d'un Quart de lieue
NAPOLI


EXPLICATION.
des Lettres Alphabetiques
A Armée Française.
B Armée des Alliés.
C Fontenoy.
D Antoin.
E Bois de Barry.
F Redoutes d'Eu.
G Redoutes de Bettens.
H Justice de Notre Dame aux bois
K 4 Pieces de Canon tirant sur la Colonne
QUATRIEME POSITION
DES TROUPES
A FONTENOY
La Colonne est percée, et mise en déroute par les Troupes Françaises.
Echelle d'un quart de lieue

» hors d'haleine, l'épée à la main, & couvert de pouſſière. Quelle nou-
» velle apportez-vous, lui dit le Maréchal, quel eſt votre avis ? Ma
» nouvelle eſt que la bataille eſt gagnée, ſi l'on veut ; & mon avis eſt
» qu'on faſſe avancer dans l'inſtant quatre canons contre le front de la
» colonne : pendant que cette artillerie l'ébranlera, la Maiſon du Roi
» & les autres troupes l'entoureront ; il faut tomber ſur elle comme
» des fourrageurs. »

On ſuivit cet avis ; mais le Duc de Biron voyant avec douleur les troupes d'Anthoin quitter leur poſte, s'y oppoſa. Je prends ſur moi, dit-il, la déſobéiſſance ; je ſuis sûr que le Roi l'approuvera dans un inſtant où tout va changer de face ; je réponds que M. le Maréchal de Saxe le trouvera bon.

En effet, le Maréchal changea ſes opérations ; les troupes mirent de l'enſemble dans l'exécution, & chargerent avec autant d'ordre que de vigueur : en ſept ou huit minutes, la colonne fut ouverte de tous côtés : Les Anglais ſe rallierent, mais ils céderent ; ils quitterent le champ de bataille ſans tumulte, ſans confuſion, avec honneur.

Le Maréchal de Saxe, qui était malade, ſe fit porter vers le Roi. Sire, j'ai aſſez vécu ; je ne ſouhaitais de vivre aujourd'hui que pour voir votre Majeſté victorieuſe ; ce qui rend, dit Voltaire, cette bataille à jamais mémorable, c'eſt qu'elle fut gagnée lorſque le Général affaibli & preſqu'expirant ne pouvait plus agir. Le Maréchal de Saxe avait fait la diſpoſition, & les Officiers Français remporterent la victoire.

Le Comte de Saxe, dit le même Auteur, avait mérité la grande réputation dont il jouiſſait par de ſavantes retraites en Allemagne & par ſa campagne de 1744. Il joignait une théorie profonde à la pratique, la vigilance, le ſecret, l'art de ſavoir différer à propos un projet, celui de l'exécuter rapidement : le coup-d'œil, les reſſources, la prévoyance, étaient ſes talens, de l'aveu de tous les Officiers ; mais alors ce Général, conſumé d'une maladie de langueur, était preſque mourant. Il était parti de Paris très-malade pour l'armée. « Il ne s'agit pas de vivre, dit-il à Voltaire, mais de partir. »

Les alliés eurent, à cette journée mémorable, environ quinze mille hommes tués ou bleſſés : on leur fit un grand nombre de priſonniers, parmi leſquels étaient pluſieurs Officiers de marque. On leur enleva quarante pieces de canon & cent cinquante chariots chargés de toutes ſortes de munitions de guerre. Il y eut quatre à cinq mille Français tant tués que bleſſés. Les troupes Françaiſes paſſerent la nuit ſur le champ de bataille.

Auſſi-tôt que les alliés eurent été vaincus dans la plaine de Fontenoi,

les Français marcherent au ſiége de Tournai, acheverent le logement du chemin couvert, & établirent les batteries pour battre en brêche & pour ruiner les défenſes des flancs des aſſiégés. Ces nouvelles diſpoſitions produiſirent tout l'effet qu'on en avait attendu. Le feu des ennemis ſe ralentit; la face du demi-baſtion droit & celle de la demi-lune furent entierement ruinées; le pont ſur le foſſé de la demi-lune fut fait; & celui des aſſiégés, qui communiquait ſur le même ouvrage, fut entierement détruit; en ſorte qu'ils n'eurent plus de communication de l'ouvrage à corne avec la demi-lune.

Le Roi & M. le Dauphin, accompagnés du Comte d'Argenſon (1), Miniſtre & Secrétaire d'Etat, viſiterent les ouvrages de la tranchée: en moins de ſix jours la brêche fut faite au corps de la place, l'ouvrage à corne fut emporté d'aſſaut, & les Français ſe logerent ſur l'angle & ſur une partie de l'attaque gauche du chemin couvert de la demi-lune. Le Gouverneur de Tournai jugea convenable de capituler; mais ſes propoſitions parurent inadmiſſibles: on recommença les hoſtilités. En peu de jours Tournai allait être enſevelie ſous ſes ruines. Le Gouverneur fut obligé de rendre la place, & s'enferma dans la citadelle qu'il défendit juſqu'à la derniere extrémité, & dont il ſortit, & la garniſon, avec les honneurs de la guerre. Il ne s'était rendu qu'après que toutes les batteries de la citadelle furent preſque démontées, que les puits furent infectés, & que la poudre eût commencé à lui manquer.

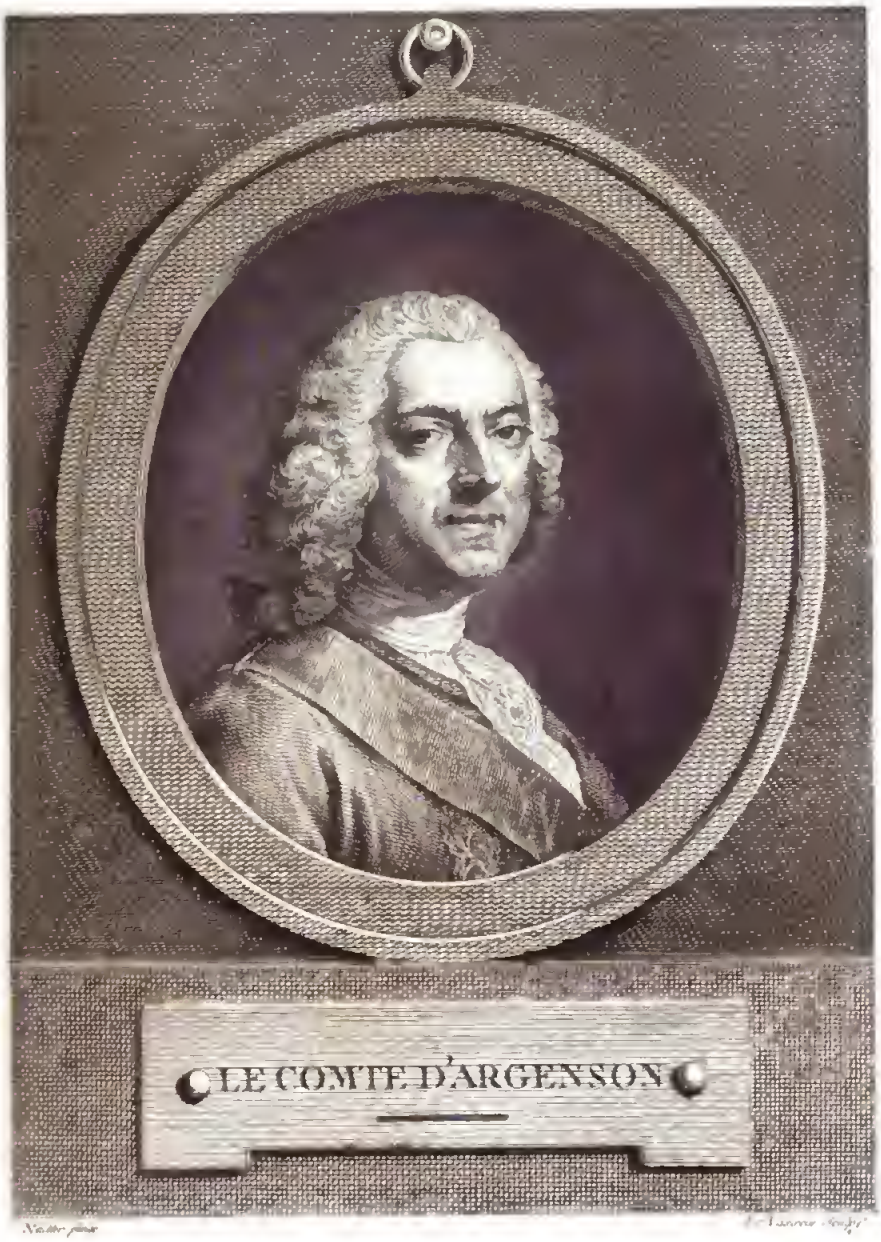
L'armée Françaiſe quitta le camp, paſſa l'Eſcaut, marcha ſur cinq colonnes, & arriva dans la plaine de Leuze, où elle campa ſur le bord de la Teure. Les alliés avaient paſſé la Dendre: notre armée vint occuper le camp de Vanbeck & celui de la Chartreuſe de Grammont, & enſuite celui de Boſt. M. du Chayla marcha à la tête de ſon détache-

(1) Marc-Pierre de Voyer de Paulmy, Comte d'Argenſon, Baron des Ormes, naquit à Paris le 16 Août 1696. En 1718, il fut reçu Avocat du Roi au Châtelet. L'aonée ſuivaote il paſſa ſucceſſivement du Châtelet au Parlement, en qualité de Conſeiller, & du Parlement au Conſeil en qualité de Maître des Requêtes. Il devint enſuite Lieuteoant-Généval de Police à la place de ſon pere qui avait exercé cette charge avec le plus grand ſuccès; puis il paſſa à l'Intendance de Tours, d'où il fut rappelé pour reprendre les rênes de la Police.

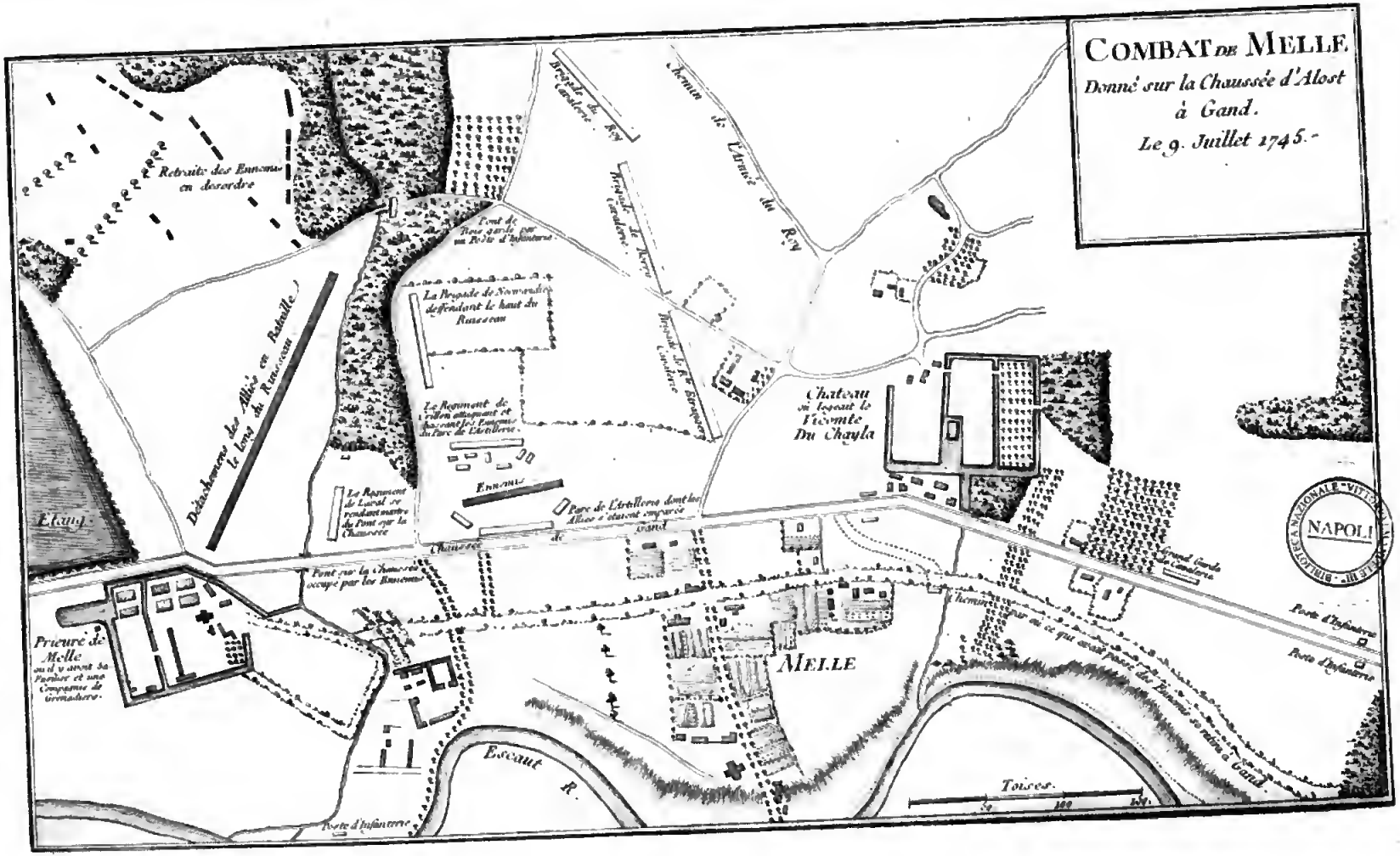
En 1740, le Comte d'Argenſon fut nommé Iotendant de Paris. Trois ans après, en 1743, le Roi le créa Mioiſtre & Secrétaire d'Etat, & lui confia le départemeot de la guerre. Il devint enſoite Suriotendant des Poſtes, pois Miniſtre pour le département de Paris.

Les hautes faveurs doot jouiſſait le Comte d'Argenſoo auprès de Louis XV, durerent juſqu'en 1757. A cette époque, le Roi lui retira ſa confiance, & l'exila à ſa Terre des Ormes, près Châtellerault. Il y demeura ſept ans entiers occupé à goûter les dooceurs du repos & de la tranquillité. Il mourut en 1764, âgé de 68 ans. En 1719, il avait épouſé Anne l'Archer, fille unique de Pierre l'Archer, Conſeiller au Parlement de Paris, doot il n'a eu que le Marquis de Voyer, mort depuis deux ans.

ment



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"
NAPOLI


COMBAT DE MELLE.
Donné sur la Chaussée d'Alost à Gand.
Le 9. Juillet 1745.
Retraite des Ennemis en desordre
Brigade de Cavalerie Roy
Chemin de l'Armée du Roy
Pont de Bois gardé par un Poste d'Infanterie
La Brigade de Normandie defendant le haut du Ruisseau
Brigade de Cavalerie
Brigade de Cavalerie
Chateau où logeoit le Vicomte Du Chayla
Le Regiment de Crillon occupant et fermant les Environs du Parc de l'Artillerie
Retranchemens des Alliés en Potaille le long du Ruisseau
Etang
Ennemis
La Regiment de Laval se rendant maitre du Pont sur la Chaussée
Parc de l'Artillerie dont les Alliés s'étoient emparés
Chaussée de Gand
Pont sur la Chaussée occupé par les Ennemis
Grand Garde de Cavalerie
Chemin par où ce qui restoit passé des Ennemis se retire à Gand
Porte d'Infanterie
Porte d'Infanterie
Prieuré de Melle où il y avoit sa Paroisse et une Compagnie de Grenadiers.
MELLE
Escaut R.
Route d'Infanterie
Toises.
50
100
150
NAPOLI

LE M.^d DE LÖWENDAL.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

ment avec vingt pontons & vingt pieces de canons, pour jeter un pont ſur l'Eſcaut, afin d'empêcher ſix mille Anglais poſtés à Aloſt d'entrer dans la ville de Gand & d'en augmenter la garniſon. Un petit détachement de Huſſards ennemis voulut reconnaître le chemin de Gand; les Graſſins, qui tenaient la même route, les battirent & les obligerent à ſe retirer. Les ſix mille Anglais, inſormés de cette déroute, s'avancerent pour envelopper les Graſſins qui couvraient la marche de M. du Chayla. Ce fut en cette occaſion que M. Graſſin donna des preuves de ſa valeur & de ſon expérience. Ce brave Commandant fit un feu ſi vif, qu'il força les Anglais à le bloquer. Leur confiance les trahit: au lieu d'attaquer les Graſſins, ils attendirent; & dans cet intervalle, M. du Chayla arriva près de l'Abbaye de Melle avec les troupes qu'il commandait. Ils s'avancerent vers M. du Chayla, & ſe porterent à Melle; ils avaient déja enlevé les pontons & les canons qu'ils faiſaient marcher du côté de Gand. La brigade de Crillon les arrêta & ſoutint avec MM. de Graville & de Souvré le premier choc. Celle de Normandie s'y joignit. Le Régiment de Laval ſuivit de près, reprit les vingt pontons & les vingt pieces de canon qui furent pointées à l'inſtant contre les ennemis. Les Graſſins tomberent à leur tour ſur les Anglais qu'ils mirent entre deux feux. Ce combat fut opiniâtre; les Anglais furent entierement rompus.

Le ſiége de Gand fut réſolu, & le ſuccès accéléré par le poſte que le Comte de Lowendal y prit pour marcher à la fameuſe eſcalade. Le Comte de Lowendal, attiré au ſervice de France par le Maréchal de Saxe, peut être comparé au Maréchal d'Aſfeldt: tous deux eurent de l'intrépidité, du bonheur, une ame opiniâtre & de l'énergie; mais ni l'un ni l'autre ne tiendront une place parmi les Généraux célebres (1). Le Comte ſe conduiſit avec toute la prudence & toute l'activité poſſible. La place fut emportée l'épée à la main, & il n'y périt qu'un Lieutenant & deux Dragons noyés.

(1) Ulric-Frédéric Woldemar, Comte de Lowendal, né à Hambourg en 1700, était arriere-petit-fils d'un fils naturel de Frédéric III, Roi de Danemarck. Il commença à porter les armes en Pologne, en 1713, comme ſimple ſoldat; & après avoir paſſé par les grades de bas-Officier, d'Enſeigne & d'Aide-Major, il devint Capitaine en 1714. En 1716, il paſſa en Hongrie, & ſe ſignala à la bataille de Peterwaradin, au ſiége de Temeſwar, à la bataille & au ſiége de Belgrade. Sa valeur ne parut pas avec moins d'éclat à Naples, en Sardaigne & en Sicile, où il fut ſucceſſivement envoyé. La grande réputation qu'il s'était acquiſe par ſon courage & ſes lumieres dans l'art de la guerre, détermina le Roi de France à ſe la procurer. Il obtint en 1743 le grade de Lieutenant-Général; & le 17 Septembre 1747, lendemain de la priſe de Berg-op-Zoom, il reçut le bâton de Maréchal de France. Huit ans après, en 1755, un petit mal qui lui était ſurvenu au pied, & qui fut ſuivi de la gangrene, le précipita au tombeau à l'âge de 55 ans.

Cette nouvelle victoire priva les ennemis de toute communication avec la Flandre maritime ; elle assura à l'armée du Roi les subsistances & lui ouvrit le chemin des plus riches contrées des Pays-Bas Autrichiens. Les ennemis firent conduire leurs équipages à Bruxelles.

Dans le même tems les brigades de Picardie, de Bouzzols, de Bettens avaient passé l'Escaut pour investir Oudenarde. La ville de Bruges s'était rendue au Marquis de Souvré. Le Comte de Lowendal, venu à Oudenarde, fit ouvrir la tranchée & jouer les batteries qui furent si bien servies, que dès la premiere canonnade elles démonterent deux batteries des assiégés ; on capitula.

Le siége de Dendermonde fut aussi-tôt résolu ; les ennemis tenterent en vain d'y jeter du secours. Le Comte de Lowendal fit sommer le Commandant du fort de Plassandal de se rendre : celui-ci, voyant les dispositions de l'attaque, se rendit à discrétion. Il en fut de même du fort d'Albert ; le Commandant l'abandonna à l'approche des Français, qui étaient aux ordres du Marquis de Contades.

Le Duc d'Harcourt fut chargé de la conduite de ce siége : il surmonta, par des saignées heureusement faites, les obstacles que l'eau apportait à la célérité des opérations, & il plaça sur des radeaux des batteries flottantes. M. de Zurlauben fut le seul qui monta la tranchée. Le Prince de Valdeck marcha vers les Français pour faire diversion. L'action s'engagea avec tant de vivacité, que les ennemis précipiterent leur retraite. Le Gouverneur de Dendermonde fut obligé de se rendre & de se soumettre à toutes les conditions qu'on voudrait lui imposer.

On marcha vers Ostende : à peine la garnison eut-elle apperçu les Français dans les dunes du côté de Nieuport, qu'elle fit un feu terrible pour empêcher leur approche. La vivacité du feu de la place n'intimida point les troupes destinées à la conquérir, & que le Comte de Lowendal commandait. Les batteries furent bientôt dressées, & on ne cessa de tirer sur la ville & sur le port. On écoula les eaux ; & en moins de trois jours, on tira contre le corps de la place, & on était à l'abri du canon des vaisseaux Anglais qui côtoyaient les dunes. Ces vaisseaux entrerent dans le port d'Ostende, où ils ne furent pas long-tems en sûreté. Une bombe que les Français y jeterent pendant la nuit, coula un de ces vaisseaux à fond, & les autres se retirerent ; & la même nuit les assiégeans se rendirent maîtres de l'avant-chemin couvert.

Le Roi examina lui-même les dispositions du siége & du camp, renforça les brigades, & fixa l'attaque du chemin couvert. Les assiégés se défendirent avec la plus extraordinaire intrépidité. Ils se retirerent avec

précipitation dans la place, où ils furent preſſés par les Français, & d'où ils arborérent le drapeau blanc.

Le Comte de Lowendal hâtait également le ſiége de Nieuport. Les Anglais avaient le plus grand intérêt à conſerver cette place qui leur donnait un Etat dans le Continent, & qu'ils avaient preſqu'achetée de l'Impératrice Reine. Cette place leur procurait le commerce des Pays-Bas Autrichiens, le moyen de contenir la Hollande & le Nord; mais les ſecours des Anglais, leurs vaiſſeaux, les fortifications nombreuſes dont elle était entourée, ne la préſerverent pas du malheur d'être priſe.

De tout le pays que la Reine de Hongrie poſſédait depuis la Dendre juſqu'à la mer, il ne lui reſtait plus que la ville d'Ath. Le Maréchal de Saxe fit toutes les diſpoſitions pour le ſiége de cette place, dont il confia la conduite au Comte de Clermont-Gallerande. Les ennemis voulant ſecourir cette place, firent avancer un corps de troupes aux environs de Halle; mais le Comte d'Eſtrées, qui marchait à Enghien à la tête de vingt-huit eſcadrons, ſe replia ſur M. de Clermont-Gallerande, & leur jonction forma un corps de vingt-trois mille hommes bien en état de réſiſter à toutes les entrepriſes des ennemis. Le Duc de Cumberland augmenta de huit mille hommes le corps de troupes qu'il avait déja fait avancer du côté de Halle. Le Maréchal de Saxe fit échouer tous ces projets en ſe portant aux endroits d'où l'on pouvait ſecourir la place qui ſe rendit.

Telles furent les ſuites de la bataille de Fontenoi; qui ont rendue mémorable l'année 1745. Le Roi était revenu à Paris, où il avait été reçu avec des tranſports de la plus grande ivreſſe; on célébra la victoire de Fontenoi, celle de Mâle, & la conquête du Comté de Flandre.

Les proſpérités de Louis XV s'accrurent toujours dans les Pays-Bas. La ſupériorité de ſes armées, la facilité du ſervice en tout genre, la diſperſion & le découragement des alliés, leur peu de concert, & ſurtout la capacité du Maréchal de Saxe, tout cela formait une ſuite non-interrompue de ſuccès qui n'a point d'exemple, que les conquêtes de Louis XIV.

ARTICLE X.

Tentative du fils du Prétendant en Angleterre.

TANDIS que les Français promenaient ainſi leurs drapeaux victorieux dans les Pays-Bas, le Prince Edouard, fils du Prétendant, qu'on avait appelé en France, pour le faire débarquer en Angleterre, ſe diſpoſait à paſſer dans cette île pour y réclamer les droits que ſa naiſſance lui donnait au trône de la Grande-Bretagne. Au mois d'Août 1745, ce Prince s'embarqua ſur une frégate de dix-huit canons, appartenant à un Négociant Français; & avec un petit nombre d'Officiers & quelques armes, il aborda, non ſans danger, dans le royaume d'Ecoſſe. Il déclarait dans un Manifeſte, qu'il venait faire valoir ſes droits, & qu'il eſpérait monter ſur le trône ſans aucun autre ſecours que celui de ſa Nation. Il trouva dans ce pays un petit nombre de partiſans de la Maiſon de Stuart. Bientôt il fut à la tête de dix à douze mille hommes; mais ce nombre n'augmentait point. Il s'empara de la ville d'Edimbourg, capitale de l'Ecoſſe, & de quelques autres places; il battit même quatre mille Anglais à Preſton. Il entra en Angleterre, pénétra même juſqu'à Lancaſtre, ſans trouver d'ennemis qui s'oppoſaſſent à ſon paſſage. Il s'approcha de Londres, à la diſtance de quarante-trois lieues; mais perſonne ne s'empreſſa de faire aucun mouvement en ſa faveur. Le Duc de Cumberland marcha contre lui, & le força de ſe replier ſur l'Ecoſſe. L'arriere-garde du Prince fut battue à Cliſton, & le rejoignit en déſordre à Carliſle. Il y gagna en Ecoſſe la bataille de Falkirk, mais il perdit celle de Culloden. Ce dernier revers, qui avait fait périr le plus grand nombre de ſes partiſans, l'obligea à prendre la fuite & à ſe cacher dans les montagnes. Après avoir eſſuyé les plus facheuſes extrémités, pour ſe dérober aux pourſuites de ceux qui le cherchaient, il eut le bonheur de leur échapper & de s'embarquer pour la France, où il arriva avec la douleur d'avoir tenté une expédition inutile à ſes intérêts, & funeſte au petit nombre de ceux qui avaient embraſſé ſon parti.

OFFICIERS

OFFICIERS GENERAUX

Qui ſervirent en Flandre pendant la Campagne de 1745.

ARMÉE DU ROI.

LE ROI;

M. LE MARÉCHAL DE SAXE.

LIEUTENANS GÉNÉRAUX.

M. le Duc d'Harcourt,
M. le Comte de Clermont-Tonnerre,
M. le Comte de Clermont,
M. de Lutteaux,
M. le Prince de Dombes,
M. le Comte d'Eu;
M. Phelippes,
M. le Marquis de Meuſe,
M. le Marquis de Clermont-Gallerande,
M. du Chayla,
M. le Duc de Gramont,
M. le Comte de Baviere,
M. le Comte de Monteſſon;
M. le Comte de Danois.
M. le Duc de Biron,
M. le Comte de Lowendal.
M. le Marquis de Mont-Boiſſier,
M. le Comte de Beranger,
M. le Duc de Richelieu,
M. le Prince de Pons,
M. le Marquis de Brezé,
M. le Duc de Luxembourg,
M. le Comte d'Eſtrées,
M. le Comte de Clare,
M. le Comte d'Apcher,
M. le Comte de Langeron;
M. le Marquis de Croiſſy,
M. le Duc de Boufflers,
M. le Duc de Chartres;
M. le Duc de Penthievre;
M. le Marquis de Chabannes,
M. de la Billarderie.

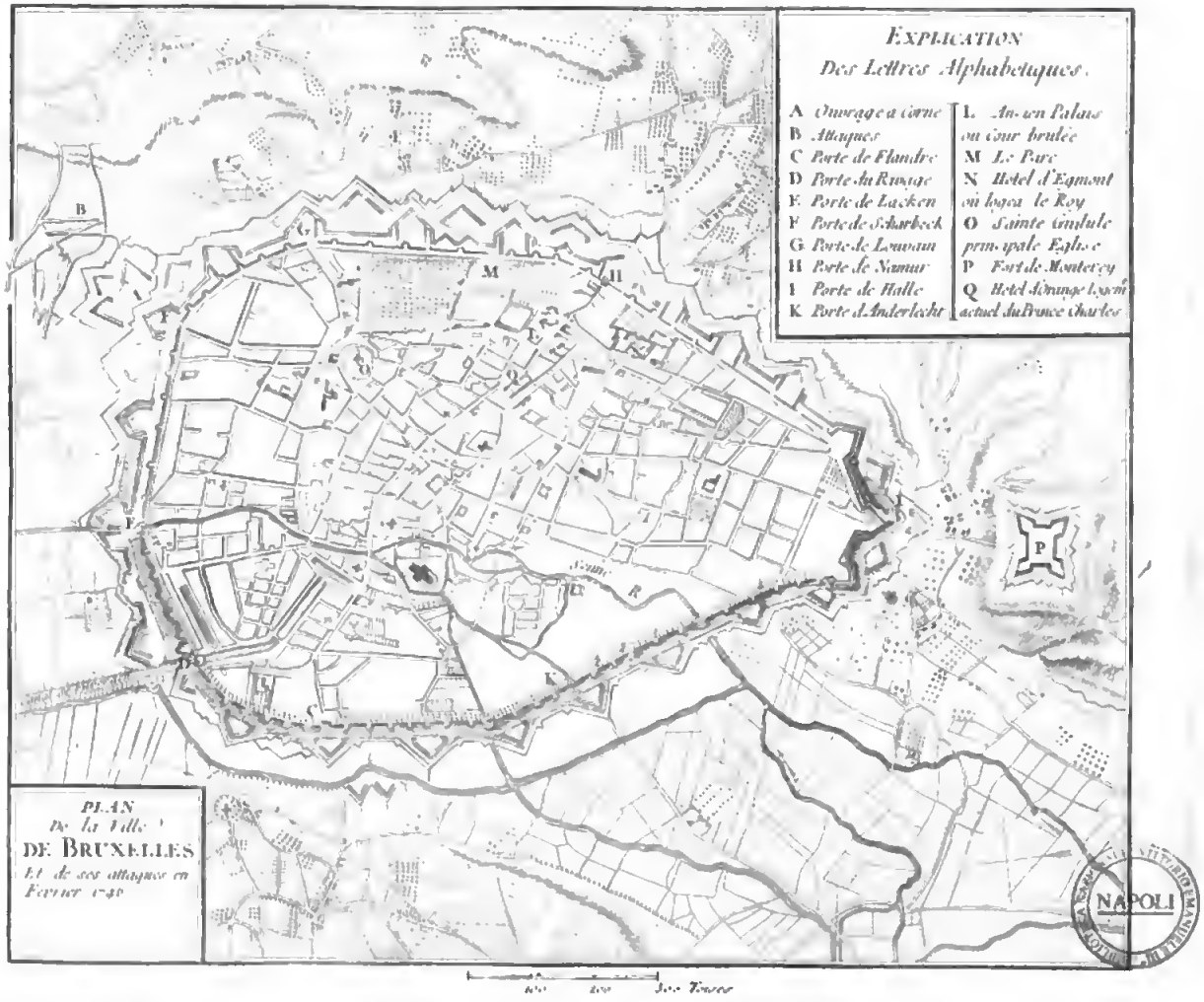
MARÉCHAUX DE CAMP.

M. le Comte de la Marck,
M. de Monnin,
M. le Marquis de Contades,
M. le Comte de Graville,
M. le Comte de Beuvron,
M. le Duc d'Aumont,
M. le Duc d'Ayen,
M. le Prince de Soubiſe,
M. le Duc de Chaulnes,
M. le Chevalier Dagueſſeau,
M. le Comte de Logny-Montmorency;
M. le Marquis de Mezieres,
M. le Marquis de Créquy,
M. le Marquis du Muy,
M. le Marquis d'Anlezi,
M. le Marquis de Soureches;
M. le Comte de Rozen,
M. le Comte de Fitz-James,
M. le Marquis de Beauffremont;
M. le Prince de Tingry,

M. le Comte de la Suze,
M. le Duc de Fitz-James,
M. le Comte de Noailles,
M. de Cremille,
M. du Brocard,
M. de Zurlauben,
M. le Marquis de Chiffreville;
M. le Marquis de Marignanes,
M. de Mongibault,
M. le Marquis de Jumilhac,
M. de Courtomer,
M. le Marquis d'Armentieres;
M. le Marquis de Souvré.
M. le Duc de Chevreuſe,
M. le Marquis de Rubempré,
M. le Comte d'Harcourt,
M. le Comte du Roure,
M. de la Coſte-Meſſelieres,

M. du Chambon,
M. de Gault,
M. le Comte de Saumery,
M. de Champeron,
M. le Marquis de Calviere,
M. le Comte de Raſilly,
M. le Marquis de Fougeres;
M. le Comte de Treſſan,
M. le Comte de Balincourt,
M. le Chevalier de Suzy,
M. le Chevalier d'Artaignant;
M. de Mannerbe,
M. le Chevalier de Guers;
M. de la Motte-Guerin,
M. le Marquis de Peruſſy,
M. le Marquis de Morangies,
M. le Vicomte de Canillac,
M. le Marquis de Cruſſol de Salles.

Maréchal Général des logis de l'Armée. M. de Cremille.
Major Général de l'infanterie. M. de Vaudreuil.
Maréchal Général des logis de la cavalerie. M. de Croiſmare.
Intendant de l'Armée. M. de Sechelles.


EXPLICATION
Des Lettres Alphabetiques.
A Ouvrage a Corne
B Attaques
C Porte de Flandre
D Porte du Rouage
E Porte de Lacken
F Porte de Scharbeek
G Porte de Louvain
H Porte de Namur
I Porte de Halle
K Porte d'Anderlecht
L Ancien Palais ou Cour brulée
M Le Parc
N Hotel d'Egmont ou logea le Roy
O Sainte Gudule principale Eglise
P Fort de Montereÿ
Q Hotel d'Orange lequel actuel du Prince charles
PLAN
De la Ville
DE BRUXELLES
Et de ses attaques en Fevrier 1746
NAPOLI

ARTICLE XI.

Election de FRANÇOIS I à l'Empire. Siége de Bruxelles.

PENDANT que les proſpérités de la France ſemblaient devoir chaſſer pour jamais la Maiſon Autrichienne de la Flandre, la Reine de Hongrie raſſemblait toutes ſes forces ſous les murs de Francfort. Cette Princeſſe fit élire Empereur, dans cette ville, le Grand-Duc de Toſcane, ſon époux, ſous le nom de François I; cette cérémonie ſe fit le 12 Septembre 1745. Le Roi de Pruſſe fit proteſter de nullité par ſes ambaſſadeurs : l'Electeur Palatin, dont l'armée Autrichienne avait ravagé les terres, proteſta de même. Les ambaſſadeurs Electoraux de ces deux Princes ſe retirerent de Francfort; mais l'Election ne fut pas moins faite dans les formes, aux termes de la Bulle d'or, qui dit que « ſi » les Electeurs ou leurs ambaſſadeurs ſe retirent du lieu de l'élection, » avant que le Roi des Romains, futur Empereur, ſoit élu, ils ſeront » privés cette fois de leur droit de ſuffrage, comme étant cenſés » l'avoir abandonné. »

La nouvelle Impératrice vint elle-même à Francfort pour jouir de ſon triomphe & du couronnement de ſon époux. Elle vit du haut d'un baſtion la cérémonie de l'entrée; elle fut la premiere à crier *Vivat*, & tout le peuple lui répondit par des acclamations de joie & de tendreſſe : ce fut le plus beau jour de ſa vie. Elle alla enſuite voir ſon armée rangée en bataille auprès de Leidelberg, au nombre de ſoixante mille hommes. L'Empereur, ſon époux, la reçut, l'épée à la main, à la tête de l'armée. Elle paſſa entre les lignes, ſaluant tout le monde, dîna ſous une tente, & fit donner un florin à chaque ſoldat.

Cette élévation de François I à l'Empire ne devait pas ralentir les hoſtilités; & la France, abandonnée par le Roi de Pruſſe qui avait fait ſa paix particuliere avec la Reine de Hongrie, n'en ſuivit pas moins ſes conquêtes. L'objet de la guerre était alors, du côté de la France, d'obliger l'Impératrice, par ſes pertes en Flandre, de céder ce qu'elle diſputait en Italie, & de contraindre les Etats-Généraux à rentrer dans la neutralité dont ils étaient imprudemment ſortis. L'objet de la Reine de Hongrie était de ſe dédommager ſur la France de ce que le Roi de Pruſſe lui avait ravi, & de déterminer les cercles de l'Empire à prendre les armes en ſa faveur; mais ce projet ne put avoir d'exécution, parce

que les Membres de l'Empire Germanique jugerent à propos de ne prendre aucune part dans une querelle qui ne les concernait pas.

Louis XV ſe détermina donc à continuer ſes conquêtes dans les Pays-Bas. Le Maréchal de Saxe fit les diſpoſitions du ſiége de la ville de Bruxelles, au milieu de l'hiver le plus rigoureux. Les troupes, qui avaient été diſtribuées dans les différentes places de la Flandre, & qui commençaient à peine à ſe délaſſer de tant de fatigues, eurent ordre de ſe rendre à Maubeuge, Ath, Tournai, Oudenarde, Gand & Dendermonde. M. de Vaux, Colonel du Régiment d'Angoumois, s'avança avec trois bataillons & quelques Compagnies de Grenadiers devant le château de Marienſal, ſitué ſur la rive gauche du canal qu'il paſſa dans des bateaux, après avoir emporté la redoute des Trois-Fontaines, où il fit priſonnier de guerre un détachement de troupes Hollandaiſes.

Le lendemain le Maréchal de Saxe, à la tête d'un corps conſidérable d'Infanterie & de Cavalerie, paſſa le canal ſur un pont de pontons, & marcha ſur Bruxelles, où il fut bientôt joint par les troupes que commandait M. de Clermont-Gallerande. Le Marquis de Contades fit en même tems jeter un pont ſur le canal près de Laken : il s'empara d'une redoute voiſine, ainſi que du fort des *Trois-Trous*. Le Marquis d'Armentieres qui commandait pour lors à Ath, ſe porta entre Louvain & Bruxelles, & finit par cette opération l'inveſtiſſement de la place. M. de Philippes empêcha auſſi avec le corps de troupes qu'il avoit à Binech, les garniſons des villes de Mons, de Charleroi de rien tenter qui pût être contraire aux entrepriſes du Maréchal de Saxe. M. de Beauſſobre, Colonel du régiment de Huſſards de ſon nom, qui marchait vers Malines, dont il fallait s'emparer, rencontra au pont de *Valhem* un corps d'Infanterie ennemie qu'il obligea à repaſſer la riviere; M. de Beauſſobre entra enſuite dans Malines avec tout ſon détachement. Les Graſſins qui furent envoyés à Louvain, eurent le même avantage. Le Marquis de Contades alla reconnaître Wilworden que le Maréchal de Saxe avait fait bombarder; à peine ſe fut-il préſenté, que la garniſon compoſée de deux cents cinquante-ſix hommes ſe rendit priſonniere de guerre.

Ces glorieux ſuccès précéderent de quelques jours l'ouverture de la tranchée devant Bruxelles, qui fut ouverte vis-à-vis l'ouvrage à corne de la porte de Scarbuth le 7 Février : les efforts furent ſi heureux, que les travaux s'éleverent avec une activité prodigieuſe; bientôt deux batteries menacerent la ville & commencerent à lancer des boulets & des mortiers. Le feu des aſſiégés était vif & bien ſervi; mais l'ardeur des aſſiégeans ne ſe ralentiſſait point : les breches du corps de la place & de

de l'ouvrage à corne étaient devenues praticables. Les assiégés pour prévenir l'assaut, arborerent le drapeau blanc le 20 Février, & la capitulation fut signée le même jour; la garnison se rendit prisonniere de guerre, à la condition que l'armement des soldats serait mis en dépôt dans Bruxelles, pour être remis aux troupes à l'époque de leur échange ou à la paix. Les équipages du Duc de Cumberland & du Prince Charles étaient dans Bruxelles; par considération pour ces Princes, le Maréchal de Saxe ordonna qu'ils lui fussent renvoyés. Le Comte, aujourd'hui Prince de Kaunitz-Rittberg, & toutes les personnes attachées au service civil de l'Impératrice-Reine, eurent la liberté de se retirer où bon leur semblerait. Ce siége ne coûta aux Français que neuf cents huit hommes, tant tués que blessés. Le Marquis d'Aubeterre, Colonel du Régiment Royal des Vaisseaux, fut du nombre des morts.

ARTICLE XII.

Siége d'Anvers, en 1746.

Il semblait que la Flandre fût entierement ouverte aux armées Françaises, & qu'elle dût devenir la conquête du Roi. Chaque bataille était suivie d'une victoire, chaque siége de la prise de la place; nos succès en Italie étaient moins constans, quoique non moins faciles. Les progrès que nos troupes y avaient faits en 1745, s'étaient réduits à rien en très-peu de tems.

La France n'ignorait point que tant d'armées sur pied dévoraient ses finances & ses ressources; & tel était le motif secret de Louis XV, qui le forçait de proposer la paix au milieu de ses triomphes. Sa situation extérieure était connue, & cette connaissance rendait les ennemis plus opiniâtres à refuser la paix.

Tout le Brabant, Louvain, Malines, Lierre, Arschit, Hehentat & le fort Sainte-Marguerite étaient conquis. Le siége d'Anvers fut résolu; la ville fut bientôt abandonnée, & le siége de la citadelle ne fut point différé. Pendant ce tems le Roi parcourt le pays qu'il vient de conquérir par la seule terreur de ses armes, verse par-tout ses bienfaits, & fait chérir son humanité. Lorsqu'il entra dans Malines, le Cardinal Archevêque, Prélat distingué par ses mœurs & ses lumieres, lui tint ce discours éloquent:

« Sire, le Dieu des armées est aussi le Dieu de miséricorde. Tandis

» que Votre Majeſté lui rend des actions de grace pour ſes victoires, » nous lui offrons des vœux pour les faire heureuſement ceſſer par une » paix prompte & durable. Le ſang de Jéſus-Chriſt eſt le ſeul qui coule » ſur nos autels; tout autre nous alarme. Un Prince de l'Egliſe doit » avoir le courage d'avouer cette peur devant un Roi Très-Chrétien. »

« Monſieur l'Archevêque, répondit Louis XV, vos vœux ſont con- » formes à mes deſirs, qui ne tendent qu'à porter mes ennemis à la » paix; c'eſt l'unique but de mes démarches, & le ſuccès que j'at- » tends de mes efforts. »

M. le Comte de Clermont était chargé du ſiége d'Anvers. M. le Maréchal de Saxe & le Comte d'Argenſon, Miniſtre de la Guerre, vinrent reconnaître ſes travaux; & leur ſuffrage le détermina à ordonner l'ouverture de la tranchée le 26 Mai 1746. Trois mille ſix cents travailleurs étaient employés à cette opération, ſoutenus de douze Compagnies de Grenadiers, de deux bataillons du Régiment d'Auvergne & du Régiment Suiſſe de Bettens, commandés par M. Thomé, Maréchal-de-camp, & le Marquis de Berville, Brigadier.

Quatorze pieces de canon attaquerent la citadelle ſans relâche: bientôt de nouvelles batteries furent établies; les ſappes étaient avancées juſqu'aux paliſſades. Le chemin couvert fut à la diſpoſition des Français, & le Gouverneur d'Anvers, après une courageuſe réſiſtance, capitula le 31 Mai. Il obtint pour la garniſon les honneurs de la guerre. Il fut auſſi obligé de rendre le fort Sainte-Marie, ſitué ſur la rive gauche de l'Eſcaut, vis-à-vis le fort Saint-Philippe.

ARTICLE XIII.

Siége de Mons, de Saint-Guillain, de Charleroi, en 1746.

Il était réſolu de dépouiller la Reine de Hongrie de toutes ſes poſſeſſions dans le Hainault. On commença par le ſiége de Mons: ce fut le Prince de Conti qui en eut la conduite. Ce Prince, qui s'était ſi diſtingué au ſiége de Coni, & dont l'ardeur était égale aux connaiſſances militaires, enflamma, par ſon exemple, les troupes, & redoubla leur zele. Il fit inveſtir la place d'un côté par le Duc de Boufflers, avec ſeize bataillons & vingt-quatre eſcadrons; de l'autre, par le Comte d'Eſtrées avec trente bataillons,

Les attaques furent ordonnées vingt-quatre heures après l'établiſſement des batteries. La tranchée fut ouverte dans deux endroits ; l'une ſur le front de Bertamont, l'autre ſur celui de Nimy. La garde de la tranchée, à l'attaque de Bertamont, fut confiée au Marquis de la Farre & au Duc de Briſſac, qui avaient à leurs ordres trois bataillons, ſix compagnies de Grenadiers auxiliaires, & deux piquets de Dragons; celle à l'attaque de Nimy fut donnée au Comte de la Mothe-Houdancourt & au Comte de Buſſy, qui commandait auſſi trois bataillons, ſix compagnies de Grenadiers auxiliaires & un piquet de Dragons.

Il ſerait curieux de tracer toutes les opérations de ce ſiége, pour juger de la célérité que le Prince de Conti fit mettre à tous les travaux. Les batteries s'élevaient comme par enchantement, l'ennemi ne pouvait ſoutenir l'impétuoſité des attaques, & le ſervice d'une artillerie bien dirigée & conſtamment ſervie. On vit les aſſiégeans tout couverts de pouſſiere, s'élancer vers les deux redoutes de la ville, nommée le fort Corbeau & le fort l'Ecluſe, les attaquer avec intrépidité & s'en emparer.

Les aſſiégés harcelés de toutes parts, ſe défendaient avec une opiniâtreté égale à l'ardeur des aſſiégeans. Leurs efforts étaient vains : les mines du demi baſtion furent éventées, on avança la ſappe, on multiplia les tranchées : les aſſiégés hors d'état de pouvoir ralentir l'impétuoſité d'un feu auſſi terrible, furent forcés de capituler le 11 Juillet 1746. La garniſon compoſée de ſix bataillons des troupes de la Reine de Hongrie, de ſix bataillons Hollandais & quelques eſcadrons, fut faite priſonniere de guerre.

Le ſiége de Saint-Guillain ſuivit de près cette derniere & brillante conquête : le Marquis de la Farre, chargé de cette expédition, fit inveſtir la place trois jours après la réduction de Mons, le 14 Juillet.

Les aſſiégeans enleverent ſans beaucoup de peine la redoute de Bourdon & firent la garniſon priſonniere. Ils ſe rendirent maîtres des ouvrages ſur la baſſe Haine & de la tête de Horme. La tranchée fut ouverte devant la place ; les travaux avancerent avec autant de rapidité, dit l'Hiſtorien des conquêtes de Louis XV, qu'on pouvait le deſirer. Les aſſiégeans tirerent à la droite une parallele qui déborda la flaque d'eau ; ils firent un débouché ſur la gauche pour arriver à la premiere eſtacade ſur la digue, & ſe trouverent en état, en moins de vingt-quatre heures, de tranſporter ſur des bateaux joints enſemble deux pieces de canon, qu'ils mirent auſſitôt en batterie. Les Grenadiers Français, la terreur des ennemis, couperent l'eſtacade à coup de haches, marcherent à l'ouvrage avancé & l'emporterent ; ces intrépides guerriers cherchaient encore de

nouveaux dangers, lorſque les aſſiégés allerent au devant & capitulerent le 25 Juillet. La garniſon ſe rendit priſonniere de guerre.

Charleroi fut inveſtie, la tranchée fut auſſitôt ouverte, l'établiſſement d'un logement dans la redoute, l'envahiſſement de la galerie ſouterraine, la conſtruction de pluſieurs batteries, une redoute emportée l'épée à la main, ne furent l'ouvrage que d'un ſeul jour.

Mais ce fut vers la porte de Bruxelles que toutes les horreurs d'un ſiége cruel parurent ſe réunir. Les aſſiégés qui défendaient cette porte avec la plus grande intrépidité, céderent enfin à la fureur des Grenadiers Français, qui, maîtres du chemin couvert & déja répandus dans la ville, la menaçaient de l'emporter d'aſſaut. Le drapeau blanc qu'on arbora ſur le baſtion gauche diſſipa ce dernier orage; la capitulation fut ſignée le 21 Août, après trois attaques vigoureuſes. La garniſon compoſée de trois bataillons fut faite priſonniere de guerre.

M. Bélidor, qui ſuivait alors le Prince de Conti, en qualité d'Ingénieur en chef, employa à ce ſiége un ſtratagême qui accéléra la reddition de cette place. Il ſut qu'un Curé des environs de la ville y avait toute ſa famille; il lia commerce avec lui pendant les premiers jours du ſiége; &, lorſqu'il crut avoir aſſez acquis ſa confiance, il lui dit, en grand ſecret, d'engager ſes parens à ſortir de la ville, parce que le Prince de Conti ſe préparait à diſtribuer de la poudre dans les carrieres de charbon de terre, ſur leſquelles une grande partie de la ville eſt ſituée, afin de la faire ſauter. Malgré le ſecret inviolable promis par le Curé, & ſur lequel M. Bélidor ne comptait pas, la nouvelle ne tarde à ſe répandre dans Charleroi, qu'autant de tems qu'il en fallait pour l'y faire parvenir; & l'alarme y fut d'autant plus vive, que le Prince, avec lequel M. Bélidor avait concerté ce ſtratagême, le ſeconda fort à propos, en faiſant marcher vers l'embouchure des carrieres quantité de chariots couverts, qui perſuaderent aux habitans qu'on y menait déja la poudre dont on voulait les remplir. Ils furent ſi effrayés des ſuites de cet entrepriſe, qu'ils contraignirent le Gouverneur à capituler beaucoup plus tôt qu'il ne l'aurait fait, & dans le tems que l'armée ennemie, qui venait les ſecourir, était ſur le point d'arriver.

ARTICLE

ARTICLE XIV.

Siége des Ville & Château de Namur.

IL ne reſtait plus à la Reine de Hongrie, entre la mer & la Meuſe, que la ville de Namur, d'où elle pouvait menacer les anciennes frontieres de France, & pénétrer dans les nouvelles conquêtes du Roi : cette derniere ville attira toute la vigilance du Prince Charles de Lorraine, qui fit tout ce qu'il pouvait pour la conſerver : il raſſembla toutes ſes forces dans un camp avantageuſement placé, il s'y retrancha par des travaux multipliés, & rendit impénétrables toutes les iſſues qui menaient à Namur. Les obſtacles ſemblaient s'entaſſer & s'élever à chaque pas.

Le Maréchal de Saxe marcha contre lui; ſa marche fut ſi bien concertée, il choiſit des poſtes ſi avantageux, qu'il parvint à couper toutes les ſubſiſtances au Prince Charles de Lorraine. Cette adreſſe fut heureuſe; elle obligea les Alliés d'abandonner leur camp & de chercher un autre aſyle au-delà de la Meuſe.

Namur fut inveſti le 9 Septembre. Cinquante-neuf bataillons & cinquante-ſix eſcadrons, commandés par le Comte de Clermont, attaquerent la ville. Cinq batteries de canon ouvrirent le ſiége par un feu auſſi vif que meurtrier. La ville capitula. Le Commandant ſe retira avec ſa garniſon dans les châteaux, qu'on aſſiégea cinq jours après. Le feu des aſſiégés était violent & continu; mais celui des aſſiégeans, devenu plus terrible par l'établiſſement de nouvelles batteries, les força de capituler le 30 Septembre. La garniſon ſe rendit priſonniere de guerre.

ARTICLE XV.

Bataille de Rocoux gagnée ſur les alliés le 11 Octobre 1746.

Les alliés eſpéraient encore pouvoir arrêter l'armée Françaiſe. Ils s'étaient retranchés dans les lignes d'Elderen. Obligés de camper, ils avaient établi leur camp entre Houtain & Graſſe. Le Maréchal de Saxe les pourſuivait & allait bientôt attaquer le Prince Charles de Lorraine. L'armée Françaiſe avait paſſé le Jar & occupait le terrain qui ſépare les deux chauſſées qui conduiſent à Liége. Elle était rangée ſur quatre lignes; la droite était appuyée à Hognoul, la gauche ſur Neudorp. Un corps de réſerve formait la troiſieme ligne derriere le village de Houté; & celui que commandait le Marquis de Contades formait la quatrieme. Les troupes détachées aux ordres du Comte de Clermont & du Comte d'Eſtrées (1) camperent en avant de l'armée, ſur la chauſſée de Saint-Tron à Liége; & celles commandées par MM. de Clermont-Gallerande & de Mortagne ſe placerent à la gauche.

L'ordre le plus exact régnait dans tous les rangs : le jour convenu étant arrivé, le Maréchal de Saxe fit battre la générale, & l'armée marcha ſur dix colonnes paralleles juſqu'a la hauteur du village de Lointain, qui avait été donné pour point de direction de la marche de chaque colonne. A cet endroit la cavalerie des deux ailes ſe mit en ordre de bataille; & l'infanterie, chargée des attaques, reſta en colonnes par bataillons.

Le Prince Charles de Lorraine s'avança à cinq cents pas environ de ſon camp, ſans abandonner les différens poſtes qu'il occupait ſur les hauteurs, & fit ſes diſpoſitions pour le combat.

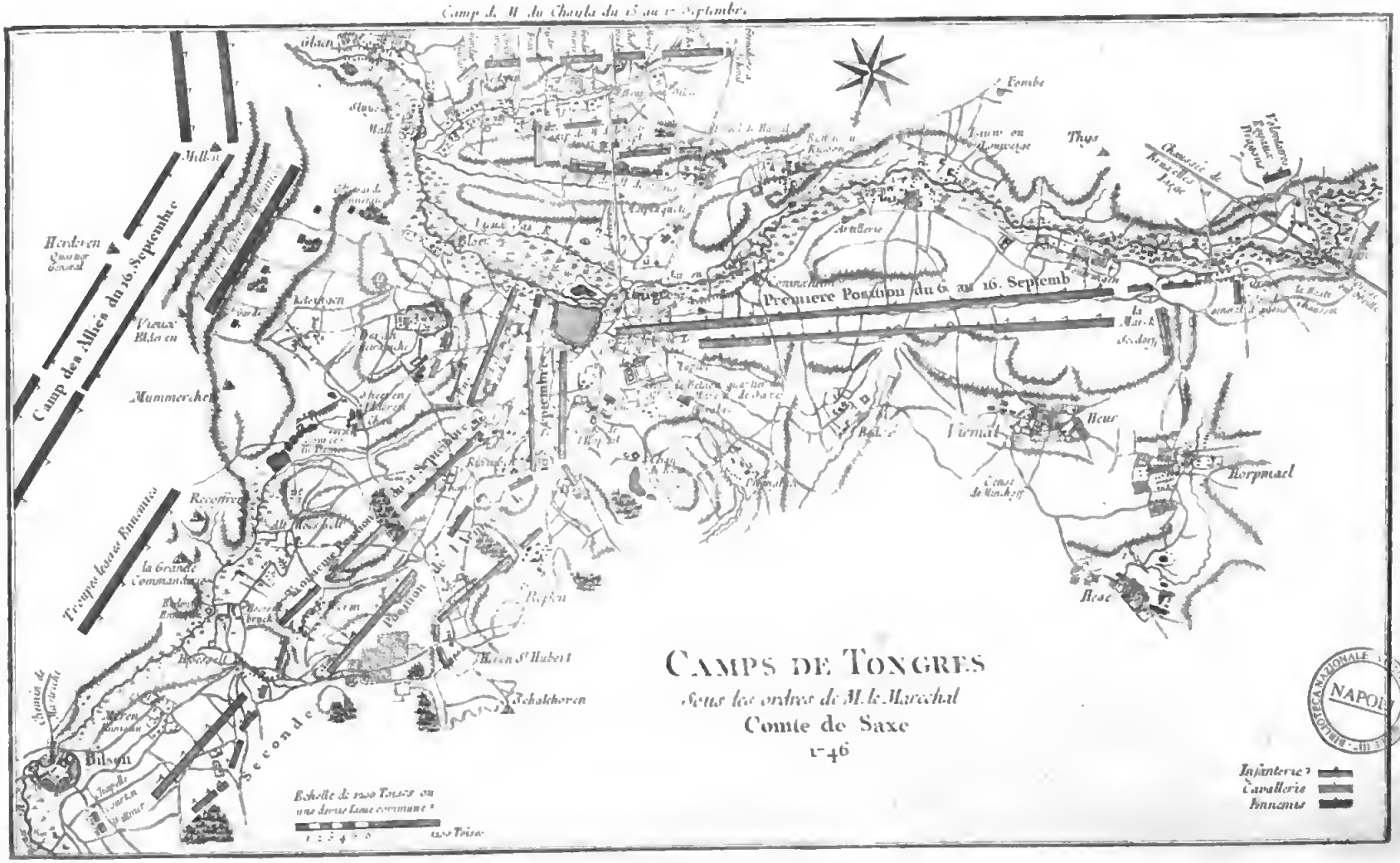
(1) Louis-Céſar d'Eſtrées, Maréchal de France & Miniſtre d'Etat, naquit à Paris en 1699 de François-Michel le Tellier de Courtanvaux, Capitaine-Colonel des cent Suiſſes, & de Marie-Anne-Catherine d'Eſtrées, fille de Jean, Comte d'Eſtrées, Vice-Amiral & Maréchal de France. Il fit ſes premieres armes dans la guerre que le Régent fit à l'Eſpagne, & y ſervit ſous les ordres du Maréchal de Barwick. Parvenu aux grades de Maréchal-de-camp & d'Inſpecteur général de cavalerie, il ſe ſignala dans la guerre de 1741. Le blocus d'Egra, le paſſage du Meiu à Selingeſtadt, la journée de Fontenoi, le ſiége de Mons, celui de Charleroi; ſont autant d'événemens qui atteſtent ſes grands ſervices. En 1756, il fut créé Maréchal de France; & en 1758, il entra au Conſeil d'Etat. Cinq ans après, en 1763, il reçut le brevet de Duc. Sa ſanté ne lui permettant pas de remplir ſes fonctions dans le Conſeil, il en quitta les honneurs pour reſpirer les douceurs de la retraite. Il mourut le 2 Janvier 1771. Le Maréchal d'Eſtrées avait été marié deux fois; la premiere avec Mademoiſelle de Champagne, & la ſeconde avec Mademoiſelle de Puiſieux. Il n'a point eu d'enfans de ces deux mariages.

LE M.d D'ESTRÉES.

M. Vanloo Pinxit

De Larmessin Sculp.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

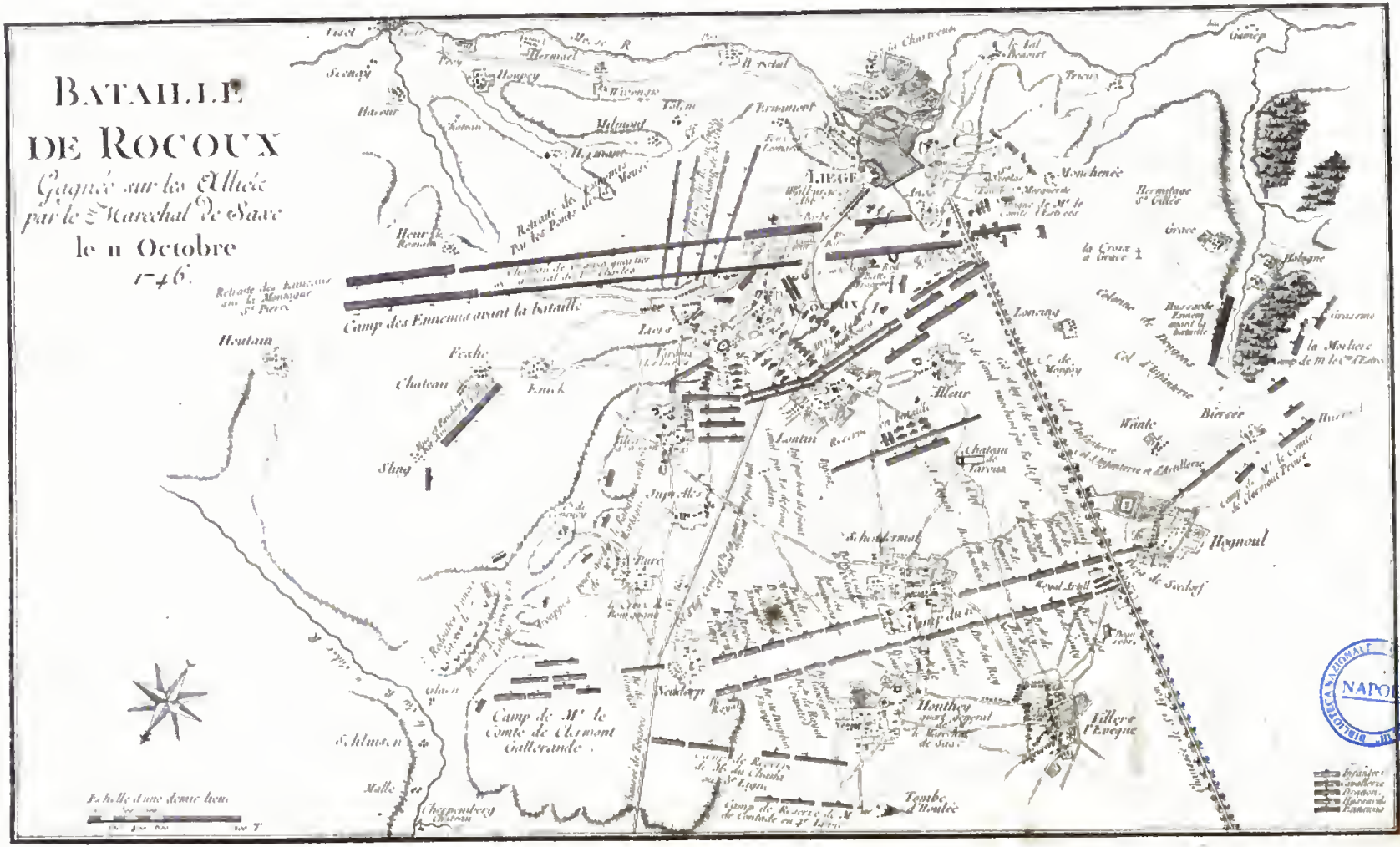


CAMPS DE TONGRES

Sous les ordres de M. le Maréchal

Comte de Saxe

1746


BATAILLE
DE ROCOUX
Gagnée sur les Alliés
par le Maréchal De Saxe
le 11 Octobre
1746.
LIEGE
ROCOUX
Camp des Ennemis avant la bataille
Camp de M.r le
Comte de Clermont
Hognoul
Houthey
Tombe
d'Ivoulée
Echelle d'une demie lieue

Le feu du canon placé à la droite de l'armée Françaiſe en donna le ſignal. L'action s'engagea dans le fauxbourg de Sainte-Valburge & dans le village d'Auce. Le Comte de Clermont & le Comte d'Eſtrées, à la tête des brigades de Picardie, de Champagne, de Monaco, de Ségur, de la Fere, de Bourbon, pouſſerent les alliés ſi vivement, qu'ils furent chaſſés de ces deux poſtes.

Le Maréchal de Saxe s'expoſa comme le moindre ſoldat, & parut à la tête de toutes les brigades, bravant le feu du mouſquet & du canon. Il ſe ſignala perſonnellement comme Officier au camp de Varoux, & c'eſt cette bravoure qui enflammait l'ame du ſoldat. Les alliés, encore chaſſés de ce nouveau poſte, étaient conſternés : ils ſe replierent contre le village de Rocoux, où le Marquis d'Hérouville conduiſit les brigades de Navarre, d'Auvergne, de Royal, de Montmorin. Elles y firent des prodiges de valeur, & battirent entierement les alliés : le Maréchal de Saxe les avait ſuivis à la tête de ſix bataillons. Tout pliait devant lui : la cavalerie Hollandaiſe effrayée jeta la confuſion dans l'armée alliée, & occaſionna une déſertion générale. La fuite fut la reſſource des vaincus (1). Ainſi ſe termina cette année ſignalée par tant de ſiéges & par des victoires importantes.

(1) Les alliés eurent dans ce combat ſept mille hommes tant tués que bleſſés : on leur fit mille priſonniers, & on leur enleva cinquante pieces de canon & dix drapeaux. Du côté des Français il y eut trois mille hommes tués ou bleſſés. M. le Baron d'Eſpagnac rapporte à ce ſujet le propos d'un Grenadier du Régiment d'Orléans, qui mérite d'être rapporté. Il avait eu la jambe emportée d'un boulet de canon. Le Maréchal de Saxe craignant qu'on ne marchât ſur lui, & avertiſſant d'y prendre garde : Que vous importe ma vie? lui répondit-il, gagnez la bataille.

OFFICIERS GENERAUX

Qui ſervirent pendant la Campagne de 1746.

Ordre de bataille de l'armée du ROI, *du 16 Août 1746.*

LE ROI,

M. LE MARÉCHAL COMTE DE SAXE.

PREMIERE LIGNE.

LIEUTENANS GÉNÉRAUX.

M. le Duc d'Harcourt,
M. le Comte de Clermont-Tonnerre,
M. le Marquis de Maubourg,
M. de Bukley,
M. le Chevalier de S. André,
M. le Duc de Boutteville,
M. le Marquis de Brezé,
M. le Comte de Baviere,
M. de Salieres,
M. le Comte d'Eſtrées,
M. le Duc de Randan,
M. le Marquis de Villemur,
M. le Comte de Treſmes,
M. de Contades.

MARÉCHAUX DE CAMP.

M. le Duc de Briſſac,
M. le Duc de Chaulnes,
M. le Comte de Relingue,
M. le Marquis de Muy,
M. le Chevalier de Muy,
M. le Comte de Noailles,
M. le Comte de Faudoas,
M. le Duc d'Havré,
M. le Comte de Froullay,
M. le Marquis d'Armentieres,
M. le Comte de Lorges,
M. le Comte de la Vauguyon,
M. le Duc de Fitz-James,
M. le Chevalier Dagueſſeau,
M. le Comte d'Andlau,
M. le Marquis de Fiennes,
M. le Comte de Montmorency,
M. le Comte de Graville.

BRIGADIERS.

M. le Marquis de Chabrillant,
M. le Chevalier de Beaucayre,
M. de Pierrefeu,
M. le Marquis de Cernay,
M. le Comte de la Maſſais,
M. le Marquis de Crillon,
M. le Comte de Bergeiek,
M. Parron,
M. de Vaux,
M. de la Broſſe,
M. Paſcal,
M. le Comte de Vence,
M. le Marquis de Rougé,
M. de Tanus,
M. le Marquis d'Havrincourt,
M. le Comte de Rumain,
M. le Marquis de Poyanne,
M. le Comte de Brionne,

SECONDE

SECONDE LIGNE.

LIEUTENANS GÉNÉRAUX.

M. le Comte de la Mothe-Houdancourt;
M. le Marquis d'Hérouville,
M. le Marquis de Clermont-d'Amboiſe,
M. le Marquis de Clermont-Gallerande,
M. le Marquis Duchatel,
M. le Prince de Pons,
M. le Duc de Boufflers;
M. le Duc de Luxembourg,
M. le Marquis de Fenelon,
M. le Comte de Lowendal.
M. le Comte de Langeron.

MARÉCHAUX DE CAMP.

M. le Marquis de Souvré.
M. le Marquis de la Coſte-Meſſelieres,
M. de la Marche,
M. le Chevalier d'Aultanne,
M. le Marquis de Choiſeul;
M. le Marquis Roſen,
M. le Comte de Coetlogon,
M. le Comte de Blet,
M. le Chevalier de Grammont,
M. le Duc de Lauraguais,
M. le Marquis de S. Pern,
M. le Comte de Luſſan,
M. le Marquis d'Anleſi,
M. le Marquis de Sourches,
M. le Comte de Beuvron,
M. le Marquis de Biſſy fils,
M. le Chevalier Chauvelin.

BRIGADIERS.

M. le Duc d'Olonne,
M. le Chevalier de Dreux;
M. le Prince de Monaco,
M. le Prince de Guiſe,
M. de Bombelles,
M. le Marquis de Barbançon,
M. Bonaventure,
M. le Prince de Croï,
M. le Marquis de Voyer,
M. d'Hauterive,
M. le Chevalier de Montbarrey;
M. le Marquis des Salles,
M. le Marquis Deſtainville,
M. le Marquis de Maupeou,
M. le Chevalier de Pons.

Sur les Ailes de la ſeconde ligne.

M. Thomé, Maréchal-de-Camp.
M. de Séedorff, Maréchal-de-Camp.

TROISIEME LIGNE.

LIEUTENANS GÉNÉRAUX.

M. le Comte de Lautrec,
M. le Comte de Chabannes,
M. le Comte de Béranger,
M. le Chevalier de Belle-Iſle,
M. le Marquis du Châtelet-Lomont,
M. le Marquis de Meuſe,
M. le Marquis de Croiſſy,
M. le Marquis de Pontchartrain,
M. le Comte de Clare,
M. de Monnin.

MARÉCHAUX DE CAMP.

M. le Marquis du Châtelet,
M. le Prince de Soubiſe,
M. Bernage de Chaumont,
M. le Comte de Treſſan,
M. le Prince de Tingry,
M. le Duc de Fleury,
M. le Duc de Broglie,
M. de la Peyrouſe,
M. le Marquis Dumeſnil,
M. le Marquis de Chabanais,
M. le Marquis de Montmorin,
M. le Duc de Duras,
M. le Comte de Pons,
M. le Comte de Guerchy,
M. le Marquis de Beaupreau,
M. le Comte de S. Germain.

BRIGADIERS.

M. le Marquis de Ruffey,
M. le Comte de Duglas,
M. le Marquis de Laval,
M. de la Neufville,
M. Boiſſeau,
M. de Berville,
M. de S. Segraux,
M. le Chevalier Dailly,
M. de la Roche,
M. le Marquis de Cuſtine,
M. de la Serre,
M. de Salency,
M. le Marquis de Crenay,
M. Darros,
M. du Corail.

RÉSERVE.

LIEUTENANS GÉNÉRAUX.

M. le Comte de Clermont,
M. le Comte de Bercheni,
M. du Chayla,
M. le Comte de Courtômer,
M. le Duc de Biron.
M. le Marquis de Chiffreville,
M. le Marquis de Marignanes,
M. de Montgibault,
M. le Comte de Monteſſon,

MARÉCHAUX DE CAMP.

M. le Comte de Logny-Montmoreney,
M. le Marquis de Créquy,
M. le Comte de Rafilly,
M. le Chevalier de Guers,
M. le Comte du Roure,
M. du Chambon,
M. le Marquis de Fougeres,
M. le Comte de Treſſan.
M. le Comte de Balincourt,
M. le Chevalier de Suzy,
M. le Marquis de Peruſſy,
M. le Marquis de Morangies,
M. le Vicomte de Canillac,
M. le Marquis de la Luzerne,
M. le Marquis de la Salle,

BRIGADIERS.

M. le Comte de Raugrave,
M. de la Valette,
M. le Comte de Guiry,
M. le Chevalier de Braſſac,
M. Deſtournelles,
M. le Comte d'Apremont,
M. le Chevalier du Châtelet,
M. de S. Clair,
M. le Comte de Lynden,
M. de Beauſſobre.

CORPS DÉTACHÉS SUR LES AILES.

PREMIER.

LIEUTENANS GÉNÉRAUX.

M. le Comte de Segur,
M. le Marquis de Chazeron,
M. le Marquis de S. Jal,
M. le Comte de Mortaigne.

MARÉCHAUX DE CAMP.

M. le Marquis de Lévis,
M. le Marquis de Fremur,
M. le Chevalier de Nicolaï,
M. le Marquis de Vibraye.

SECOND CORPS.

LIEUTENANT GÉNÉRAL.

M. le Marquis de Putanges.

MARÉCHAUX DE CAMP.

M. le Comte de la Claviere,
M. de Boudeville,
M. de Cruſſol,
M. le Comte de Montbarrey,
M. de Bellefonds.

TROISIEME CORPS.

LIEUTENANT GÉNÉRAL.

M. le Comte de Coigny.

MARÉCHAUX DE CAMP.

M. le Marquis de Surgeres,
M. le Comte de la Suze.

BRIGADIERS.

M. le Chevalier de Saumery,
M. le Marquis d'Argenſe,
M. le Marquis de Boufflers.

QUATRIEME CORPS.

MARÉCHAUX DE CAMP.

M. le Duc de Chevreuſe,
M. le Marquis de Beauffremont,

BRIGADIERS.

M. Dupleſſis,
M. d'Aubigny,
M. le Marquis d'Asteld,

ARTILLERIE.

LIEUTENANS GÉNÉRAUX.

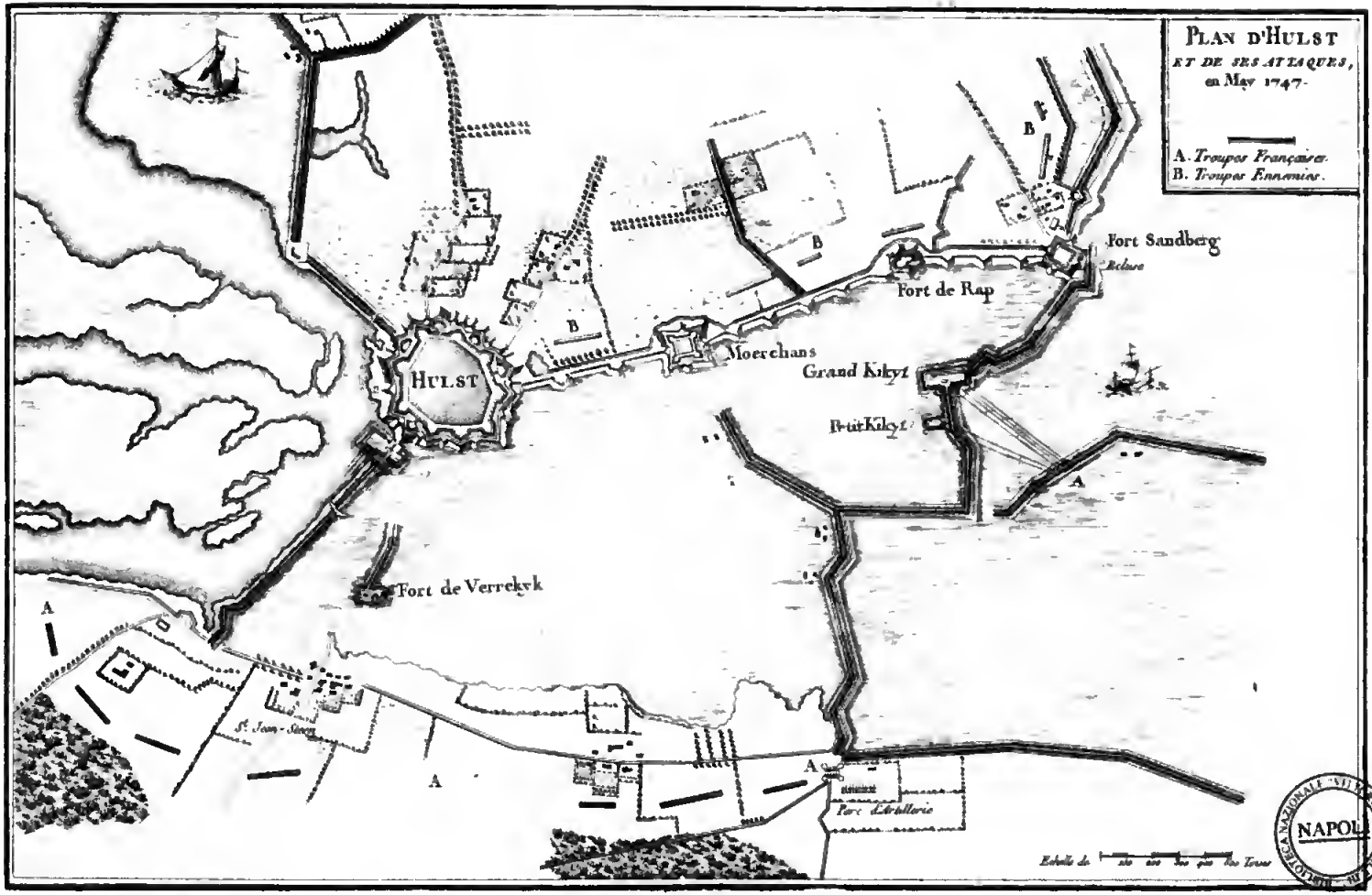
M. le Chevalier de la Roche-Aymon.
M. de Malezieu,
M. Thiboutot.

BRIGADIERS.

M. le Chevalier de Fontenay,
M. de Pumbecque,
M. Pelletier,
M. le Chevalier Pelletier,
M. le Chevalier de Fontenay,
M. de Valliere fils,
M. de Richecourt,
M. Labinon.

Cent ſoixante pieces de canon.

ARTICLE


PLAN D'HULST
ET DE SES ATTAQUES,
en May 1747.
A. Troupes Françaises.
B. Troupes Ennemies.
Fort Sandberg
Fort de Rap
Moerchans
Grand Kikyt
Petit Kikyt
HULST
Fort de Verrekyk
St. Jean-Steen
Parc d'Artillerie
Echelle de
NAPOL

ARTICLE XVI.

Campagne de 1747. Siéges de l'Ecluſe & du Sas de Gand.

Le Comte de Lowendal commanda les opérations de ces deux ſiéges. L'Ecluſe fut attaquée avec une vivacité prodigieuſe; peu s'en fallut qu'on ne l'emportât à l'arme blanche; le feu de la mouſqueterie des aſſiégés obligea les Français de prendre quelques précautions & de faire jouer deux batteries; mais les attaques étaient ſi rapides, & la place approchée de ſi près, que pour éviter les horreurs d'un aſſaut, le Commandant capitula & ſe rendit priſonnier de guerre avec ſa garniſon, le 22 Avril 1747.

Le Général Français marcha auſſitôt au Sas de Gand, qu'il avait inveſti en même tems que l'Ecluſe. La tranchée fut ouverte à ſon arrivée : il hâta les travaux, brava tous les feux, anima les ſoldats, dreſſa les batteries : dans un jour il a ceint la ville, & il va s'embraſer. Les aſſiégés s'épuiſent en efforts impuiſſans, & capitulent le 28 du même mois; la garniſon ſe rendit priſonniere.

ARTICLE XVII.

Siéges de Philippine, de Hulſt & d'Uxel.

Le ſiége du fort de Philippine fut fait avec la même rapidité que les autres : le Comte de Lowendal ayant fait offrir à la garniſon des conditions honorables qui furent refuſées, fit ouvrir la tranchée devant cette place. Il eut bientôt ſi bien pris toutes ſes meſures, que les aſſiégés s'apperçurent qu'il ne leur reſtait plus de reſſources, & ils demanderent à capituler; la garniſon, compoſée de cinq cents quatre-vingts hommes, ſe rendit priſonniere le 6 Mai 1747.

Le bruit s'étant répandu que les alliés menaçaient Anvers, le Comte de Lowendal s'y rendit, & laiſſa au Marquis de Contades la conduite du ſiége de Hulſt; mais la garniſon trop forte repouſſa les Français & les obligea d'abandonner leurs batteries & leur logement. Le Marquis de Contades revint à la charge & fut plus heureux. Le treizieme jour

du ſiége fut enfin marqué par la capitulation de la garniſon; le Gouverneur obtint les honneurs de la guerre, pour lui, pour ſes Adjudans & pour quatre cents hommes à ſon choix; mais ſans canon, drapeau, ni étendard.

De Hulſt, le Marquis de Contades marcha au ſiége d'Uxel. Un jour lui ſuffit pour s'établir; les ennemis voyant qu'ils ne pouvaient point l'arrêter, ſe rendirent priſonniers & obtinrent tous les honneurs de la guerre.

Peu de jours après la réduction de la ville d'Uxel, un parti Français, compoſé de deux cents hommes, rencontra près de Duffel, un corps conſidérable de Croates, qu'il attaqua & qu'il obligea de ſe retirer: malgré la ſupériorité du nombre, les Français ne perdirent que ſix hommes.

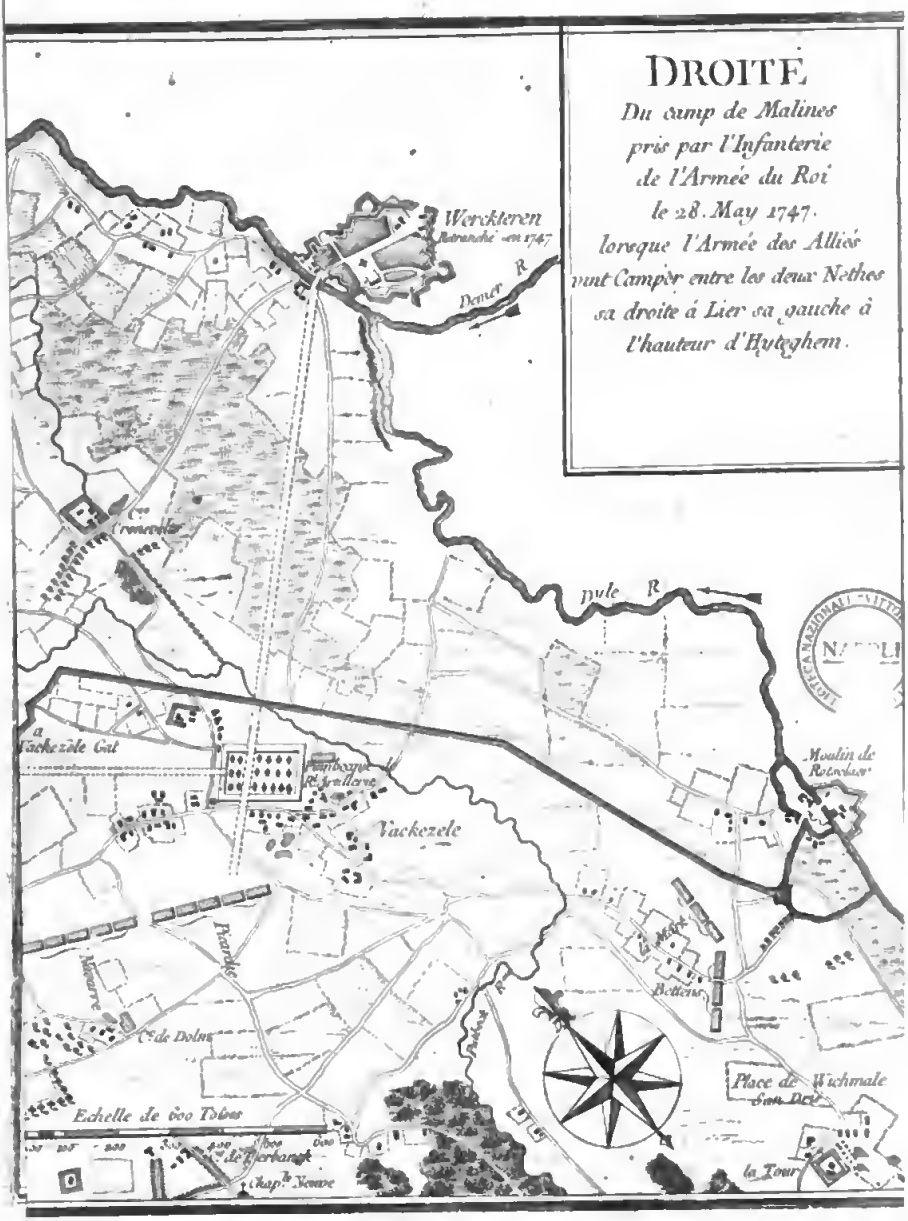
ARTICLE XVIII.

Bataille de Lawfelt, gagnée ſur les Alliés le 2 Juillet 1747.

TANDIS que la Flandre Hollandaiſe paſſait ſous la domination Françaiſe, le Duc de Cumberland ſe diſpoſait à enlever à la France la ville d'Anvers; mais les efforts du Maréchal de Saxe rendirent nuls tous ſes projets. Le Duc en ſe retirant, ſe porta vers les deux Nethes, poſte avantageux qu'il n'abandonna que parce qu'il n'avait pu le conſerver.

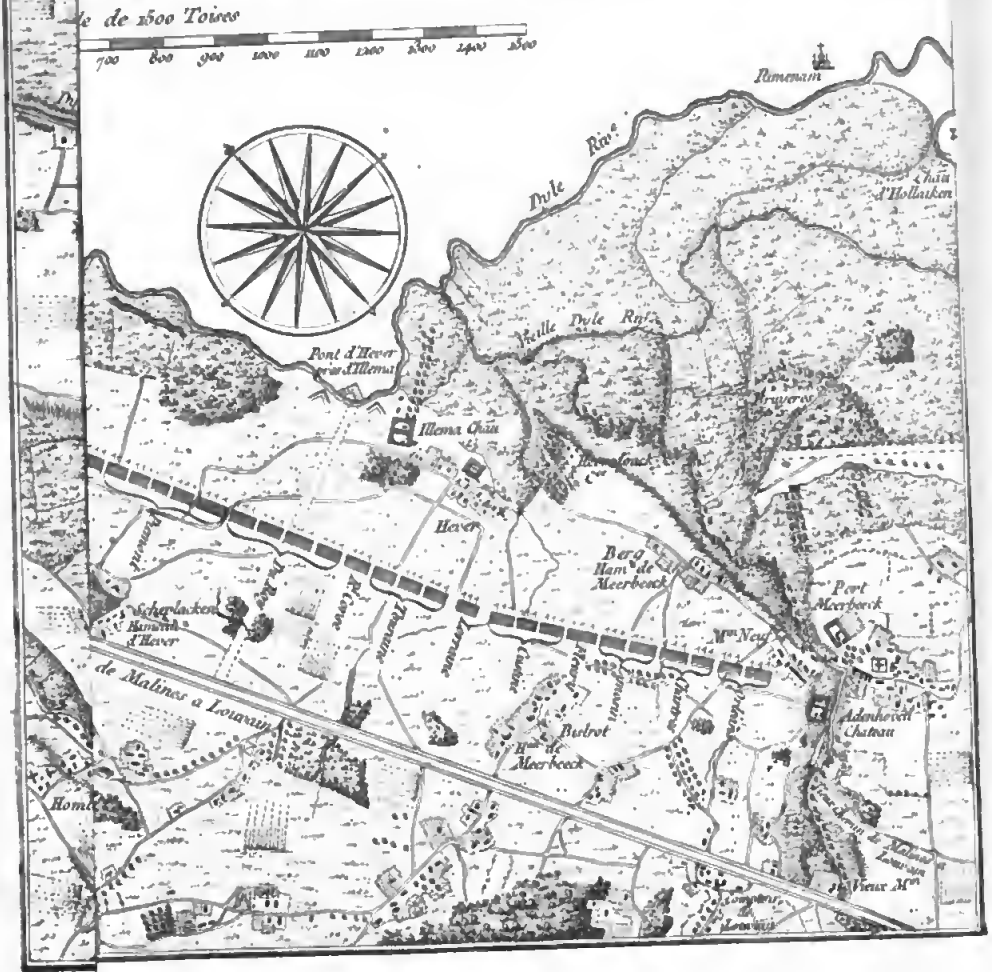
Le Roi s'était mis à la tête de ſes troupes, & força le Duc de quitter ſa retraite & de ſe porter dans les environs de Haffelt: ce déplacement perdit le Duc. Le Maréchal de Saxe, dont le coup-d'œil était ſi juſte & ſi prompt, partit auſſitôt pour Louvain, où le Roi s'était arrêté, & prit avec ce Prince des meſures d'où dépendaient les ſuccès. Il fut décidé que l'armée partirait ſans équipages, à onze heures du ſoir, ſous les ordres du Comte d'Eu. Le Roi dépêcha des couriers à Tirlemont, Oſmael, Saint-Tron, pour que les troupes marchaſſent ſans délai ſur Tongres. Il ne garda auprès de lui que ſa Maiſon; les Carabiniers, le Régiment des Dragons du Colonel-Général & la Compagnie de Fiſcher pour l'eſcorter lors de ſon départ qu'il fixa au lendemain.

Le Maréchal de Saxe avait rangé ſon armée, en ordre de bataille, ſur deux lignes d'infanterie & de cavalerie, en préſence de celle des ennemis, qui commencerent à canonner avec trente pieces de canon, pour s'emparer du village de Rymps.


DROITE
Du camp de Malines
pris par l'Infanterie
de l'Armée du Roi
le 28. May 1747.
lorsque l'Armée des Alliés
vint Camper entre les deux Nethes
sa droite à Lier sa gauche à
l'hauteur d'Hyteghem.
Werckteren
Retranché en 1747
Demer R
Vackezele
Moulin de Rotselaer
Bettens
Place de Wichmale
la Tour
Echelle de 600 Toises

HE DU CAMP DE MALINES

l'Infanterie de l'armée du Roi, le 28 May 1747.
mée des Alliés vint camper entre les deux Nethes,
ite à Liers sa gauche à hauteur d'Yteghem.



PLAN

De la Bataille de Lawfeld gagnée par le Roi sur les Alliés le 2. Juillet 1747

1 *Lieu où le Roi s'est tenu.*
Disposition des Troupes la veille de la Bataille.

A *Corps aux ordres de M.r le Comte d'Estrées de 4. Bataillons et 33. Escadrons.*

B *Corps aux ordres de Monsieur le Comte de Clermont de 15. Bataillons et 36. Escadrons.*

C *Le reste de l'Armée de 47. Bataillons et 134. Escadrons.*

D *Corps de M.r de S.t Germain de 12. Bataillons.*

E *Lieu où Monsieur le Comte d'Estrées s'est formé pour l'attaque de Montenaken, que les Ennemis n'ont pas défendu, et d'où il est parti pour attaquer le Village de Wire.*

F *Lieu où M.r le Comte de Clermont s'est formé sur 4. Colonnes pour attaquer le Village de Lawfeld.*

G *Lieu où les Brigades de Bettens et de Monnin se sont portées pour soutenir ladite attaque ainsi que celles des Vaisseaux, des Irlandois, de la Tour-du-Pin, du Roi et d'Orleans, après être revenues d'auprès de Vlitingen, etant ..... destinées sous les ordres de M.r de Sattieres à attaquer ledit Village, si les Ennemis y eussent restés.*

H *Nôtre Cavalerie en Bataille sur 2. Lignes pendant l'Attaque.*

I *Dragons qui escarmoucherent dans le même tems avec les Hussards Ennemis.*

K *Partie de nôtre Cavalerie qui s'est portée en avant sur le Flanc gauche de Lawfeld après qu'on eut enfoncé la Colonne des Ennemis.*

L. *Qui marchoit audit Village.*

M *Marche de la seconde Ligne placée à la gauche, d'Herderen jusqu'à la hauteur de Vlitingen.*

LL *Infanterie et Cavalerie des Ennemis pendant l'Action.*

N *Colonne des Ennemis qui a marché pour soutenir le Village attaqué.*

O *Colonne des Ennemis à la gauche du Village attaqué.*

P *Retraite des Ennemis après le Village forcé.*

M.r de Ligonier sur nos Troupes
dépassées la Ravin, et qui
gées de se replier derriere
dans lequel étoient les Grena-
ux de Chatillon et de Daulan
feu ont arrêté les Ennemis,
M.r de Ligonier, R. Qui les
a été fait prisonnier.
Ennemis par nôtre Armée
hauteur ..... du Moulin
in, ou l'Armée a couché au

e Comte d'Estrées et différentes
retranchement.
ge..... retranché na-
par des fortes Hayes et des
ts de Terre.
ad Village, auquel les Enne-
le feu pour ne plus l'occuper.
ga, d'où 700. hommes, que nous
se sont retirés ayant
e retirer à l'approche de
qui après l'avoir occupé, ont
on, qui a tué plusieurs Soldats
qui étoient en arriere de Sa
u cheval de sa suite, et plu-
aux de l'Artillerie.
Village retranché sur la droite
is.
gue M.r le Comte d'Estrées a

près la Bataille.
nemis après la Bataille.
Royaux de Coincy et de la
u ont occupé Séren et Alt-

des qui ont attaqué.)

Infanterie.

la Ferre, Bourbon, Bettens,
ur-du-Pin, du Roi, les Vaisseaux,
rlandois, Chatillon, et Daulan.

Cavalerie et Dragons.

e Roi, les Cravattes, Berry,
, Royal Roussillon, Beaufre-
urt, Grassins, la Morliere et les

annoviens et Anglois formoient
Ennemis, les Hollandois le Cen-
trichiens la droite.

Digitized by Google

Le premier effort des Français ſe tourna contre le village de Lawfelt ; le Comte de Clermont, à la tête du corps de troupes qui était à ſes ordres, & qui avait été renforcé de quelques brigades de cavalerie, s'avança vers ce village, tandis que le Comte d'Eſtrées marcha par le flanc gauche de l'ennemi.

Les troupes Anglaiſes, Hannovriennes, Heſſoiſes & quelques Régiments Hollandais s'oppoſerent avec beaucoup de valeur au Comte de Clermont. Les décharges réitérées que fit la groſſe artillerie des ennemis, le double retranchement qui ſoutenait Lawfelt, l'eſcarpement des parapets qu'il fallut eſcalader, n'empêcherent pas les différentes colonnes commandées par le Comte de Clermont de pénétrer dans le village. On ſe battit long-tems avec une égale fureur, & ſans que dans l'un & l'autre parti on vît aucun corps plier, ni la moindre apparence de crainte : un ſoldat tué était auſſitôt remplacé par un autre, & quelque péril qu'il y eût dans les premiers rangs, chacun ſe preſſait d'y occuper une place ; on n'avait point encore vu de combat ſi furieux. Les ennemis pouſſés par leurs Officiers, s'abandonnerent d'une maniere ſi déterminée à travers nos bataillons, que les Français furent contraints de céder au nombre.

Ce premier échec ne ralentit point les Français ; ils revinrent à la charge avec tant de fureur, qu'ils auraient renverſé tous les revêtements qui faiſaient une citadelle de chaque verger du village de Lawfelt, ſi la pluie preſque continuelle qui rendit le terrain impraticable, n'eût rendu leurs tentatives infructueuſes. Le Comte de Baviere qui commandait une Brigade & qui ſe diſtinguait par ſes talents militaires & par ſa bravoure, y périt.

Le Roi voyant que le gain de la bataille dépendait de la priſe du village de Lawfelt, y fit marcher de nouvelles troupes. Le combat s'engagea avec plus de chaleur ; tout ſe mêla : des ruiſſeaux de ſang coulerent de toutes parts. Déja l'ennemi, ſourd à la voix de ſes Officiers, ſe diſperſe, abandonne Lawfelt & fuit juſqu'aux dernieres haies. Le Maréchal de Saxe à la tête de quelques eſcadrons, les pourſuivit, & y jeta une telle confuſion, qu'il culbuta la cavalerie juſque ſur l'infanterie. Le Marquis d'Armantieres empêchait dans le même tems la cavalerie Anglaiſe de ſe réunir aux Heſſois. Le Régiment du Duc de Cumberland & ſes Dragons gris reſterent preſque tous ſur la place. Le Général Ligonier qui s'était ſi bien défendu, en tâchant de s'échapper, tomba dans les deux eſcadrons de Carabiniers qui étaient ſur un de ſes flancs, & fut fait priſonnier.

Le Comte de Clermont mettait en déroute l'aile gauche des ennemis,

Le Roi faiſait attaquer alors l'aile droite, compoſée des troupes de la Reine de Hongrie, qui juſques-là n'avaient pris aucune part à l'action. Le Maréchal de Saxe à la tête des brigades d'Infanterie que commandait le Marquis de Senectere, porta les premiers coups. Le Comte de Clermont-Tonnerre, le Marquis de Gallerande pourſuivirent les ennemis aſſez loin, & firent un carnage affreux de tout ce qu'ils atteignirent.

Cette bataille ſe donna le 2 Juillet 1747. La perte des Français fut évaluée à ſix mille hommes, tant tués que bleſſés; & celle des ennemis à dix mille : on leur fit douze cents priſonniers dans le village de Lawfelt, & plus de neuf cents dans la pourſuite : on leur prit vingt-neuf pieces de canon, deux paires de timbales, neuf drapeaux & ſept étendards.

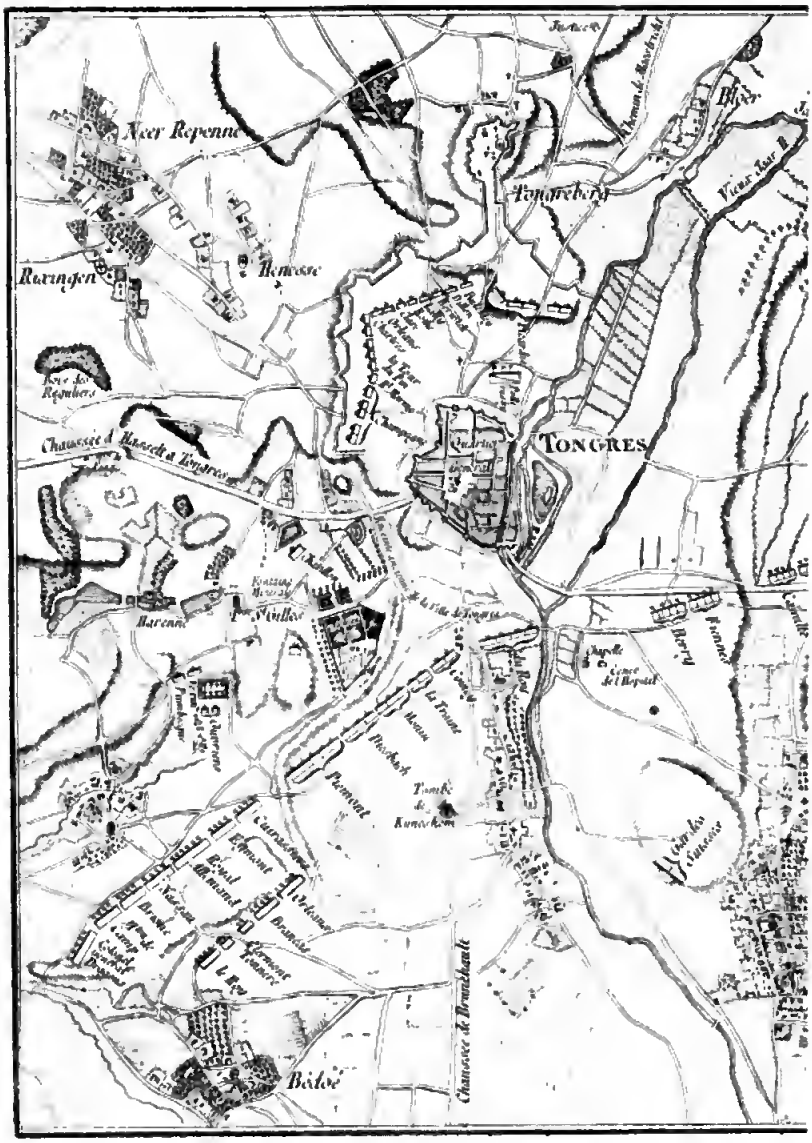
ARTICLE XIX.

Siége de Berg-op-zoom, emporté d'aſſaut le 16 Septembre 1747.

Le ſiége de Berg-op-zoom ſuivit de près la bataille de Lawfelt. Le Comte de Lowendal conduiſit le ſiége de cette importante place, tandis que le Roi, accompagné des Maréchaux de Noailles & de Saxe, & du Comte d'Argenſon, était à la tête de l'armée principale, dans la plaine de Hamal, près de Tongres. Le Général ſe préſenta devant Berg-op-zoom, à la tête de vingt-deux bataillons, de dix eſcadrons de dragons & quelques corps de milice. La confiance que les ſoldats avaient en lui, ſuppléait à l'ordre, aux plans d'attaques, à tout. Le ſoldat n'examinait rien, il obéiſſait & il était vainqueur. Le Comte de Lowendal le menait avec la plus grande célérité; ſa reſſource était dans la vivacité des attaques.

Mais il fut obligé d'épuiſer dans cette circonſtance tout ce qu'il eſt poſſible de mettre en uſage dans la conduite des ſiéges; tranchées, redoutes, cavaliers, ſappes, mines, eſcalades, batteries multipliées & placées en différents endroits, aſſauts renouvellés tous les jours, jamais ſiége ne fut plus difficile & mieux conduit.

La tranchée ouverte, les aſſiégeans pouſſerent les travaux avec une promptitude inouie. Entourés de mille feux, menacés par les mines, attaqués par les aſſiégés qui ſe battaient en déſeſpérés, malgré la chaleur exceſſive du tems, ils avançaient & multipliaient les batteries. Le Duc de Chevreuſe étant venu camper devant le fort Rouvers, le Comte de Lowendal


Neer Repenne
Tongerberg
Raringen
Chaussée de Maestricht à Tongres
TONGRES
Barenne
Chaussée de Brunshault
Bilsen

Alteren
Fort de Pinsen
Ell Cense
Chât de Wonde
Wonde retranché par nos Troupes
Escaut Fl.
Fort du Sud
Fontaine
Anglois
Burgvliet
Quartier Général
200 300 400 500
PLAN
des Attaques de
BERGOPZOOM,
et des environs de
cette Place en 1747.
BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"
NAPOLI

Lowendal ordonna l'attaque de ce fort. Les assiégés répondirent par un feu épouvantable; le siége était des plus meurtriers : trois mines que les ennemis firent sauter furent sans effet, leur artillerie continuait ses feux, & leurs sorties étaient fréquentes; jamais on n'avait tant multiplié les obstacles & donné tant de preuves de courage & d'opiniâtreté : les mines que les Français avaient fait jouer ayant renversé plusieurs murs, ils se logerent sur la contrescarpe. Berg-op-zoom & ses environs paraissaient un volcan embrasé.

Le Chevalier de Courten était venu joindre le Comte de Lowendal à la tête de la brigade d'Infanterie de la Cour-au-Chantre, de deux bataillons de Grenadiers Royaux & de deux brigades de Cavalerie, avec le Régiment de la Morliere.

Le mur fut enfin ouvert dans tous les endroits où l'on battait en breche. Les assiégés, en perdant l'espérance de vaincre, ne perdaient rien de leur intrépidité; ils démasquerent de nouvelles batteries, firent jouer des mines & amenerent ce jour fameux qui couronna les Français de gloire. Quatorze compagnies de Grenadiers, treize bataillons, cent Volontaires & neuf cents Travailleurs se disposerent à l'assaut.

Les premiers bataillons des Régiments de Normandie, Montboissier, d'Eu, de Montmorin, des Vaisseaux & de Bauvoisis, & six Compagnies de Grenadiers auxiliaires sous les ordres de M. de Faucon, Brigadier, de M. de Saint-Afrique, Lieutenant-Colonel, furent choisis pour l'attaque du bastion droit. M. de Tondu, Brigadier, & M. de Piath, Lieutenant-Colonel, à la tête des premiers bataillons, des Régiments Royal Tourraine, Custine, Limousin, Orléans, Rochefort & de six compagnies de Grenadiers auxiliaires, furent chargés d'attaquer le bastion de la gauche. L'attaque de la demi-lune fut confiée à M. de Courbuisson, Brigadier, qui avait à ses ordres le premier bataillon du Régiment Dauphin, avec quatre compagnies de Grenadiers & cent Volontaires. Toutes les troupes qui furent commandées par le Comte de Relingue, Maréchal-de-Camp, déboucherent au signal qui fut donné par deux salves de tous les mortiers, & par de longues fusées : les trois attaques commencerent en même tems.

Les Soldats enfoncerent tout ce qui s'opposait à leur passage, forcerent les retranchements, & se mirent en bataille sur chaque bastion & sur le rempart à droite & à gauche. Le carnage fut affreux; aucun officier ni soldat n'échappa à leur fureur : ils se rendirent maîtres de la ville, taillerent en pieces & dispersérent tout ce qu'ils rencontrerent dans les rues; le reste de la garnison se rendit, ainsi que ceux qui défendaient

les forts de Mormont, de Pinſem, de Rouvers. Le pillage qui fut permis, mit le comble aux malheurs de Ber-op-zoom (1).

Ce ſiége fut récompenſé par le bâton de Maréchal de France, que le Roi donna au Comte de Lowendal. Le Comte de Lalli qui commandait ſous M. de Lowendal, y donna des preuves répétées & conſtantes de l'intrépidité la plus forte ; & d'une hardieſſe inouie. M. de Vaux déploya le même courage, & la prudence la plus conſommée ; il conduiſit les convois à Berg-op-zoom, & repouſſa toutes les tentatives qui furent faites pour les enlever.

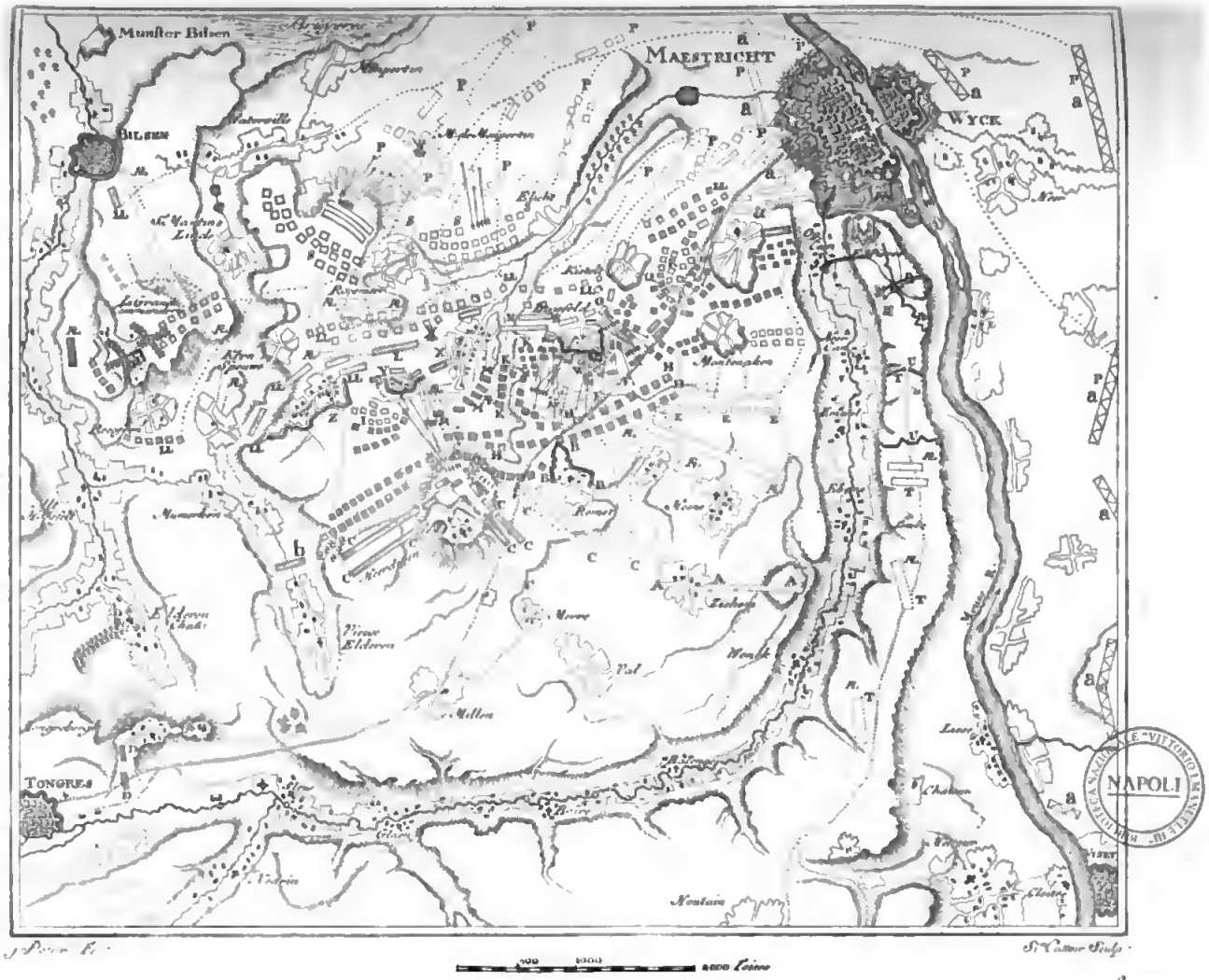
ARTICLE XX.

Siége de Maeſtricht.

Les bords de la Meuſe furent enfin couverts du ſang qui fut répandu ſur les remparts de Maeſtricht. *La paix eſt dans Maeſtricht*, diſait le Comte de Saxe : il n'en fallait pas davantage pour en déterminer le ſiége. Le Maréchal de Lowendal commanda les opérations ſous les ordres du Maréchal de Saxe, & l'un & l'autre montrerent combien ils étaient profonds dans la connaiſſance de la tactique, & combien ils ſavaient tirer parti de tous les moyens. Tous les militaires regardent le projet de l'inveſtiſſement de Maeſtricht & ſon exécution, à la vue d'une puiſſante armée, comme une des plus ſavantes opérations dont il ſoit fait mention dans l'hiſtoire. Ce projet, digne de ſon auteur, mérita à M. de Crémille, dont les rares talents pour la guerre étaient déja bien connus, les éloges de toute l'armée. Le vainqueur de Berg-op-zoom, après différentes marches qui cacherent le véritable deſſein du Maréchal de Saxe, tomba tout-à-coup ſur Maeſtricht, & l'inveſtit par la rive droite de la Meuſe, tandis que les troupes qui étaient aux ordres du Maréchal de Saxe l'inveſtirent par la rive gauche de cette riviere.

Tout étant diſpoſé pour la tranchée, le Maréchal-Général Comte de Saxe établit ſon quartier à Hocht, le Maréchal de Lowendal prit le ſien à Opharan, & l'attaque commença dès la premiere nuit ; les travaux furent pouſſés à deux mille ſix cents toiſes. Une ſortie des aſſiégés

(1) On ſe ſaiſit, entr'autres choſes, de dix-ſept grandes barques chargées dans le port de munitions de toute eſpece, & de rafraîchiſſements que les villes de Hollande envoyaient aux aſſiégés. Il y avait ſur les coffres, en gros caracteres : *à l'invincible garniſon de Berg-op-zoom.*


Munster Bilsen
MAESTRICHT
WYCK
BILSEN
TONGRES
NAPOLI

ROUTE DES TROUPES
qui marcherent à Maestricht par la rive droite de la Meuse

1re Division

Partant de Longwy, 20 Bataillons 7 Escadrons et 60 Hussards de Bercheny, sous les ordres du Comte de St Germain.

Le 1er avril à Arlon, le 2. à Martelange, le 3. et 4. à Bastogne, le 5 à Beleq, le 6. à St Viet, le 7. à Malmedy et le 8. à Verviers.

2me Division

Partant de Montmedy, 12. Bataillons et 7 Escadrons aux ordres du Milord Lorkmel

Le 1er avril à Virton, le 2. à Walter sur Semoy le 3. à Remy Champagne, le 4 et le 5 à Bastogne, le 6 à Houffalize, le 7. à Salme, le 8. à Stable et le 9. à Verviers

3me Division

Partant de Carignan, 6 Bataillons et 2 Escadrons aux ordres du Marquis de Montmorin

Le 1er avril à Chiny sur Semoy, le 2. à Neufchateau, le 3. et le 4 à Bastogne, le 5. à Houffalize, le 6. à Salme, le 7. à Stable et le 8 à Verviers.

4me Division

Partant de Sedan, 6. Bataillons et 4 Escadrons aux ordres du Comte de Lorgue

Le 1er avril à Bouillon, le 2. à Paliceu, le 3. à St Hubert, le 4 et le 5. à Roumont, le 6. à Houffalize, le 7. à Salme, le 8. à Stable et le 9. à Verviers

5me Division

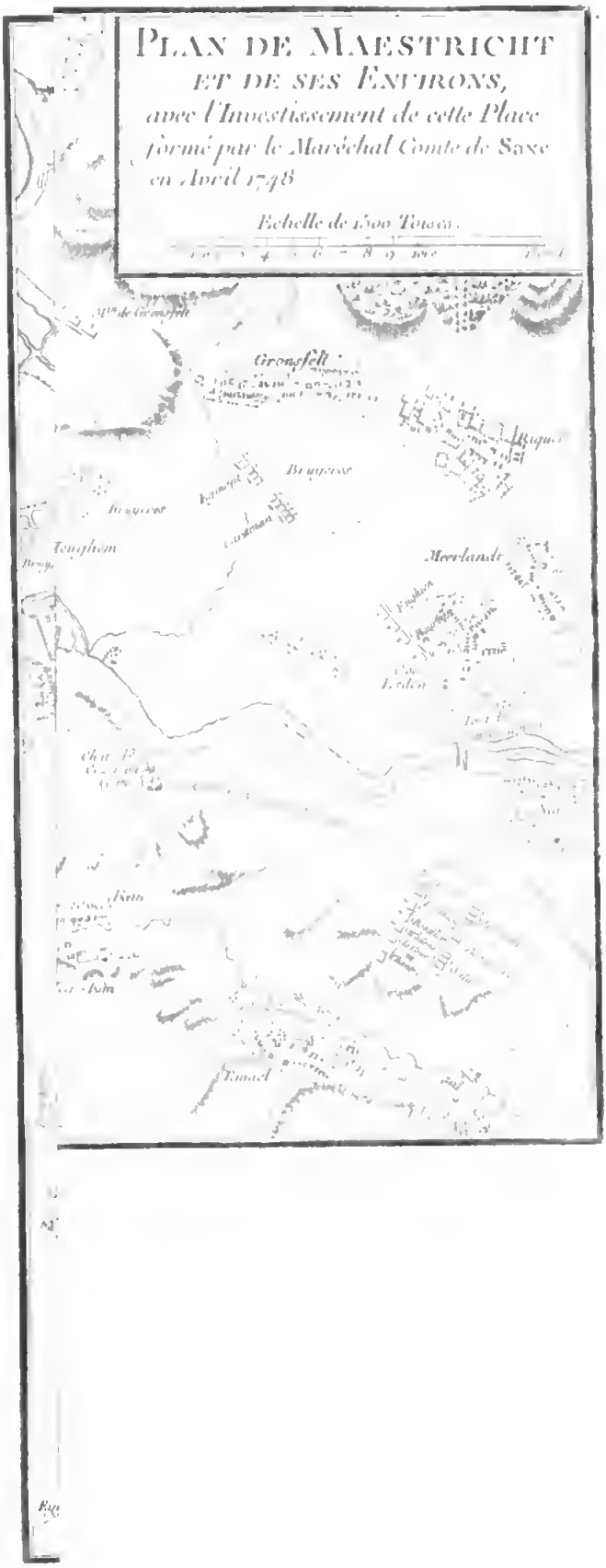
Partant de Givet. 8. Bataillons et 4 Escadrons aux ordres du Marquis de Monbarey

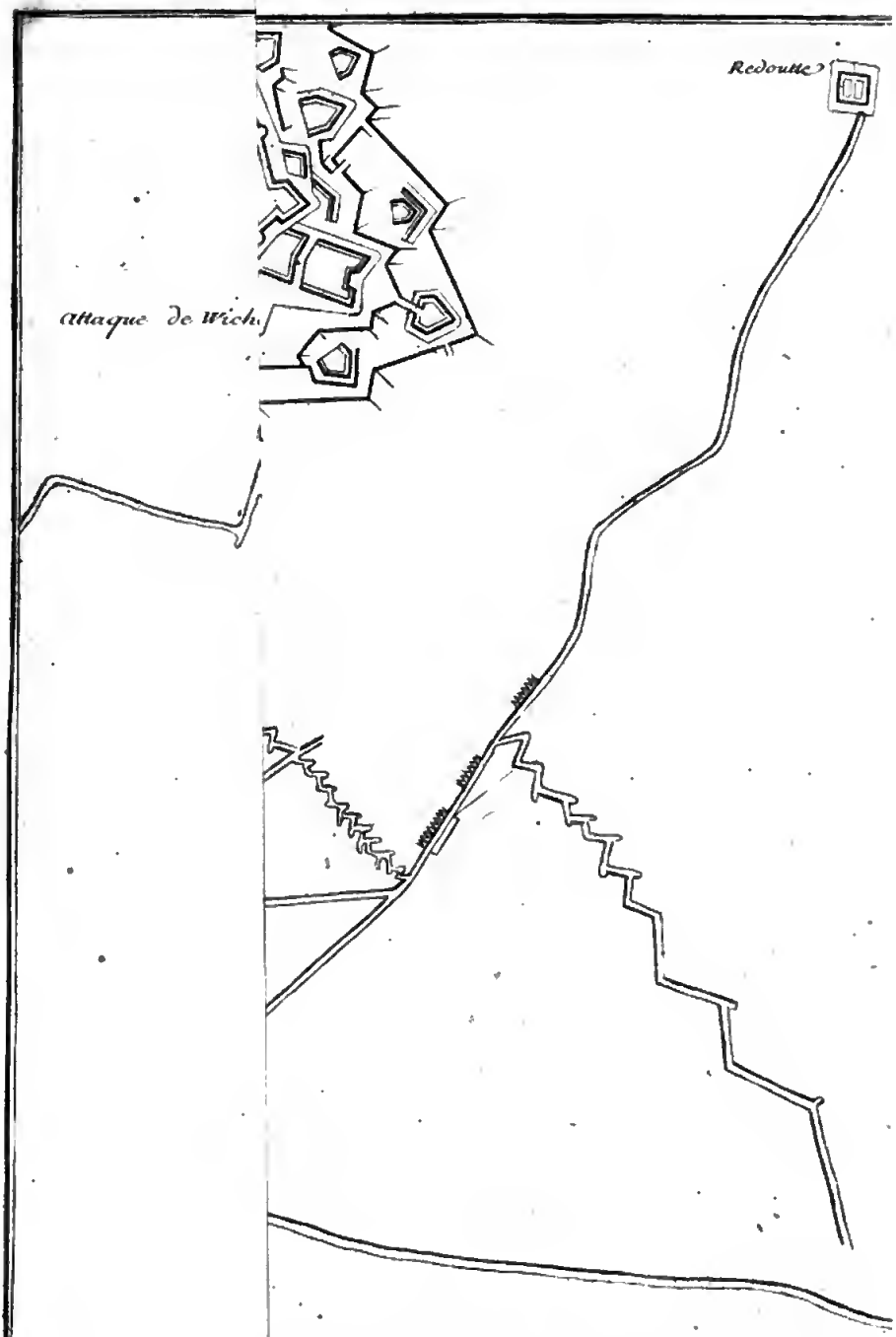
Le 1er avril à Rochefort, le 2 à Marche en famine le 3. 4. et le 5. à Berneux, le 6 à Auneille et le 7. à Melin

6me Division

Partant de Namur. 12. Bataillons, 6 Escadrons, et la Compagnie de Fischer. aux ordres du Marquis D'armentieres et de Rampfrement

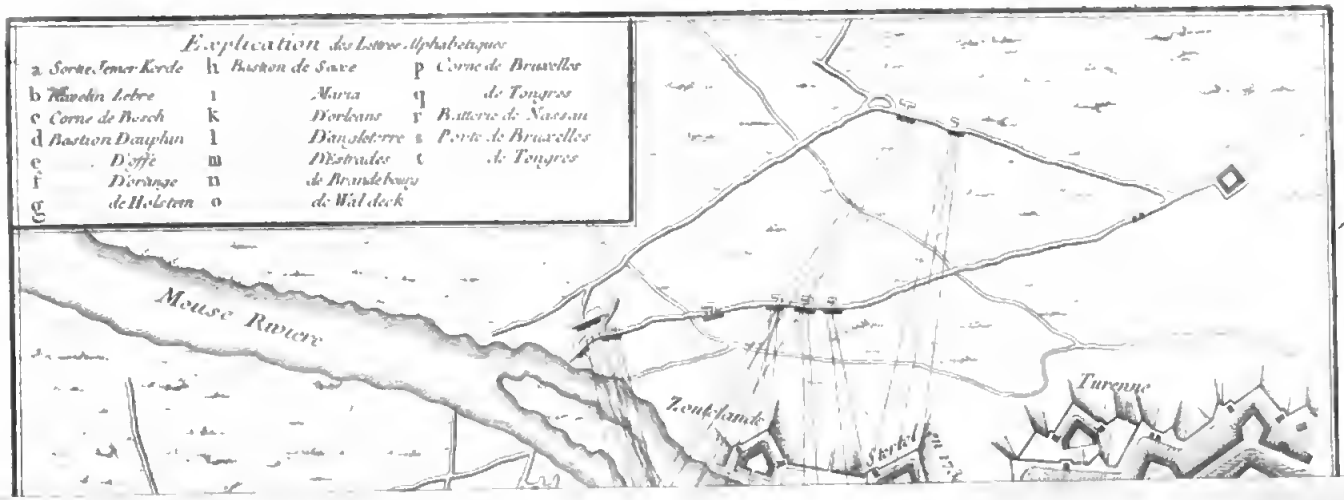
Le 1er avril à Chineu, le 2. à Marche en famine, le 3. 4. et 5. à Berneux, le 6. à Auneille et le 7. à Melin.


PLAN DE MAESTRICHT
ET DE SES ENVIRONS,
avec l'Investissement de cette Place
formé par le Maréchal Comte de Saxe
en Avril 1748
Echelle de 500 Toises.
Gronsfelt
Bruyere
Meerlande
Leiden



es de Maestricht Assiegée par l'Armée
ndée par M. le Marechal Général
qui a fait faire l'ouverture de la Tranchée
16. Avril, et terminez le 3. par une
rmes

BIBLIOTECA NACIONALE VIENNE
NAPOL


Explication des Lettres Alphabetiques
a Porte Jemer Kerde
b Ravelin Lebre
c Corne de Bosch
d Bastion Dauphin
e D'effé
f D'orange
g de Holstein
h Bastion de Saxe
i Mura
k D'orleans
l D'angleterre
m D'Estrades
n de Brandebourg
o de Wal deck
p Corne de Bruxelles
q de Tongres
r Batterie de Nassau
s Porte de Bruxelles
t de Tongres
Mouse Rivere
Turenne

ralentit l'ardeur des Français ; mais les batteries ayant été établies, on tira sur la ville sans interruption.

Le Maréchal de Saxe, dans ce tems-là, visitait les lieux où il pourrait ranger son armée en bataille ; dans le cas où les ennemis se détermineraient à l'attaquer, & fit travailler à vingt redoutes de son invention, destinées à couvrir le front du camp de la rive gauche de la Meuse.

Les ouvrages continuaient ; la ville était resserrée, & les assiégeans se couvraient ; en vain on essayait de les arrêter par des sorties ; enfin l'ordre de l'attaque fut donné par le Maréchal de Saxe : la ville demanda une suspension d'armes de deux jours, qui lui fut accordée. Ces deux jours se passerent sans aucun mouvement hostile de la part des assiégés, qui demanderent à capituler le 6 Mai 1748. La garnison sortit avec tous les honneurs de la guerre ; elle était forte de douze bataillons Autrichiens, sept Hollandais, quatre Bavarois ; six cents soixante chevaux.

ARTICLE XXI.

Guerre de Gênes en 1746 & 1747.

Nous n'avons jusqu'ici parlé que des conquêtes de la France, & il s'en faut bien que nous ayons le projet de nous écarter de ce plan ; assez d'autres nous ont entretenu de nos revers. La vérité exige cependant que nous disions que la France perdait en Italie plus qu'elle ne gagnait en Flandre. On voulait établir Dom Philippe : la guerre d'Italie n'avait que ce seul motif ; & tant que le succès ne couronnait point notre attente, on était exposé à manquer entierement son but.

L'Allemagne, les bords du Rhin étaient tranquilles. L'Espagne était devenue le théâtre de la guerre ; on ne combattait que pour elle sur terre & sur mer : l'Espagne demandait Parme, Plaisance & le Milanès. De tant d'Etats, dit Voltaire, disputés à l'héritiere de la Maison d'Autriche, il ne restait plus que ces provinces d'Italie sur lesquelles on pût faire valoir des droits. Depuis la fondation de la Monarchie, cette guerre est la seule dans laquelle la France ait été simplement auxiliaire ; elle le fut dans la cause de l'Empereur Charles VII jusqu'à la mort de ce Prince, & dans celle de l'Infant Dom Philippe jusqu'à la paix.

Les commencemens de la Campagne de 1745 avaient été heureux. Gênes ouvrait les chemins de l'Italie à la France & à l'Eſpagne, moyennant trente mille piaſtres par mois, & cent mille une fois payées pour le train d'artillerie que cette République fourniſſait à l'armée Eſpagnole. L'armée, combinée, aux ordres de Dom Philippe, était de quatre-vingt mille hommes. Le Maréchal de Maillebois, qui commandait les troupes Françaiſes, eut bientôt conquis le Milanès; mais il ne voulait point y reſter, dans la crainte de voir tous ſes lauriers ſe flétrir. Il écrivit, au mois de Décembre 1745 : *Je prédis une deſtruction totale, ſi on s'obſtine à reſter dans le Milanès.* Cette prédiction ne ſe réaliſa que trop à la fatale journée de Plaiſance, après laquelle il fallut abandonner l'Italie. L'aile droite de l'armée, commandée par le Maréchal de Maillebois, fut victorieuſe; mais l'aile gauche fut battue, & entraîna la perte de la victoire; on craignait de voir priſonniere l'armée des trois Couronnes, de France, d'Eſpagne, de Naples.

La mort de Philippe, Roi d'Eſpagne, augmenta le péril. Dans l'incertitude où l'on était ſi Ferdinand VI ferait pour un frere du ſecond lit ce que Philippe V faiſait pour un fils : l'armée Françaiſe s'arrêta entre le Pô, le Lambro, le Tédoné & la Trébie. Se battre en raſe campagne, dit Voltaire, où dans un poſte contre une armée ſupérieure, eſt très-ordinaire. Sauver des troupes vaincues & enfermées, eſt très-rare; c'eſt l'effort de l'art militaire. Le Comte de Maillebois, fils du Maréchal, oſa propoſer de ſe retirer en combattant. Il ſe chargea de l'entrepriſe, la dirigea ſous les yeux de ſon pere, & en vint à bout. L'armée des trois Couronnes paſſa toute entiere en un jour & une nuit ſur trois ponts avec quatre mille mulets chargés & mille chariots de vivres, & ſe forma le long du Tédoné. Les meſures étaient ſi bien priſes, que le Roi de Sardaigne & les Autrichiens ne purent l'attaquer que quand elle put ſe défendre. Les Français & les Eſpagnols ſoutinrent une bataille longue & opiniâtre, pendant laquelle ils ne furent point entamés. Cette journée, plus eſtimée des juges de l'art, qu'éclatante aux yeux du vulgaire, fut comptée pour une journée heureuſe.

C'était la cinquieme fois que les armées Françaiſes avaient été malheureuſes en Italie. On ſe retira à Gavi, vers les confins des Génois. Gênes était alors bloquée par une flotte Anglaiſe. Il n'y avait pas de quoi nourrir le peu de cavalerie qui reſtait encore. Quarante mille Autrichiens & vingt mille Piémontais approchaient : on abandonna la ville, & les Sénateurs députerent aux Généraux Autrichiens pour ſe rendre aux conditions que le vainqueur voudrait leur impoſer. Elles furent dures. On exigea quatre Sénateurs en ôtage, qui furent envoyés à Milan; une ſomme

ſomme de quatre cents mille livres comptée ſur-le-champ, en attendant les taxes qu'on impoſerait, & qui ſe monterent à vingt-quatre millions de livres ; c'était ruiner entierement Gênes.

Les Autrichiens paſſerent enſuite le Var, au nombre de près de quarante mille hommes. Les débris de l'armée Françaiſe ſe retiraient dans la Provence, manquant de tout. Ainſi le théâtre de la guerre, qui avait été placé ſur les bords du Danube, ſe trouvait tranſporté ſur les côtes de France. Les Autrichiens étaient en Provence, en Dauphiné : les Anglais menaçaient par leurs eſcadres Toulon, & protégeaient des deſcentes en Eſpagne. Le Maréchal de Belle-Iſle fut envoyé pour ſauver la Provence, mais avec trop peu de moyens & trop peu d'argent. Il fut obligé d'emprunter en ſon nom cinquante mille écus, pour ſubvenir aux premiers beſoins. Il fut obligé, dit M. de Voltaire, de faire les fonctions d'Intendant & de Munitionnaire ; enſuite à meſure que le Gouvernement lui envoyait quelques bataillons & quelques eſcadrons, il prenait des poſtes par leſquels il arrêtait les Autrichiens & les Piémontais.

Enfin il obtint, en Janvier 1747, ſoixante bataillons & vingt-deux eſcadrons. Le Marquis de Lamina, qui commandait les Eſpagnols, le renforça de cinquante mille Eſpagnols ; mais un ſecond malheur le pourſuivit encore juſques-là. Gênes lui avait fourni les ſubſiſtances ; mais la révolution qui venait d'arriver à Gênes, lui ôta cette grande reſſource.

Gênes était tombée au pouvoir des Autrichiens qui abuſerent de la victoire, & opprimerent les Génois à un tel excès, qu'il n'y avait plus que la mort ou la liberté qui pût les affranchir des vexations dont ils étaient les victimes. Ils aimerent mieux faire le ſacrifice de leur vie. Les Sénateurs attiſerent le feu de la rebellion avec tant d'adreſſe, que le peuple parut s'être armé de lui-même, & qu'ils ſemblerent avoir été forcés de laiſſer prendre les armes. Les Allemands furent ſurpris, repouſſés, & le peuple ſeul eut l'honneur de la victoire. « L'Europe vit » avec ſurpriſe qu'un peuple faible, nourri loin des armes, & que ni » ſon enceinte de rochers, ni les Rois de France, d'Eſpagne, de Na» ples n'avaient pu ſauver du joug des Autrichiens, l'eût briſé ſans » aucun ſecours, & eût chaſſé ſes vainqueurs. Quatre mille Autrichiens » dans les priſons de Gênes étaient des ôtages qui les raſſuraient. »

Mais le Général Schullembourg s'approchait & reſſerrait Gênes. La ville ſe vit réduite à la plus fâcheuſe extrémité. Elle n'avait plus d'argent pour ſoudoyer les milices ; elle était bloquée par l'eſcadre Anglaiſe de l'Amiral Medley. Le Roi de France vint à ſon ſecours. Un million d'or fut envoyé au Sénat ; les galeres de Toulon & de Marſeille arriverent

avec quatre mille hommes. Le Duc de Boufflers ne tarda pas de venir prendre le commandement des troupes. Il n'avait que huit mille hommes, gênés dans une ville bloquée qui était menacée d'un siége, & où il n'y avait ni poudre ni provisions, & où l'ordre ne subsistait point.

Le Duc de Boufflers commença par rétablir l'ordre, à se procurer de provisions, & à relever le courage des Génois en louant un Prédicateur qui rallumait par son éloquence l'amour de la patrie prêt a être étouffé. Les Dames vendirent ou mirent en gage leurs bijoux : l'enthousiasme était soutenu par la valeur des Français, qui, dans tous les petits combats, remportaient l'avantage. La Cour de Vienne ordonna enfin qu'on levât le blocus. Le Duc de Boufflers mourut de la petite vérole.

Le Maréchal de Belle-Isle était attendu en Italie pour délivrer Gênes, couvrir Naples, & pour conserver à Dom Philippe son établissement en Italie. Le Duc de Modene allait se voir entierement dépouillé.

C'est dans ces circonstances que le Duc de Richelieu fut envoyé à Gênes avec des troupes & de l'argent. L'Espagne n'eut pas plutôt appris l'arrivée du Duc, qu'elle lui envoya trois mille hommes. La France promit aux Génois deux cents cinquante mille livres par mois, & tint parole. Le Duc de Richelieu suivit le plan du Duc de Boufflers. Il livra de petits combats, multiplia les moyens de défense, se fortifia dans tous les postes, & sur-tout il surveilla les côtes. L'Angleterre était déterminée à accabler Gênes, & prodiguait l'or à la Cour d'Autriche & au Roi de Sardaigne. Heureusement pour les Génois, le Maréchal de Belle-Isle s'était rendu maître du Comté de Nice, & tenait les Autrichiens & les Piémontais en alarme. Ils n'osaient plus assiéger Gênes, dans la crainte de le voir fondre sur eux.

Ainsi Gênes fut délivré par le courage des Français & la prudence du Duc de Richelieu. Le combat de l'assiette, dont nous garderons le souvenir, fut funeste aux Français & au Comte de Belle-Isle qui y trouva la mort; mais Gênes n'en ressentit aucunes secousses.

ARTICLE XXII.

Expéditions maritimes. Siége de Louisbourg.

Il ſemblait que le Maréchal de Saxe avait été envoyé du Ciel pour développer, par ſes grands talents, aux yeux de toute l'Europe, la bravoure & la magnanimité qui diſtinguent les troupes Françaiſes. Ce Général ne livrait aucun combat qui ne fût une victoire; il ne faiſait aucun ſiége qui ne fût ſuivi d'une conquête. Les temples décorés des drapeaux enlevés aux ennemis, retentiſſaient d'actions de graces; les rues, les places publiques répétaient les cris d'alégreſſe & de victoire que le peuple ne ceſſait de faire par-tout; mais la fortune des combats qui prodiguait ſes faveurs à nos armées de terre, ſemblait réſerver toutes ſes diſgraces pour nos forces maritimes.

Les troupes Françaiſes, auſſi intrépides ſur mer que ſur terre, prouverent cependant aſſez que le courage ne leur manquait pas. Nous n'avions beſoin que de vaiſſeaux pour cueillir des lauriers ſemblables à ceux que nous moiſſonnions dans les campagnes de Flandres. Aucun Officier ne ſe rendit ſans faire admirer ſa défenſe par ſes ennemis. Un grand nombre ſe ſacrifia pour la ſûreté du commerce; pluſieurs forcerent les Anglais à convenir qu'il y avait plus de véritable gloire à retarder ſi long-tems ſa défaite avec ſi peu de force, qu'à vaincre avec la ſupériorité du nombre. La conſtruction des vaiſſeaux Anglais l'emportait infiniment en ſolidité ſur celle des nôtres: ils en avaient alors ſix de cent pieces de canon, treize de quatre-vingt-dix, quinze de quatre-vingt, vingt-ſix de ſoixante-dix, trente-trois de ſoixante, trente-ſept de cinquante à cinquante-quatre, & cent quinze frégates. Leurs vaiſſeaux du premier & du ſecond rang étaient, par leur épaiſſeur, des citadelles impénétrables au canon. L'économie qu'il avait fallu ſuivre dans la conſtruction des nôtres, pour ne pas s'écarter des vues du Cardinal de Fleury, les expoſait à couler bas, s'ils recevaient beaucoup de boulets à fleur d'eau. Notre conſtruction était, à cet égard, la plus défectueuſe de toutes; nos vaiſſeaux du premier rang n'avaient que vingt-quatre pouces d'épaiſſeur.

Les mêmes ſoins économiques mettaient en danger nos Colonies. En tems de paix, elles étaient dépourvues de munitions de guerre, comme ſi cette paix eût été éternelle. Au premier ſignal des combats, quelque-

fois même avant, les Anglais toujours préparés, toujours armés à propos, venaient fondre ſur elle, tandis qu'à la Cour on délibérait ſur la nature & la quantité des ſecours qu'on leur faiſait parvenir. Tel fut le ſort de l'île Royale; on connaît l'importance de cette île, qui devait dans tous les tems fixer l'attention du Miniſtere. C'était l'entrepôt du commerce de la morue, c'était la clef du Canada, c'était l'aſyle des vaiſſeaux qui entraient dans le fleuve Saint-Laurent, ou qui en ſortaient; c'était enfin un voiſinage redoutable pour la nouvelle Angleterre. Le ſoin de réparer les fortifications était confié aux ſoldats: un pareil travail méritait une excellente paye; on la leur promit, mais on s'en tint là. Soit qu'on ait négligé de l'envoyer, ſoit que les chefs l'euſſent partagée entre eux, comme un Hiſtorien philoſophe les en accuſe, les ſoldats ne reçurent point le prix de leur ſueur. Ils demandent juſtice, on les menace, & auſſitôt ils ſe ſéparent, &, pénétrés d'indignation, ils levent l'étendard de l'indépendance. Les travaux furent ſuſpendus, la garde négligée, la diſcipline entierement oubliée.

Cette révolte ne fut pas long-tems ignorée dans la nouvelle Angleterre. Les habitans de cette riche contrée, que la Cour de Londres a depuis forcés à revendiquer leur liberté, lui offrirent alors de faire à leurs frais la conquête de Louiſbourg & de l'île Royale. Ils ne demandaient qu'une eſcadre qui protégeât la deſcente. Waren fut chargé de cette expédition; le reſte fut l'ouvrage des Négocians: ils armerent ſix mille hommes, équiperent des vaiſſeaux de tranſport, & les remplirent de munitions de toute eſpece. A l'aſpect de cette flotte, la garniſon de Louiſbourg ſe ſoumet à ſes chefs & demande leurs ordres. Le patriotiſme renaît dans tous les cœurs des ſoldats; le ſouvenir de l'injuſtice qu'ils ont éprouvée s'efface en un inſtant. Les Officiers en commirent une autre, en n'eſtimant pas aſſez ces braves gens, en doutant de la ſincérité de leur ſoumiſſion, en cherchant dans leur retour des motifs criminels, des vues de déſertion. La garniſon fut, pour ainſi dire, priſonniere dans la ville; on ne lui permit que la défenſe des remparts; tout projet de ſortie était ſuſpect aux chefs, qui perſuadaient que tout rebelle eſt perfide, & que les ſoldats s'uniraient aux agreſſeurs, ſi on leur ouvrait les portes. Ces injuſtes ſoupçons cauſerent la perte de la ville. L'ennemi fit ſa deſcente ſans trouver aucune réſiſtance; il entra de même dans la principale batterie détachée de la place, & il tourna contre elle le canon qu'on n'avait pas pris ſoin d'enclouer. Enfin, après cinquante jours de tranchée ouverte, il fallut ſe rendre. La capitulation fut ſignée le 26 Juin 1745. Les Anglais trouverent la ville dans l'état le plus déplorable; c'était un amas de débris ou brûlés par les bombes,

ou

ou renverſés par le canon. Cette deſtruction atteſtait que, malgré la méſintelligence des chefs & des ſoldats, la défenſe avait été opiniâtre. On ne capitula que parce qu'on manquait de munition; le vaiſſeau qui apportait ces ſecours tardifs ſe livra de lui-même aux conquérans; pluſieurs vaiſſeaux Français & Eſpagnols qui vinrent chercher un aſyle dans le port de Louiſbourg eurent le même ſort. Ces mépriſes coûtérent des ſommes énormes à la Compagnie Françaiſe des Indes & à la couronne d'Eſpagne. La garniſon & les colons furent tranſportés en France & abandonnés ſur le rivage. Tels furent les funeſtes effets de la lenteur dans les préparatifs, de la longueur des délibérations dans le Conſeil. On perdit à-la-fois & cette utile Colonie, & les ſecours qu'on deſtinait à ſa défenſe.

On ſongea alors à reconquérir ce qu'on n'avait ſu garder. On fit partir une eſcadre de quatorze vaiſſeaux commandés par le Duc d'Anville. Ce n'eſt point dans des expéditions de cette importance qu'on doit eſſayer les talents d'un homme de qualité. « C'était, dit M. de Voltaire, un » homme d'un grand courage, d'une politeſſe & d'une douceur de » mœurs, que les Français ſeuls conſervent dans la rudeſſe attachée au » ſervice maritime; mais la force de ſon corps ne ſecondait pas celle » de ſon ame ». On lui avait donné deux Officiers pour conſeils; il arriva ce qu'on verra toujours arriver, lorſqu'on donnera un pareil commandement à un homme qui a beſoin de guides. Chacun d'eux voulut obtenir ſa confiance excluſive pour gouverner ſeul ſous ſon nom. Leur méſintelligence retarda les opérations; le Duc ne put agir d'après eux & n'oſa agir d'après lui-même. Une tempête diſperſa, engloutit ou livra aux Anglais une partie de la flotte, & ce Général, que la nature n'avait point préparé par une conſtitution robuſte aux fatigues de la mer, alla terminer, ſur un rivage à peine connu, une carrière qu'il eût illuſtrée & peut-être prolongée dans les armées de terre.

ARTICLE XXIII

Actions navales des 14 Juin & 17 Octobre 1747. Expéditions militaires dans l'Inde.

Les différents échecs que la marine Françaiſe avait déja éprouvés faiſaient ſoupirer vivement après la paix. Le mauvais ſuccès de deux combats que nous eſſuyâmes en 1747 ſur l'Océan, ajoutait encore à nos malheurs; c'était à la hauteur du Cap Finiſtere, que le premier s'était livré. Le Marquis de la Jonquiere, avec quatre vaiſſeaux du Roi, le Sérieux qu'il montait, l'Invincible, le Diamant, le Jaſon; trois frégates, l'Emeraude, la Gloire, le Rubis; & trois vaiſſeaux de la Compagnie des Indes, l'Apollon, le Philibert & la Thétis eſcortaient une flotte marchande. A la vue d'une flotte Anglaiſe, compoſée de ſeize vaiſſeaux de ligne & de pluſieurs frégates, il donna à la flotte le 14 juin 1747, le ſignal de la fuite, & lui envoya l'Emeraude pour diriger ſa route. Il ſe prépare en même tems au combat; le Sérieux eſt bientôt enveloppé par cinq vaiſſeaux, qui ſe ſuccedent, ſe ſéparent, ou ſe réuniſſent pour l'accabler; il ſe défend pendant trois heures, ſes manœuvres étaient hachées, il ne gouvernait plus, l'eau entrait par ſes ſabords & pluſieurs canoniers avaient été noyés dans l'entrepont; le Marquis de la Jonquiere était bleſſé, ce fut en cet état qu'il amena pavillon: la moitié de l'équipage de la Gloire était étendue ſur le pont, morts, mourans, ou bleſſés; le brave Saliez qui commandait cette frégate avait été tué; elle était déſemparée, elle amena de même. L'Invincible, de ſoixante-quatorze canons, était dans un état auſſi déplorable; ſon grand mât avait été coupé à ſix pieds au deſſus du gaillard, il avait ſix pieds d'eau dans ſa cale. Parmi les vaiſſeaux qui le foudroyaient, on remarquait le Prince Georges de quatre-vingt-dix canons, & le Dewonshire de quatre-vingt, commandés le premier par l'Amiral Anſon, le ſecond par le Contre-Amiral Warren. L'intrépide Saint-George, Capitaine de la Compagnie des Indes, à qui le commandement de l'Invincible était confié, ſe défendit encore une heure après la réduction du Sérieux; enfin, il fut contraint de ſe rendre. Le Jaſon, le Rubis, le Philibert, la Thétis, l'Apollon eurent le même ſort, après une auſſi belle défenſe; mais les Anglais admirerent ſur-tout celle du Diamant, commandé par M. Hocquart; il ne ſe rendit qu'à la chûte du jour; il était entierement raſé & tellement fracaſſé, que, parmi les vainqueurs, il y eut des voix pour

l'abandonner, le couler bas ou le brûler. M. Smollett eſt forcé de convenir que les Français avaient ſoutenu le combat avec autant de conduite que de valeur, & qu'ils n'amenerent leurs pavillons que lorſqu'ils furent accablés par le nombre. Ils avaient perdu huit cents hommes; la perte des Anglais était à-peu-près égale; mais ils avaient entre leurs mains huit vaiſſeaux de guerre & neuf vaiſſeaux marchands, qui n'avaient pu ſe dérober à la pourſuite de quelques frégates détachées par l'Amiral Anſon.

M. de l'Etenducre ne fut gueres plus heureux dans le combat qu'il livra le 17 Octobre ſuivant. Il était parti de l'île d'Aix avec huit vaiſſeaux de ligne, eſcortant deux cents cinquante-deux navires marchands. Non loin de ce Cap, ſi fatal à M. de la Jonquiere, il rencontra la flotte de l'Amiral Hawke, compoſée de vingt-trois vaiſſeaux. Le Chef d'eſcadre manœuvra pour favoriſer la fuite des navires marchands; mais leur mauvaiſe diſpoſition, leur marche inégale, leur trouble à l'aſpect d'une flotte ſupérieure à celle qui les défendait, en laiſſerent une partie à la portée des Anglais. Ils furent enveloppés; l'eſcadre s'avance pour les dégager, & le combat commence. Les vaiſſeaux de guerre s'y virent bientôt inveſtis eux-mêmes, tellement que chacun d'eux en combattait pluſieurs d'une force ſupérieure. Il leur était impoſſible de ſe porter un mutuel ſecours. Neptune, le Monarque, le Fougueux, le Sévere ne ſe rendirent que lorſqu'ils furent entierement déſemparés. Le Tonnant, que montait M. l'Etenduere, avait ſucceſſivement eſſuyé le feu de toute la ligne Anglaiſe: pluſieurs fois il s'était vu au milieu de trois ou quatre vaiſſeaux qu'il avait repouſſés; mais après la réduction des quatre vaiſſeaux Français, tous les efforts de l'Amiral Hawke ſe réunirent contre lui. Ses manœuvres furent hachées, ſes voiles criblés; ſon mât de perroquet de fougue tomba; la chûte de ſon artimon paraiſſait inévitable: il allait ſe rendre ou périr, lorſque M. de Vaudreuil, qui commandait l'Intrépide, traverſa la flotte Anglaiſe & vint le ſecourir. Le Terrible & le Tridan veulent ſuivre cet exemple; mais il leur eſt funeſte, & ils ſont forcés de ſe rendre. L'Intrépide & le Tonnant reſtent donc expoſés ſeuls à tout le feu de l'artillerie d'une flotte entiere. Déja cinq vaiſſeaux Anglais déſemparés ſont contraints de ſe retirer; d'autres reviennent à la charge, puis s'éloignent auſſi pour réparer leur dommage. Tandis qu'ils ſe préparent à un nouveau combat, M. de l'Etenduere fait fauſſe route, leur échappe à la faveur des ténebres, & le Tonnant rentre dans Breſt, remorqué par l'Intrépide.

La fortune des armes nous était plus favorable dans les Indes: lorſque le bruit de guerre ſe fit entendre dans ces contrées éloignées, M. Du-

pleix commandait dans Pondichéry. Ce Général ne comptait dans ſa garniſon que quatre cents cinquante Européens. Tous les bras occupés au commerce n'avaient pu réparer les fortifications détruites depuis peu d'années. Il ſe repoſait peu ſur la fidélité des Naturels du pays. Notre proſpérité était dans l'Inde comme dans l'Amérique, un objet d'inquiétude pour nos voiſins : la Colonie était à-la-fois dans un état de ſplendeur & de faibleſſe. Animée par les ſuccès de ſon induſtrie, elle pouvait, au ſein de la paix, l'emporter ſur tous les établiſſements des Européens dans cette partie du Monde ; mais elle manquait de force pour leur réſiſter. M. Dupleix crut que la défenſe à force ouverte était impoſſible. Il eut recours aux moyens politiques, aux reſſources de la négociation ; il s'était ménagé d'utiles alliances dans l'Indoſtan. Jamais homme ne ſut mieux, du premier coup-d'œil, approfondir, connaître, juger le caractere, les intérêts, les vues de ces Princes Indiens, que tant d'autres ont étudiés long-tems & ſans fruit. Il les diviſait, les réuniſſait, les attirait à lui avec tant d'empire, que ſes volontés ſemblaient plus reſpectées que celles du Mogol même. Il avait inſpiré tant d'eſtime au Nabab Anaverdikan, que les intérêts des Français lui étaient auſſi chers que les ſiens. Ce Nabab gouvernait le Carnate, la plus riche province du Décan. Il tenait un rang diſtingué dans l'Empire du Mogol, & ſa puiſſance était preſqu'égale à celle du Souba. L'Amiral Barnet, à la tête d'une eſcadre Anglaiſe, parcourait alors toutes les mers de l'Inde. Pluſieurs vaiſſeaux Français étaient tombés entre ſes mains ; il avait même transformé ſes priſes en bâtiments de guerre, & il ſe ſervait des armes de notre Compagnie des Indes pour la ruiner. Le Nabab exigea du Gouvernement Anglais de Madras, que l'eſcadre de Barnet, reſpectant nos poſſeſſions, ne fît aucune hoſtilité que ſur la mer. Il menaçait de regarder toute deſcente comme un outrage fait à lui-même & à l'Empereur. Barnet fut obligé d'obéir. Il courut les mers de l'Inde, parut à l'embouchure du Gange, & enleva tous les vaiſſeaux Français qu'il rencontra. « Meſſieurs, diſait-il aux Capitaines qui avaient amené » pavillon ; nous exécutons contre vous ce que M. de la Bourdonnaie » avait projeté contre nous. »

Ce fut ce même Gouverneur de l'île de France (1), qui fut chargé

(1) Bernard-François Mahé de la Bourdonnaie naquit, en 1699, à S. Malo, qui fut auſſi la patrie de Duguet-Trouin. Il fut tout à-la-fois Négociant & Guerrier. Chargé de bonne heure des affaires de la Compagnie des Indes, il lui fut utile dans plus d'un voyage qu'il entreprit pour favoriſer les intérêts de cette Compagnie, & pour augmenter ſa propre fortune. Nommé Gouverneur des îles de France & de Bourbon, il y forma des citoyens, des ſoldats, des cultivateurs. Il éleva des édifices publics, des manufactures, fit cultiver avec ſuccès des productions que cette

de

de réprimer l'orgueil des Anglais dans l'Inde. Les nuages que la calomnie avait répandus en France contre ce grand homme, à son retour dans sa patrie, en 1737, étaient entierement dissipés; & tous les Intéressés à la Compagnie des Indes savaient que lui seul pouvait faire respecter notre pavillon si indignement outragé par l'escadre Anglaise. « Nous » savons, lui écrivait le Conseil de Pondichéry, nous savons que vous » ne cherchez rien avec plus d'empressement que d'être utile à l'Etat: » vous connaissez notre situation, c'est à vous à y remédier. Nous ne » doutons point de la réussite, dès que vous y donnerez vos soins. » Les sauterelles, fléau plus redoutable que la grêle & les ouragans, heureusement inconnu dans nos climats, avaient alors dévoré la récolte de l'île de France; on manquait de vivres. La Bourdonnaie en procura à Madagascar. Une maladie contagieuse avait précipité dans la tombe les plus utiles artisans. Il forme des constructeurs, travaille à leur tête dans les atteliers, & bientôt six vaisseaux marchands sont transformés en vaisseaux de guerre. D'autres navires arrivent, & l'on voit avec étonnement dans la rade une escadre de neuf vaisseaux. Les soins de cet armement ne lui avaient point fait perdre de vue ceux de la discipline militaire. Il avait exercé des blancs & des noirs au maniement des armes à feu, leur avait appris à pointer le canon avec justesse, & à le servir avec promptitude. Aguerris par le spectacle de l'appareil des combats, il en avait fait enfin des hommes dignes d'obéir à un Commandant tel que lui.

On mit à la voile au mois de Mars 1746. Une tempête affreuse s'éleva vers les côtes d'Afrique. L'Achille, que montait la Bourdonnaie, courut les plus grands dangers; il eut sept pieds d'eau dans sa cale & trois dans l'entre-pont. Les plus intrépides matelots n'osaient y descendre. Le Général y descendit, fit établir de nouvelles pompes, & sauva son vaisseau. Sa présence d'esprit empêcha la flotte de se disperser entierement; elle fut bientôt réunie. Cet armement était beaucoup moins redoutable par le nombre des vaisseaux, des canons & des hommes, que par l'harmonie des opérations & l'intelligence qui régnait entre les Capitaines. La Bourdonnaie avait à ses ordres trois mille cinq cents soldats, dont sept cents étaient Caffres. Il fit radouber sur les côtes de Madagascar ses vaisseaux délabrés; travail presqu'inconcevable dans une île

terre n'avait pas encore reçues dans son sein, & s'y montra en même-tems Général, Magistrat, Agronome, Artiste, Architecte & Géometre; son nom y est encore en grande vénération. De retour en France, il fut, pour prix de ses services, enfermé à la Bastille pendant trois ans. A peine il avait été déclaré innocent par les Commissaires du Conseil, qu'il mourut, en 1754, d'une maladie cruelle que le chagrin & sa longue détention lui avaient occasionnée.

où l'on ne trouvait que des matériaux bruts, qui n'étaient pas même encôre arrachés du ſein de la terre ; mais la Bourdonnaie ne connut jamais rien d'impoſſible. Il remit à la voile, & parut bientôt à la vue de l'eſcadre Anglaiſe qu'il cherchait. Elle était commandée par le Commodore Peyton, ſucceſſeur de Barnet. Il fallait attaquer les vaiſſeaux ennemis avant de pénétrer plus avant ; & ce n'était que par une victoire navale qu'on pouvait ſe préparer à la conquête de Madraſſ. M. de la Bourdonnaie ne balança point à préſenter le combat ; mais il prit ſes précautions pour éviter l'abordage ; ce choc meurtrier lui eût enlevé des hommes qu'il réſervait à une plus grande entrepriſe. Son deſſein était plutôt d'écarter la flotte ennemie que de la détruire. Le combat dura cinq heures, & l'avantage demeura aux Français. Les Anglais publierent qu'ils n'avaient perdu que trente-cinq hommes ; mais ſi ce récit eſt vrai, à quoi attribuer & leur conſtance à refuſer le combat le lendemain, & leur retraite vers Ceylan ? Ils diſparurent, & laiſſerent le vainqueur maître abſolu de la mer. Il cingla vers Pondichéry, y prit de nouvelles munitions de guerre, regagna le large, rencontra encore l'eſcadre Anglaiſe, eſſaya en vain de l'attirer au combat ; & lorſqu'il fut certain que ſa retraite n'était point une ruſe de guerre, il dirigea ſa route vers Madraſſ.

Le territoire où cette ville eſt bâtie était un bienfait du Mogol ou plutôt du Souba ; mais les Anglais en étaient moins redevables à l'amitié de ces bienfaiteurs qu'à leur faibleſſe & à leur politique. L'Empereur & ſon Viceroi avaient aiſément apperçu la rivalité qui régnait depuis tant de ſiécles entre la France & l'Angleterre. Les Princes Indiens n'avaient ſi bien accueillis les Français ſur la côte de Coromandel, qu'à fin de tenir les Anglais en haleine, & d'avoir un ennemi à leur oppoſer s'ils devenaient trop puiſſans. Le Souba ſavait profiter de la haine réciproque des deux Nations ; lorſqu'il avait reçu quelque outrage de l'une, il animait l'autre contre elle. Ainſi remettant à des mains étrangeres le ſoin de ſa vengeance, il haſardait peu le ſang de ſes troupes, & recueillait le fruit des guerres qu'il avait allumées.

Cependant le Nabab d'Arcate avait montré depuis quelques années une modération peu conforme à ce ſyſtême ; il avait obſervé une ſcrupuleuſe neutralité, & paraiſſait avoir deſſein de maintenir la paix : en protégeant la Colonie Françaiſe contre les Anglais, il s'était engagé de même à ſoutenir ceux-ci contre leurs ennemis. Alarmés de l'apparition de l'eſcadre Françaiſe & de la deſcente des troupes, les habitans de Madraſſ députerent vers lui, & le conjurerent de déployer en leur faveur, cette autorité dont il avait déja fait uſage contre eux en faveur

des Français. Anaverdikan écrivit à M. de la Bourdonnaie, la lettre ſuivante : « Je ſais que tu es un grand guerrier, que les villes ne ſau-» raient tenir devant toi; mais ce qui a paru le plus ſurprenant, c'eſt » que tu aies abordé ſur mes terres, ſans m'envoyer un homme chargé » de me faire part de tes deſſeins. J'excuſe ta conduite; mais à la ré-» ception de cette lettre, embarque-toi avec tout ton monde & ceſſe » d'aſſiéger Madraſſ, ſinon je pars avec mon armée royale, pour te » faire exécuter ce que je demande ». Les menaces d'un Viceroi ſubal-terne n'étaient pas capables d'effrayer des hommes qui avaient vu fuir devant eux une eſcadre Anglaiſe. La Bourdonnaie répondit : « Comme » Madraſſ appartient en ſouveraineté aux Anglais ennemis de ma Na-» tion, j'ai cru que, ſans bleſſer aucun pouvoir ſouverain, il m'était » permis de chercher mes ennemis juſques chez eux, pour tirer ven-» geance de tout ce qu'ils ont fait depuis cette guerre, dont Pondi-» chéry doit vous avoir inſtruit. Ils ont arrêté ſous vos yeux & dans » vos terres, des Français pour en faire des priſonniers. Ce ſont eux » qui ont bleſſé le reſpect qui vous eſt dû; pour moi, quoique je ſois » marin & que je ne ſache point vos coutumes, depuis que mes ſoldats » ſont à terre, j'ai conſervé avec vos ſujets une politeſſe ſi attentive, » que qui que ce ſoit ne peut s'en plaindre. Il eſt vrai que j'ai pour-» ſuivi nos ennemis; mais c'eſt un droit de la guerre que vous ne pou-» vez trouver mauvais, puiſque j'ai reſpecté tout ce qui vous appartient. » Quant à l'ordre que vous me donnez de me rembarquer, je n'en re-» çois que de mon Roi; ſi cela m'attire votre viſite, j'aurai ſoin de » vous recevoir, ſans oublier que je ſuis Français & ſans manquer au » reſpect que je vous dois ». Ainſi les Français demeurerent ſur des terres qui étaient le domaine du Nabab, quoique celui-ci eût une nom-breuſe armée pour les défendre, & put être ſoutenu par l'armée plus nombreuſe encore du Souverain dont il était Vaſſal. « C'eſt, dit M. de » Voltaire, le comble de la faibleſſe Aſiatique de le ſouffrir, & de l'au-» dace Européenne de le tenter ». La deſcente s'était faite en bon ordre. On commença par canonner la place; les mortiers jouerent enſuite avec ſuccès; les travaux faiſaient des progrès rapides, l'artillerie acquérait chaque jour un nouveau degré d'activité. Tous les habitans de Madraſſ étaient plongés dans une conſternation profonde; l'apparition momen-tanée de leur eſcadre les tira de cette léthargie; mais ſa fuite auſſi prompte les fit paſſer de la crainte au déſeſpoir. On comptait plus de ſoixante mille hommes dans les deux villes (1); mais il y avait à peine

(1) La ville blanche eſt habitée par les Anglais, la ville noire par les hommes de couleur y

vingt mille Anglais, le reſte était un ramas d'Aſiatiquet & d'Africains, raſſemblés au haſard, différents de langage, d'intérêts, de religion, de mœurs, incapables de réunir leurs forces & de combiner leurs opérations. Les aſſiégeans n'excédaient pas le nombre de trois mille cinq cents hommes, mais la diſcipline que M. de la Bourdonnaie avait établie dans ſon camp, l'unité de ſes opérations, la préciſion de ſes ordres & cet art de ſubjuguer, d'enflammer les eſprits qu'il poſſédait, donnaient à cette troupe la force d'une armée nombreuſe.

On ſe préparait à un aſſaut dont le ſuccès paraiſſait indubitable; lorſque des députés Anglais vinrent demander au Général pour quelle ſomme il conſentirait à lever le ſiége. « Je ne vends point l'honneur, » dit-il : le pavillon de mon Roi ſera arboré ſur Madraſſ, ou je mourrai » au pied de ſes murs. »

Il fallut bientôt arborer le pavillon blanc, & la capitulation fut ſignée le 21 Septembre 1746. M. de la Bourdonnaie fut maître des conditions. Ce Général exigea une rançon de neuf millions : les Anglais devaient ſe reconnaître priſonniers de guerre; la ville devait demeurer au pouvoir des Français juſqu'à ce que la rançon fût acquittée. M. de la Bourdonnaie avait ordre de la Cour de ne garder aucune des conquêtes qu'il ferait; mais cet ordre prohibitif était vraiſemblablement ignoré de M. Dupleix.

Les citoyens de Madraſſ ne s'apperçurent du changement de garniſon qu'à la différence des uniformes. L'ordre, la décence & la tranquillité regnerent par-tout. Il ne ſe commit pas un meurtre, pas un vol, pas un outrage. Les femmes, qui avaient cherché des aſyles dans les Temples, furent ramenées dans leur maiſon par des eſcortes. M. Dupleix, jaloux de la gloire de M. de la Bourdonnaie, troubla le repos des vaincus & des vainqueurs. Il s'empara de Madraſſ & même d'une partie de l'eſcadre, ruina une portion de la ville noire, vaſte fauxbourg habité par les Indiens, & annula la capitulation. La Bourdonnaie avait repris la route de l'île de France, avec le chagrin d'avoir vu ſa parole d'honneur violée. On ſait quel fut le ſort de ce Général infortuné, combien il trouva d'accuſateurs aux Indes & en France, qu'une longue & dure captivité fut le prix d'un ſervice qui méritait les plus hautes récompenſes; qu'enfin il triompha de la calomnie; mais qu'à l'inſtant même où il pouvait jouir des fruits de ſon innocence, une maladie funeſte, contractée dans la priſon, termina ſes jours. Les Princes Indiens l'avaient

Aſiatiques & Africains. Cette ſeconde ville, quoique beaucoup plus peuplée, eſt le fauxbourg de la premiere.

mieux

mieux jugé que ſes compatriotes. Preſque tous le féliciterent ſur la conquête de Madraſſ. Le Général des Marates, Chef de la plus brave Nation de l'Inde, & le plus fait pour apprécier la bravoure, lui écrivait : « Elle eſt donc priſe, cette ville de Madraſſ, ſi célebre par ſa beauté, » par ſon commerce, ſi redoutée pour le courage & le nombre de ſes » habitans ! Elle a été priſe par les Français en ſi peu de tems ! J'ai » peine à le comprendre, & je ne puis attribuer un ſuccès ſi prodigieux » qu'à la valeur plus qu'humaine du Général & des ſoldats qui ont » planté leur pavillon ſur la tête des Anglais. La Bourdonnaie, le ſoleil » éclaire le monde depuis ſon lever juſqu'à ſon coucher; mais dès qu'il » diſparaît, il eſt oublié, on n'en parle plus. Il n'en eſt pas de même » des exploits des Français. La nuit comme le jour, nous ne ceſſons de » parler d'eux & de leur invincible Chef. »

Cependant une armée de dix mille Maureſſ s'avançait vers Madraſſ : elle était commandée par Mafouskan, fils du Nabab. Celui-ci, irrité de ce que les Français, malgré ſa défenſe, étaient entrés à main armée dans Madraſſ, voulait leur enlever leur conquête. Deux Députés paſſent dans le camp des aſſiégeans ; ils ſont arrêtés. Les loix de la guerre & de l'honneur, ſi ſacrées en Europe, ſont rarement reſpectées par les deſpotes Aſiatiques. Mafouskan provoque les Français, les appelle hors des murs ; on ne lui répond point. Il croit que les aſſiégés, frappés d'épouvante, vont mettre à ſes pieds les clefs de la ville ; mais ce ſilence était l'effet d'un ordre de M. Dupleix, qui, abandonné avec peu de forces au milieu de tant de puiſſances ennemies, ne voulait pas commencer les hoſtilités. Mafouskan ſomme les Français de ſortir de la place, même ſilence ; enfin les Maures les voyant ſourds à leur ſommation comme à leur défi, inveſtirent Madraſſ. Ils avaient peu de connaiſſances dans l'art des ſiéges ; mais ils prirent pour guides quelque Naturels du pays, qui avaient obſervé d'un œil attentif les opérations de M. de la Bourdonnaie. Ils copierent ſes plans, ſuivirent les traces de ſes travaux qu'ils releverent, imiterent, comme ils purent, les évolutions de nos troupes ; mais le génie & le courage ne ſe copient pas. La ſituation des Français était affreuſe ; ils ne voyaient qu'ennemis au dedans & au dehors. Il leur fallait repouſſer les attaques d'une armée, contenir cette multitude d'Indiens & d'Africains, qui, retranchés dans les ruines de leurs maiſons, juraient de ſe venger, & les Anglais moins nombreux, mais plus redoutables, dont les juſtes manœuvres s'élevaient contre l'infraction du traité conclu avec M. de la Bourdonnaie.

La ſupériorité de nos canoniers força d'abord les aſſiégeans à reconnaître leur faibleſſe, & les réduiſit à l'inaction. Quelque tems après ils

virent la garniſon ſortir, ſe développer en débouchant, & ſe ranger ſur une ligne ; c'était ce qu'ils deſiraient. Leur but était d'en venir aux mains, ſans que l'artillerie jouât de part & d'autre, & de conſerver ainſi l'avantage de leur multitude. Leur cavalerie s'approche avec confiance, & même avec impétuoſité : tout-à-coup la ligne s'ouvre, deux canons paraiſſent ; leur feu ſeconde celui de la mouſqueterie, éclaircit les rangs des ennemis, & renverſe leur cavalerie. Cette multitude ſe diſſipe, & abandonne aux Français un camp rempli de proviſions & de richeſſes. Mafouskan raſſembla dans Saint-Thomé les débris de ſon armée, réſolu de tenter une ſeconde fois le ſort des armes.

Un détachement venait de Pondichéry, & Mafouskan voulait lui diſputer le paſſage. Un autre détachement devait ſortir de Madraſſ, & mettre l'ennemi entre deux feux. Celui-ci arriva trop tard ; mais le premier, ſans attendre ce ſecours, ſe jette dans la riviere, la paſſe à gué, attaque l'ennemi ſur la rive oppoſée, fait pluſieurs décharges très-vives ; jette le déſordre & l'effroi parmi les Maures, pénetre dans le rang la baïonnette au bout du fuſil. Les ennemis fuient de toutes parts, & ſe renferment dans Saint-Thomé : on marche à eux ; leur trouble augmente ; l'ardeur des Français redouble ; les paliſſades ſont arrachées, les retranchements forcés. Les Maures ſe précipitent, ſe heurtent, s'écraſent dans les rues étroites de la place. Mafouskan, monté ſur un éléphant, où il déployait avec orgueil le riche étendard du Carnate, ſe fait jour à travers les ſiens qui expirent ſous les pieds de l'animal furieux, gagne la porte oppoſée & s'enfuit. Cette armée, plus que décuple du faible détachement qui l'attaquait, ſe retire à Arcate, y porte la terreur dont elle eſt frappée, & n'oſe plus reparaître devant les Français. M. Paradis, Officier Suiſſe, était à la tête d'un détachement : il avait conduit toute l'action ; il en avait conçu le projet, & la gloire lui en eſt due.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que les Anglais du fort Saint-David implorerent l'appui de ces mêmes Maures vaincus par une poignée de Français, & qui, loin de ſe préparer à venger leur défaite, craignaient d'être attaqués dans leurs propres foyers ; mais le Nabab, plus jaloux de la gloire de ſes armes que ſes ſoldats, en contraignit une partie à ſe mettre en marche pour ce fort où l'Anglais épouvanté les appelait.

M. Paradis partit pour Madraſſ avec trois cents hommes pour ſe rendre à Pondichéry où il devait prendre le commandement de l'armée deſtinée à la conquête du fort Saint-David. Mafouskan l'attaqua dans ſa route, fit douze priſonniers, retourna fier de ſa proie, & publia dans l'Inde qu'il avait remporté ſur les Français une victoire complette ; mais c'était en vain que M. Dupleix réſervait à M. Paradis le commandement des

troupes ; M. de Bury fut proclamé Général. Son ancienneté lui donnait ſur ce rang un droit inconteſtable ; & s'il n'était pas fait pour effacer M. Paradis, il était digne au moins de le remplacer. Il avait dix-ſept cents hommes ſous ſes ordres. La garniſon du fort était plus nombreuſe en Européens, ſans parler de mille Indiens & de quatre mille Maures auxiliaires que le Nabab avait promis. Surpris par cette armée, au milieu des travaux d'un campement, où le ſoldat abandonne les armes, quitte les rangs, ſe diſperſe, les Français furent forcés à la retraite ; elle ſe fit en bon ordre. Une autre tentative ſur Gondelour (1) ne fut pas plus heureuſe, & M. Dupleix fit ſa paix avec le Nabab qui la deſirait autant que lui (2).

ARTICLE XXIV.

Siége de Pondichéry.

Les Anglais abandonnés par le Nabab ſe hâterent de donner avis à la Cour de Londres de la ſituation où ils ſe trouvaient. Les ſecours furent auſſi prompts que la diſtance le permettait ; jamais on ne connut mieux les reſſources d'un peuple commerçant & libre, qui voit & dirige l'emploi des impôts. L'Amiral Griffin parut d'abord dans la mer de l'Inde avec une eſcadre. Le Colonel Laurens, qui a laiſſé des Mémoires ſur cette expédition, vint prendre le commandement des troupes. L'Amiral Boſcawen le ſuivit de près avec une flotte ; & les Anglais, ſi longtems attaqués, ſe virent en état de devenir agreſſeurs. Le ſiége de Pondichéry fut réſolu dans leur conſeil. Les préparatifs ſe firent avec cette ardeur qu'inſpirent & le deſir de la vengeance & l'eſpoir d'une conquête. L'armée ſe mit en marche, & ſes opérations furent combinées avec celles de la flotte.

Ce fut le 22 Août que l'une & l'autre parurent à la vue d'Ariancoupan (3), fort ſitué à quelques milles de Pondichéry. Les Noirs ſe détacherent de l'armée, & vinrent défier les Cipayes qui défendaient les ouvrages avancés : ceux-ci reçurent & rendirent le combat avec tant de vigueur, que les Noirs rompirent leurs rangs. Ramenés par la

(1) Gondelour eſt au fort Saint-David ce qu'eſt la ville noire à la ville blanche de Madraſſ : c'eſt la demeure des Indiens ; elle eſt défendue par une enceinte de murailles ; une riviere ſépare ces deux places.

(2) Honneur français, tom. XI.

(3) Ce fort eſt bâti à un mille de la mer, ſur une riviere à laquelle il donne ſon nom.

cavalerie, leur ſeconde charge fut plus violente, mais auſſi infructueuſe. La troiſieme n'eut pas un ſuccès plus heureux ; enfin les Cipayes les pourſuivirent avec tant de chaleur, qu'ils furent eux-mêmes ſur le point d'être enveloppés par l'armée ennemie. M. de la Tour ne voulut point abandonner ces braves à la merci des aſſiégeans. Ils ignoraient l'art des retraites : pour favoriſer celle qu'ils étaient contraints de faire, l'intrépide Piſchard, ſous-Lieutenant de Dragons, ſe jette dans la riviere, à la tête de deux cents hommes, marche à l'ennemi d'un pas impétueux, l'attrappe, le harcele, attire tout ſon feu ſur lui-même, tandis que les Cipayes rentrent dans le fort Quoiqu'expoſé au péril dont il a dégagé ces Indiens, il demeure ferme, combat toujours, & ne repaſſe la riviere qu'après avoir vu le dernier Cipaye ſous le canon du fort. L'ennemi en était encore ſi éloigné, que M. de la Tour eut le tems de s'établir dans deux redoutes voiſines. Les Anglais ne tarderent pas à s'approcher ; mais le jeu de l'artillerie & de la mouſqueterie Françaiſe était ſi bien combiné entre le fort & les redoutes, que les ennemis firent une retraite précipitée. Soixante de leurs Grenadiers, honteux de la défaite de leurs compagnons, s'arrêterent ſous le feu des aſſiégés ; quelques-uns même franchirent un foſſé, arracherent quelques paliſſades ; mais enfin, délaiſſés par leurs compagnons, ne voyant qu'une mort certaine pour prix de leur audace, ils ſe retirerent. Les Français admirerent leur courage : les Officiers voulurent qu'on reſpectât leur retraite. Ils prodiguerent aux bleſſés les ſoins les plus généreux ; ceux-ci furent traités tous comme des ſoldats Français. M. de la Tour ne tarda pas à marcher lui-même aux ennemis, moins pour les combattre que pour les intimider. Ce ſtratagême audacieux réuſſit, & les Anglais ſe retirerent ſur le bord de la mer, hors de la portée du canon.

Cependant les braves ennemis qui avaient péri dans l'action, étaient étendus ſur le champ de bataille, & la négligence apparente de leurs compatriotes ſemblait les deſtiner à être la pâture des oiſeaux. M. de la Touche écrivit à M. Boſcawen, qu'il n'était pas juſte de priver des honneurs de la ſépulture tant d'intrépides guerriers ; il l'invitait à envoyer des ſoldats pour les inhumer dans le champ même qui avait été le théâtre de leurs exploits ; il lui promettait de les laiſſer tranquillement s'acquitter d'un devoir auſſi ſacré. M. Boſcawen répondit que, s'il n'avait point emporté les morts, c'eſt qu'il manquait de chariots, qu'il connaiſſait les procédés généreux de la Nation Françaiſe, qu'il le priait de ſe charger de ce ſoin, & que les reſtes reſpectables de ces victimes de la gloire ne feraient pas moins honorés par les mains de leurs ennemis, que par celles de leurs compatriotes. Un Aide-de-

camp

camp chargé de cette lettre, fut comblé de careſſes, & retourna plein d'eſtime pour des hommes qu'il s'efforça de maſſacrer une heure après. En effet, on préluda par une canonnade des plus vives; un boulet vint frapper la cuiſſe d'un Caffre, pénétra dans les chairs, & expira contre l'os. Un Officier lui ordonna de ſe retirer à Pondichéry, pour y recevoir les ſecours que le trouble qui régnait dans le fort ne permettait pas de lui donner. Le Caffre part; on veut le porter, il rejette ces ſoins officieux; on veut ôter le boulet de ſa plaie, il entre en fureur & dit qu'il veut montrer dans Pondichéry cette preuve de ſon courage; Il ſent que le boulet par ſa peſanteur va s'échapper de ſa bleſſure; il le contient avec ſa main. En cet état, cet homme étonnant marche l'eſpace de trois quarts de lieues, ſe traîne juſqu'à l'hôpital & y meurt.

Il ne faut que le ſpectacle d'une pareille action pour exalter l'ame du ſoldat, & lui donner une nouvelle énergie. Cinq cents Cipayes, cent Caffres & ſoixante-dix Français avaient ordre d'attaquer un retranchement que les Anglais avaient élevé. On leur avait indiqué un rendez-vous qu'ils devaient gagner par différentes routes pour cacher leur marche. Les ſoixante-dix Volontaires & Dragons arrivent les premiers. Impatients d'en venir aux mains, ils n'attendent point leurs compagnons: les Dragons jettent leurs mouſquets, s'arment du piſtolet, & le ſabre pendant à la main, piquent des deux, parviennent au-delà du retranchement, tournent bride, ſe précipitent ſur les Anglais, font une décharge de piſtolet à bout portant, ſaiſiſſent leurs ſabres, enfoncent les rangs, taillent en pieces, écraſent ſous les pieds de leurs chevaux tout ce qui leur réſiſte, & diſſipent le reſte. Les Volontaires qui accouraient à pied arrivent & achevent la défaite des Anglais. Cette action, condamnable peut-être par ſa témérité, donna aux ennemis une ſi haute idée de la bravoure de nos Dragons, que pendant tout le ſiége leur cavalerie n'oſa en venir aux mains avec eux. M. Piſchard eut un cheval tué ſous lui. M. Cochinat engagé ſous le ſien, & ne pouvant ſe relever, fut contraint de rendre les armes. Ce qui donne un nouveau prix à la valeur qu'il montra dans cette occaſion, c'eſt qu'il était dévoré par une fiévre brûlante, & qu'il s'était arraché des bras des Médecins pour voler au combat.

Un accident imprévu fit perdre en un moment le fruit de tant d'exploits; les poudres du fort ſauterent, leur exploſion tua ou bleſſa pluſieurs ſoldats, & jeta le déſordre parmi les autres. Il fallut ſonger à la retraite; on parla d'enclouer le canon. MM. de Puimorin, Aſtrue & Keringal, à cette propoſition, ſe levent indignés & jurent de ne jamais

laiſſer à l'ennemi ces monuments d'un avantage qu'il n'a point remporté. Ils s'engagent à enlever le canon, à l'amener à la vue des Anglais. L'exécution ſuivit de près cette promeſſe; on abandonna le fort, on rentra dans Pondichéry. M. de la Touche dirigea cette retraite avec autant de ſageſſe que de courage.

Les lignes étaient trop étendues, il était impoſſible de les garder avec une garniſon ſi peu nombreuſe; les Anglais en avaient déja inveſti une partie; il fallut les évacuer, ramener l'artillerie ſans leur laiſſer ſoupçonner cette manœuvre qu'ils auraient pu troubler. M. Paradis conduiſit tout avec une activité ſinguliere, tandis qu'avec la plus fiere contenance M. de Buſſy faiſait face aux ennemis, demeurait ferme au milieu des grenades & des balles qui pleuvaient ſur la troupe, & par ſa contenance, perſuadait aux Anglais qu'on était réſolu de défendre ces lignes. Toutes les troupes ſe réunirent donc dans la place; on diſtribua les poſtes, les plus périlleux furent les plus diſputés; l'autorité de M. Dupleix fit ceſſer toutes ces brigues : chacun courut au lieu qui lui était marqué, & attendit tranquillement que l'ennemi commençât les attaques.

M. Boſcawen s'était flatté que cette conquête ne lui coûterait que huit jours : il n'avait pas renfermé dans ſon cœur cette orgueilleuſe eſpérance; il s'en était vanté publiquement. Après cette promeſſe authentique, il fallait mourir ou conquérir : il ne fit ni l'un ni l'autre. Il commençait à regretter cette prédiction trop haſardée, qui pouvait compromettre ſa gloire. Les aſſiégés firent quelques ſorties, braverent impunément la cavalerie Anglaiſe, & ne purent l'attirer au combat. Les ennemis ne tarderent pas à jeter des bombes. Les ſages précautions de M. Dupleix en prévinrent les effets : il prit tant de ſoin de la ſûreté des habitans, qu'on eût dit qu'il voulait ſe réſerver tout le péril pour lui ſeul.

La tranchée était ouverte, & les aſſiégeans méditaient la conquête d'un baſtion faible & imparfait vers la porte du Valdaour. Leur deſſein fut éventé; on fit une ſortie; mais les plus grands obſtacles s'oppoſerent au ſuccès de cette attaque. La cavalerie enfoncée dans les marais fut forcée de tourner bride, des champs fangeux & gras ralentirent la marche de l'infanterie, & l'expoſerent long-tems ſans défenſe au feu des ennemis. La ſortie de nos troupes avait été apperçue des vaiſſeaux qui en avaient averti l'armée par un ſignal; elle avait pris les armes & s'était retranchée derriere les ruines de quelques maiſons démolies; là, elle attendait les aſſaillans avec confiance. Malgré tant de difficultés, nos troupes s'avancent, eſſuient des décharges meurtrieres,

& reçoivent des coups qu'elles ne peuvent rendre. Elles pénetrent juſqu'aux pieds des retranchements. Déja M. Roche, Lieutenant de Grenadiers, jeune homme d'une haute eſpérance, s'apprête à y monter le premier, une balle l'arrête & l'étend au pied de ſes Grenadiers. Le brave Puymorin eut le même ſort; Faubert & Aſtruc reçurent des bleſſûres dangereuſes. M. Paradis, le chef de cette entrepriſe, le vainqueur des Maures, l'ame de toutes les belles opérations qui s'étaient faites dans l'Inde, fut rapporté nageant dans ſon ſang. Sa chûte répandit la terreur parmi les ſoldats; ils rentrerent dans la place, dont le canon protégea la retraite dirigée par M. de la Tour.

Cet échec ne découragea point les aſſiégés. On ne ceſſa de faire des ſorties; les Anglais n'eurent pas un inſtant de ſécurité dans leurs retranchements. Les Dragons, les Volontaires, les Grenadiers, les Indiens tour-à-tour ſortaient, voltigeaient, eſcarmouchaient, rentraient & reparaiſſaient auſſi-tôt. L'exemple de nos ſoldats encourageait tous les Caffres; & ces ames groſſieres, exaltées par l'amour de la gloire, devinrent capables des actions les plus héroïques. Deux de ces braves obſervaient les travaux des Anglais avec une impatience qui ſe changea bientôt en fureur. Ils ſe jettent ſur leurs armes, s'élancent dans le foſſé, & courent à la tranchée. Les Anglais ne pouvant concevoir une audace auſſi extraordinaire, ſe perſuadent que ce ſont des déſerteurs qui viennent ſe joindre à eux. La ſentinelle leur crie d'approcher avec confiance: les Caffres n'entendent point cette invitation; l'un d'eux répond à ſa maniere: « Pour toi pas Chrétien, pour toi pas Français, pour toi » coup de fuſil. » Le coup part, & l'Anglais tombe: l'autre s'approche de plus près, défie les travailleurs, tire ſur eux & s'enfuit. Un ſoldat Français, chargé de veiller ſur ces deux Africains, était tombé dans la même erreur que les Anglais; & les croyant déſerteurs, il s'était mis à leur pourſuite; mais les voyant revenir, il eût rougi de leur céder en bravoure. Réſolu de courir la même aventure, il s'avance, tire ſur les Anglais, revient, & dans ſa retraite eſſuie deux décharges très-vives dont il eſt bleſſé.

Cependant le bruit de l'artillerie avait répandu l'alarme dans cette contrée: la renommée l'avait portée plus loin encore; mais quand on ſut que c'était les Anglais qui travaillaient à la deſtruction de la Colonie Françaiſe, la plupart des Naturels, jaloux de ſa ſplendeur, applaudirent à cette entrepriſe, & voulurent en partager la gloire. On les vit accourir de toutes parts, & M. Boſcawen compta bientôt vingt mille hommes ſous ſes enſeignes. L'aſpect de nos recrues ne changea ni les diſpoſitions des eſprits, ni les opérations de la défenſe. Il ne fit que

redoubler l'ardeur de nos Caffres. Ces hommes, preſqu'auſſi féroces que les Naturels du Nord de l'Amérique, mépriſant le danger, ou peut-être ne le voyant pas, cruels dans le combat, cruels après la victoire, maſſacraient les Anglais avec un plaiſir barbare, trempaient les mains dans leur ſang, & rapportaient en triomphe leurs membres fumans qu'ils avaient coupés.

En vain M. Dupleix & tous nos Officiers s'efforçaient d'adoucir la férocité de leur caractere; en vain on avait châtié ceux qui refuſaient la vie au vainqueur déſarmé. Dans une rencontre un Caffre bleſſa un Anglais, & lui arracha ſes armes : le priſonnier ne pouvait ſe traîner ſur ſes pas; la perte de ſon ſang l'avait affaibli. Le Caffre voulait cependant rapporter un monument de ſa victoire. Plein de cette idée, il tire ſon ſabre pour lui couper un bras. En vain l'Anglais implore ſa clémence, lui jure qu'il eſt Chrétien, Catholique même. Déja le fer eſt levé : au cri du malheureux un Sergent accourt, ſaiſit le ſabre de l'Africain, lui reproche ſa barbarie, & lui enleve ſa victime.

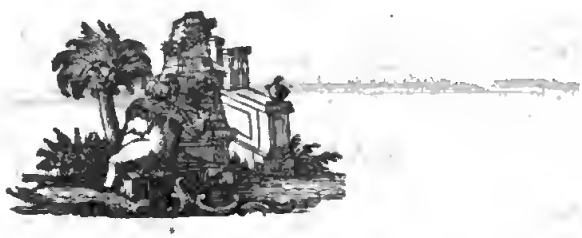
Cependant les vivres commençaient à s'épuiſer : on ne trouva d'autre moyen, pour prévenir la famine dont on était menacé, que de s'emparer d'un convoi deſtiné pour le camp des aſſiégeans. M. de la Tour commanda la ſortie; & le convoi, malgré ſon eſcorte nombreuſe, fut emporté à la vue de toute l'armée ennemie. Les Caffres avaient beaucoup contribué au ſuccès de cette expédition. Les Anglais ne pouvaient s'accoutumer à leur maniere de combattre : ces Africains ſortaient par pelotons inégaux, ſe diſperſaient dans les campagnes & faiſaient leurs décharges, cachés derriere des buiſſons, ſe raſſemblaient, ſe ſéparaient de nouveau, attaquaient en tête, en flanc, en queue, couraient, avançaient, fuyaient, revenaient avec tant de rapidité, que la cavalerie même ne pouvait les atteindre.

Bientôt quelques déſerteurs avertirent les Français que M. Boſcawen voulait terminer le ſiége par un coup de déſeſpoir, & livrer un aſſaut général. Ce bruit vole de bouche en bouche; le ſoldat pouſſe des cris de joie, & du haut des murs appelle les aſſiégeans. Les bleſſés, les malades ſortent des hôpitaux, & ſe traînent ſur les remparts pour partager la gloire de la défenſe. Les Anglais voyant tous les poſtes ſi bien garnis, & les aſſiégés préparés à les recevoir, n'oſerent tenter l'aventure & ſe retirerent.

Ainſi finit le ſiége de Pondichéry; où les Anglais perdirent en vain quinze cents hommes, quarante mille boulets & cinq mille bombes. M. Dupleix avait montré dans toutes les opérations du ſiége un courage à l'épreuve des plus grands périls, un génie au-deſſus des plus grandes difficultés;

difficultés ; & ce qui donne encore plus d'éclat à ſa gloire, c'eſt qu'une ſi belle défenſe était ſon coup d'eſſai. On oublia qu'il était l'ennemi du vainqueur de Madraſſ ; on ne vit plus en lui que le libérateur de Pondichéry. M. de la Touche & les autres Officiers s'étaient diſtingués par une ardeur héroïque, par un concert plus rare & plus utile encore. Tous ces braves ne ſe diſputerent point les récompenſes promiſes, mais ſeulement l'honneur de les mériter. Il n'y eut de querelle entr'eux que ſur le choix du poſte le plus périlleux. Les Caffres, d'eſclaves devenus ſoldats, firent aſſez voir quel reſſort donne à l'homme ſa liberté recouvrée. Les Indiens combattirent avec l'agilité qui leur eſt naturelle ; & rapprochant leurs manœuvres des nôtres, conciliant les principes de leur art militaire avec ceux des Européens, ne le céderent ni en courage ni en diſcipline à nos troupes. On fit des réjouiſſances publiques ; & les Anglais, qui n'étaient point encore ſortis de la rade, en furent témoins. Le Conſeil décida que cette fête, monument d'un événement ſi glorieux, ſe renouvellerait tous les ans le 17 Octobre (1).

(1) L'Honneur français, tom. XI, chap. X.



M. le Comte de Luſſan,
M. le Comte de Noailles,
M. le Comte de Maillebois,
M. le Comte de Choiſeul,
M. le Duc de Broglie,
M. le Comte de Blet,
M. Dumeſnil,
M. le Baron de Montmorency,
M. le Chevalier de Muy,
M. de Rothe,
M. le Marquis de Chabanois,
M. le Comte de Rochouart-Faudoas,
M. le Marquis de Montmorin,
M. le Comte de Lorges,
M. le Comte d'Hérouville de Claye,
M. le Duc de Lauraguais,
M. le Duc de Duras,
M. le Comte de Froullay,
M. de la Marche,
M. le Marquis de Boudeville,
M. le Comte de Pons,
M. le Comte de Montbarrey,
M. le Marquis de Beaupreau,
M. le Comte de la Vauguyon,
M. le Comte de Guerchy,
M. le Marquis de Gontaut,
M. le Duc d'Havré,
M. le Comte de S. Germain,

ÉTAT MAJOR.

Maréchal Général des Logis de l'Armée. M. de Cremille,
Major Général de l'Infanterie. M. le Chevalier de Vaudreuil,
Major Général de la Cavalerie. M. de Croiſmare,
Intendant de l'armée. M. de Sechelles.

ARTICLE XXV.

Traité d'Aix-la-Chapelle, en 1748.

LA fortune, qui paraiſſait avoir pris à tâche d'humilier les Anglais en Aſie, leur était beaucoup moins contraire dans les Indes occidentales. Ils avaient mis en fuite une flotte Eſpagnole, dont un vaiſſeau avait été coulé à fond, & un autre livré aux flammes par le Capitaine, qui déſeſpérait de le conſerver; ils étaient deſcendus dans l'île de Saint-Domingue : le fort Louis s'était rendu après une défenſe plus vive que longue, & ils l'avaient démoli. Le vaiſſeau le Magnanime était tombé en leur pouvoir; il venait d'être démâté & déſemparé par un ouragan : loin d'être en état de combattre, il avait beſoin de ſecours. Quatre vaiſſeaux l'enveloppèrent & le foudroyèrent de tous côtés : le Comte d'Albert qui le commandait, ne baiſſa ſon pavillon qu'après une défenſe de huit heures.

Tels furent les derniers ſuccès des Anglais dans cette guerre. Les préliminaires de la paix avaient été ſignés le 30 Avril, & le traité définitif le fut le 18 Octobre. Le Miniſtre de la Cour de France, en entrant au Congrès, y avait déclaré « Qu'il venait accomplir la parole » de ſon maître qui voulait faire la paix, non en Marchand, mais en » Roi. » En effet, Louis XV, vainqueur & conquérant, oublia ſes propres intérêts pour ne s'occuper que de ceux de ſes alliés. A la gloire d'avoir pris tant de villes, il ajouta celle de les reſtituer, pour accélérer le repos de l'Europe; & il ne voulut point garder des places qui, dans l'avenir, réclamées par leurs premiers maîtres, auraient été des flambeaux de diſcorde. Ainſi l'honneur fut le ſeul prix de tant de ſang verſé, de tant de travaux & de dépenſes. La France ſe retrouvait dans ſes anciennes limites; mais ſa Marine était preſque anéantie.

Toutes les conquêtes devaient être rendues réciproquement & de bonne foi. La Reine de Hongrie cédait les Duchés de Parme, Plaiſance & Guaſtalla à l'Infant Don Philippe, pour lui & ſes héritiers mâles, avec clauſe de réverſion au défaut de poſtérité maſculine, & dans le cas où ce Prince parviendrait au trône des Deux Siciles ou à celui d'Eſpagne. Le Duc de Modene était rétabli dans ſes Etats; on aſſurait au Roi de Sardaigne la poſſeſſion des ſiens & de ceux qui lui avaient été cédés par le traité de Worms, à l'exception du Plaiſantin. On laiſſait rentrer la république de Gênes dans tous les domaines qu'elle avait poſſédés

NAPOLI
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE

poſſédés avant la guerre, & on lui rendait les fonds confiſqués ſur elle aux banques de Vienne & de Turin. On maintenait en faveur de l'Angleterre le traité de l'Aſſiento pour la traite des Negres, & ce vaiſſeau de permiſſion, premiere ſource de tant de maux. (L'Eſpagne s'affranchit depuis de cette ſervitude moyennant une ſomme.) On continuait le traité de la quadruple alliance pour l'ordre de la ſucceſſion à la couronne d'Angleterre, & le Prince Edouard devait ſortir de France. On garantiſſait de même, en faveur de la Reine de Hongrie, l'ordre de ſucceſſion établi par la Pragmatique-Sanction Caroline, & au Roi de Pruſſe la poſſeſſion de la Siléſie & du Comté de Glatz; enfin le Grand-Duc était reconnu Empereur par toutes les Puiſſances contractantes.

Ainſi ce traité utile au Roi de Pruſſe, à l'Infant Dom Philippe, au Roi de Sardaigne, ne fut que glorieux pour Louis XV. Ce Monarque ſupprima pluſieurs droits qu'il avait établis pour ſubvenir aux frais de la guerre. Il réforma pluſieurs corps de troupes : ce changement ſe fit ſans trouble, ſans déſordre. Ces ſoldats qui, dans tant de ſiéges & de batailles, s'étaient couverts d'un honneur immortel, allerent dans les atteliers & dans les campagnes reprendre leurs paiſibles travaux. Leur diſperſion ne fut point un fléau pour la France : leur paſſage ne fut marqué par aucun meurtre, par aucun brigandage. La patrie retrouva de tranquilles citoyens dans ſes intrépides défenſeurs. Tel était l'effet de l'excellente police établie par degrés dans le Royaume. Que l'on compare à cette heureuſe ſécurité ces tems barbares, & cependant peu éloignés du nôtre, où la paix levait le ſignal du brigandage, où les troupes licenciées étaient plus redoutées du peuple que les armées, où l'on aurait ſuivi à la trace de leurs crimes les ſoldats qui retournaient dans leurs foyers, & qui y portaient les dépouilles de leurs compatriotes, confondues avec celles des ennemis.

De ſon côté, le Maréchal de Saxe, qui avait rendu des ſervices importans à la France, vint jouir à Paris des fruits de ſa gloire. La mort qu'il avait bravée dans les combats, vint bientôt le frapper à Chambord dans le ſein des plaiſirs. Il mourut le 30 Novembre 1750 (1).

(1) Maurice, Comte de Saxe, naquit à Dreſde le 19 Octobre 1696. Il fut l'unique fruit des amours d'Auguſte II, Electeur de Saxe, & d'Aurore, Comteſſe de Konigſmarck. Dès ſa plus grande jeuneſſe, il montra une paſſion décidée pour les armes. En 1708, il n'avait pas encore douze ans, que, ſans rien dire à ſa mere, il ſe rendit de Saxe en Flandre, joindre l'armée des alliés devant Lille. En 1720, il entra au ſervice de France, avec le grade de Maréchal-de-camp; mais ſix ans après, le 28 Juin 1726, ayant été élu Duc de Courlande, il paſſa dans cette Principauté pour ſoutenir la validité de ſon élection. Les oppoſitions de la Ruſſie rendirent ſes efforts inutiles. Le décret d'élection fut caſſé; & le Comte ayant perdu dans cet intervalle la Ducheſſe

Le Roi avait gardé assez de troupes pour être encore redoutable à ses anciens ennemis, & utile à ses alliés. La paix avait été publiée en Corse : les troupes Autrichiennes & Piémontaises, en évacuant cette île, y avaient laissé tous les cœurs des Corses, la même haine du nom Génois, le même esprit de révolte. M. de Cursay y fut envoyé à la tête du Régiment de Tournesis, dont il était le Colonel. Il n'allait point combattre, mais rendre par l'appareil des armes sa médiation plus respectable. Il avait des vues droites, des mœurs douces, une éloquence sans apprêt ; il réussit. Les Corses se soumirent à la république de Gênes, & livrerent comme ôtages aux Français les places qu'ils avaient conquises pendant la guerre. M. de Cursay devint leur législateur. Il était beau de voir un Colonel remplir les fonctions de Magistrat avec cette aménité, cette franchise qui caractérise nos Officiers. Jamais la Corse n'avait été plus heureuse ; jamais les loix n'avaient été plus respectées. Les forêts cesserent d'être des repaires de brigands : on punit les uns, on força les autres à devenir honnêtes & utiles ; on vit même une Société littéraire renaître à Bastia. Les Lettres parurent le moyen le plus capable d'adoucir la férocité de ce peuple.

ARTICLE XXVI.

Guerre de 1755. Hostilités dans le Canada.

La Cour de France jouit peu de la tranquillité que sa modération avait procurée à l'Europe, par le traité d'Aix-la-Chapelle : celle de Londres lui suscita une querelle, à l'occasion des limites du Canada, qu'il était impossible de prévoir. Il n'en avait jamais été question, ni dans les dernieres guerres, ni dans les précédentes. L'Angleterre paraissait déterminée à appuyer ses prétentions par la force ; & il se faisait des préparatifs si grands dans ses Colonies, que le Ministere de France crut devoir donner son attention aux suites qu'elles annonçaient.

Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que les Anglais prétendaient être seuls arbitres dans leur propre cause ; & chaque jour ils reculaient les limites de l'Acadie au gré de leur ambition. Ils parvinrent enfin

de Konigsmarck sa mere, revint à Paris en 1730. Le 26 Mars 1744, il fut élevé à la dignité de Maréchal de France. Il n'en jouit que six ans & quelques mois. Le 30 Novembre 1750, il mourut à Chambord après neuf jours de maladie. Son corps fut transporté à Strasbourg, & enterré suivant le Rit Luthérien, Religion à laquelle il était attaché dès sa naissance.

juſqu'à un poſte, antique poſſeſſion des Français, ſur la riviere aux Bœufs qui ſe jette dans l'Ohio. La défenſe en était confiée à M. de Saint-Pierre. M. Dinwidie, Gouverneur de la Virginie, le ſomma d'évacuer un terrain qu'il prétendait être un domaine de S. M. B. « Je ne ſuis point le juge de mon Maître ni du vôtre, répondit M. de » Saint-Pierre : je ne reçois d'ordre que du Marquis Duqueſne ; adreſ- » ſez-vous à lui : il m'a nommé Commandant de ce poſte ; je m'y » maintiendrai juſqu'à ce qu'il me rappelle. » M. Dinwidie ne voulut point tenter le ſort des armes ; mais il jeta les fondemens d'un fort près du poſte Français : en même tems il négocia avec les Sauvages ; les autres Gouverneurs l'imiterent. Careſſes, préſens, promeſſes, tout fut prodigué pour les animer contre les Français. Ces intrigues ne furent pas ſecretes, & l'Europe même en fut inſtruite. Les Anglais avaient ordre de chaſſer les Français de tous les bords de l'Ohio : déja ils occupaient un grand nombre de poſtes & s'y retranchaient ; il était tems de ſe mettre en défenſe. M. de Contrecœur, qui commandait ſur l'Ohio, envoya M. de Villiers à la tête d'un détachement pour ſommer le Colonel Wahſington d'abandonner le fort de la Néceſſité, & de ſe retirer ſur les terres de S. M. B. M. de Jumonville, frere de M. de Villiers, ſe chargea de porter la lettre. Il s'avança avec confiance, eſcorté par trente hommes : on le laiſſa approcher ; mais tout-à-coup le Colonel Wahſington ordonna de faire feu. M. de Jumonville & huit de ſes ſoldats tomberent morts. Il eſt probable que ſi les Sauvages, indignés de cet aſſaſſinat, ne s'étaient précipités entre les Français & les Anglais, une ſeconde décharge aurait ſuivi la premiere, & que toute l'eſcorte aurait été maſſacrée : c'était en raſe campagne que ce crime s'était commis. Le Colonel rentra dans le fort de la Néceſſité, amenant avec lui le reſte de l'eſcorte, long-tems & vainement réclamée depuis par l'Ambaſſadeur de France. Sept ſoldats ſeulement ont été reſtitués. Les Anglais craignaient ſans doute d'avoir en Europe un plus grand nombre de témoins de cette action.

M. de Villiers prend auſſi-tôt la réſolution de délivrer les priſonniers ; mais ceux-ci étaient déja en chemin pour Boſton. Le fort fut inveſti, & ſe rendit par capitulation. Quelle que fût la douleur de M. de Villiers, il ne voulut point imiter la férocité des Anglais. Il ſe contenta de les avoir vaincus ; il aima mieux laiſſer le ſang de ſon frere ſans vengeance, que d'envenimer une querelle dont on prévoyait les ſuites. Le Colonel Wahſington ſortit avec tous les honneurs de la guerre, après avoir ſigné un traité par lequel il s'obligeait à renvoyer tous les priſonniers qui avaient été faits dans l'aſſaſſinat de M. de Jumonville. Il livra deux

ôtages, & cependant cette convention ne fut point exécutée, quoique le droit des gens ſoit peu connu des Sauvages; cette perfidie leur avait fait tant d'horreur, que les Anglais dans leur retraite furent pillés, harcelés par leurs propres alliés.

Tous les Français furent émus d'indignation au récit de ce meurtre commis de ſang-froid dans la perſonne d'un député. Dans ces premiers mouvemens on deſira la guerre; mais la Cour de Verſailles n'était pas encore diſpoſée à écouter les vœux du peuple. La priſe de l'Alcide & du Lys, ſur le banc de Terre-Neuve, au mois de Juin 1755, conduits en Angleterre par l'Amiral Boſcawen, détermina enfin le Conſeil de Louis XV à prendre un parti. Au bruit de cette infraction de la paix, ce Prince ordonna à M. de Mirepoix, ſon Ambaſſadeur à Londres, & à M. de Buſſy, ſon Chargé d'affaires à Hanovre, de partir ſans prendre congé. Cette retraite n'annonçait de la part de la France qu'une rupture prochaine; mais les Anglais avaient dès-lors preſque anéanti la Marine Françaiſe. Leurs Corſaires parcouraient les mers, protégés par leurs eſcadres, enlevaient tous les vaiſſeaux Marchands qui naviguaient ſans eſcorte, ſans défenſe, ſur la foi des traités. On en comptait trois cents dans leurs ports avant la déclaration de guerre; & ſept mille cinq cents matelots Français périſſaient dès-lors de miſere & de faim dans la fange des priſons Anglaiſes.

On ne penſait encore que faiblement en France aux préparatifs de la guerre, lorſque le Colonel Moukton s'empara du fort Beau-Séjour & du fort Gaſpareaux dans le Canada. Rouſſ, jaloux de conquérir le fort de la riviere de Saint-Jean, n'y trouva que des cendres, des ruines & des canons encloués. Les Français ne pouvant le défendre, avaient été obligés de le détruire. L'expédition la plus importante & la plus malheureuſe des Anglais, fut celle du Général Braddock: c'était un courtiſan plein de bravoure, mais fier, opiniâtre & incapable d'écouter un conſeil. Réſolu de ſignaler ſon arrivée au Canada par la réduction du fort Duqueſne, il s'avança avec deux Régiments vers les mêmes lieux qui avaient été arroſés du ſang de l'infortuné Jumonville. Impatient, impétueux, il ſe ſépare de ſon arriere-garde qui eſcortait les proviſions, & s'engage dans un défilé. Là, il fut aſſailli, le 9 Juillet 1755, par les décharges combinées des Français & des Sauvages retranchés dans les bois. La terreur paſſe auſſi-tôt de rang en rang; l'avant-garde ſe replie en déſordre ſur le centre; les décharges continuent, le carnage augmente; tout fuit. Braddock reſte immobile au milieu des morts & des mourans. Ses Officiers s'efforcent en vain de l'entraîner pour diriger la retraite de ſes ſoldats. Il oublie, & ſon armée

armée qui a beſoin de ſa préſence, & ſes munitions qui vont tomber au pouvoir des Français, & ſes inſtructions qui peuvent répandre un jour terrible ſur la conduite du miniſtère Britannique. Preſque tous ſes Officiers tombent morts à ſes pieds; enfin il eſt frappé lui-même d'un coup mortel qui, peu de jours après, le précipite au tombeau. Les munitions, les bagages furent la proie des vainqueurs. Ce fut dans les papiers du Général que l'on trouva les projets de conquête dreſſés par la Cour de Londres, & que l'on s'empreſſa de dévoiler aux yeux de toute l'Europe.

Sur ces entrefaites, le Colonel Jonhſon, chargé de ſoumettre le fort Frédéric, les bords du lac Champlain, ceux de la riviere de Richelieu, & de s'emparer enſuite de la ville de Montréal, s'était poſté près des bords du lac George, ſur une éminence derriere des retranchements de bois abattu. Là, il attendait l'arrivée de ſes bateaux & de ſes munitions, lorſqu'il apprit qu'un corps de Français dirigeait ſa marche vers le fort Edouard, & que peut-être cette place était déja en leur pouvoir. Il détache auſſi-tôt mille Européens & trois cents Indiens ſous les ordres du Colonel Williams, pour la ſecourir ou la reprendre; mais ce détachement eſt battu & repouſſé juſqu'au camp (1). La victoire des Français était certaine, s'ils n'avaient pas donné à l'armée Anglaiſe le tems de ſe reconnaître; mais les chefs perdirent en délibérations ces premiers momens ſi précieux à l'impétuoſité Françaiſe. Les Anglais, remis de leur terreur, firent jouer leur artillerie avec beaucoup de méthode; & ſon premier effet fut de mettre en fuite les Indiens, qu'on n'a jamais familiariſés avec ces foudres. Le Baron de Dieskau, qui commandait nos troupes, livra pluſieurs aſſauts, & fut par-tout repouſſé. Les vainqueurs le trouverent à quelque diſtance du champ de bataille, appuyé ſur un tronc d'arbre, baigné dans ſon ſang, & reſpirant à peine. Il avait montré la même valeur, & peu s'en faut, la même imprudence que Braddock. La perte des vaincus dans ces deux batailles fut à-peu-près égale. Mais ce combat, quoique malheureux pour nous, arrêta les Anglais, & ſauva le fort Frédéric. Shirley, qui devait s'emparer de celui de Niagara, partit trop tard, marcha trop lentement, ſe vit abandonné par une partie de ſes ſoldats, ne put réunir les Indiens ſous ſes enſeignes, & rentra dans la nouvelle Angleterre.

(1) Le premier Septembre 1755.

ARTICLE XXVII.

Campagne de 1756. Invaſion des Français dans l'île de Minorque. Combat de Mahon.

TANDIS que le ſang coulait ainſi dans les plaines du Canada, l'Océan était auſſi témoin des combats que les deux Nations ſe livraient. Le Vicomte de Bouville, Capitaine de l'Eſpérance, ayant été attaqué, le 11 Novembre 1755, par l'Amiral Weſt, ſoutint le feu de la batterie de toute l'eſcadre Anglaiſe pendant cinq heures, & ne ſe rendit qu'à l'inſtant où ſon vaiſſeau allait couler à fond. Cette action, qui fit du bruit en Europe (1), détermina Louis XV à s'occuper ſérieuſement de la défenſe du Royaume. On forma trois eſcadres des vaiſſeaux neufs & des anciens; on garnit toutes les côtes de troupes, & l'on fit réparer les batteries des ports. Le Maréchal de Belle-Iſle reçut le commandement des rivages maritimes depuis Dunkerque juſqu'à Bayonne; & le Maréchal de Richelieu, celui des côtes ſur la Méditerranée.

Ce fut là que le défenſeur de Gênes fit les préparatifs de la conquête de Minorque. Il partit en effet pour cette île, le 12 Avril 1756, avec M. de la Galiſſonniere. L'armée de terre était compoſée de quinze mille hommes, & l'eſcadre de douze vaiſſeaux de ligne, de cinq frégates & d'un grand nombre de vaiſſeaux de tranſport. Les troupes débarquerent ſans réſiſtance près de Ciutadella; tout ſe ſoumit ſous leur paſſage.

Cependant on avait ſoupçonné à Londres le projet du Maréchal, & l'Amiral Bing était parti de Spithéad pour combattre l'eſcadre Françaiſe, empêcher la deſcente, ou jeter du ſecours dans la place. Il n'était ſorti des ports d'Angleterre qu'avec dix vaiſſeaux; mais il en prit d'autres à Gibraltar, & ſon eſcadre était au moins égale à celle de M. de la Galiſſonniere: c'était la premiere fois que celui-ci commandait en chef. Sa conduite fit regretter qu'il n'eût pas été chargé plus tôt de quelque grande expédition; jamais on ne combattit avec plus d'ordre & de méthode; jamais le feu ne fut mieux réglé, les ſignaux mieux entendus,

(1) Le courage avec lequel M. de Bouville s'était défendo contre l'eſcadre Anglaiſe, ne fut pas le ſeul objet qui fixa l'attention de l'Europe. Ce grand Capitaine acquit ſur-tout une réputation diſtinguée par les ſoins qu'il prit des matelots Français, priſonniers en Angleterre, & par la fermeté héroïque avec laqoelle il refuſa les paſſeports qui lui étaient offerts comme priſonnier de guerre, ſoutenaot aux Anglais qo'ils étaient des Pirates, & qu'ils l'avaient pris en pleine paix, & contre le droit des gens.

mieux ſuivis, & les diſtances mieux choiſies. Il n'en fut pas de même du côté des Anglais : leur ligne étant d'abord trop étendue, ils ne la ſerrerent pas avec aſſez d'ordre. L'Intrépide étant venu ſe jeter au milieu de l'eſcadre Françaiſe, gêna la direction de leur artillerie qui pouvait l'endommager. On ne put le rappeler & le dégager ſans troubler la ligne. L'Amiral Bing ayant fait aux vaiſſeaux trop faibles le ſignal de ſe mettre hors de rang, ce ſignal fut ſuivi par un autre vaiſſeau qu'il fallut ramener à ſon poſte. L'Amiral ſe trouva pendant quelque tems iſolé du reſte de ſa diviſion. Trois vaiſſeaux de ſon eſcadre étaient tellement déſemparés, qu'on les jugea hors d'état de tenir la mer. Bing prit enfin le parti de la retraite, & retourna à Gibraltar ſans avoir jeté dans l'île les détachemens & les munitions qu'il portait. Cet événement coûta la vie à l'Amiral ; & malgré la déclaration du Maréchal de Richelieu, qui, témoin de la bravoure de Bing, juſtifia ſa conduite aux yeux de toute l'Europe, cet infortuné Général fut condamné à mort par une Nation orgueilleuſe, fiere de ſes anciens ſuccès, & aux yeux de laquelle tous les revers ſont des crimes (1).

Cependant les Français s'avançaient vers Mahon : tout était prêt pour la défenſe dans le fort Saint-Philippe ; les munitions raſſemblées, les garniſons des petits forts rappelées à ce centre, les poſtes diſtribués, & les portes murées : c'était dans ce ſeul endroit qu'on avait réuni preſque toutes les forces de l'île. Les Français n'avaient rien conquis s'ils ne s'en emparaient. Le Général Blakeney, accablé d'âge & d'infirmités, mais conſervant un eſprit ſain & un grand courage, avait pourvu à tout ; mais tous ſes efforts furent inutiles à l'approche des vainqueurs de Berg-op-zoom. Mahon fut obligé de ſe rendre comme Citadella.

Les Français trouvant trop d'obſtacles à attaquer le fort Saint-Philippe à découvert, prirent le parti de s'établir dans le fauxbourg ou nouvelle ville, & d'y commencer leurs travaux à l'abri des maiſons. La défaite de l'Amiral Bing avait jeté la conſternation dans le fort. M. de la Galiſſonniere était maître de la mer ; le chemin était ouvert à tous les convois : ſoixante-deux canons, vingt-deux mortiers, quatre obuſiers tonnaient continuellement, & détruiſaient en détail ces fortifications qu'on croyait indeſtructibles. Déja pluſieurs brêches ſemblent praticables pour des Français ; un aſſaut général eſt réſolu. Le Comte de

(1) Un Conſeil de guerre aſſemblé à Portsmouth, le 29 Janvier 1757, pour juger l'Amiral Bing, le condamna à mort, & demanda ſa grace, en déclarant qu'il n'avait manqué ni de cœur ni de fidélité, & qu'il n'avait manqué que par incapacité. Cette grace ne fut point accordée, & le jugement fut exécuté le 14 Mars ſuivant.

Laval doit attaquer les redoutes de Strugen, d'Arguil, & celle de la Reine; celle de l'oueſt & de la Lunette-Caroline ſont réſervées au Prince de Beauveau; le Comte de Lannion & le Marquis de Monteynard doivent ſe porter aux forts Marlborough & Saint-Charles, vers la cale Saint-Etienne: L'objet principal était la redoute de la Reine, & on avait donné au Comte de Laval, pour le ſeconder, le Marquis de Monti de Briqueville, & le Lieutenant-Colonel de Sade. Le Maréchal de Richelieu s'était placé au centre des attaques, pour obſerver tout & tout diriger. Il donne le ſignal; les aſſaillans s'avancent vers la redoute de la Reine pendant la nuit, à la lueur de la mouſqueterie & de l'artillerie des aſſiégés. Un grand nombre de ſoldats tombent morts ou bleſſés; aucun ne recule; on paſſe par-deſſus les monceaux de cadavres. Quatre fourneaux jouent, les ſoldats ſautent, retombent les uns ſur les autres écraſés, ou par les débris des rochers, ou par leurs compagnons: on s'avance encore; on pénetre dans la redoute, on s'en rend maître. Les Anglais étaient ſi perſuadés que ce ſuccès était impoſſible, que le Colonel Jefferies y fut enveloppé & pris par les Grenadiers lorſqu'il allait tranquillement faire ſa ronde ordinaire. Les redoutes de Strugen & d'Arguil avaient été emportées avec la même témérité par le Marquis de Monti. Le Prince de Beauveau n'avait pas été moins heureux aux attaques de celle de l'oueſt & de la Caroline. Les Grenadiers y avaient pénétré, après s'être emparés des chemins couverts, avoir coupé les paliſſades, encloué les canons & briſé les affûts. Le Comte de Lannion & le Marquis de Monteynard, par un feu des plus vifs; le Marquis de Roquépine, en voguant ſur des chaloupes dans la cale de Saint-Etienne, avaient fait une diverſion utile au ſuccès de ces attaques. On demanda une ſuſpenſion d'armes pour enterrer les morts; elle fut accordée. On prétend que la conquête de ces ouvrages avancés coûtait trois mille hommes aux Français; mais cette conquête entraînait celle du fort & de toute l'île. Le Général Blakeney aſſembla un Conſeil de guerre: le plus grand nombre opina pour la capitulation; elle fut l'ouvrage de ſix heures. Le Maréchal de Richelieu accorda aux aſſiégés toutes les conditions honorables qu'ils pouvaient attendre d'un ennemi généreux. On y liſait ces mots: « La belle & courageuſe défenſe que les aſſiégés ont » faite, mérite toutes les marques d'eſtime & de vénération que tout » Militaire doit rendre à de telles actions. » On permit au Général Blakeney & à ſa garniſon d'emporter leurs effets en payant les dettes reconnues légitimes; on promit des vaiſſeaux pour le tranſporter avec ſa garniſon à Gibraltar, des ſubſiſtances juſqu'à ſon départ & pour douze jours de voyage, & la reſtitution des effets & titres du Tribunal de l'Amirauté,

l'Amirauté, & des papiers de l'Hôtel-de-Ville; toutes ces conditions furent fidélement obſervées.

ARTICLE XXVIII.

Expéditions de M. de Montcalm en Amérique, en 1756.

DEPUIS environ un an, la France & l'Angleterre ſe faiſaient ainſi la guerre, ſans qu'elles ſe la fuſſent déclarée. Pendant le ſiege du Fort Saint-Philippe ces deux Puiſſances publierent enfin leurs manifeſtes, & la Cour de Londres, qui ne pouvait ſe diſſimuler les atteintes qu'elle avait données aux traités, n'articulait pour ſa juſtification que des faits vagues qui ne perſuaderent perſonne. Les grands armements qu'elle faiſait ſur mer, & les précautions qu'elle prenait pour mettre ſes poſſeſſions en Europe à l'abri de toute inſulte, étaient un argument plus reſpectable que tous ceux qu'elle avait employés dans ſon manifeſte. Cependant la fortune avait été juſqu'alors aſſez favorable aux Français. L'Angleterre jouiſſait de ce qu'elle avait uſurpé avant la rupture; mais depuis cette époque, aucune victoire, aucune conquête n'avait répandu ſur ſes hoſtilités cet éclat qui légitime tout aux yeux du vulgaire. En Amérique, après tant de projets d'invaſion, nos ennemis étaient réduits à ſe tenir ſur la défenſive. M. de Lery attaqua le fort de Bull, où ils avaient accumulé une partie des proviſions deſtinées à faire des conquêtes; la garniſon capitula; mais au moment où les Français entraient dans la forteresſe, elle ſauta en l'air, & les magaſins furent dévorés par les flammes. Cet événement fit naître des ſoupçons, au moins très-vraiſemblables, ſur la bonne foi des aſſiégés. Une conquête plus importante pour les Français, fut celle des forts Outaris & Oſwegs, ou Chouéguen. Toutes ces opérations étaient dirigées par le Marquis de Vaudreuil, Gouverneur du Canada. Il avait pris les précautions les plus ſages pour la ſûreté des vaſtes Colonies, dont la défenſe & le bonheur étaient confiés à ſes ſoins. Un corps de troupes, porté ſur les bords de la riviere de Saint-Jean, recueillait les habitans des environs de l'Acadie, errans dans les bois, accablés de miſeres & de fatigues; infortunés à qui de farouches Soldats étaient venus dire: « Sortez de vos demeures, cette terre que vous cultivez eſt » à nous. » M. Dumas commandait un corps de Canadiens & de Sauvages dans le fort Duqueſne, & demeurait maître de la navigation de l'Ohio; un détachement de cinq cents hommes cantonné vers le fort Lydius, obſervait les mouvements des ennemis, & en donnait avis par des cou-

riers plus sûrs que ceux que nous avons en Europe. C'était les Sauvages, accoutumés à courir les bois, les ravins, les buissons, les précipices; infatigables, adroits à cacher leur marche, & qui, guidés par un instinct, effet de l'expérience & de l'habitude, ne manquaient jamais le but de leur voyage, même au milieu des ténebres de la nuit. Deux bataillons, un de la Reine, un autre de Languedoc, campaient devant le fort Carillon, non loin du Lac du S. Sacrement; & deux autres bataillons de Béarn & de Guyenne veillaient à la sûreté; le premier, du fort de Niagara; le second, du fort de Frontenai. Sept cents hommes aux ordres de M. de Villiers, parcouraient les bords de la Chouéguen, & enlevaient les convois destinés pour Oswego. Que ne devait-on pas attendre d'un Officier qui avait à-la-fois son Roi, sa patrie & son frere à venger? Mais trois forts construits dans des terreins usurpés par les Anglais, interceptaient la communication entre les postes français, & allaient ôter à nos Colons l'empire des lacs, qu'ils n'avaient jamais partagé qu'avec les naturels du pays. C'était le fort Outaris, situé sur la droite de la Chouéguen, celui d'Oswego sur la gauche, & le fort George sur la même riviere à quelque distance. Dans l'origine, les Anglais n'avaient demandé aux Sauvages que la liberté de construire une cabane, un asyle dans chacun de ces endroits; en peu de tems ces cabanes étaient devenues des forteresses, entourées de palissades, de fossés très-profonds, de retranchements très-élevés, & de parapets formés de pieux & d'abattis. L'arrivée du Marquis de Montcalm avec un corps de troupes, mit M. de Vaudreuil en état de tenter ces trois conquêtes sans dégarnir entierement ses postes. Il ne pouvait confier cette expédition à des mains plus habiles que celles du Marquis de Montcalm. Ce Général partit de Montréal, précédé par M. Rigaud de Vaudreuil; on comptait dans leur petite armée treize cents hommes de troupes réglées, & dix sept cents Miliciens Sauvages. Je ne parlerai point des difficultés du voyage, & du transport des munitions dans un pays désert, sans chemins, couvert de forêts, entrecoupé de ravins, dont les lacs sont de petites mers sujettes à de fréquens orages, dont les rivieres ont des courans rapides qui effraient les plus intrépides canoteurs, où le Soldat enfin est quelquefois déja vaincu par la fatigue, au moment où il se trouve en présence de l'ennemi. Les Anglais étaient au nombre de seize cents hommes dans les trois forts. Un superflu de munitions semblait les inviter à la plus longue défense.

Le Marquis de Montcalm fit entrer dans le lac Ontario deux barques armées, qui eurent ordre de croiser dans les parages de Chouéguen. Lorsque l'armée fut réunie dans les environs du fort Ontaris, que l'artillerie fut débarquée, l'Ingénieur de Combles partit avec des Sauvages

pour examiner l'état de la place, & tracer les plans de l'attaque. Mais, lorſqu'il revenait, il s'écarta de ſon eſcorte. Un Sauvage le prit pour un Anglais & le tua. C'était une perte irréparable, ſi on n'avait pas eu dans le camp l'Ingénieur des Andronius & le Capitaine Pouchot. Tout avait été conduit avec tant de myſtere, que les Anglais ignoraient l'approche de l'armée françaiſe, & qu'ils n'en auraient été informés qu'au moment où ils l'auraient vu ſortir des bois, ſi d'imprudents Sauvages n'avaient pas été eſcarmoucher ſous leurs retranchements. Ils eurent donc le tems de pourvoir à leur défenſe. Les Français parurent enfin, & ouvrirent la tranchée ſous la conduite du Colonel Bourlamaque.

Ces travaux préliminaires ſuffirent pour la conquête du fort Ontaris; la garniſon paſſa la riviere, & ſe retira dans Oſwego. Huit canons & quatre mortiers qu'elle avait laiſſés, atteſtaient que ſa retraite était une fuite véritable. Maîtres d'Outaris, les Français prolongerent leur parallele le long de la riviere; vingt canons, tranſportés à bras d'hommes, foudroyerent Oſwego, & balayerent le chemin qui conduiſait au fort George. Malgré cette artillerie, les aſſiégés paraiſſaient vouloir garantir ce chemin. M. Rigaud de Vaudreuil eut ordre de les y troubler, & de couper leur communication. On connaît peu d'actions auſſi hardies que celle-ci. Le paſſage du Rhin ne l'emporte ſur celui de la Chouéguen, que par le nombre de troupes, & la préſence d'un Roi qui donnait de la grandeur même à des événements peu rares. Ce n'eſt point, comme on l'a avancé dans une Diſcription faſtueuſe, la grandeur des fleuves qu'il faut comparer, mais la grandeur du péril & des obſtacles.

La Chouéguen était rapide & d'une profondeur inégale; les gués en étaient peu connus, même des Sauvages qui n'en avaient pas beſoin, & qui la traverſaient à la nage. C'était immédiatement ſous le feu des ennemis qu'on allait la franchir. M. Rigaud de Vaudreuil s'y jette le premier; il eſt bientôt devancé par les Sauvages, nageurs, impétueux, & ſuivi par les Canadiens. Aucun ne recule, & tous ſe raſſemblent ſur la rive oppoſée. Cette audace jeta tant de terreur dans Oſwego, que ce fort capitula quelques heures après; le fort George ſuivit ſon exemple. On fut redevable de ces conquêtes à l'habileté du Marquis de Montcalm, à la bravoure de M. Rigaud de Vaudreuil, au zele infatigable des troupes dans le tranſport & dans les travaux. Seize cents hommes bien retranchés rendirent les armes à trois mille; parmi les priſonniers on comptait quatre-vingts Officiers. Le Colonel Mercer, leur commandant, n'avait point été témoin de leur défaite; il était mort les armes à la main. Ils avaient perdu cent cinquante Soldats. Dans l'armée Françaiſe on n'en regrettait que trois, & l'Ingénieur de Combles. On comptait

vingt bleſſés. On s'empara de ſept bâtiments de guerre, de deux cents barques de tranſport, de cinquante-cinq canons, de quatorze mortiers, de cinq obuſiers, de quarante-ſept pierriers, & d'un énorme amas de munitions de guerre, deſtinées à la conquête d'une partie du Canada. Les forts furent démolis. On partit, & on alla en triomphe dépoſer dans l'Égliſe de Quebec les quatre drapeaux des Régiments de Shirley & de Pepperel, & celui des milices de Schuyler (1).

ARTICLE XXIX.

Union de pluſieurs Puiſſances contre le Roi de Pruſſe. Invaſion de la Saxe par ce Prince.

TANDIS que les Français combattaient en Canada, pluſieurs Puiſſances de l'Europe s'uniſſaient par des traités pour rapprocher le théâtre de la guerre. Le Roi de Pruſſe, inſtruit par la Cour de Londres que la France avait le deſſein de porter ſes forces vers la Principauté de Hanovre, ſe ligua avec l'Angleterre, & jura de s'oppoſer de tout ſon pouvoir à l'entrée de toute armée étrangere dans l'Empire. Elizabeth, Impératrice de Ruſſie, ennemie de Frédéric; Auguſte III, Roi de Pologne & Electeur de Saxe, qui avait des indemnités à répéter pour les ravages commis par les Pruſſiens pendant la guerre de 1741; l'Impératrice Reine, Marie-Thérefe, qui voulait rentrer dans la Siléſie, que les circonſtances l'avaient forcée d'abandonner, s'unirent contre Frédéric II; mais ce qui étonna le plus l'Europe, fut l'alliance des Maiſons d'Autriche & de Bourbon, ennemies irréconciliables depuis pluſieurs ſiecles, & qui, quinze ans auparavant, avaient ſignalé par une guerre ſanglante ces haines que l'on croyait éternelles : ce que n'avait pu tant de traités de paix, tant de mariages, un mécontentement reçu d'un Electeur, le fit en un moment. Deux traités furent l'ouvrage de M. l'Abbé de Bernis, aujourd'hui Cardinal, qui par-là détruiſait tout l'édifice élevé par le Cardinal de Richelieu. Par le premier, les deux Puiſſances ſe promettaient d'abord une parfaite neutralité dans la préſente guerre allumée au ſujet des limites de l'Acadie; Marie-Thérefe ne devait donner aucun ſecours au Roi d'Angleterre; & le Roi promettait de reſpecter tous les Etats appartenans à la Maiſon d'Autriche. Par le ſecond traité, on ſe jurait

(1) L'Honneur français, tom. XI, chap. XV.

une

une alliance ſolide & permanente ; on ſe promettait une garantie réciproque (le cas de la préſente guerre excepté) ; on s'engageait à ſe rendre de bons offices mutuels, pour prévenir toute invaſion de quelque Puiſſance ennemie, ſoit dans les Etats de la Maiſon d'Autriche, ſoit dans ceux de la Maiſon de France. Le Roi devenait ainſi le garant de cette trop célebre Pragmatique-Sanction qu'il s'était efforcé d'abolir. Dans le cas où, par les voies de la négociation, l'une ou l'autre des Puiſſances contractantes ne pourrait pas empêcher une irruption dans les Etats de ſon allié, elle s'obligeait à lui fournir pour ſa défenſe vingt-quatre mille hommes effectifs ; ſavoir, dix-huit mille hommes d'infanterie, & ſix mille de cavalerie, ou, au choix de la partie attaquée, huit mille florins, argent d'Empire, par mois, pour chaque mille hommes d'infanterie, & vingt-quatre mille pour chaque mille hommes de cavalerie. Le Parlement d'Angleterre appela cette union *monſtrueuſe* ; mais étant néceſſaire, elle était très-naturelle : on pouvait même eſpérer que les Maiſons de Bourbon & d'Autriche réunies, ſecondées de la Ruſſie, de la Suede & de pluſieurs Etats de l'Empire, pourraient contenir le reſte de l'Europe.

Le Roi de Pruſſe, menacé de tous côtés, n'en fut que plus prompt à ſe mettre en campagne. Il fit marcher ſes troupes dans la Saxe, qui était preſque ſans défenſe ; il s'empara d'abord de Leipſick. Le Roi de Pologne, qui ſentait ſa faibleſſe, avait voulu négocier ; mais il n'avait reçu que cette réponſe accablante : « Tout ce que vous me pro» poſez ne me convient pas ; je n'ai aucune propoſition à faire. » Il ſortit précipitamment de Dreſde ; Frédéric y entra bientôt, parla, agit en maître, ſe fit ouvrir le dépôt des archives, mit tout à contribution, & ſe ſaiſit des armes dont les arſenaux étaient remplis (1).

Au bruit de cette invaſion, le Conſeil Aulique de l'Empereur déclara le Roi de Pruſſe rebelle & perturbateur du repos public. Il était difficile de faire valoir cette déclaration contre un Prince qui avait près de cent cinquante mille combattans à ſes ordres. Il répondit au Décret de l'Empire par une bataille ; elle ſe donna, le premier Octobre 1756, entre lui & l'armée Autrichienne, commandée par le Comte de Brown. Cette premiere bataille fut indéciſe par le nombre des morts ; mais elle ne le fut pas par les ſuites qu'elle eut. On ne put empêcher le Roi de

(1) La Reine de Pologne, fille de l'Empereur Joſeph I, n'avait pas voulu fuir : on lui demanda les clefs des archives. Sur le refus qu'elle fit de les donner, on ſe mit en devoir d'ouvrir les portes. La Reine ſe plaça au devant, ſe flattant qu'on reſpecterait ſa perſonne & ſa fermeté. On ne reſpecta ni l'une ni l'autre, & elle eut la douleur de voir violer à forces ouvertes ce dépôt ſacré de l'Etat.

bloquer les Saxons dans le camp de Pyrna même. Les Autrichiens ne purent jamais leur prêter la main ; & cette petite armée du Roi de Pologne, compoſée d'environ treize à quatorze mille hommes, ſe rendit priſonniere de guerre ſept jours après la bataille. Le Roi de Pruſſe en incorpora les ſoldats dans ſes troupes ; mais les Officiers refuſerent conſtamment de ſervir contre leur patrie.

Le Roi de Pologne ayant ainſi perdu ſon électorat & ſon armée, demanda des paſſeports à ſon ennemi pour aller en Pologne. Ils lui furent aiſément accordés ; on eut la politeſſe inſultante de lui fournir des chevaux de poſte. Il alla de ſes Etats héréditaires dans ſon royaume électif, où il ne trouva perſonne qui proposât même de s'armer pour ſecourir ſon Roi. Tout l'Electorat fut mis à contribution, & le Roi de Pruſſe, en faiſant la guerre, trouva dans les pays envahis de quoi la ſoutenir. La Reine de Pologne ne ſuivit point ſon mari, elle reſta dans Dreſde ; mais bientôt la mort y vint terminer les jours de cette Princeſſe infortunée.

ARTICLE XXX.

Campagne de 1757. Bataille de Haſtimbeck.

JAMAIS, dit Voltaire, on ne donna tant de batailles que dans cette guerre. Les Ruſſes entrerent dans les Etats Pruſſiens par la Pologne. Les Français, devenus auxiliaires de la Reine de Hongrie, combattirent pour lui faire rendre cette même Siléſie, dont ils avaient contribué à la dépouiller quelques années auparavant, lorſqu'ils étaient les alliés du Roi de Pruſſe. Le Roi d'Angleterre, qu'on avait vu le partiſan le plus déclaré de la Maiſon d'Autriche, devint l'un de ſes plus dangereux ennemis. La Suede, qui avait autrefois porté de ſi grands coups à cette Maiſon Impériale d'Autriche, la ſervit alors contre le Roi de Pruſſe, moyennant neuf cents mille livres que le Miniſtere Français lui donnait, & ce fut elle qui cauſa le moindre ravage. L'Allemagne ſe vit ainſi déchirée par beaucoup plus d'armées nationales & étrangeres, qu'il n'y en eut dans la fameuſe guerre de trente ans.

Tandis que les Ruſſes venaient au ſecours de l'Autriche par la Pologne, les Français entraient en Allemagne par le Duché de Cleves & par Veſel. De ſon côté, le Roi de Pruſſe allait chercher l'armée Autrichienne en Bohême. Il oppoſait un corps conſidérable aux Ruſſes. Les

troupes de l'Empire, qu'on appelait les troupes d'exécution, étaient commandées pour pénétrer dans la Saxe, tombée toute entiere au pouvoir du Pruſſien; ainſi l'Allemagne était en proie à ſix armées formidables qui la dévoraient en même tems.

Le Roi de Pruſſe courut d'abord attaquer le Prince Charles de Lorraine, frere de l'Empereur, & le Général Brown auprès de Prague. La bataille qui ſe livra le 6 Mai 1757, ſous les murs de cette capitale de la Bohême, fut ſanglante. Le Pruſſien la gagna, & une partie de l'infanterie Autrichienne fut obligée de ſe jeter dans Prague, où elle fut bloquée plus de deux mois par le vainqueur. Une foule de Princes s'étaient retirés dans la ville; les proviſions commençaient à manquer: on ne doutait pas que Prague ne ſubît bientôt le joug, & que l'Autriche ne fût plus accablée par Frédéric qu'elle ne l'avait jamais été par Guſtave Adolphe.

Le vainqueur perdit tout le fruit de ſa conquête, en voulant tout emporter à la fois. Le Comte, aujourd'hui Prince de Kaunitz, premier Miniſtre de Marie-Thereſe, homme auſſi actif dans le cabinet que le Roi de Pruſſe l'était en campagne, avait déja fait raſſembler une armée ſous le commandement du Maréchal Daun. Le Roi de Pruſſe ne balança pas à courir attaquer cette armée que la réputation de ſes victoires devait intimider. Cette armée une fois diſſipée, Prague bombardée depuis quelque tems, allait ſe rendre à diſcrétion. Il devenait le maître abſolu de l'Allemagne. Le Maréchal Daun retrancha ſes troupes ſur la croupe d'une colline. Les Pruſſiens y monterent juſqu'à ſept fois, comme à un aſſaut général: ils furent ſept fois repouſſés & renverſés. Le Roi perdit environ vingt-cinq mille hommes en morts, bleſſés, fuyards ou déſerteurs. Le Prince Charles de Lorraine, renfermé dans Prague, en ſortit auſſi-tôt & pourſuivit les Pruſſiens. La révolution fut auſſi grande que l'avaient été auparavant les eſpérances du Roi de Pruſſe.

De leur côté les Français ſecondaient puiſſamment Marie-Thereſe. Louis XV, après avoir calmé les alarmes que les mouvements de ſes troupes cauſaient aux Hollandais, & s'être aſſuré de leur neutralité, fit partir cent mille hommes, quoique par le Traité d'alliance, il n'en dût que vingt-quatre mille. Les différentes colonnes ſe réunirent à Nuys & à Duſſeldorp ſous les ordres du Prince de Soubiſe. Ce Général fit, de concert avec le Comte de Maillebois & le Comte de Saint-Germain, les opérations préliminaires, en attendant le Maréchal d'Eſtrées qui devait commander l'armée; elle s'accrut encore par l'arrivée des troupes Autrichiennes; &, avant celle du Général, les Duchés de Gueldres & de Cleves étaient déja ſoumis. Le Maréchal d'Eſtrées, qui ſuivait pas

à pas le Duc de Cumberland, atteignit ce Prince vers les bords de la Hamel. On ne pouvait choiſir une poſition plus avantageuſe que celle des Hanovriens près de Hamelon : leur droite ſe prolongeait vers cette ville. Leur front était défendu par un marais imperméable. Leur gauche s'élevait ſur des montagnes couvertes de bois, entrecoupées de ravins très-profonds; elle était terminée d'un côté par une batterie, de l'autre par le village de Haſtimbeck. On ne pouvait attaquer que ce flanc gauche, & de cette attaque dépendait la victoire; M. de Chevert en fut chargé. Les grandes actions comme les grands périls lui étaient réſervés. Le Duc de Cumberland, qui connaiſſait l'importance de ſa gauche & de ſa batterie, y avait porté l'élite de ſes troupes, commandée par le Comte de Schullenberg. Tous les chemins étaient rompus, il fallait tourner les bois & les montagnes, pour parvenir à cette aîle des Hanovriens. M. de Chevert partit à la tête des brigades de Picardie, de Navarre, de la Marine & d'Eu, & fit une marche longue, pénible, à travers les ténebres, les bois & les ravins. Le jour paraît, & Chevert eſt encore loin des ennemis; il preſſe, il encourage des Soldats fatigués. A ſix heures il entend tonner l'artillerie des deux camps; celle des Français était ſi bien ſervie, qu'elle porta le plus grand déſordre dans les batteries Hanovriennes. Enfin, à neuf heures, Chevert paraît à la vue de l'ennemi. Un feu de mouſqueterie très-vif éclaircit d'abord les rangs des Français, qui ne pouvaient combiner le leur, embarraſſés par les arbres & les buiſſons. D'ailleurs il importait de courir à l'ennemi, & non pas de le combattre de loin. Déja le Comte de Montmorenci-Laval, Colonel de Guienne, a mordu la pouſſiere; M. de Buſſy tombe & expire. Le Comte du Châtelet-Laumont, Colonel de Navarre, eſt frappé d'un coup de feu qu'on jugea mortel, mais qui ne le fut pas. C'était lui qui devait commencer l'attaque à la tête des Grenadiers. On devait tout attendre d'un Colonel, idole des ſoldats, qui partageait leurs fatigues & même leur miſere, & qui refuſait de prendre du repos ſous ſa tente, lorſque la neige, la fange, ne permettaient pas à ſon Régiment de repoſer ſous les ſiennes. Chevert prend ſa place, s'avance à la tête des Grenadiers, & pénetre dans les rangs des ennemis; il eſt ſuivi & bien ſecondé par ſes premieres brigades, par celles de Champagne, du Roi, des Grenadiers de France & par les Autrichiens, qui étaient accourus pour le ſoutenir. Champagne s'empara de cette batterie retranchée, qui faiſait la ſûreté du camp des ennemis. On les pourſuivit de poſte en poſte, tandis que l'artillerie continnait à les foudroyer de front. Le paſſage étant frayé, M. de Contades pénétra juſqu'à Haſtimbeck, & chaſſa les Hanovriens de ce village qu'ils défendaient encore. Le Duc de Cumberland donna le

le ſignal de la retraite. Elle ſe fit en aſſez bon ordre, à la faveur d'une mépriſe qui arrêta la pourſuite des Français dans l'obſcurité des bois; ils méconnurent leurs compagnons & tirerent ſur la brigade d'Eu, qu'ils prirent pour un corps d'Hanovriens. Cette terreur fatale cauſa leur plus grande perte. La victoire leur coûta mille cinquante hommes; on comptait douze cents bleſſés. Les Hanovriens avaient perdu trois mille Soldats, bleſſés ou morts. La conquête de Hamelen fut le premier fruit de ce ſuccès. On y trouva ſoixante & neuf canons, dix mortiers, & un amas prodigieux de munitions de guerre. Les Magiſtrats de Minden vinrent d'eux-mêmes offrir leurs clefs aux vainqueurs.

ARTICLE XXXI.

Capitulation de Cloſter-Seven. Journée de Rosback.

TANDIS que le Maréchal d'Eſtrées gagnait la bataille de Haſtimbeck, des ordres de la Cour de Verſailles enlevaient à ce Général le commandement de l'armée; l'impatience Françaiſe s'indignait de la lenteur d'une campagne à peine commencée. On affectait à la Cour de ſe plaindre que le Général n'eût pas encore pris tout l'Électorat de Hanovre, & qu'il n'eût pas marché juſqu'à Magdebourg. Le Maréchal de Richelieu fut envoyé par le Miniſtere de France, pour prendre le commandement de l'armée. Ce Maréchal, dit Voltaire, long-tems célebre par les agrémens de ſa figure & de ſon eſprit, & devenu plus célebre par la défenſe de Gênes & par la priſe de Minorque (1), alla combattre le Duc de Cumberland. Sa marche n'offrit qu'une ſuite de conquêtes, que la victoire de Haſtimbeck avait préparées. Déja les Français étaient entrés dans Minden & dans Hanovre. Bremen, Verden, Brunſwick, Wolfenbutel ouvrirent leurs portes. Le Duc de Cumberland fut pouſſé juſqu'à Stade, vers l'embouchure de l'Elbe. Il établit à Emerſen ſon camp & ſon dernier aſyle. Bientôt les Français occuperent celui de Cloſter-Seven. En

(1) Louis-François-Armand Duplеſſis, Duc de Richelieu, Maréchal de France, premier Gentilhomme de la Chambre, Gouverneur de Guyenne & Gaſcogne, noble Génois, & l'un des quarante de l'Académie Françaiſe, eſt né le 13 Mars 1696. Il a épouſé, 1°. le 12 Février 1711, Anne-Catherine de Noailles, morte ſans enfans; 2°. le 7 Avril 1734, Elizabeth-Sophie de Lorraine, ſœur du dernier Prince de Guiſe, morte le 2 Août 1744, dont il a eu le Duc de Fronſac; 3°. le 15 Fevrier 1780, Jacqueline-Catherine-Joſéphine, Comteſſe de Lavaulx. Il eſt le Doyen de MM. les Maréchaux de France, depuis la mort de M. le Maréchal de Clermont-Tonnerre.

vain le Duc envoya un corps conſidérable d'Heſſois contre M. de Poyanne, qui, à la tête d'un faible détachement, attaquait le village de Bevern; en vain ils le forcerent à la retraite. Ce premier ſuccès fut bientôt ſuivi d'un échec. Ils paſſerent près d'un bois où douze Compagnies de Grenadiers, couchés ventre à terre, les tirerent preſqu'à bout portant, & les mirent en fuite. Il fallait capituler ou combattre. Le Duc de Cumberland n'avait point d'autre choix. M. de Linard, Ambaſſadeur de Danemarck, voulut arrêter le ſang prêt à couler, & prévenir la défaite des Hanovriens, que leur conſternation ſemblait rendre inévitable. Il paſſa d'un camp à l'autre, ſe fit médiateur, & parvint enfin à faire accepter par le Maréchal de Richelieu la célebre capitulation de Cloſter-Seven.

Par cette convention, ſignée le 10 Septembre 1757, il fut arrêté, « que les hoſtilités ceſſeraient de part & d'autre dans vingt-quatre heures, s'il était poſſible; que les troupes auxiliaires, ſavoir celles de Heſſe, de Brunſwick, de Saxe-Gotha, & même celles du Comte de la Lipe-Buckenbourg, ſeraient renvoyées, & ſe rendraient avec des paſſe-ports du Maréchal de Richelieu dans leurs pays reſpectifs, où elles ſeraient placées & diſperſées ſuivant ce qui ſerait ultérieurement réglé; que le Duc de Cumberland paſſerait l'Elbe avec la partie de ſon armée, qu'il ne pourrait placer dans Stade ou aux environs; que les troupes réſervées pour former la garniſon de Stade, ou pour être cantonnées près de cette ville, ne pourraient excéder le nombre de dix bataillons & de vingt-huit eſcadrons; qu'elles ne pourraient faire aucun acte d'hoſtilité, ni être recrutées ſous aucun prétexte, ou augmentées dans aucun cas; que ces troupes ne pourraient ſortir des limites qui leur ſeraient aſſignées, & qui devaient être marquées par des poteaux; que les troupes Françaiſes auraient la liberté de demeurer dans le reſte des Duchés de Bremen & de Verden juſqu'à la conciliation des deux Souverains; que les Français ne pourraient paſſer la riviere Oſte, dans le Duché de Bremen, juſqu'à ce que les limites fuſſent réglées; qu'ils conſerveraient tout ce qu'ils avaient conquis; que les deux Généraux enverraient des Commiſſaires à Bremen pour régler les limites qui devaient être aſſignées à l'armée Françaiſe, & celles dans leſquelles la garniſon de Stade devait ſe renfermer; que les troupes alliées du Duc de Cumberland, qui ſeraient renvoyées dans leur pays, & dont la ſéparation & la diſtribution ſeraient réglées entre les Cours, ne ſeraient point regardées comme priſonnieres de guerre; que le Maréchal de Richelieu accorderait les paſſe-ports & les ſûretés néceſſaires aux troupes Hanovriennes qui ſe retireraient au-delà de l'Elbe, & qui conſiſteraient en quinze bataillons, ſix

eſcadrons, & tout le corps de chaſſeurs ; que le Roi de Danemarck ſe rendrait garant de l'exécution pleine & entière de cette capitulation. »

Cette convention, tout auſſi honorable au Maréchal de Richelieu que le gain d'une bataille, fut hautement déſapprouvée par la Cour de Verſailles. Le Miniſtere différa de la ratifier (1), & de leur côté les Anglais ſe crurent alors dégagés de leur parole, & refuſerent de l'exécuter. Cependant cette capitulation alarma le Roi de Pruſſe, & ce Prince écrivit au Roi d'Angleterre pour lui recommander ſes intérêts. Mais, toujours inébranlable au milieu des malheurs qui paraiſſaient devoir l'accabler, il continuait à ravager la Saxe ; les Autrichiens ruinaient auſſi ſon pays. Le Général Haddik avait ſurpris la ville de Berlin ; & moyennant huit cents mille de nos livres ; il lui avait épargné les horreurs du pillage. La perte du Monarque Pruſſien paraiſſait inévitable. Sa grande déroute auprès de Prague, ſes troupes battues près de Landshut, à l'entrée de la Siléſie, une bataille contre les Ruſſes indéciſe, mais ſanglante, tout l'affaibliſſait. Il pouvait être enveloppé d'un côté par l'armée du Maréchal de Richelieu, & de l'autre par celle de l'Empire ; tandis que les Autrichiens & les Ruſſes entraient en Siléſie. Sa perte paraiſſait ſi certaine, que le Conſeil Aulique n'héſita pas à déclarer qu'il avait encouru la peine du banc de l'Empire. Il ſembla lui-même déſeſpérer pour lors de ſa fortune, & il ſe détermina à reprendre la route de ſes Etats, pour s'y enſevelir ſous les ruines de ſa Monarchie. Il fut pourſuivi par l'armée Françaiſe & Autrichienne, commandée par le Prince de Saxe-Hilbourghauſen & par le Prince de Soubiſe. On le joignit près de Rosback & de Bedra : c'était entre ces villages qu'il avait établi ſon camp, devant lequel un ruiſſeau dirigeait ſon cours de l'un à l'autre. Les alliés appuyaient leur gauche à celui de Mucheln ; leur droite ſe prolongeait ſur une éminence couverte de bois, & qui fut bientôt revêtue de redoutes & de batteries. Le Prince de Saxe-Hilbourghauſen, voyant le camp ennemi embarraſſé de bagages, voulut l'attaquer (2). Il était deux heures après-midi : la nuit n'était pas loin : il ne reſtait pas aſſez de tems pour remporter une victoire complette & pourſuivre l'ennemi, mais bien aſſez pour être repouſſé avec perte. Les Généraux Français voulaient remettre la bataille au lendemain ; mais ils n'étaient qu'auxiliaires, & l'avis du Prince Saxon l'emporta. Le Prince de Soubiſe, le Duc de Broglie & M. de Saint-Germain, quoique d'un

(1) Cette ratification, faite à contre-cœur, ne parvint au Maréchal que cinq jours après la bataille de Rosback.

(2) La bataille de Rosback fut livrée le 5 Novembre 1757.

avis contraire, n'en furent pas moins ardents à ſoutenir une entrepriſe dont ils jugeaient le ſuccès infructueux & l'échec très-vraiſemblable. Au moment où les alliés ſe mettent en mouvement, les chariots diſparaiſſent, les tentes tombent; les ſections cachées les unes derriere les autres rempliſſent les vides; tout change avec la rapidité d'une décoration d'Opéra. Lorſque nos ſoldats virent les Pruſſiens avancer dans un ordre inconnu preſque par-tout ailleurs, ils crurent voir leurs maîtres. L'artillerie du Roi de Pruſſe était auſſi mieux ſervie & bien mieux poſtée que celle de ſes ennemis. Les troupes des cercles s'enfuirent ſans preſque livrer aucun combat. La cavalerie Françaiſe fut diſſipée en un inſtant par le canon Pruſſien. Une terreur panique ſe répandit par-tout. L'infanterie Françaiſe ſe retira en déſordre devant ſix bataillons Pruſſiens. Ce ne fut point une bataille, dit Voltaire, ce fut une armée entiere qui ſe préſenta au combat & qui s'en alla. L'hiſtoire, ajoute l'Auteur du *Précis du Siecle de Louis XV*, n'a guere d'exemples d'une pareille journée; il ne reſta que deux Régiments Suiſſes ſur le champ de bataille. Le Prince de Soubiſe alla à eux au milieu du feu, & les fit retirer au petit pas. Le Régiment de Diesbach eſſuya ſur-tout très-long-tems le feu du canon & de la mouſqueterie, & les approches de la cavalerie. Le Prince de Soubiſe empêcha qu'il ne fût entamé. De ſon côté, M. de Saint-Germain, par une préſence d'eſprit qui ne l'abandonna jamais dans les plus grands dangers, ſauva une partie de l'infanterie.

Si la journée de Rosback était inouie, ce que fit le Roi de Pruſſe après cette victoire ineſpérée, fut encore plus extraordinaire. Il vole en Siléſie, où les Autrichiens vainqueurs avaient défait ſes troupes, & s'étaient emparés de Schwednitz & de Breſlaw: ſans ſon extrême diligence, la Siléſie était perdue pour lui, & la bataille de Rosback lui devenait inutile. Au bout d'un mois il arrive vis-à-vis les Autrichiens, dans les champs de Liſſa. Il les attaque auſſi-tôt avec furie (1): on combattit pendant cinq heures. Frédéric fut pleinement victorieux, & il rentra triomphant dans Schwednitz & dans Breſlaw: en même tems ſes Généraux chaſſaient les Suédois de la Poméranie; & les Ruſſes ſe retiraient après l'inutile victoire de Jagersdorff.

Les Hanovriens, que la victoire de Rosback avait enhardis à violer la capitulation de Cloſter-Seven, s'étaient remis en campagne ſous la conduite du Prince Ferdinand de Brunſwick (2). Le Général Hardenberg

(1) Le 5 Décembre 1757.

(2) Le Duc de Cumberland, auquel la capitulation de Cloſter-Seven avait attiré pluſieurs plaiſanteries de la part du peuple Anglais, s'était retiré dans ſes terres, dans la réſolution de ne plus reparaître à la tête d'une armée. Il paraît que ce Prince a tenu ſa promeſſe.

fut

fut détaché pour aſſiéger le château de Harbourg, où commandait le Marquis de Péreuſe. Celui-ci ſe défendit avec beaucoup de conſtance & d'intrépidité; mais voyant les Hanovriens maîtres de la contreſcarpe, il demanda à capituler : on lui accorda tous les honneurs de la guerre. L'armée Françaiſe, commandée par le Maréchal de Richelieu, était alors à Zell. Le Marquis de Caraman, qui couvrait l'arriere-garde avec ſon Régiment & quelques Chaſſeurs, fut attaqué par douze cents Cavaliers Hanovriens. Malgré l'inégalité du nombre, il les chargea près d'Hembeck & les mit en fuite. Cette action fut ſuivie d'une autre non moins heureuſe. Cinq cents Hanovriens y furent faits priſonniers. On leur prit cent cinquante chariots chargés de vivres & de bagages. Le Maréchal de Richelieu repaſſa l'Aller, & vint ſe cantonner dans les environs de Hanovre.

ARTICLE XXXII.

Expéditions militaires dans le Canada. Priſe du fort Guillaume-Henri. Tentative des Anglais ſur nos côtes.

L'OBJET des Anglais, en ſuſcitant à la France cette guerre meurtriere, était de ſe rendre maîtres du Canada. Toutes les forces Britanniques étaient employées de ce côté-là; & la Cour de France ne ceſſait d'y envoyer des ſecours, ſoit par des eſcadres, ſoit par des vaiſſeaux détachés; mais ſouvent ils avaient de rudes combats à ſoutenir avant d'arriver à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent; quelquefois même ils étaient obligés de rentrer dans les ports de France, pour réparer les ravages de l'artillerie ennemie. Les avantages que les Français avaient remportés l'année précédente dans le Canada, les encouragerent à y entreprendre de nouvelles expéditions. M. de Vaudreuil, Gouverneur des trois rivieres, projetait depuis long-tems la deſtruction des magaſins Anglais. Il côtoya, à la tête de quinze cents hommes, les bords du lac du Saint-Sacrement, & livra aux flammes les arſenaux, tous les inſtrumens de guerre qu'ils renfermaient, les bois de conſtruction, quatre brigantins, deux galeres, & cent bateaux de tranſport préparés pour une expédition importante contre les poſſeſſions Françaiſes. Le Colonel Jean Parker ſe flatta de réparer cette perte, & de ſurprendre Ticonderago; mais il fut ſurpris lui-même. Il eut le bonheur d'échapper à la pourſuite des vainqueurs, en laiſſant entre leurs mains plus de trois cents

priſonniers & tout ſon armement. Un ſeul Officier & quelques ſoldats furent les compagnons de ſa fuite.

Cependant les Canadiens n'étaient pas ſans inquiétude, tant que les Anglais demeureraient maîtres du fort Guillaume-Henri. Il était défendu par une garniſon de trois mille hommes, & protégé par une armée de quatre mille, cantonnée dans les environs, ſous la conduite du Général Webb. Le Marquis de Montcalm entreprit cette conquête à la tête de dix mille ſoldats, miliciens & Sauvages. Ceux-ci montrerent dans cette expédition un zele infatigable, & une docilité plus rare encore dans des peuples libres. Ce fut pour la premiere fois que leur indépendance ſe plia ſous le joug de la diſcipline militaire. Après une marche pénible, on parvint au fort Guillaume qui fut auſſitôt inveſti. On ouvrit la tranchée; des batteries élevées à la hâte menaçaient la place, & déja on croyait voir tomber ſes murs, lorſque les aſſiégés firent une ſortie. M. de Villiers les reçut à la tête des Canadiens & des Sauvages, en tua ſoixante, & força le reſte à rentrer dans la place. Telle était l'ardeur des travailleurs, que, ſous le canon du fort même, ils comblerent un marais, y éleverent une chauſſée, & y dreſſerent une batterie. On parvint enfin à couper la communication de la place avec le retranchement avancé. Ce fut alors que le Colonel Yowng arbora le pavillon blanc. La capitulation fut ſignée le 9 Août 1757. Elle portait : « que les troupes, tant de la garniſon que » du retranchement, ſortiraient avec leurs bagages & les honneurs de » la guerre, & qu'elles ſe retireraient au fort Edouard; que, pour les » garantir contre les Sauvages, elles ſeraient eſcortées par un détache- » ment de troupes Françaiſes, & par les principaux Officiers-Interpretes » attachés aux Sauvages; que, pendant dix-huit mois, elles ne pourraient » ſervir contre la France ni contre ſes alliés; que, dans l'eſpace de » trois mois, les priſonniers Français, Canadiens & Sauvages, faits par » terre dans l'Amérique ſeptentrionale, depuis le commencement de la » guerre par les Anglais, ſeraient conduits aux forts Français de la » frontiere. » On trouva dans la place une grande quantité de munitions. C'était, dit M. de Sacy (1), depuis le commencement de la guerre, le ſort des Anglais dans cette Contrée, de nous donner des armes contre eux-mêmes.

La priſe du fort Guillaume-Henri était pour les Anglais un événement déſaſtreux, une perte preſque irréparable. Ils eſpéraient balancer cet échec par la conquête de Louisbourg & de l'île Royale. L'Amiral Holbowrn & le Général London devaient combiner leurs forces pour cette

(1) L'Honneur Français, tom. XI, chap. XVII.

entrepriſe. M. Dubois de la Motte arriva à Louisbourg, à la tête d'une eſcadre compoſée de neuf vaiſſeaux de ligne & de trois frégates, qui portaient quatre à cinq mille hommes de débarquement. L'Amiral Anglais ſe préſenta à la vue du port; mais dès qu'il entendit le ſignal de démarer, que M. Dubois de la Motte donnait à ſon eſcadre, il diſparut. Toute ſon expédition ſe borna à une longue & inutile croiſiere, terminée par une tempête horrible, qui briſa l'un de ſes vaiſſeaux contre les rochers, & déſempara preſque tous les autres. C'eſt, dit encore M. de Sacy, la ſeconde fois que l'embouchure du fleuve Saint-Laurent fut fatale à nos ennemis. Leurs vaiſſeaux démâtés, dégréés, faiſant eau, obligés de ſe ſecourir mutuellement, revinrent en Angleterre, où leur départ avait fait naître de ſi grandes eſpérances.

C'était au mois de Septembre que l'Amiral Holbowrn croiſait devant Louisbourg. Dans le même tems, une flotte Anglaiſe de plus de cent voiles, commandée par l'Amira Hawke, & chargée d'environ douze mille hommes de débarquement, abordait à l'île-d'Aix, à l'embouchure de la Charente. Les fortifications de cette île étaient à peine ébauchées, & elle n'avait alors pour défenſeur que des miliciens ſans expérience. Les ennemis n'eurent pas de peine à s'en rendre maîtres, & les ravages qu'ils y commirent pendant dix jours, ne firent pas l'éloge de leur valeur. Cet armement formidable obſerva les rivages des îles d'Oléron & de Rhé, & ceux du Continent. Tout y annonçait la vigilance & la fermeté des garniſons & des gardes-côtes. L'armée ennemie, après avoir exercé ſa fureur ſur des cloches, ſur une ſtatue de la Vierge & ſur quelques ornements d'Égliſe qu'elle précipita dans la mer, reprit la route d'Angleterre, emmenant trois cents miliciens, qui avaient rendu les armes. Tel fut le fruit de tant de préparatifs; tels furent les ſuccès de l'Amiral Hawke, auquel cette expédition enfantine attira les railleries du peuple de Londres, & l'indignation de la Cour.

ARTICLE XXXIII.

Campagnes de 1758. Nouvelles invaſions des Anglais ſur les côtes de France.

Les différents échecs que les Anglais avaient déja reçus dans cette guerre, les déterminerent à redoubler d'efforts pour atteindre cette ſupériorité que le nombre de leurs vaiſſeaux leur promettait, & ils y parvinrent en effet. M. de Kerſaint, qui devait ramener en France une flotte marchande de Saint-Domingue, fut aſſailli par une flotte Anglaiſe; & ce brave Capitaine, qui s'était déja ſignalé ſur la côte d'Afrique, n'échappa à l'ennemi après un long combat, qu'à force de courage & d'intrépidité. M. du Réveſt ſoutint avec la même valeur un combat opiniâtre contre l'Amiral Sawnders qui lui diſputait l'entrée de la Méditerrannée. M. de la Clue ſe trouva bloqué dans le port de Carthagene par l'eſcadre de l'Amiral Osborne; & M. Duqueſne, parti de Toulon pour favoriſer ſa ſortie, fut enveloppé par l'ennemi qui, après ſept heures de combat, l'obligea à ſe rendre avec le vaiſſeau qu'il montait. Une autre eſcadre fut pouſſée par l'Amiral Hawke dans l'embouchure de la Charente; & cet événement était d'autant plus déſaſtreux, qu'il privait le Canada des munitions que ces vaiſſeaux portaient à notre Colonie. Jamais l'Angleterre n'avait été ſi redoutable ſur les mers. Ses immenſes préparatifs en impoſaient à toute l'Europe. Six flottes portaient des armées de terre, & étaient accompagnées de bombardes, de brûlots, & munies de proviſions & d'inſtruments pour les ſiéges. Depuis long-tems la Cour de Londres méditait celui de Saint-Malo. C'eſt une remarque honorable pour cette ville, dit M. de Sacy, que, dans preſque toutes les guerres, les Anglais ont juré ſa perte. Le Duc de Marlborough fut chargé de cette expédition. Il était petit-fils du Général qui, ſous le regne de la Reine Anne, avait rendu ce nom célebre par nos déſaſtres. « Quinze mille hommes débarquerent ſous ſes ordres dans la baie de Cancale, & dirigerent leur marche vers Saint-Malo. Mais à l'approche des troupes Françaiſes, ils remonterent dans leurs vaiſſeaux. La même flotte parut devant le Havre-de-Grace; on n'oſa pas même tenter la deſcente, & le Duc de Marlborough ayant lui-même examiné de près la contenance & les préparatifs des habitans, reprit la route d'Angleterre après avoir fait une tentative aſſez inutile contre Cherbourg. L'incendie de quelques maiſons, de quelques navires, d'un grand nombre de barques, était tout le fruit de

de cet armement. Une ſeconde expédition contre Cherbourg fut moins infructueuſe. Le Commandant Français crut devoir faire retirer les troupes vers Valognes, pour défendre l'intérieur des terres, & laiſſa la côte libre aux Anglais. Ils entrerent dans la ville, leverent des contributions, outragerent les habitans ſans diſtinction de ſexe ou d'âge, emporterent les cloches & quelques canons, & ſe rembarquerent : ce ſuccès, ſi c'en eſt un, ne rempliſſait point les vues du Miniſtere Britannique; on réſolut de tenter un dernier effort, pour faire quelque conquête importante, ou du moins quelque grande dévaſtation. On crut que le Général Bligh ſoutiendrait avec plus d'ardeur & de fermeté l'honneur des armes Britanniques. Il deſcendit à Saint-Briac, à la tête de treize mille hommes; mais il reconnut d'abord que le ſiége de Saint-Malo était impoſſible, & dirigea ſa marche vers Saint-Caſt. Des payſans oſerent faire feu ſur cette armée, du haut de leurs maiſons; Bligh les fait menacer de réduire leurs habitations en cendres ſi le feu ne ceſſe, & le feu continue. Il leur tint parole; ces miſérables hameaux furent livrés aux flammes. Les Anglais préférerent dans cette occaſion leur vengeance à leur ſûreté : ces cabanes auraient pu leur ſervir de retranchements, couvrir leur retraite, & arrêter quelque tems la pourſuite ; en effet, leurs projets de conquêtes & de ravages dans l'intérieur des terres s'évanouirent bientôt. Le Duc d'Aiguillon s'avançait à la tête de douze bataillons, de ſix eſcadrons & de deux Régiments de Milice Garde-côte. Quelques Officiers conſeillerent au Général Anglais de ne pas attendre cette armée, & de précipiter le rembarquement; mais ſoit qu'il eût quelqu'eſpérance de vaincre, ſoit qu'il craignît que, s'il ſe retirait ſans combattre, on ne lui fît payer de ſa tête le peu de ſuccès des expéditions précédentes & de la ſienne, il rejeta avec mépris ce conſeil plus ſage que timide, & réſolut de tenter la fortune des armes. Il oubliait combien il eſt dangereux d'attaquer un ennemi dans ſes foyers; & que ces milices ſi peu redoutables, lorſque l'autorité les envoie à la mort loin de leur patrie, égalent en courage les plus vieilles troupes, lorſqu'elles ont leurs champs & leurs familles à défendre; mais à l'aſpect de l'armée Françaiſe, toute ſa fermeté diſparut : il ne ſongea qu'à la retraite, & cette retraite devint une déroute. »

« Bligh en donna le ſignal pendant la nuit; ce ſignal fut bruyant. Le bruit des tambours ſe fit entendre, comme pour provoquer les Français. Le Général ordonna que chaque troupe rentrerait dans le vaiſſeau auquel elle était attachée : cette exactitude inutile mit dans le rembarquement une lenteur fatale aux Anglais. On prétend encore qu'ils aimerent mieux expoſer leur arriere-garde à une défaite inévitable, que d'abandonner ſur le rivage quelques dépouilles plus peſantes que précieuſes, qu'ils

avaient enlevées. Ils négligerent un poſte qui pouvait protéger leurs troupes juſqu'au moment où elles ſauteraient dans les barques ; c'était un rocher qui en aurait caché au moins une partie aux yeux des Français : voilà leurs fautes, & voici leurs déſaſtres. »

« Le Marquis de Brock & le Comte de Balleroi avaient commencé à troubler leur retraite du haut de l'éminence de Saint-Caſt. Le Duc d'Aiguillon accourut à la tête des Dragons de Marbœuf, qui mirent pied à terre. Toute l'armée le ſuivit de près ; l'artillerie arriva un peu plus tard : celle des ennemis jouait déja avec furie. Leurs hunes étaient autant de redoutes, d'où la mouſqueterie éclairciſſait nos rangs. Ils lançaient en même tems beaucoup de bombes ; enfin la flotte ſemblait avoir plus de zele pour le ſalut de l'armée, que l'armée elle-même. Le Duc d'Aiguillon, d'un coup-d'œil, décida ſon plan. Le Comte de Balleroi ſe porta vers la droite de la plage avec pluſieurs bataillons : des haies & une rampe de ſable couvraient leur marche, & les conduiſaient au retranchement des Anglais. L'attaque de la gauche était confiée à M. d'Aubigny ; celle du centre au Marquis de Brock. Ces trois colonnes déboucherent preſque en même tems, & attaquerent le retranchement avec une ardeur héroïque. Les ennemis tenterent de raſſembler leurs forces au centre & d'en former une colonne ; mais l'artillerie commandée par M. de Villepatour, empêcha cette évacuation. Le retranchement fut forcé après une heure & demie de combat. Alors le carnage redouble ; toute l'arriere-garde Anglaiſe ſe précipite en déſordre vers le rivage : au milieu de ce tumulte, les Officiers de Marine, qui préſident à l'embarquement, ne peuvent être entendus. Le Major général Durry, déſeſpéré, furieux, crie, menace, commande & n'eſt point obéi. Le feu des Français devient plus vif & plus meurtrier : des Grenadiers s'élancent dans les vides des bataillons rompus ; & leurs baïonnettes font autant d'effet que les foudres d'airain. Les cadavres écraſés, entaſſés ſur le rivage, forment une digue contre la mer & les fuyards. Ceux-ci s'élancent par deſſus les corps ſanglans de leurs compagnons, & ſe précipitent dans les barques ; d'autres s'y attachent avec les mains ; pluſieurs ſont repouſſés par leurs compagnons qui les écartent à coups de ſabre. Des barques ſont englouties ou par le poids de la multitude, ou par les boulets qui les briſent & les renverſent. La plage eſt rougie de ſang. Les cadavres ſurnagent & roulent les uns ſur les autres, balancés par les flots. Douze compagnies de Grenadiers, de ſoixante-dix à cent hommes, périſſent, ou noyées, ou écraſées, ou foudroyées par l'artillerie. Le Général Durry ſe jette à la nage & veut gagner une barque : ſes forces s'épuiſent, il diſparaît ſous les eaux ; pluſieurs Offi-

VICTOR F.ois DUC DE
DE FRANCE CHEVALIER
EMPIRE GOUV.r COMMAND.r
DES 3 EVÊCHÉ MEZT
BROGLIE, MARÉCHAL
DES ORD.res DU ROI P.ce DU S.t
EN CHEF DE LA PROVIN.ce
TOUL ET VERDUN

NAPOLI

ciers ont le même ſort. Trois Colonels, trois Lieutenans-Colonels, quatre Capitaines de vaiſſeaux ſe mettent à la tête de huit cents hommes qui reſtaient encore, ſe poſtent derriere un rocher & s'y défendent; mais un moment après, on entend ſur la flotte un ſignal de ceſſer le feu & de s'éloigner. Auſſi-tôt les Français offrent bon quartier à ces huit cents braves. L'éloignement de la flotte ne leur laiſſait plus d'eſpoir; ils rendirent les armes. Le caractere de la Nation Françaiſe parut avec éclat dans cette occaſion. On vit nos ſoldats courir au devant des vaincus, leur tendre les bras, les conſoler, & partager leurs vivres avec eux. Les bleſſés furent ſecourus, comme ils l'auraient été dans leur propre famille. On dégagea ceux qui reſpiraient encore, à demi-étouffés ſous des monceaux de morts, & on les rappela à la vie: ceux qui ſe débattaient dans les flots furent recueillis dans des chaloupes. Les Anglais avaient perdu quatre mille hommes, & les Français quatre cents. Pluſieurs Régiments avaient fait cinquante lieues en quatre jours pour défendre la province. L'hiſtoire des guerres offre peu de marches pareilles; & celle-ci fut ſuivie d'une victoire (1). »

ARTICLE XXXIII.

Expéditions militaires en Allemagne. Batailles de Crevelt, de Sundershauſen, & de Lutzelberg.

C'ÉTAIT ſur-tout en Allemagne que le démon de la guerre exerçait toutes ſes fureurs. La rigueur de l'hiver, qui oblige communément les guerriers à dépoſer les caractères ſanglans de leur profeſſion, ne ſuſpendait pas même les hoſtilités dont cette vaſte région était le théâtre. Dès le mois de Janvier, le Marquis de Voyer avait chaſſé les Pruſſiens d'Halberſtadt. Cette ville avait cru que l'infidélité des Hanovriens juſtifiait la ſienne; elle refuſait la contribution à laquelle elle était ſoumiſe. La démolition de ſes portes & d'une partie de ſes murailles furent le châtiment de ſa réſiſtance. Le Duc de Broglie (2) entra dans Breme ſans coup férir.

(1) L'Honneur français, tom. XI, chap. XVIII.

(2) Victor-François, Duc de Broglie, Maréchal de France, Chevalier des Ordres, Gouverneur des ville & citadelle de Metz & Pays Meſſin, & Commandant en chef dans les trois Évêchés, naquit le 19 Octobre 1718. En 1733, il ſuivit ſon pere en Italie, en qualité d'Aide-de-camp. En 1741, il marcha en Bohême ſous les ordres du Maréchal de Saxe: il ſe trouva

Tel était l'état des choſes lorſque le Comte de Clermont, Prince du Sang, vint prendre le commandement de l'armée. Le nouveau Général jugea qu'il était impoſſible de conſerver les conquêtes, & qu'il fallait ſe retirer vers le Rhin, pour y attendre les ſecours de la France : on évacua ſucceſſivement toutes les villes dont on s'était rendu maître ; on réſolut même de ſortir de Hanovre, & l'on vint camper derriere le canal de Lauwerth. Le Prince Ferdinand de Brunſwick, qui avait ſuivi les Français pas à pas, ſe poſta près de Crevelt, que M. de Saint-Germain venait d'abandonner pour rejoindre l'armée : on en vint aux mains le 23 Juin 1758. La cavalerie Françaiſe fit des prodiges de valeur. Les Carabiniers retournerent pluſieurs fois à la charge, pénétrerent dans les rangs des ennemis, & en firent un grand carnage ; mais le corps de réſerve qui devait ſoutenir & ſes braves aſſaillans & la gauche qui tombait, s'égara dans les bois, ſoit par la perfidie, ſoit par l'ignorance des guides : il arriva trop tard ; il ne put rétablir le combat. Cette bataille de Crevelt dura depuis midi juſqu'à ſix heures du ſoir, & les Français furent obligés d'abandonner le champ de bataille. La perte ne fut cependant pas conſidérable de part & d'autre. Les Hanovriens n'y perdirent aucun Officier de marque. Parmi ceux des Français qui reſterent ſur la place, on regretta ſur-tout le Comte de Giſors, fils unique du Maréchal de Belle-Iſle, qui, bleſſé mortellement à la tête des Carabiniers, vint expirer à Neuſſ, à l'âge de vingt-ſix ans.

Cette bataille, quoique peu déciſive, eut cependant des ſuites funeſtes. Trois jours après, le Prince de Brunſwick prit Ruremonde, dont la garniſon obtint les honneurs de la guerre. Duſſeldorp ſe rendit auſſi aux Hanovriens ; & les Huſſards Pruſſiens, qui étaient dans l'armée des alliés, firent des excurſions à Tirlemont, à Louvain, dans tous les pays ſitués entre Ruremonde & Anvers. Par-tout ils ſe firent payer de groſſes contributions, ou donner des ôtages.

---

au ſiége d'Egra ; & ce fut lui qui porta ao Roi la nouvelle de la priſe de cette place. En 1743, il fut nommé Major général de l'Infanterie ; & trois ans après, en Mai 1746, il en fut nommé Inſpecteur Général. Le 10 Mai 1748, il fut élevé au grade de Lieutenant-Général. A la journée de Sondershauſeo, livrée le 23 Juillet 1758, il commandait l'avant-garde du Prince de Soubiſe, & battit on corps de dix mille hommes de troupes Heſſoiſes, qui laiſſerent quinze pieces de canon ſur le champ de bataille. Le Roi, pour récompenſer ſa bravoore, lui fit préſeot de qoatre de ces pieces de canon, qo'il lui permit de garder dans ſon château du Duché de Broglie. Il en fut ainſi de ceux pris ſur le Duc de Bruoſwick, à la journée de Berghen. Par brevet du 14 Août 1758, il fut fait Chevalier des Ordres ; & le 28 Mai de l'année ſuivante, il fut créé Prioce du S. Empire. Le 16 Décembre ſuivant, il reçut la Bâton de Maréchal de France. M. le Maréchal de Broglie a épouſé en premieres ooces Demoiſelle Marie-Aone Dubois de Villers, morte en 1751, & doot il a eu quatre fils morts en bas âge ; & en ſecondes noces, il a épouſé Demoiſelle Louiſe-Auguſtine Salbigothon de Crozat de Thiers, dont il a pluſieurs enfans.

Cependant

Cependant le Prince de Soubiſe ſe diſpoſait à faire une puiſſante diverſion dans la Heſſe. Ce Général partit de Hanau, à la tête d'un corps conſidérable de troupes, & marcha à Fridberg. Marbourg, Gieſſen, Zeigenheim & pluſieurs autres places ouvrirent leurs portes. Le Duc de Broglie qui commandait l'avant-garde, paſſa juſqu'à Caſſel. Il rencontra les Heſſois commandés par le Prince d'Iſembourg, près du village de Sundershauſen ſur les bords de la Fulde (1). Leur droite ſe prolongeait ſur un grand eſcarpement qui commandait la riviere; leur gauche était appuyée à un bois très-épais. Le terrein qui reſtait aux Français était fort étroit; il fallut mettre la Cavalerie & les Dragons en ſeconde ligne derriere l'Infanterie. Cette poſition pouvait être dangereuſe, pour peu qu'il y eût de déſordre dans les évolutions; mais elles furent commandées avec ſang froid, & exécutées avec préciſion. La Cavalerie Heſſoiſe s'avança la premiere. Dès qu'elle ſe mit en mouvement, il ſe fit un vide très-vaſte dans l'Infanterie Françaiſe. Les Régiments ſe doublerent, la Cavalerie paſſa & ſe développa auſſitôt; le combat fut terrible. Déja les Français commençaient à plier, lorſqu'une décharge du Régiment de Royal Baviere jeta la confuſion dans la Cavalerie Heſſoiſe, & l'obligea à ſe retirer. On attaquait en même tems les ennemis dans les bois; & d'un autre côté la gauche était aux priſes avec leur droite. Par-tout les Français avaient le déſagrément du terrein, mais ils ſoutenaient avec une fermeté inébranlable le feu des Heſſois, dont une partie était couverte par les bois, & l'autre par l'eſcarpement. En vain ils firent les plus grands efforts pour tourner notre gauche; la Cavalerie les arrêta toujours. Les Régiments de Royal Baviere, de Deux-Ponts, de Rohan & de Beauvoiſis, s'avancerent la baïonnette au bout du fuſil, pénétrerent dans les rangs des ennemis, & les renverſerent. Cette derniere attaque décida la victoire. Ce combat dura depuis quatre heures après midi juſqu'à ſept heures du ſoir. Il coûta huit cents hommes aux Français; mais la perte des Heſſois fut beaucoup plus conſidérable. Plus de trois cents ſe noyerent dans la Fulde. La baïonnette avait fait dans leur Infanterie un ravage affreux. Leur Cavalerie avait été taillée en pieces par l'Artillerie. Le Baron de Travers pourſuivit les vaincus & fit beaucoup de priſonniers; peu s'en fallut que le Prince d'Iſembourg ne fût de ce nombre. Ce ſuccès rendit les Français maîtres de toute la Heſſe, & leur ouvrit la Weſtphalie. D'un autre côté, la bonne diſpoſition de l'armée Françaiſe effraya les ennemis. Le Prince de Brunſwick abandonna Ruremonde, Duſſeldorp & toutes les villes qu'il avait priſes, repaſſa le Rhin, & vint ſe poſter ſur les murs de Munſter.

(1) Le 23 Juillet 1758.

Une nouvelle victoire effaça bientôt l'échec que le Prince de Soubise avait reçu à Rosback. L'action s'engagea près de Lutzelberg. Le Prince de Soubise devait attaquer le front des ennemis; le Duc de Fitz-James leur gauche; le Duc de Broglie devait détourner leur attention par des manœuvres & de fausses attaques, tandis que par un long détour, M. de Chevert, à la tête des Saxons & des Palatins, viendrait les prendre en flanc. Quoique celui-ci eût un long espace à parcourir, il fut le premier aux mains avec les ennemis. Toutes les autres divisions montrerent beaucoup d'ardeur, leurs Chefs un concert parfait; mais toute l'armée convint que c'était principalement à M. de Chevert que la gloire de cette journée était due. Les alliés y perdirent trois à quatre mille hommes tués ou blessés, & huit cents prisonniers. Le Baron de Zastrow, neveu du Général de ce nom, fut du nombre des derniers. La perte des Français fut très-médiocre en comparaison de celle des ennemis; ils n'curent pas plus de six cents hommes tués ou blessés. Huit jours après cette bataille, le Prince de Soubise fut élevé au grade de Maréchal de France, & de son côté, le Roi de Pologne envoya à M. de Chevert le cordon de l'Aigle Blanc. Cette victoire fut suivie de plusieurs conquêtes. Saint-Goard fut escaladé par les Régiments de Saint-Germain & de la Feronnaie; le château de Rhinfels fut surpris par le Marquis de Castries, & ceux de Calze & de Schuartshausen ouvrirent leurs portes au Comte de Scey.

ARTICLE XXXIV.

Campagne de 1759. Bataille de Berghem ; défaite de Minden.

L'ALLEMAGNE inondée de sang & de carnage semblait devoir succomber sous les coups redoublés qu'on lui portait de toutes parts. Le Mecklembourg qui, par sa situation & sa neutralité, eût dû être à l'abri des fureurs de la guerre, n'eut pas la consolation de jouir des douceurs du repos. Cette Principauté reçut des visites fort importunes de la part des Prussiens, qui y leverent des contributions en argent, en hommes, en chevaux & en fourrages. Le Souverain cria; & ses plaintes exciterent la compassion de l'Europe; mais comme ces réclamations, toutes fondées qu'elles fussent, n'étaient pas appuyées par la force, elles ne rendaient point meilleur le sort du Mecklembourg. Les Suédois ne demeurerent pas plus tranquilles que les Mecklembourgeois. Ils reçurent quelques

échecs de la part des Prussiens, & furent obligés de se retirer vers Stralsund. De leur côté les Polonais furent aussi visités par les Prussiens. Il est vrai que le Roi de Prusse fit publier un manifeste dans lequel il demandait le passage de ses troupes par le territoire Polonais; mais son armée était déja sur les terres de la République, avant que le manifeste ne vît le jour. Le Prince Sulkwoski fut enlevé par un détachement de ses troupes, à sa terre de Reissen, & transporté au château de Gros-Clogau. Le corps Prussien poussa jusqu'en Posnanie, où il causa quelque dommage au magasin des Russes, & revint ensuite sur ses pas en Silésie. Le Roi de Prusse avait conçu le plan de cette campagne d'une toute autre maniere que celui des précédentes. Ce Prince avait formé le projet d'éloigner les Français de Hanovre & de la Hesse, & de transférer ainsi dans le cœur de l'Empire, le théâtre de la guerre qui se faisait en Westphalie & dans son voisinage. Les Prussiens firent en conséquence des mouvements qui furent combinés avec ceux de l'armée aux ordres du Duc Ferdinand de Brunswick. Dès le commencement du mois de Mars, la Thuringe était inondée de Prussiens, & le Prince Ferdinand de Brunswick marcha droit à l'armée Française commandée par le Duc de Broglie. Ce Général assembla aussitôt son armée, & prit une position avantageuse à Berghen près de Francfort sur le Mein, où, le 13 Avril, il fut attaqué par le Prince Ferdinand. Le combat fut vif & opiniâtre, mais enfin le Prince fut obligé de se retirer. L'armée des alliés était composée de quarante mille combattans, & celle du Duc de Broglie n'excédait pas vingt-cinq mille. La perte des premiers monta à près de six mille hommes, tant tués que blessés. Les Hessois souffrirent le plus; le Prince d'Isembourg, leur Général, y fut tué. Les Français perdirent trois à quatre mille hommes. Plusieurs Officiers furent tués ou dangereusement blessés. Le Baron d'Hyrn, Général des troupes Saxonnes, qui mourut à Francfort des suites de ses blessures, fut généralement regretté. Cette action, qui combla de gloire le Duc de Broglie, facilita la réunion des armées Françaises du haut & du bas Rhin, & leur ouvrit les portes de Cassel, de Gottingen, de Rittberg, de Menden, & de Munster.

Tout semblait promettre aux Français une longue suite de succès, lorsque le Maréchal de Contades donna, près de Minden, dans un piége que lui tendait le Prince Ferdinand de Brunswick. Ce Prince, feignant une retraite prochaine, avait attiré les Français hors de leur camp. Il avait laissé le Général Wangenheim à Todtenhausen, avec un corps de vingt mille hommes, pour couvrir sa retraite simulée. Le Maréchal qui ignorait les communications secretes que l'ennemi s'était ménagées sur les bois, fit attaquer ce corps qui se défendit avec beaucoup de valeur.

Sur ces entrefaites, le Prince Ferdinand tomba avec furie ſur les flancs des Français. Ceux-ci furent vaincus & pourſuivis dans la Heſſe. Cet échec eſt le plus déſaſtreux que nos armes aient éprouvé en Allemagne dans cette guerre. Nous y perdîmes pluſieurs Officiers Généraux, une multitude de ſoldats, des canons, des drapeaux, & toutes nos conquêtes. MM. de Poyanne & de Beaupréau, Lieutenans-Généraux, MM. de Monti & de Maugiron, Maréchaux-de-camp, le Duc de Montmorency, M. de Gacé & de Séchelles, Colonels, y furent bleſſés. Le Prince de Chimai & M. de la Fayette, Colonels, y furent tués; & le Comte de Lutzelbourg, Maréchal-de-camp, y fut fait priſonnier. Le Duc de Broglie, qui avait déſapprouvé l'attaque & protégé la retraite, fut élevé au grade de Maréchal de France, & prit le commandement de l'armée; mais la ſaiſon était trop avancée, & les ſoldats trop abattus par leur défaite, pour qu'on pût en effacer la honte avant la fin de cette campagne; elle avait été encore plus fatale aux Pruſſiens. On les avait vu ſuccomber ſous les Ruſſes à Groſſen, ſortir de Leipſick, fuir en déſordre près de Francfort ſur l'Oder; enfin douze mille d'entr'eux avaient rendu les armes, non loin de ce même camp de Pyrna où ils avaient pris une armée Saxonne.

ARTICLE XXXV.

Campagne de 1760. Batailles de Corback & de Rheimberg. Action courageuſe du Chevalier d'Aſſas.

L'ARMÉE Françaiſe, aux ordres du Maréchal de Broglie, avait de bonne heure ouvert la campagne par la conquête de Marbourg. Le Général, avantageuſement poſté près de Corback, cachant adroitement la force réelle de ſon armée, avait remporté une victoire ſur les alliés. Partagés en deux, ils étaient venus l'attaquer ſous la conduite du Prince héréditaire de Brunſwick, qui fut bleſſé dans cette bataille: ce fut ſur-tout à la brigade de Navarre qu'on fut redevable du ſuccès de cette journée. Ce Régiment grimpa rapidement la colline ſur laquelle l'artillerie ennemie était placée. Une partie d'un bataillon fut renverſée par un canon chargé à grappes de raiſin, tiré obliquement de très-près. Un ſecond coup menaçait le Régiment d'un pareil déſaſtre, lorſque M. de Kergueru, Cadet, âgé de ſeize ans, s'élance de ſon rang, ſe précipite ſur le canonnier, au moment où il mettait le feu, & le renverſe d'un

d'un coup de baïonnette. Les ſoldats s'avancent ſur les pas du jeune guerrier, qui ſignale ſes premieres armes par une action ſi hardie, & ſe rendent maîtres de l'artillerie.

Le Prince héréditaire de Brunſwick vengea cet affront à Exdorff, où cinq bataillons furent contraints de rendre les armes. Les ennemis avaient pour eux la ſupériorité du nombre & la négligence de nos troupes, dont le camp était mal gardé. La retraite du Comte de Saint-Germain acheva de décourager les ſoldats. Il les avait pluſieurs fois conduits à la victoire, & ſa prudence était leur ſalut, lorſqu'ils étaient vaincus. On lui avait donné pour ſucceſſeur le Chevalier de Muy, d'un courage tranquille & d'une ame vertueuſe, amie du repos. Le premier pas du nouveau Général fut un échec. Campé entre Warbourg & Ochſcendorf, il fut enveloppé par des forces plus que doubles de celles qu'il commandait : on admira ſa retraite ; mais il fut inconſolable de la mort de tant de braves Français qui périrent dans cette action. Trois mille hommes morts ou bleſſés étaient étendus ſur le champ de bataille.

Cependant les ennemis ne tirerent aucun avantage de cette défaite. Notre armée fit pluſieurs conquêtes. En vain le Prince héréditaire eſſaya de ſurprendre Zieremberg. L'action fut ſanglante ; mais les Français triompherent. On admira ſur-tout l'intrépidité d'un Capitaine des Volontaires de Dauphiné, qui, à la tête de ſa Compagnie, ſoutint l'attaque d'un corps formidable, défendit avec gloire une porte qui lui était confiée, & mourut percé de coups de baïonnettes. Un autre ſuccès près de Munden vengea le ſang Français répandu ſur les bords de la Dymel; on en fut redevable à l'activité, à la prévoyance du Comte de Stainville, à la bravoure de ſes ſoldats qui en vinrent aux mains avec l'avant-garde des ennemis, s'emparerent de huit pieces de canon, & prirent le Colonel Ferſen avec une partie de la cavalerie.

Enfin, après pluſieurs marches & quelques rencontres peu importantes, les ennemis paſſerent le Rhin, & ſe montrerent près de Rheinberg, où ſe donna (1) cette bataille que la mort du Chevalier d'Aſſas fera diſtinguer dans tous les ſiecles de la multitude de combats qui ont rendu cette guerre ſi fatale au genre humain. M. de Caſtries s'était porté vers Rheinberg avec trente bataillons & trente-huit eſcadrons, pour ſecourir Weſel que les alliés aſſiégeaient. Il eut d'abord la gloire de chaſſer de Rheinberg les troupes commandées par le Prince héréditaire en perſonne, & de jeter dans Weſel ſix cents hommes ſous les ordres de

(1) Le 16 Octobre 1760.

M. de Boiscléreau. Le Prince héréditaire crut, à la faveur des ténebres, pouvoir ſurprendre les Erançais qui s'étaient avancés juſqu'à l'Abbaye de Kloſtercamp. L'épaiſſeur des bois favoriſait encore la ſurpriſe; la brigade d'Auvergne en était voiſine; le Chevalier d'Aſſas, qui veillait à la ſûreté de ſes compagnons, s'avança pour fouiller le bois. Bientôt il eſt entouré d'ennemis qui menacent ſa poitrine de leurs baïonnettes, & qui lui annoncent qu'il eſt mort s'il rompt le ſilence. Ce fut alors qu'il s'écria : *A moi, Auvergne, voilà les ennemis.* Il tombe auſſi-tôt percé de coups. Les Hanovriens laiſſerent ſur le champ de bataille quatre mille hommes tués ou bleſſés. Le Prince héréditaire leva auſſi-tôt le ſiége de Weſel, & repaſſa précipitamment le Rhin. Les Régiments de Normandie, d'Auvergne, d'Alſace & de la Tour-du-Pin ſoutinrent preſque ſeuls tout le choc de l'armée ennemie.

ARTICLE XXXV.

Campagne de 1761. Combat de Filenghauſen.

PENDANT tout le cours de l'année 1760, l'armée Françaiſe s'était montrée ſur le pied le plus reſpectable en Allemagne. Chaque combat offrait pour elle la matiere d'un triomphe. Nos alliés n'avaient pas eu moins de ſuccès. Dix-huit mille Pruſſiens avaient été taillés en pieces près de Landshutz. Frédéric II avait été contraint de lever le ſiége de la capitale de la Saxe, que quatre ans auparavant il avait conquiſe par ſa ſeule préſence. Berlin avait ſubi le même ſort que ce Prince avait fait éprouver à Dreſde au commencement de cette guerre. Les Ruſſes & les Autrichiens y étaient entrés le 9 Octobre 1760, & avaient mis la ville à contribution.

Cependant le Prince Ferdinand de Brunſwick s'occupa, dès le commencement de Février de cette année 1761, à éloigner les Français de la Heſſe qu'ils dévaſtaient. Ce plan fut concerté avec le Roi de Pruſſe. Un corps de Pruſſiens s'avança dans la Thuringe, pour donner du ſecours aux alliés; mais les expéditions de ce détachement ſe bornerent à lever des recrues & des contributions dans les pays où il paſſait, & il s'en retourna ſur ſes pas. Le Maréchal de Broglie, inquiété par le Prince Ferdinand, remonta dans la Heſſe, après avoir laiſſé le Comte de Broglie ſon frere à Caſſel avec dix mille hommes. Une foule de petits combats furent le prélude de ſanglantes batailles. Le 21 Mars le Comte de

BIBLIOTECA NAZIONALE BRANCACCIANA
NAPOLI

Stainville, secondé par le Baron de Closen, battit près de Grunberg le corps commandé par le Prince héréditaire de Brunswick. Toute l'infanterie fut mise en déroute ; & plusieurs bataillons furent faits prisonniers ; on leur enleva treize canons & dix-neuf drapeaux. Par-tout où les Français se montraient, ils avaient quelques avantages. A la fin de Mars, le siége de Cassel fut levé par les alliés, & ils se retirerent au-delà de la Dymel.

La France avait alors deux armées en Allemagne; l'une en Hesse aux ordres du Maréchal de Broglie, & l'autre sur le bas Rhin, commandée par le Prince de Soubise. Ces deux armées se réunirent le 10 Juillet aux environs de Soest. Le Prince Ferdinand de Brunswick était alors à Kirchdenkern, près de Filenghausen. Le Maréchal de Broglie attaqua le 15 Juillet l'armée Hanovrienne. Le combat dura deux jours, & le succès en fut tellement disputé, que la retraite; bien conduite par le Maréchal de Broglie, ajouta encore à sa gloire. Dans cette retraite, le Régiment de Rougé fut coupé en partie, & fait prisonnier de guerre. Les alliés y perdirent deux mille hommes, & les Français y en laisserent le double. Le Duc d'Havré, le Marquis de Rougé & le Marquis de Veyrac, gendre du Duc d'Havré, furent trouvés assis au pied d'un arbre, tous trois mortellement blessés du même coup de canon. Le Prince de Soubise & le Prince de Condé exécuterent aussi leur retraite avec tant de prudence & de fermeté, qu'on n'osa les poursuivre. Après cette action, les armées de Broglie & de Soubise se partagerent. Quelques succès d'une médiocre importance terminerent cette campagne, qui fut, pour ainsi dire, la derniere de cette guerre en Allemagne. Le 25 Septembre, le Marquis de Conflans, détaché par le Maréchal de Soubise en Ost-Frise, s'empara de la ville d'Emden. La garnison, qui était toute Anglaise, fut faite prisonniere de guerre. Dans le même tems, le Marquis de Vioménil s'était emparé du Comté de Diéphold, & avait pénétré jusqu'à Hoya, & brûlé les Magasins des ennemis. De son côté, le Prince de Condé (1) prit la ville de Meppen après quatre jours de tranchée ouverte, & fit la garnison prisonniere de guerre. Enfin la ville de Wolfenbuttel se rendit au Comte de Lusace, qui fut bientôt obligé de l'abandonner.

La fortune avait moins favorisé les armes de nos alliés que dans les campagnes précédentes. Leurs succès s'étaient bornés à la prise de Colberg par les Russes, & de Scheweidnitz par les Autrichiens. Le Roi de

(1) Louis-Joseph de Bourbon, Prince de Condé, est né à Paris le 9 Août 1736. Ce Prince a épousé, le 3 Mai 1753, Charlotte-Godefride-Elizabeth de Rohan-Soubise, morte le 4 Mars 1760. De ce mariage sont issus un fils, le Duc de Bourbon, né le 13 Avril 1756, & Louise-Adélaïde de Bourbon, Abbesse de Remiremont, née le 5 Octobre 1757.

Pruſſe, qui depuis long-tems était obligé de ſe tenir ſur la défenſive, avait rompu leurs meſures, évité leurs piéges, & conſervé ſa poſition. Ce Prince ſentait enfin combien il était dangereux de prodiguer inutilement le ſang des ſoldats, lorſque la guerre a porté ſes ravages dans les pays qui les fourniſſaient.

ARTICLE XXXVI.

Expéditions militaires en Amérique.

Les Anglais qui n'avaient entrepris cette guerre, que pour nous enlever nos plus riches poſſeſſions du nouveau Monde, faiſaient les plus puiſſans efforts pour parvenir à ce but important; & autant leurs pertes étaient remarquables en Allemagne, autant ils avaient de ſuccès dans l'Amérique ſeptentrionale. Ils tournerent principalement leurs vues vers l'île Royale, dont ils ſavaient que la défenſe était négligée. Dans la guerre de 1741, Louisbourg avait ſuccombé par la lenteur des ſecours qu'on lui avait envoyés. Dans la guerre de 1756, on lui en envoya de ſi faibles, qu'ils ne changerent point ſa ſituation. Les fortifications étaient délabrées, les arſenaux étaient vides; point d'hôpitaux ſûrs; point de caſemattes; les bleſſés, les malades étaient auſſi expoſés que le ſoldat qui combattait. Les Anglais avaient dans les mers & dans le Continent de l'Amérique ſeptentrionale trente-ſix mille hommes deſtinés à faire des conquêtes; douze mille ſe préparerent à celle de Louisbourg. Le Chevalier de Drucour commandait alors la garniſon, compoſée de deux mille huit cents hommes de troupes réglées & de milices bourgeoiſes. Les Anglais deſcendirent ſous la conduite des Généraux Wolf, Whitmore & Lawrence; le Lord Amherſt commandait en chef. Le ſuccès de la deſcente vigoureuſement diſputée par ces troupes, coûta plus de mille hommes aux Anglais. Ceux-ci, bientôt couverts par un retranchement redoutable, débuterent par une grande quantité de bombes qu'ils jeterent dans le port & dans la place. L'effet en fut terrible; les vaiſſeaux de ligne, le Capricieux, le Célebre & le Prudent furent la proie des flammes. Le Bienfaiſant fut pris au milieu de ce déſordre; les frégates s'échapperent; une ſeule tomba entre les mains des Anglais. Les aſſiégés ſe défendirent avec beaucoup de fermeté; ils firent même, ſous la conduite de M. Marin, Lieutenant Colonel de Bourgogne, une ſortie vigoureuſe, où les Anglais furent repouſſés avec perte; mais ce ſuccès ne fit que retarder la

priſe

prise de la ville. Le Chevalier de Drucour fut obligé de capituler & la garnison fut faite prisonniere de guerre. Cette conquête fut suivie de celle de l'île de Saint-Jean, peu glorieuse par sa facilité, mais précieuse par la fertilité de ses champs. C'était delà que Québec tirait une partie de sa subsistance.

Quoique le génie & le courage de MM. de Vaudreuil & de Montcalm, préposés à la défense du Canada, donnassent aux Français les plus grandes espérances, on appercevait sans peine l'état de décadence où était tombé cette Colonie, & l'on sentait que sa perte était inévitable. Les Sauvages entraînés par les promesses de nos ennemis, ou par leur propre inconstance, avaient tourné leurs armes contre nous. Tous les forts étaient dépourvus de munitions de guerre & de bouche. Le Marquis de Vaudreuil avait été contraint d'ordonner à tous les Commandans d'abandonner successivement les forts qui seraient attaqués par des forces supérieures, & de diriger leur retraite vers Quebec. Le général Wolf remontait le fleuve Saint-Laurent avec cinq vaisseaux de ligne, trente frégates, des bâtiments de transport, de galiottes à bombes, & une forte armée de terre. Un détachement de ces troupes s'empara de la pointe de Lévy, poste situé en face de Quebec, mal défendu par quelques milices. Le Général descendit avec le reste de son armée sur la rive septentrionale de l'île d'Orléans, & campa sur une éminence, laissant entre les Français & lui la riviere de Saint-Charles & celle de Montmorency. Celle-ci offrait un gué praticable pendant la marée basse. De l'autre était une redoute, d'où l'on pouvait observer tous les mouvements de l'armée Française. Les Anglais s'avancent, traversent la riviere, & marchent droit à ce poste. L'attaque & la défense furent également opiniâtres; le combat dura sept heures; & les ennemis vivement repoussés, regagnerent leur camp, à travers les dangers que multipliaient autour deux le feu des Français, la marée montante, & les flots soulevés par un vent impétueux. M. de Bougainville défendit avec le même succès un poste à quinze lieues au-dessus de Quebec, contre un corps de troupes commandé par le Brigadier Murrey. Le Général Wolf sentait alors la nécessité de faire passer l'armée vis-à-vis de la ville, pour s'emparer des hauteurs d'Abraham. Les ténebres de la nuit, l'erreur des sentinelles trompés par un Officier qui parlait très-bien français, favoriserent cette manœuvre. Dès que M. de Montcalm voit les ennemis maîtres de cette hauteur, d'où ils pouvaient foudroyer la ville, il reconnaît qu'il faut vaincre ou mourir sous ses murs. Tandis qu'il range son armée en bataille, les troupes légeres des deux parties préludent par des attaques meurtrieres. On marche au retranchement des ennemis; l'action devient générale. Wolf eut d'abord le poignet

fracaſſé par une balle. En cet état il ſe met à la tête des grenadiers, & reçoit un coup mortel. On l'arrache de la mêlée, & le Brigadier Murrey reprend ſa place. Dans le même tems, le Marquis de Montcalm eſt bleſſé mortellement; on l'emporte à Quebec; l'Officier qui lui ſuccede tombe preſque au même inſtant. Le centre des Anglais renverſe celui des Français, & le pourſuit en déſordre vers la ville. Les deux aîles font leur retraite avec moins de confuſion; mais la terreur dont la mort de M. de Montcalm avait frappé tous les eſprits, ne laiſſa ni au chef ni aux ſoldats, ce ſang froid, cette fermeté néceſſaires pour la défenſe d'une place. La garniſon capitula le 18 Septembre 1759, après un ſiége de ſoixante & quatre jours. Le pavillon Anglais fut arboré ſur les murs de cette capitale de la nouvelle France, pour laquelle on avait ſacrifié tant d'or & de ſang.

Les Anglais n'avaient pas été ſi heureux dans leur expédition contre la Martinique. Quoique la garniſon du Fort-Royal n'excédât pas deux cents hommes de troupes réglées; quoique la milice peu nombreuſe fût mal diſciplinée, tel fut l'enthouſiaſme patriotique qui échauffa tous les ſoldats que l'armée ennemie compoſée de cinq mille hommes, ſoutenue par l'artillerie d'une forte eſcadre, fut contrainte de ſe rembarquer. Les Anglais dirigerent leur marche vers la Guadaloupe. Leurs bombes les rendirent bientôt maîtres de la ville & de la citadelle de Baſſe-terre. Ce n'était plus qu'un monceau de cendres lorſqu'ils y entrerent. Le gouverneur de l'île s'était retranché à quelque diſtance dans un poſte avantageux. On vint lui offrir une capitulation honorable. Il la refuſa, & ſa fermeté ſoutint longtems le courage de ſes troupes. Habitans, miliciens, negres, tous diviſés par pelotons harcelaient l'armée Anglaiſe & la minaient en détail. L'ennemi ſe détermina alors à paſſer dans l'autre partie de l'île appelée Grande-Terre; il s'y empara ſucceſſivement de tous les forts, de toutes les villes, & il contraignit enfin le Gouverneur à emporter une capitulation honorable. La perte de Marie-Galande ſuivit de près celle de la Guadaloupe; & les ſuccès arriverent d'Europe lorſqu'il n'était plus tems d'en faire uſage.

L'année ſuivante les Français firent une vaine tentative pour reprendre Quebec. Repouſſés juſqu'à Montréal, ils furent obligés de livrer la place. Le Marquis de Vaudreuil capitula pour ſa garniſon & pour celle de tous les poſtes qui n'étaient pas encore conquis. Ainſi, dans toute la Nouvelle France, il ne reſta plus rien qui fût Français.

ARTICLE XXXVIII.

Expéditions militaires dans l'Inde.

Il en était dans l'Inde comme dans l'Amérique; nos malheurs se succédaient rapidement les uns aux autres; & nous étions sur le point de nous voir exclus pour jamais de cette belle région. M. d'Aché avait paru sur la côte de Coromandel avec onze vaisseaux. Il s'arrêta près de Gondelour & du fort Saint-David, & détacha le Comte de Provence & la Diligente, pour porter le Comte de Lally à Pontdichéry. Ce Général alla prendre des troupes dans la capitale de nos habitations dans l'Inde, pour signaler son arrivée par la conquête du fort Saint-David. L'armée commandée par M. de Lally, s'avança de la ville avec une ardeur qui semblait répondre du succès. Un corps de Cipayes qui voulut s'opposer à son passage, fut écrasé sur la place; un autre fut dispersé. Le Comte d'Estaing, à la tête d'un détachement, s'avança vers Gondelour, & s'en rendit maître. Les travaux du siége de Saint-David étaient poussés avec activité. On avait fait les approches avec tout l'appareil d'un siége régulier. Le canon fut si bien servi, qu'il démonta les batteries des Anglais, & démolit la plupart des ouvrages avancés. Les assiégés commençaient à manquer d'eau & de munitions. Ce Commandant Anglais, croyant en avoir fait assez pour sauver son honneur & rempli son devoir, accepta les conditions qu'il plut au Général Français de lui imposer. Les vainqueurs détruisirent les fortifications. Delà ils marcherent à Divicotey. Les Anglais s'étaient enfuis à leur approche. Cette conquête fut faite sans aucune effusion de sang. La réduction du fort Saint-David avait répandu la terreur dans la capitale de la Colonie Anglaise. Madrass rappelait à son secours les garnisons éloignées. Si M. de Lally eût marché droit à cette ville, avant qu'elle eût le tems de rassembler ses forces, il y aurait peut-être acquis une gloire égale à celle dont M. de la Bourdonnaie s'était couvert dans pareille occasion; mais ayant voulu assiéger le Roi de Tanjaour dans sa capitale, il y perdit beaucoup de soldats, & sur-tout un tems fort précieux: lorsqu'il jugea enfin de s'occuper du siége de Madrass (1); mais cette conquête était impossible. La ville avait reçu des secours; les fortifications étaient réparées; on avait multiplié tous les préparatifs de

(1) En 1769.

défenſe ; les premieres alarmes étaient diſſipées : on entra ſans réſiſtance dans la ville noire ; les ſoldats ſe diſperſerent pour piller ; les Anglais firent une ſortie à la faveur de ce déſordre. Le Régiment de Lorraine, qui avait gardé ſes rangs, eut tout l'honneur de la défenſe ; les Anglais furent repouſſés. L'imprudence que nos troupes avaient commiſe, fut réparée. Les aſſiégés avaient perdu quatre cents hommes ; mais ils avaient pluſieurs priſonniers, parmi leſquels était M. le Comte d'Eſtaing (1), qui, dans la derniere guerre, leur a fait payer ſi cher ſa captivité. On mit déſormais plus de précautions dans les opérations du ſiége ; mais bientôt une eſcadre Anglaiſe ayant paru dans la rade, les Français furent obligés de ſe retirer. M. de Lally perdit dans ce ſiége une partie de ſon armée.

Un autre événement, auquel peut-être on eût dû s'attendre, penſa jeter les Français dans le plus grand embarras qu'ils euſſent encore éprouvé dans l'Inde. Les troupes qui couvraient Pondichéry, ſe révolterent. Ce ne fut point une de ces ſéditions tumultueuſes qui commencent ſans raiſon & finiſſent de même. La néceſſité ſembla les plonger dans ce parti : on leur devait dix mois de paye, & cette paye était

(1) Charles Théodat, Comte d'Eſtaing, deſcendant de ce d'Eſtaing qui ſauva la vie à Philippe Auguſte, à la bataille de Bouvines, & qui tranſmit à ſa Maiſon les armoiries des Rois de France, eſt né le 28 Novembre 1729. Elevé près du feu Dauphin, il entra aux Mouſquetaires le premier Mai 1738. Il fit ſa premiere campagne en Flandres en 1744 : il ſe trouva aux ſieges de Menin & d'Ypres ; puis étant paſſé en Alſace avec la Maiſon du Roi, il combattit à Aguenau, & ſervit au ſiége de Fribourg. Il ſe trouva à la bataille de Fontenoi, au ſiége des ville & citadelle de Tournai en 1745, à l'armée du [illegible] & entra, le 24 Septembre, Lieutenant de la Compagnie Colonelle du Régiment de Rouergue, avec rang de Capitaine & commiſſion du même jour. Il combattit à Raocoux au mois d'Octobre, & ſe trouva à la journée de Lawfeldt du 2 Juillet 1747, & obtint une Compagnie dans le même Régiment, le 27 Novembre, & le Regiment par commiſſion du premier Janvier 1748. Il le commanda au ſiege de Maeſtricht la même année, & au camp de Richemont en 1755. Il donna la démiſſion de ſon Regiment en Novembre 1756, fut créé Brigadier des Armées la 18, & partit pour ſervir dans les Indes orientales en cette qualité ſous M. de Lally. Arrivé le 28 Avril 1758 à Pondichéry, il en fut détaché la même jour pour inveſtir Gondelour, qui capitula le quatrieme jour. Il concourut à la priſe des trois forts qui défendaient les approches du fort David qu'on enleva l'épée à la main. Il ſervit enſuite au ſiége du fort Saint-David, devant lequel on ouvrit la tranchée le 10 Mai, & qui ſe rendit le 2 Juin. Après la priſe de cette place, il s'empara de Divicottey que les Anglais avaient évacué. Il marcha peu après au ſiége de Tanjaour, qu'on fut obligé d'abandonner faute de ſubſiſtance & de munitions. Le 4 Octobre, il attaqua Arcate, s'empara le 12 Décembre d'Egmora & de Saint-Thomé. Le 17, l'armée attaqua la baſſe-ville de Madraſſ, & s'empara des fauxbourgs. Une heure après les ennemis firent une ſortie dans laquelle le Comte d'Eſtaing fut fait priſonnier de guerre. Il fut créé Aide-de-camp le 20 Février 1761, échangé dans le même tems. Il ſe diſtingua à pluſieurs expéditions dans l'Inde ; & revenant en France, il fut pris ſur le vaiſſeau qui le tranſportait, & conduit à Londres. De retour en France, il a été créé Lieutenant-Général des armées la 25 Juillet 1762. Il avait été déſigné pour commander en chef une expédition projetée qui n'a point eu lieu, à cauſe des préliminaires ſignés en Novembre.

conſidérable.

Albion redouta ton bras et ton Genie;
Vengeur du nom français, General et soldat,

Il fut dompter, avec éclat,
Les Anglais et la Calomnie.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

conſidérable. Il fallut trouver de l'argent. Le Directeur de la Monnaie donna le peu qui lui reſtait d'or & d'argent. Le Chevalier de Crillon prêta quatre mille roupies, M. de Graville autant; M. de Lally donna cinquante mille livres; & un Jéſuite, nommé Lavaur, qui était le Banquier de ſa Société dans ces parages, prêta au Général trente-ſix mille livres.

Cette révolte ne fut appaiſée qu'au bout de ſept jours; elle fit perdre au ſoldat ce ſentiment de patriotiſme, cette valeur, cet héroïſme qui fait le caractere du ſoldat Français. Les Anglais revinrent à Vandavachi, qui nous avait déja été ſi fatal. Ils nous livrerent en cet endroit (1) une nouvelle bataille qu'ils gagnerent completement. M. de Buſſy, l'homme le plus néceſſaire à la Colonie & à l'armée, y fut fait priſonnier. Tout alors alla de mal en pis, & les troupes témoignerent le plus grand découragement.

Les Anglais, énorgueillis des ſuccès qu'ils avaient dans cette partie du monde, réſolurent de ſe rendre maîtres de Pondichéry, la ſeule place qui nous reſtât dans l'Inde. Tandis qu'une armée nombreuſe l'environnait du côté de l'occident, une flotte conſidérable la bloquait à l'orient. Le Comte de Lally, qui avait perdu la plus grande partie de ſes troupes dans les expéditions imprudentes qu'il avait faites, ne commandait plus qu'à un très-petit nombre de ſoldats. La place manquait de vivres. Le caractere dur du Général lui avait aliéné la plupart des eſprits, & l'on n'entendait dans la ville que des murmures, des plaintes, des clameurs contre ſon adminiſtration. On criait de toutes parts à la tyrannie. M. Dubois, Intendant de l'armée, qui fut chargé de mettre les citoyens à contribution pour faire vivre les troupes, devint l'objet de l'exécration publique; cependant l'Officier était réduit à une demi-livre de riz par jour, & le ſoldat à quatre onces. La ville n'avait plus que trois cents ſoldats noirs & ſept cents Français, preſſés par la faim, pour ſe défendre contre quatre mille ſoldats d'Europe & dix mille noirs: d'un autre côté, M. de Lally, déſeſpéré, agité de convulſions, l'eſprit accablé ſous le poids des malheurs dont il allait être le témoin, voulut renoncer au commandement & en charger le Brigadier de Landiviſiau, qui ſe garda bien d'accepter un poſte auſſi délicat. Au milieu de toutes ces criſes, il recevait chaque jour des billets anonymes qui le menaçaient du fer & du poiſon. Il ſe crut en effet empoiſonné; il tomba en épilepſie. On aſſure que le Jéſuite Lavaur, le plus grand ennemi qu'eut alors M. de Lally dans l'Inde, alla dire dans toute

(1) Le 22 Janvier 1760.

la ville qu'il fallait prier Dieu pour le pauvre Irlandais qui était devenu fou.

Cependant le danger croiſſait de jour en jour ; les troupes Anglaiſes avaient abattu les fortifications. Le Général voulut aſſembler le Conſeil mixte du civil & du militaire, pour y prendre un avis propre à obtenir des Anglais une capitulation ſupportable pour la ville & la Colonie. Le Conſeil de Pondichéry, que les duretés de M. de Lally avaient indiſpoſé contre lui, ne répondit que par un refus. Il fallut alors aſſembler un Conſeil de Guerre, compoſé des principaux Officiers qui faiſaient encore le ſervice. Ils conclurent à ſe rendre ; mais ils différaient ſur les conditions. Le Comte de Lally, outré contre les Anglais qui avaient, diſait-il, violé en plus d'une occaſion le cartel établi entre les deux Nations, fit une déclaration particuliere, dans laquelle il leur reprochait leurs infractions aux traités. Ce n'était pas une politique prudente de parler de leurs torts à des vainqueurs, & d'aigrir ceux qu'il fallait fléchir ; mais tel était ſon caractere. Après leur avoir expoſé ſes plaintes, il demandait qu'on laiſsât un aſyle à la mere & aux ſœurs d'un Raja qui s'étaient réfugiées à Pondichéry, lorſque ce Raja eut été aſſaſſiné dans le camp des Anglais même. Il leur reprochait vivement, ſelon ſa coutume, d'avoir ſouffert cette barbarie. Le Colonel Cootes ne fit aucune réponſe à cette déclaration hardie. De ſon côté, le Conſeil de Pondichéry envoya au Commandant Anglais des articles de capitulation rédigés par le P. Lavaur, & ce fut un Jéſuite qui les lui porta. Le Colonel Cootes ne jugea pas même à propos de lire les articles de la capitulation qu'on lui propoſait ; il donna les ſiens que voici :

« Le Colonel Cootes veut que les Français ſe rendent priſonniers » de guerre, pour être traités comme il conviendra aux intérêts du Roi » ſon maître : il aura pour eux toute l'indulgence qu'exige l'humanité.

» Il enverra demain matin, entre huit & neuf heures, les Grena- » diers de ſon Régiment prendre poſſeſſion de la porte de Vilnour.

» La mere & les ſœurs du Raja ſeront eſcortées à Madraſſ : on aura » tout le ſoin poſſible d'elles, & on ne les livrera point à leurs enne- » mis. Fait à notre quartier général près Pondichéry, le 15 Janvier » 1761. »

Quelque dures que fuſſent ces conditions, il fallut les accepter. Le Colonel Cootes entra dans la ville le 16 Janvier 1761. La garniſon mit bas les armes. Le Comte de Lally fut conduit à Madraſſ, d'où on le tranſporta en Angleterre. Il revint enſuite en France, ſur ſa parole, avec pluſieurs autres Officiers de diſtinction qui avaient été faits priſonniers dans l'Inde ; on ſait le ſort qui l'y attendait. Ce Vice-Roi de

l'Inde Françaiſe, *convaincu d'avoir trahi les intérêts du Roi, de l'Etat & de la Compagnie des Indes*, fut condamné, par Arrêt du Parlement de Paris, le 6 Mai 1766, à perdre la tête ſur un échafaud. Cet Arrêt fut exécuté en place de Grêve. Le Comte de Lally avait alors ſoixante-huit ans.

ARTICLE XXXIX.

Priſe de Belle-Iſle par les Anglais.

JAMAIS l'Angleterre n'avait accumulé autant de triomphes; & cette couronne, victorieuſe dans trois parties du Monde, méditait déja de porter ſes étendards juſques dans le cœur de la France. Elle y était déterminée & par les grands ſuccès qu'elle avait eus juſqu'alors dans toutes ſes expéditions navales, & par un motif de vengeance contre un ennemi qui avait oſé porter le flambeau de la guerre juſques dans ſes foyers (1). Georges Auguſte II, Roi d'Angleterre, venait de mourir. En terminant ſa longue carriere, ce Monarque laiſſait ſa couronne à Georges-Guillaume-Frédéric, ſon petit-fils (2). Aux finances près, qui s'épuiſent par les victoires comme par les défaites, ce jeune Prince prenait les rênes du Gouvernement dans le moment le plus brillant de la Monarchie Britannique. Entouré de trophées & de lauriers; c'était des mains de la victoire qu'il ſemblait recevoir ſon ſceptre. La proſpérité des armes de ſon aïeul ne lui laiſſait plus rien à conquérir en Amérique & aux Indes. Georges III fixa ſes regards vers l'Europe, & voulut y commencer ſon regne par des conquêtes. Belle-Iſle parut con-

(1) En 1760, le Capitaine Thorot conçut le projet de faire une deſcente en Irlande. Ce brave Marin, né dans le ſein de l'indigence & de l'obſcurité, avait commencé par être Mouſſe. Il n'avait que trente-cinq ans, & il était déja l'honneur de notre Marine, le fléau du commerce des Anglais, & la terreur de leurs provinces maritimes. Il paraît ſur les côtes d'Irlande à la tête de cinq frégates. Deſcendu à Carrik-Fergus, il entre dans la ville, force la garniſon de ſe retirer dans le château, où bientôt le Commandant Jenninghs eſt obligé de capituler. Thurot remet à la voile, & rencontre une eſcadre égale à la ſienne, commandée par M. Elliot. A peine le combat eſt-il engagé, que le héros Français eſt tué. Cet événement découragea ſes ſoldats; les trois frégates ſe rendirent, & l'Angleterre compta la mort de Thurot au nombre de ſes plus grands triomphes.

(2) Georges Auguſte II, Roi d'Angleterre, naquit en 1683, ſuccéda au trône de la Grande-Bretagne en 1727, & mourut d'apoplexie le 25 Octobre 1760. Georges III, ſon petit-fils, né le 4 Juin 1738, lui ſuccéda. Ce Prince eſt actuellement ſur le trône d'Angleterre, & il a épouſé, le 22 Septembre 1761, Sophie-Charlotte de Mécklembourg-Strelitz, dont il a ſept Princes & ſix Princeſſes.

venir à ſes projets. Les eſprits étaient partagés à Londres ſur cette expédition : on en exagérait d'un côté les avantages, & de l'autre les difficultés. La plus grande de toutes était de s'emparer d'une citadelle conſtruite par Vauban, & défendue par le brave Chevalier de Sainte-Croix ; mais le jeune Monarque voulait ſignaler ſon avénement au trône par des ſuccès, & cette expédition fut réſolue. L'eſcadre entra dans la grande rade de l'île, ſous la conduite du célebre Keppel. Les Anglais deſcendirent avec beaucoup d'intrépidité ; mais ils furent reçus de même. On combattit main à main, les baïonnettes ſe croiſerent ; enfin les Anglais furent repouſſés juſqu'à leurs vaiſſeaux, laiſſant au pouvoir des Français cinq cents de leurs compagnons tués, bleſſés ou priſonniers. Une ſeconde deſcente à la pointe Tamaria eut plus de ſuccès. Toute l'armée, compoſée de huit mille hommes, pénétra dans l'île. Après un combat opiniâtre, le Gouverneur rappela ſes troupes dans le Palais, & ne ſongea plus qu'à s'y défendre, laiſſant les Anglais maîtres du rivage & de la campagne. La tranchée fut ouverte le 2 Mai 1761. Le Chevalier de Sainte-Croix fit tout ce qu'on pouvait attendre d'un Officier dont le courage était guidé par une expérience conſommée. Des ſorties vigoureuſes porterent le déſordre & la deſtruction dans les travaux des aſſiégeans. Dans l'un de ces combats, le Major général Crawford fut contraint de rendre les armes ; mais les Anglais ayant pénétré dans la ville, qui devint un champ de bataille, il fallut ſe retirer dans la citadelle : quelque forte qu'elle fût, les murailles s'écroulerent ſous les coups redoublés de l'artillerie Anglaiſe. Une large breche les invitait à l'aſſaut, & le Gouverneur capitula, pour ne pas expoſer ſa garniſon & les habitans à une mort inévitable. Il ſortit par la breche avec tous les ſoldats, tambours battans, meches allumées, & reçut de ſes ennemis les témoignages de la plus haute eſtime (1).

(1) L'Honneur Français, tom. XI, chap. XXI.

ARTICLE

ARTICLE XL.

Pacte de famille. Expéditions militaires des Anglais contre l'Eſpagne. Paix de Paris.

L'ÉTAT de nos affaires devenait de jour en jour plus déplorable ; notre Marine était anéantie ; toutes nos Colonies étaient tombées entre les mains de l'ennemi. La France avait perdu la fleur de ſa jeuneſſe, & tout ne lui offrait que la douloureuſe perſpective d'un avenir déſaſtreux. Un Miniſtre d'un génie actif & hardi, mais ſage, ayant d'auſſi grandes vues que le Maréchal de Belle-Iſle, avec plus d'eſprit, ſentit que la France ſeule pouvait difficilement ſuffire à réparer des pertes auſſi énormes. Le Duc de Choiſeul, alors Miniſtre & Secrétaire d'Etat, détermina les différents rameaux de la Maiſon de Bourbon à ſoutenir la querelle. Le 15 Août 1761, fut conclu le fameux pacte de famille entre tous les Princes regnans de cette Maiſon. Par ce traité, les Rois de France, d'Eſpagne & des deux Siciles, & l'Infant Duc de Parme, formerent entr'eux une alliance perpétuelle ; & il fut ſtipulé que l'on regarderait à l'avenir comme ennemi toute Puiſſance ennemie de l'un d'eux, & que l'on ſe fournirait réciproquement tous les ſecours qui ſeraient jugés néceſſaires.

Ce traité ne plut pas à la Cour de Londres. Mylord Briſtol, Ambaſſadeur d'Angleterre à Madrid, reçut ordre de quitter l'Eſpagne ; & de ſon côté, le Comte de Fuentes, Miniſtre de cette Couronne, ſortit de Londres ſans prendre congé. On ſe déclara réciproquement la guerre ; & M. Pitt, alors Chef du Miniſtere Britannique, ébloui par ſes ſuccès, publia dès-lors que l'Eſpagne allait être la victime du parti qu'elle avait pris en faveur de la France.

La rupture entre l'Eſpagne & l'Angleterre devait naturellement influer ſur le Royaume de Portugal. Ce petit Etat était trop voiſin de l'Eſpagne, & trop étroitement lié à l'Angleterre, pour qu'il ne donnât pas de l'ombrage à l'Eſpagne. Les Ambaſſadeurs des Cours de Verſailles & de Madrid agirent de concert à Lisbonne pour engager cette Couronne à faire cauſe commune avec leur maître contre l'Angleterre. Toutes leurs tentatives furent inutiles : on ſe déclara la guerre. Les Eſpagnols entrerent auſſi-tôt en Portugal ; mais bientôt le Comte de la Lippe-Schomberg fut envoyé par le Roi d'Angleterre au ſecours de

cette Couronne. Jamais il n'avait commandé en chef, & il avait peu de troupes : cependant, dès qu'il eſt arrivé, il gagne la ſupériorité ſur les Eſpagnols & les Français réunis. Il repouſſe tous leurs efforts ; il met le Portugal en ſûreté. L'Eſpagne qui, ſous Charles-Quint & Philippe II, s'était rendue ſi formidable à toute l'Europe, ne put, réunie à la France, réſiſter à une poignée d'Anglais, dont toute la force conſiſtait dans leur courage & leur diſcipline.

Tandis que l'Angleterre protégeait ainſi efficacement ſon allié, cette Couronne faiſait payer cher aux Eſpagnols leur déclaration tardive en faveur de la France. La Havane, bâtie ſur la côte ſeptentrionale de Cuba, la plus grande île de l'Amérique, à l'entrée du golfe du Mexique, eſt le rendez-vous de ce nouveau Monde. Le port, auſſi immenſe que ſûr, peut contenir mille vaiſſeaux. Il eſt défendu par trois forts, d'où part un feu croiſé, qui rend l'abord impoſſible aux ennemis. Le Comte d'Albermale & l'Amiral Pocok vinrent attaquer l'île au mois d'Août 1762 ; mais ils ſe garderent bien de tenter les approches du port. Ils deſcendirent ſur une plage éloignée, que l'on croyait inabordable. Ils aſſiégent par terre le fort le plus conſidérable, ils le prennent, & forcent la ville, les forts & toute l'île à ſe rendre, avec douze vaiſſeaux de guerre qui étaient dans le port, & vingt-ſept navires chargés de tréſors. On trouva dans la ville vingt-quatre de nos millions en argent comptant : tout fut partagé entre les vainqueurs, qui mirent à part la ſeizieme partie du butin pour les pauvres. Les vaiſſeaux de guerre furent pour le Roi, les vaiſſeaux marchands pour l'Amiral & pour tous les Officiers de la flotte. Tout ce butin montait à plus de quatre-vingt millions. On a remarqué, dit l'Auteur du *Siecle de Louis XV*, que dans cette guerre & dans la précédente, l'Eſpagne avait perdu plus qu'elle ne retire de l'Amérique en vingt années.

Les Anglais ne ſe contenterent pas de cette conquête importante faite ſur les Eſpagnols. Ils coururent leur prendre dans la mer des Indes les Philippines. Ces îles ne ſont gueres moins grandes que l'Angleterre, l'Ecoſſe & l'Irlande ; & elles ſeraient beaucoup plus riches, ſi elles étaient bien adminiſtrées. Le territoire en eſt très-fertile, & leurs côtes produiſent des perles ; l'une d'entr'elles a des mines d'or. Le grand vaiſſeau d'Acapulco, chargé de la valeur de trois millions de piaſtres, arrivait dans Manille la capitale, le 31 Octobre 1762. On prit Manille, les îles & le vaiſſeau. Des richeſſes immenſes devinrent la proie des vainqueurs.

La France était alors plus malheureuſe qu'elle n'avait jamais été ; & le pacte de famille, qui pouvait lui être utile à l'avenir, n'avait encore

fait qu'augmenter ſes charges & multiplier ſes déſaſtres. Toutes les reſſources étaient épuiſées : preſque tous les citoyens, à l'exemple du Roi, avaient porté leur vaiſſelle à la monnaie. Les principales villes, quelques communautés, des provinces fourniſſaient des vaiſſeaux de guerre conſtruits à leurs frais : mais ces vaiſſeaux n'étaient pas conſtruits encore ; & quand ils l'auraient été, nous n'avions pas de gens de mer exercés pour les monter. Lorſqu'il paraiſſait un bâtiment ſur la mer, il devenait auſſi-tôt la proie des Anglais.

La perſpective ne pouvait être plus affligeante ; & les malheurs paſſés en faiſaient craindre de nouveaux, plus terribles encore que les précédents. La capitale, qui n'eſt jamais expoſée au fléau deſtructeur de la guerre, jetait plus de cris que les provinces ſouffrantes ; plus de ſecours, plus d'argent, plus de crédit. Ceux que l'on choiſiſſait pour régir les finances, étaient renvoyés après quelques mois d'adminiſtration ; les autres refuſaient cet emploi, dans lequel on ne pouvait alors que faire du mal.

Dans cette ſituation déplorable qui décourageait tous les ordres de l'Etat, la paix ſeule pouvait nous conſoler des pertes immenſes que nous avions faites. Depuis long-tems, le Duc de Choiſeul, Miniſtre de la Guerre, avait entamé les négociations. Le Duc de Praſlin, alors Miniſtre des affaires étrangeres, fut aſſez habile & aſſez heureux pour les conclure. Le traité de paix fut ſigné à Paris le 10 Février 1763, entre la France, l'Eſpagne & la Grande-Bretagne ; par ce Miniſtre & le Duc de Bedford, Miniſtre Plénipotentiaire des trois Puiſſances. Par ce traité, la France céda à l'Angleterre Louisbourg & le Cap-Breton, le Canada, toutes les terres ſur la gauche du Miſſiſſipi, excepté la Nouvelle Orléans ; l'Eſpagne y ajouta encore la Floride. L'Angleterre gagna des pays immenſes en Amérique, qu'elle a perdus depuis en grande partie, & qui lui ont coûté bien du ſang. Cette Puiſſance accorda à peine aux Français le droit de pêche ſur le banc de Terre-Neuve. On lui abandonna le Sénégal, & elle reſtitua Gorée. Dans l'Inde, la France fut exclue de ſon établiſſement ſur le Gange : on échangea Minorque contre Belle-Iſle ; on fut obligé de démolir les fortifications de Dunkerque du côté de la mer, & de recevoir dans cette ville un eſpion titré, nommé par l'Angleterre, & payé par la France. Le traité de Hubertsbourg, conclu le 15 du même mois entre l'Impératrice Marie-Thérèſe & le Roi de Pruſſe d'une part, & ce Prince & le Roi de Pologne, Electeur de Saxe, de l'autre, remit les choſes dans l'état où elles ſe trouvaient avant la guerre.

Quel fut donc le réſultat de tant de batailles, de cette foule de com-

bats livrés tant ſur terre que ſur mer ? On verſa inutilement des torrents de ſang dans des pays incultes & déſerts : on incendia ſans fruit des villages, & l'on réduiſit ſans objet une multitude de familles à la mendicité. L'Etat perdit dans cette funeſte guerre la plus floriſſante jeuneſſe du Royaume, plus de la moitié de l'argent comptant qui circulait en France, ſa Marine, ſon commerce & ſon crédit. Bien des gens ont cru qu'il eût été très-utile de prévenir tant de malheurs, en s'accommodant avec les Anglais pour un petit terrein du Canada qui avait occaſionné la rupture ; mais, dit l'Auteur célebre du *Siecle de Louis XV*, quelques ambitieux, pour ſe rendre néceſſaires, précipiterent la France dans cette guerre dont l'iſſue lui fut fatale. L'ambition ou l'amour-propre de deux ou trois perſonnes ſuffit pour déſoler toute la terre.

F I N.

TABLE

TABLE
DES ARTICLES
Contenus dans ce Volume.

INTRODUCTION ; Page 5
ARTICLE PREMIER. *Tableau rapide de l'état de la France, depuis Henri IV juſqu'à la mort de Louis XIV,* 9
ART. II. *Etat de la France ſous la minorité de Louis XV. Guerre élevée en Europe à l'occaſion de l'élection de Staniſlas au trône de Pologne,* 13
ART. III. *Guerre de 1733,* 15
ART. IV. *Campagne de 1734. Paix de Vienne,* 16
ART. V. *Guerre de 1740, élevée à l'occaſion de la mort de l'Empereur Charles VI,* 21
ART. VI. *Campagne de 1743. Bataille d'Ettingen ;* 29
ART. VII. *Campagne de 1745. Priſe de Courtrai, d'Ypres & de Fribourg,* 32
ART. VIII. *Campagne d'Italie, en 1744. Bataille de Coni ;* 35
Officiers Généraux, 37
ART. IX. *Campagne de 1745, en Flandre. Bataille de Fontenoi ;* 41
ART. X. *Tentative du fils du Prétendant en Angleterre,* 48
Officiers Généraux, 49
ART. XI. *Election de François I à l'Empire. Siége de Bruxelles ;* 51
ART. XII. *Siége d'Anvers, en 1746,* 53
ART. XIII. *Siége de Mons, de Saint-Guillain ; de Charleroi ; en 1746,* 54
ART. XIV. *Siége des ville & château de Namur,* 57
ART. XV. *Bataille de Rocoux gagnée ſur les alliés le 11 Octobre 1746 ;* 58
Officiers Généraux ; 60
ART. XVI. *Campagne de 1747. Siéges de l'Eclaſe & du Sas de Gand ;* 65
ART. XVII. *Siéges de Philippine, de Hulſt & d'Uxel,* ibid.
ART. XVIII. *Bataille de Lawfelt, gagnée ſur les alliés le 2 Juillet 1747,* 66
ART. XIX. *Siége de Berg-op-zoom, emporté d'aſſaut le 16 Septembre 1747 ;* 68

ART. XX. *Siége de Maeſtricht*, 70
ART. XXI. *Guerre de Gênes en 1746 & 1747*, 71
ART. XXII. *Expéditions maritimes. Siége de Louisbourg*; 75
ART. XXIII. *Combats militaires des 14 Juin & 17 Octobre 1747. Expéditions maritimes dans l'Inde*, 78
ART. XXIV. *Siége de Pondichéry*, 87
Officiers Généraux, 78
ART. XXV. *Traité d'Aix-la-Chapelle, en 1748*, 96
ART. XXVI. *Guerre de 1755. Hoſtilités dans le Canada*; 98
ART. XXVII. *Campagne de 1756. Invaſion des Français dans l'île de Minorque. Combat de Mahon*, 102
ART. XXVIII. *Expéditions de M. de Montcalm en Amérique, en 1756*, 105
ART. XXIX. *Union de pluſieurs Puiſſances contre le Roi de Pruſſe. Invaſion de la Saxe par ce Prince.* 108
ART. XXX. *Campagne de 1757. Bataille de Haſtimbeck*, 110
ART. XXXI. *Capitulation de Cloſter-Seven. Journée de Rosback*; 113
ART. XXXII. *Expéditions militaires dans le Canada. Priſe du fort Guillaume-Henri. Tentative des Anglais ſur nos côtes*, 117
ART. XXXIII. *Campagnes de 1758. Nouvelles invaſions des Anglais ſur les côtes de France*; 120
ART. XXXIV. *Expéditions militaires en Allemagne. Batailles de Crevelt, de Sundershauſen, & de Lutzelberg*, 123
ART. XXXV. *Campagne de 1759. Bataille de Berghem; défaite de Minden*, 126
ART. XXXIV. *Campagne de 1760. Batailles de Corbac & de Rheimberg. Action courageuſe du Chevalier d'Aſſas*, 128
ART. XXXVII. *Campagne de 1761. Combat de Filenghauſen*; 130
ART. XXXVIII. *Expéditions militaires en Amérique*, 132
ART. XXXIX. *Expéditions militaires dans l'Inde*, 135
ART. XL. *Priſe de Belle-Iſle par les Anglais*, 139
ART. XLI. *Pacte de famille. Expéditions militaires des Anglais contre l'Eſpagne. Paix de Paris*; 141

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé : *Campagnes de Louis XV*, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 24 Février 1788. DE KERALIO.

N. B. Le Privilége ſe trouve à la fin des *Illuſtres Modernes*.

AVIS AU RELIEUR.

Ordre & distribution des planches.

Le Portrait de Louis XV, vis à-vis le titre.
Le Portrait de Henri IV, *Page* 1
Le Portrait de Louis XIII, 3
Le Cardinal de Richelieu, 5
Le Portrait de Louis XIV, 6
Bataille de Malplaquet, 12
Portrait du Régent, 13
Carte du cours du Rhin, 15
Le Portrait du Roi Staniſlas, 16
Attaque du fort de Kell, 17
Attaque du château de Traerbach, 19
Attaque des lignes d'Etlingen, 19
Poſition des troupes au ſiége de Philipsbourg, 20
Affaire de Clauſen, 20
Carte d'une partie de l'Allemagne, 21
Carte du cours du Danube, 21
Le Portrait du Maréchal de Belle-Iſle, 22
Carte de Bohême, 24
Camp de Piſſeck, 25
Plan de la ville d'Egra; 26
Bataille de Czaſlaw, 27
Diſpoſition des troupes françaiſes ſous le canon de Prague, 27
Plan des attaques de Prague, 27
Combat de Sahay, 27
Plan du camp de Nider-Altaich, 28
Retraite de Prague, 28
Plan de Deckendorf, 28
Plan des retranchements de Deckendorf, 28
Le Portrait du Maréchal de Noailles, 30
Combat de Dettingen, 30
Paſſage des Autrichiens dans l'île de Reinach, 32
Premier plan de Courtrai, 33
Second plan de Courtrai, 33
Carte du Hainault, 34
Portrait de M. de Chevert, 36
Plan des attaques de la ville de Tournai, 41
Poſition des troupes françaiſes à Fontenoi, 42
Seconde poſition des troupes françaiſes à Fontenoi, 42
Troiſieme poſition des troupes françaiſes à Fontenoi, 42
Quatrieme poſition des troupes françaiſes à Fontenoi, 42
Le Portrait du Comte d'Argenſon, 44
Le Portrait du Maréchal de Lowendal, 45
Combat de Melle, 45
Plan de la ville de Bruxelles, 51
Portrait du Maréchal d'Eſtrées; 58
Camp de Tongres, 58
Bataille de Rocoux, 59
Plan d'Hulſt, 65
Droite du camp de Malines; 66
Gauche du camp de Malines; 66
Bataille de Lawfelt, 67
Plan de la bataille de Lawfelt; 67
Plan du camp de Hamal, 68
Plan des attaques de Berg-op-zoom, 69
Marche de Tongres à Maeſtricht, 70
Carte des mouvements des troupes pour l'inveſtiſſement de Maeſtricht, 70
Plan de Maeſtricht & de ſes environs, 70
Plan des attaques de Maeſtricht, 70
Portrait du Maréchal de Saxe, 97
Portrait du Maréchal de Broglie, 123
Portrait du Prince de Coodé, 131
Portrait du Comte d'Eſtaing, 136

646649